



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

842

P2

~~2.6.2.7.~~

HISTOIRE DU 41874 THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÈBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Pièces, & des Notes Historiques
& Critiques.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

Chez { P. G. L E M E R C I E R, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Jacques, au Livre d'or.
E T
S A I L L A N T, Libraire, rue Saint Jean de
Beauvais, vis-à-vis le Collège.

M. D C C. X L V I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

10

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE



PRÉFACE.

LES Poëmes Dramatiques de Racine & de Moliere, dont on continue de parler dans ce Onzième Volume, nous montrent le degré de perfection où le Théâtre François est enfin parvenu, soit dans le genre Tragique, soit dans le Comique.

Après la mort de Moliere, la Sale du Palais Royal fut accordée au célèbre Lully. La Troupe qui y représentoit alors, ayant été augmentée de ce qu'il y avoit de mieux parmi les Acteurs du Marais, on fit un nouvel établissement dans une maison de la Rue

ij *PREFACE.*

Mazarine , où quelques années auparavant on avoit construit un Théâtre.

Personne jusqu'à présent n'avoit donné ni dans un certain détail , ni avec fidélité , l'Histoire de cet établissement de la Troupe du Palais Royal dans la Rue Mazarine. Des Manuscrits originaux & exacts nous ont mis en état de donner cette Histoire avec toutes ses circonstances.

On ne trouvera pas moins de plaisir dans la lecture de l'article suivant , où nous parlons des Acteurs & des Actrices du Marais & du Palais Royal.

A l'égard des Pièces Tragiques & Comiques , dont nous rendons compte dans ce Volume , chacune présentera au Lecteur des anecdotes instructives , & amusantes , ainsi que les Critiques , & les éloges de ces mê-

P R E' F A C E. iij

mes Pièces (a). Mais sans nous étendre davantage sur ce sujet, venons à quelques réflexions que nous croyons nécessaires sur les Ouvrages qui parurent au Théâtre François, jusqu'à la fin du siècle passé.

Le genre Comique & Moral, dont Moliere étoit l'inventeur, & qu'il avoit porté à sa plus grande perfection, fut peu suivi par les Auteurs qui travaillèrent pour la Scene Comique, après la mort de ce grand homme. Les raisons qu'en donne M. Riccoboni, nous paroissent si sensées, que nous avons cru devoir les rapporter.

(a) M. Mouffinot, amateur de Pièces de Théâtre, nous a prêté beaucoup de ces Critiques, dont il a une très-ample collection. Nous profitons de cette occasion, pour parler aussi d'un Cabinet curieux, sur-tout en Tragedies, & en Comédies, appartenant à M. le Comte de Boulbon, qui nous en a offert la communication d'une manière extrêmement obligeante, nous ferons usage de cette offre dans les Volumes suivans.

iv *P R E' F A C E.*

Observa-
tion sur la
Comédie ,
& sur le gé-
nie de Mo-
liere, pages
65-68.

« La nature qui sembloit avoir
» épuisé ses dons en faveur de
» Moliere , parut en être avare
» pour les Poètes qui vinrent
» après lui : on négligea la perfec-
» tion des plans , & de l'intrigue ;
» on dédaigna les caracteres , on
» abandonna la noble simplicité
» de sa diction ; & soit incapa-
» cité , soit indolence dans les
» Auteurs qui suivirent ce grand
» homme , ses Ouvrages occupa-
» rent longtemps seuls le Théâtre
» François, avec la supériorité , &
» la justice qui leur étoient dûes ;
» enfin les Spectateurs , lassés d'at-
» tendre un génie capable d'ima-
» giner avec l'art de Moliere, des
» Fables nouvelles , & d'imiter
» aussi heureusement celles des
» anciens, refuserent leurs applau-
» dissemens à des Comédies qu'on
» leur présenta , parce qu'elles
» étoient dénuées d'intrigue, ou
» qu'elles en étoient trop char-
» gées.

P R E' F A C E. v

» Alors les Auteurs , incertains
» sur le parti qu'ils devoient pren-
» dre , chercherent à éblouir
» le Spectateur par des faillies
» d'esprit , & des pensées bril-
» lantes. La Nation Françoisse ,
» naturellement portée à ce gen-
» re d'esprit , s'y prêta , le goû-
» ta , & lui donna par son appro-
» bation , le moyen de s'empa-
» rer en peu de temps de la
» Scene. C'est ce même genre
» d'écrire qui a passé jusques à
» nous , mais qui révolte ceux qui
» ont sçu se préserver de la con-
» tagion. Ces esprits justes , ces
» esprits vrais ne souffrent qu'a-
» vec peine que l'on préfere au-
» jourd'hui des Comédies com-
» posées simplement de faillies ,
» & d'épigrammes , aux Comé-
» dies qui n'ont qu'une intrigue
» soutenue d'une diction simple
» & naturelle. Il y a même des
» Pièces d'une grande réputa-

vj P R E' F A C E.

» tion , dont l'action , & le mou-
» vement , quoiqu'elles soient en
» cinq Actes , suffiroient à peine
» pour soutenir un Acte seul :
» c'est moins une action vérita-
» ble , qu'une apparence d'action ;
» ou plutôt , c'est un simple af-
» semblage d'autant de Scenes
» qu'il en faut pour donner à une
» Pièce la durée ordinaire des
» représentations : c'est un rem-
» plissage de dialogues semés de
» bons mots , de traits satyri-
» ques , qui séduisent le Specta-
» teur par leur brillant , & l'em-
» pêchent de remarquer le vuide
» & le défaut d'action. On ne
» sçauroit cependant disconvenir
» que ces sortes de dialogues ne
» soient ce qu'on appelle com-
» munément de *l'esprit* , mais on
» devroit , ce me semble , dif-
» tinguer l'esprit qui convient au
» Théâtre , d'avec celui , dont
» on peut faire parade dans un

P R E' F A C E. vij

« discours Académique : or , pour
« sçavoir quelle sorte d'esprit a la
« Comédie , il ne faut qu'étudier
« Moliere ; alors on verra que la
« nature vraie , ou simple , quel-
« que variée qu'elle soit , n'admet
« point dans ses expressions , ces
« gentilleses qui ne vont qu'à la
« travestir : »

Les Comédies qui suivirent immédiatement celles de Moliere , étoient purement comiques ; telles furent les Comédies de Montfleury , de Corneille de l'Isle , de Hauteroche , &c. On trouve dans ces Pièces des intrigues passables , & des Scenes comiquement rendues , mais nuls portraits convenables à la correction des mœurs , & aucuns caracteres : en un mot , rien de ce qui caractérise la vraie Comédie , l'utile mêlé à l'agréable.

Dans la suite ce genre de Comique prit encore une nouvelle

viii *P R E' F A C E.*

face. Le fonds des Pièces n'étoit en aucune sorte intéressant, mais la finesse du dialogue y suppléoit : enchassée avec art, une Scene succédoit à l'autre, & ces Scenes offroient toujours de quoi plaire, ou du moins de quoi amuser.

Champmeslé avoit ouvert cette carrière par deux Comédies, l'une intitulée : *Les Grisettes*, & l'autre *Crispin Chevalier*. Mais ceux qui le suivirent le surpassèrent de beaucoup. Baron, Dancourt, Palaprat, Dufresny, Regnard, &c. obtinrent les suffrages du Public, qui rendit justice à l'ingénieuse imagination de ces Auteurs, dans les riens spirituels qu'ils composèrent.

Il faut cependant ajouter, que parmi le nombre des Pièces Comiques, dont nous venons de parler, il en parut qui méritèrent le nom de Comédie.

L'homme

PREFACE. ix

L'homme à bonne fortune , le Chevalier à la mode , les Fables d'Esopé , le Grondeur , le Négligent , les Bourgeoises à la mode , le Muet , l'Important , le Joueur , &c.

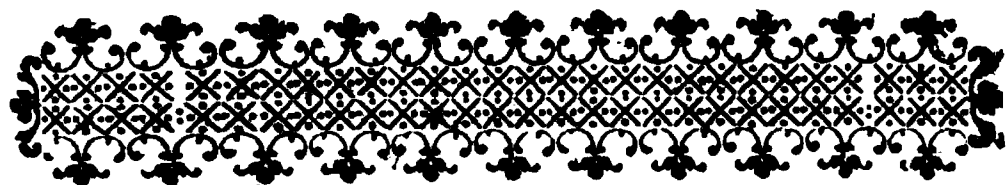
Après la Phédre de Monsieur Racine , qui fut le dernier Ouvrage que cet illustre Auteur donna au Théâtre François , le genre Tragique éprouva un changement encore plus marqué , que le genre Comique. En général , les Tragédies n'eurent plus au-dessus de celles de Rotrou , de Du Ryer , de Guérin de Boufcal , que la nouveauté du langage , & l'exactitude des plans. Nous passons ces foibles productions , pour parler de quelques autres qui soutinrent en partie la Scene Tragique ; les plus considérables sont , le Comte d'Essex , de Corneille de l'Isle ; Cléopâtre , de la Cha-

X P R E' F A C E.

pelle ; Pénélope , de l'Abbé Genest ; Andronic , Alcibiade , Tiridate , de Campistron ; Régulus , de Pradon ; Géta , de Péchantré ; Polixene , Manlius , de la Fosse , Oreste , & Pylade , Amasis , de la Grange Chancel , &c.



HISTOIRE



HISTOIRE

D U

THEATRE

FRANCOIS.

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent.

POLICRATE,

1670.

Comédie-Héroïque de M. l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théâtre du Marais , le
Dimanche 19. Janvier. (a)

Lettre en vers de Robinet, du 25. Janvier 1670.

P Arle de l'HEUREUX POLICRATE, (b)

Muse, pour n'être point ingrate,

Du plaisir qu'à le voir tu pris,

Avecque tant de beaux esprits,

(a) L'éloge de cette Comédie se trouve jusques dans le Privilège, qui est du 27. Février suivant. Il y est marqué que Barbin, Libraire, a recouvert une Pièce de Théâtre intitulée, POLICRATE, de la composition du Sieur Boyer, de l'Académie Française, qui a été représentée plusieurs fois, & luë par le Sieur Mézerai, aussi de l'Académie Française, Conseiller & Historiographe du Roy, &c.

(b) Dans l'Epître dédicatoire à M. le Duc, M. l'Abbé

Tome XI.

A

Histoire

1670.

(1) Dix-neuf
Janvier.(2) Champ-
meslé.(3) Des
Urlis.

Lesquels Dimanche (1) l'admirerent ,
 Et tout haurement le loueront .
 Que ce beau sujet est heureux !
 Et que ce Néros amoureux , (2)
 Et Tiridate aussi son frere , (3)
 Ont bien tous deux le don de plaire ,
 Dedans leur dissertation ,
 Pleine de tendre passion ,
 Où l'un désire une maîtresse ,
 Qui résistant à sa tendresse ,
 Le rend plus digne vainqueur ,
 De ses appas , & de son cœur ;
 Contre le sort , murmurant même ,
 Qui fait qu'on l'aime dès qu'il aime :
 Et l'autre , d'avis opposé ,
 Veut trouver un objet aisé ,
 Qui brûle d'abord de la flâme ,
 Qu'il a fait naître dans son ame .
 Soutenant que toute beauté ,
 Par trop retranchée en fierté ,
 Et dans sa hauteur de courage ,
 Cause moins d'amour que de rage .
 Cent brillans , & cent nouveautés ,
 De leurs discours font les beautés ,
 Et plusieurs mignons antitheses ,
 Ornent leurs amoureuses theses ,
 Qui , vrai comme ici je dis ,
 Rendent les gens tous ébaudis .

Boyer se félicite du succès de sa Pièce , & ajoute que
 Policrate a conservé sur le Théâtre le nom d'*Heureux* .

du Théâtre François.

3

1670.

Les caractères des Princesses ,
Qui sont leurs aimables maîtresses ,
Mais dont ce Policrate heureux ,
Attire seul à soi les vœux ,
Sont si pleins de choses touchantes ,
Et de telle sorte attachantes ,
Que l'on aime, & plaint l'embarras ,
Où se rencontrent leurs appas :
Si , qu'on a l'ame mi-partie ,
Pour *Elise* , & pour *Olympie* , (1)
J'aime le caractère encor ,
(Où tout est juste , & tout est fort ,)
De *Dorante* , ce politique , (2)
Lequel , plus ferme qu'un stoïque ,
Refuse au Roy jusqu'à la fin ,
De souffrir qu'il donne la main ,
A ladite *Elise* sa fille ,
Et qu'il entre dans sa famille.
Cléonte ne me plaît pas moins , (3)
Appliquant comme il fait ses soins ,
A persuader le beau Sire ,
D'exécuter ce qu'il désire :
Et le merveilleux dénouement
Me charme enfin extrêmement ,
Qui rend de cette Pièce exacte ,
Sans pareil le cinquième Acte ,
Tant il est d'incidens rempli ,
Et de tous les points accompli.
D'ailleurs sans que l'Auteur se flatte ,
Les beaux vers de son Policrate ,

(1) Mesdemoiselles
Champmeslé
& *Marote*.

(2) *Verneuil*.

(3) *La Roque*.

Histoire

1670.

Sont tous heureux , tous fortunés,
Et magnifiquement tournés.
Cette Pièce Héroïque au reste ,
Est jouée , & je vous l'atteste ,
D'un air si noble , & si pompeux ,
Qu'il n'est rien plus beau , ni de mieux.
J'en ai pour garant les éloges ,
Dont Théâtre , Parterre , & Loges ,
Retentissoient incessamment ;
D'où je confirme sûrement ,
Sans, dis-je , que l'Auteur se flatte ,
Le nom d'*Heureux à Policrate*.

Et dans la Lettre du premier Février
suivant , il ajoute :

Parlant de l'*Heureux Policrate* ,
Dont le renom par-tout éclate ,
Il m'est arrivé d'oublier ,
De vous remarquer que *Boyer*
Est l'Auteur de ce beau Poème ,
Digne d'une louange extrême.
Ainsi , par un juste souci ,
Je vous en avertis ici ,
Et que c'est au Marais aussi que l'on le joue ,
Où la brillante foule & l'admire , & le loue.

Si cet éloge étoit plus fidèle , il pour-
roit suppléer à un extrait ; mais comme
on y seroit trompé , nous croyons devoir
joindre les réflexions que la lecture de cet
ouvrage nous a fait faire.

La conduite en est très-embrouillée, le sujet plein de contradictions, péchant contre la vraisemblance, & n'étant au reste qu'un tissu de sentimens imaginaires, & de pensées fausses. Policrate qu'on représente à l'âge de vingt ans, élevé sur le trône de Samos par son bonheur, & les soins de Doronte, va s'imaginer qu'il ne lui convient pas d'épouser Elise, fille de ce Doronte, qu'il aime, & dont il est aimé. L'Auteur auroit dû mieux établir la raison qu'il suppose capable d'empêcher l'union de ces deux amans. Policrate est Roy, mais il peut se souvenir que n'étant pas né sur le trône, & ayant passé une partie de sa vie sujet, ainsi que Doronte, à qui il est redevable d'une partie de sa grandeur, aucun scrupule ne doit s'opposer à une alliance que l'amour qu'il ressent pour la fille, & la reconnoissance de ce qu'il doit au pere, semblent même exiger de lui. C'est cependant un entêtement aussi ridicule, qui forme le nœud de la Pièce. D'ailleurs, Policrate, destiné à penser de travers, va se mettre en cervelle qu'Elise n'aime en lui que la seule grandeur : cette bonne fille lui paroît trop tendre, il voudroit une Maîtresse un peu plus cruelle, & croit qu'Olympie, Princesse de Thrace lui convient mieux. La facilité avec laquelle celle-ci reçoit son

hommage, sert à l'en dégouter. Il ne sçait plus ce qu'il veut, tant de bonheur l'ennuie; il croit s'y soustraire en laissant l'Etat maître du choix d'une Reine. La Princesse de Thrace obtient cette préférence par le moyen des brigues de Doronte qui conserve jusqu'à la dernière Scene son caractère désintéressé, au préjudice de sa fille même. C'est en cette occasion que Policrate gémit, se désespere: il est tenté de se dédire, lorsque l'on apprend que le tyran, usurpateur des Etats d'Olympie, est mort subitement. Cette heureuse nouvelle tranche toutes les difficultés. Olympie, qui n'avoit donné les mains à l'Hymen de Policrate, que pour porter une couronne, y renonce aisément, & consent à partager celle qui lui appartient, avec Tiridate, frere de Policrate, qui soupire depuis longtemps sans espérance, & à qui elle a obligation de la liberté; mais Policrate est obligé de se servir de l'autorité souveraine pour obtenir que Doronte donne son approbation à son mariage avec Elise. Voilà quelle est cette catastrophe, qui forme, dit-on, un cinquième Acte *sans pareil*; que l'on s'imagineroit devoit égaler celui de Rodogune.

Nous n'avons aucune remarque particulière à faire sur Doronte: on sent bien

que si le préjugé de Policrate est absurde, l'obstination du favori ne l'est pas moins. L'Episode d'Olympie & de Tiridate est si foible, qu'il vaut mieux n'en point parler. Ce dernier personnage est pour faire un contraste avec Policrate, autant heureux en amour, que son frere y trouve de peines.

1670.

Tout ce qu'on vient de dire, bien loin d'affoiblir l'épithete *d'heureux* que l'on donna au Héros de la Pièce, sert encore à le justifier; & Policrate avoit sans doute un bonheur bien grand, pour l'avoir pu conserver entre les mains de M. l'Abbé Boyer.

LES AMOURS DE VÉNUS ET D'ADONIS,

Tragédie, précédée d'un Prologue, en vers libres, de M. de V I S É,

Représentée sur le Théâtre du Marais, le
Dimanche 2. Mars.

Nous avons remarqué à l'article des amours de Jupiter & de Sémélé, l'avantage que les Pièces accompagnées de machines avoient sur les autres. Combien ces agrémens faisoient disparaître de

1670.

défauts, & prêtoient à l'ouvrage de beautés qu'il n'avoit point. *Adonis* dont nous parlons avoit besoin de ces secours pour tenir la Scene plus de trois mois consécutifs, aussi suivie, que l'Auteur l'assure. (a) On peut croire aussi que Mademoiselle Champmeslé, qui avoit sçu soutenir les deux précédentes Pièces de M. Boyer, étoit très-capable de faire valoir dans celle-ci le rôle de Vénus, on trouvera dans le passage de Robinet que nous rapportons à la note (b) les noms des Acteurs

(a) « Quant aux AMOURS DE VÉNUS & d'ADONIS, * M. de Vi- » qu'on a représentés à Paris, * je vous avouë, puisque se parle d'une » vous le sçavez, que j'ai fait cette Tragédie avant que reprise de cet- » d'avoir commencé à travailler aux Lettres que je vous se Pièce, que » écris tous les mois. C'étoit dans un temps où le lan- les Comé- » gage du cœur doit être naturel à tous les hommes : diens donne- » ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette Pièce a été rent le 3. Sep- » trouvée si tendre. Elle eut alors un fort grand succès, tembre 1685. » quoique ses machines ne fussent accompagnées ni de & dont nous » danses, ni de voix. » *Mercur Galant*, Octobre parlerons 1685. page 353. dans la suite.

(b) *Lettre en vers du huit Mars 1670.*

ADON pourvû de tant d'appas,
Qui reçût jadis le trépas,
Dedans l'Idalien boccage,
Par un sanglier plein de rage,
Et qui fut changé dans la fleur,
Qui de son sang a la couleur,
A sçavoir, ainsi qu'on le prône,
En la belle fleur d'Anémone,
Revit, & puis meurt de nouveau,
Fort loin de son premier tombeau,
Près les rivages de la Seine,
Sur une magnifique Scene :
C'est sur la Scene du Marais ;
Où Dimanche * je fus exprès,

* Dimanche
2. Mars.

qui remplissoient les principaux personnages.

1670.

Le Prologue est une contestation en-

Pour voir cette pompe funébre ,
Fort solennelle , & fort célèbre.
Dame Vénus , qui le charma ,
Et qui , si tendrement l'aima ,
S'y fond , quoiqu'elle soit Déesse ,
En larmes pleines de tendresse.
Une Nymphé qui l'adoroit ,
Sans que sur sa flâme il fit droit ,
Et qui , pour tirer la vengeance
D'une si vergogneuse offense ,
Avoit excité le Dieu Mars
A faire périr ce beau gars ,
S'y transperce après la poitrine ,
Avec la propre javeline.
De ce trop aimable chasseur ,
Tant par amour , que par fureur.
Enfin le Démon des batailles ,
Qui n'aime que les funérailles ,
Fait paroître sa joie ici ,
D'avoir pû causer celle-ci ,
Par le Sanglier , dont la rage
Avoit animé le courage ,
Pour perdre ledit bel Adon ,
Qui de la mere à Cupidon ,
Lui ravissoit les bonnes graces.
Par un Prologue , les trois Graces ,
Avec l'Amour , enfant si beau ,
Qu'il vole-là , comme un oiseau ,
On donne au sujet ouverture ,
Où certes jusqu'à la clôture ,
On dit , & voit des nouveautés ,
Par qui les sens sont encharnés.
Les deux belles sœurs *Des Urlies* ,
L'une & l'autre assez accomplies ,
Et Mad'moiselle l'*Oisillon* ,
Ayant fort la gorge selon
Qu'une gorge belle me semble ,
Y font ces trois Graces ensemble.
La pouponne de *Champmeslé* ,
Par qui l'on est tout stimulé ,

tre l'amour & les graces : on fera peut-être surpris que ces derniers osent blâmer la conduite de Venus, qui s'abaisse

C'est-à-dire ému , représente
D'une maniere très-galante ,
Et qui charme tant que rien plus ,
La belle Déesse Venus.

Et dans ce rôle , cette Actrice ,
Est une parfaite enchantrice.
Mad'moifelle *Marotte* aussi
Y fait , non pas couffi , couffi ,
Mais d'une force sans égale ,
La Nymphé de Venus Rivale , (1)
Le Sieur *Des Urlis* est Adon ,

(1) Chryseïs.

Et tant de geste que de ton ,
S'acquitte dessus ma parole ,
Pareillement bien de ce rôle.
De Champmeslé , quoiqu'il n'ait pas
L'air affreux du Dieu des Combats ,
Et qu'il pût avec avantage ,
Jouer un plus doux personnage ,
Y soutient toutefois des mieux ,
Son caractère furieux.

Rosimont y dépeint Mercure ,
Qui sert Mars en cette aventure.

(2) Hillus.

De Vernisil , sur un triste ton , (2)
Raconte le trépas d'Adon.
Et la *Roque* Jupin désigne ,
Lequel étant d'humeur benigne ,
De Venus flatte les douleurs ,
Mettant Adon au rang d'es fleurs.
Au reste , on peut illec entendre ,
Les vers du style le plus tendre :
Et pour de tout vous informer ,
Quiconque ne veut point aimer ,
Ne doit point voir ce beau spectacle ,
Car ce seroit presqu'un miracle ,
D'en oïr les charmans dictions ,
Sans de douces convulsions ,
Il faudroit fermer les oreilles ,
Pour voir seulement les merveilles ,
Et des machines , & des vols ,
Où les Dieux font des caracols ,

à un mortel. L'amour défend la cause de sa mere , & se retire pour blesser les cœurs rebelles.

1670.

Rien de plus foible au reste que cette Tragédie : elle est sans art , & sans intérêt. La versification passable , en quelques endroits , est pour la plus grande partie remplie de platitudes , de discours bas , & indignes des personnages introduits sur la Scene. M. de Vise , qui comptoit sur le mérite de son Poëme , ajoute qu'il y a un en endroit , que faute de bien entendre , quelques gens ont trouvé moins beau. C'est le récit que Criseïs fait à Mars , Scene III. du troisième Acte , lorsqu'elle dit qu'elle vient de rencontrer Adonis & Vénus. « Le caractère de ja-
» louse (dit-il) de l'Actrice* , & l'ardeur
» avec laquelle elle est entrée dans la pas-
» sion , ont fait que l'on s'est imaginé
» toute autre chose que ce qu'elle disoit ;
» que l'on a pris garde davantage à l'agi-
» tation de son cœur qu'à ses paroles ,

* Mademoi-
selle Marotte.

Et dans lesquels le Machiniste
Paroit vraiment un grand Artiste.
L'Auteur de l'*Amour échappé* , (1)
Qui n'a pas l'esprit constipé .
Ni le cœur aussi sans tendresse ,
L'est aussi de ladite Pièce.
Mais , contre l'instinct des Auteurs ,
De leurs noms grands déclamateurs ,
Il ne veut point par modestie ,
Que le sien ici se publie.

(1) Livre qui
se vend au
Palais.

1670.

» & que l'on n'a pas examiné que ce
 » qu'elle raconte s'est fait en pleine Cam-
 » pagne aux yeux de tout le monde, &
 » qu'Adonis n'a fait que baiser les mains-
 » de Vénus. On doit prendre garde aussi
 » que ce récit est fait par une jalouse,
 » qui ne sçauroit souffrir que ce qu'elle
 » aime, soit avec une autre, & qui croit
 » en ce moment tout ce quelle appréhen-
 » de ; & quand j'ai fait cette Scene, mon
 » dessein étoit plutôt de faire voir sa rage,
 » que de représenter ce qu'on s'est ima-
 » giné. Je voudrois (continue M. de
 » Visé) être souvent obligé de me justi-
 » fier sur de pareils endroits, & être as-
 » suré de faire toujours des choses qui
 » plussent autant à tout le monde que
 » cette Scene. » (a)

L'Auteur qui justifie ce Imorceau n'a pas fait attention que son ouvrage est semé de traits de cette espèce. Tout y respire la volupté la plus molle, & la plus efféminée. Vénus y est représentée telle qu'une Messaline. Adonis est un fat, & Mars un Capitan-Matamore, qui se laisse

Epître dédi-
catoire.

Préface.

(a) « Adonis est fait pour être aimé ; pendant trois
 » mois entiers qu'il a paru sur la Scene, sa mort a fait
 » pitié aux Dames, & il a été souvent pleuré par de
 » beaux yeux. Je crois que ma Pièce a plu,
 » puisqu'elle a été jouée plus de trois mois, & que pen-
 » dant tout ce temps-là, elle a reçu beaucoup d'ap-
 » plaudissemens. »

nazarder par un foible rival , & n'a pas honte d'avouer qu'il a besoin que la jalouse Chriféis l'anime à fe venger. (a) Les converfations de ce Dieu & de Vénus , font dignes d'un Soldat qui fait des reproches à fa Maîtrefle. Il faut finir cet article par un morceau de la Poëfie. Adonis veut peindre à Vénus l'excès de fon amour : voyons comment il s'exprime par l'organe de M. de Viſé.

A D O N I S.

**ACTE I.
SCENE VI.**

Je brûlerai pour vous d'une ardeur éternelle.
Quand je penſe à Vénus , j'ai des raviffemens ,
Que ne peuvent avoir tous les autres amans :
Vous ſeule inceſſamment occupez mon idée ,
Toujours de vos attraits mon ame eſt poſſédée.
Quand je ne vous vois point , je ſuis au défefpoir :
Je compte les momens que je ſuis ſans vous voir ;
Et ne penſant qu'à vous , je ne ſonge en moi-même ,
Qu'aux plaiſirs de revoir la Déeſſe que j'aime.

(a) **ACTE III. SCENE III.**

M A R S ſeul.

Tout ce qu'elle * reſſent , je le reſſens de même , * *Chriſéis.*
Tandis qu'elle parloit , je m'animois moi-même.
Je ſentois en ſecret mes douleurs s'alléger ,
En ſongeant aux plaiſirs qu'on goûte à ſe venger :
Et pour m'exciter mieux , j'ai bien voulu l'entendre , &c.

1670.

Souvent en cet état je pousse des soupirs :
Et comme ils sont pour vous , ils font tous
mes plaisirs.

Toutes mes actions ne tendent qu'à vous
plaire ,

Mon amour bien souvent me paroît témé-
raire ,

Et quoique votre cœur brûle du même amour ,
Je tremble en vous voyant , comme le premier
jour.

Je sens des mouvemens que je ne puis bien dire :
Je sens tout ce qu'on sent alors que l'on
soupire :

Et par de deux transports jusqu'alors incon-
nus ,

Je sens ce qu'on ne peut sentir que pour
Vénus :

Et tout brûlant enfin d'une ardeur si visible ,
Je sens que je voudrois être encor plus sen-
sible ;

Et sans cesse formant des desirs superflus ,
Je sens que je voudrois vous aimer encor
plus.

Et ne suis pas content de mon amour ex-
trême :

Dites-moi si c'est-là comme il faut qu'on vous
aime.



L'AVOCAT
SANS ÉTUDE (a)

1670.

Comédie en un Acte , & en vers , de
M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théâtre du Marais.

L Auteur a sacrifié ici la vrai-semblance , & le bon sens , à l'envie de faire rire. Ergaste , Gentilhomme , amant de Florice , fille d'Alcidor , sçachant que le père ne veut point accepter de gendre , à moins qu'il ne soit Avocat , imagine un stratagème , qui est de faire paroître un manant , qui doit se dire tel , & offrir

(a) On trouve une petite Comédie intitulée , l'Avocat SAVETIER , par le Sieur SCIPION , Comédien du Roy , qui se joue encore aujourd'hui sur les Théâtres de Province. Cette Comédie , tant pour le fond du sujet , les situations , les plaisanteries ; & même la meilleure partie des vers , est presque semblable à celle dont nous parlons : les principales différences sont au titre , & aux noms des Acteurs. Rosandre , Amant de Lisimene , fille de Pancrace , sert lui-même d'introduitèur à Bagolin , honnête Savetier , qu'il annonce pour un très-habile Avocat. C'est un Docteur en Droit , amené par le cousin de Pancrace , qui interroge Bagolin. Ce Docteur , bavard , insupportable , qui ne laisse pas seulement au Savetier le temps de lui répondre , ennuie tellement l'assemblée , que tout le monde se retire , à la réserve de Bagolin , avec qui il prend querelle , &c.

1670.

d'épouser Mademoiselle Florice. Cet Avocat prétendu est Carrille, Savetier du coin de la rue, qui est présent par Life, Servante de Florice, & veut bien jouer ce personnage pour dix louis.

SCENE IX.

CARRILLE à Alcidor.

Je suis un Avocat à quarante carats,
Issus de pere en fils de deux cent Avocats,
En ligne paternelle, ainsi que maternelle.

.....
Aussi suis-je Avocat écrivant, écoutant,
Balayant le Palais, plaidant & consultant.

ALCIDOR, bas à Life

L'habile homme, morbleu !

CARRILLE.

Quant au fait des Procès,
Nul n'est plus en crédit que moi dans le Palais.
Je suis, sans me vanter, un diable en procédures,
Et je mets en latin jusqu'à mes écritures.

ALCIDOR.

Quel grand sçavoir ?

CARRILLE.

Ah ! j'ai bien d'autres connoissances,
Et l'on peut m'appeller le trésor des sciences :

Je connois tire-pied, aleine, machinoir,
Dent de loup, quarrelet, écoffrais, embou-
choir.....

Life

Lise le tirant par le bras , il se reprend.

1670.

Contredits , inventaire , appointment , requête ,

Moyens de nullité , rescision , enquête ,

Promesses , testamens , contrats , procès verbaux ,

Forclusions , répits , griefs , Lettres Royaux ,

Maroquin de Lubec , de Levant & de Flandres ,

Et d'autres cuirs encor , si vous voulez m'entendre ,

Comme cuir de Pérou , de Sénégal , Cabron ,

Bazane , veau tanné , vache , roussi , mouton.....

Lise le tire encore par le bras.

Productions , extraits , écritures , sentences ,

Placets bien raisonnés , controlles , ordonnances ,

En un mot , je sçais tous les termes du Palais ,

Savatte , arrêt , rivet , & vieux souliers refaits.

L I S E.

Que fais-tu ?

C A R R I L L E.

Mon talent n'a rien qui soit difforme.

Je coupe, rogne, taille, & je mets tout en forme.

A L C I D O R.

Je ne puis faire moins pour qui mérite tant.

Qui pourroit refuser un Avocat sçavant ,

Bienfait , riche , galant , noble ?

Tome XI.

B

1670.

Venez, ma fille, dit-il à Florice, donner la main à Monsieur, qui veut bien vous épouser.

SCENE X.

FLORICE.

Mais, mon pere:

ALCIDOR.

Allons donc,

FLORICE *présentant la main, & voyant la manicle à celle de Carrille,*

Ah !

CARRILLE.

Cela vous fait peur ?

FLORICE.

Fy, fy.

CARRILLE.

Quoi, pour du cuir vous avez mal au cœur. Je sçais bien qu'on pouvoit nommer cela manicle,

Mais je veux m'expliquer enfin sur cet article : C'est un reste de playe, & si je veux guérir, De ce morceau de cuir il me le faut couvrir.

Alcidor dit à Carrille qu'il peut faire apporter ses meubles. Celui-ci revient chargé sur son dos d'un vieux coffre, d'où il tire de méchans haillons, & une tête de cerf qu'il présente à sa future.

SCENE XII.

CARRILLE.

C'est un joli panache,

Dont la plupart des gens sont aujourd'hui
fournis.

~~1670.~~
1670.

L I S E.

Cela vous vient-il donc ainsi de pere en fils ?

C A R R I L L E.

Je l'ai trouvé parmi les meubles de mon
pere ,

Et c'étoit , m'a t'on dit , un présent de ma
mere :

Je vous en fais un don.

F L O R I C E.

Vous moquez-vous de moi ?

L I S E.

Des cornes ? Vous raillez , Monsieur.

C A R R I L L E.

Non , sur ma foi.

Sans façon donc.

F L O R I C E.

Non , non , je ne veux point des vôtres.

C A R R I L L E.

Hé ! prenez celles-ci , vous m'en donnerez
d'autres.

Clitandre Avocat , frere d'Alcidor ,
apprenant que sa nièce s'allie à un hom-
me de sa profession , interroge ce préten-
du neveu sur les matieres de Droit , &
rapporte les noms des plus fameux Ju-
risconsultes. Carrille voulant paroître sça-
vant , cite Pierre de Provence , Richard

1670.

sans peur, la belle Maguelonne. (a)
 L'Avocat replique, & fait de nouvelles questions, auxquelles l'autre ne répond que par des quolibets. La dispute s'échauffe, & continue par des gourmandes. Pour éviter de fâcheux accidens, Carrille s'échappe subtilement, & laisse sa robe entre les mains de Clitandre, qui demeure très-surpris, & se persuade que son adversaire est Sorcier. Alcidor le croit de même, & envoie chercher des Archers. Carrille revient, & dispareît avec tant d'adresse, que les Archers ne peuvent l'attraper. Ce jeu de Théâtre qui a fait peut-être le succès de la Pièce, continue jusqu'à l'arrivée de Clitandre & d'Ergaste. Ce dernier s'étant fait connoître, obtient le consentement d'Alcidor. Il pardonne le tour qu'on lui a joué, & donne encote dix pistoles au Savetier pour le remercier de ses peines.

(a) Cet endroit est naïf : un Savetier ne doit connoître que des ouvrages à sa portée, & dont les Colporteurs des rues ont soin de lui rafraîchir la mémoire.



LE GENTIL-HOMME

1670.

DE BEAUCE,

*Comédie en vers , en cinq Actes ,
de M. DE MONTFLEURY ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne , au commencement du mois
d'Août.

Lettre en vers de Robinet du 16 Août. 1670.

Ayant accoutumé de mettre ,
Quelque petit mot dans ma lettre ,
De tout ce qu'au Théâtre on fait ,
Ou bonnement on me permet
D'aller , quand j'y veux prendre place ,
Dont aux trois Troupes je rends grace :
J'aurois , sans le deuil d'aprént , (1)
Fait un chapitre bien disant ,
Sur le *Gentil-Homme de Beauce* ,
Qui de beaucoup encore rehausse ,
Le mérite de son Auteur , (2)
Et dont j'aime de tout mon cœur ,
La Scene admirable & si fine ,
De Néron avec Agrippine , (a)

(1) Pour la
mort de *Ma-*
dame.

(2) Montfleu-
ry.

(a) La Scene V. du cinquième Acte du *Gentilhomme de Beauce* est une espèce de Parodie de celle de *Britannicus*, entre Néron & Agrippine. Acte IV. Scene II. Robinet parle de ce morceau avec éloge, mais aujourd'hui il n'auroit pas grand sel,

1670.

* Voyez la
suite de ces
vers à l'arti-
cle suivant.

Et celle aussi des Faux Abbés,
Que j'y trouve des mieux daubés.
Ah ! j'en connois d'un caractère,
Qui pourroient encore mieux plaire. *

Montfleury en faisant imprimer la Comédie du Gentilhomme de Beauce, la dédia aux Princes de Brunswik & de Lunebourg. Voici le commencement de cette Epître : « Messieurs, ne vous éton-
» nez pas de l'hommage que le gentil-
» homme de Beauce va rendre à vos Al-
» tesses Sérénissimes, ce Campagnard est
» tellement fier du bonheur qu'il a eu de
» paroître aux yeux de notre grand Mo-
» narque, (a) qu'il ne peut s'imaginer
» qu'il soit tout à fait indigne de paroître
» aux vôtres, &c. » Cette Epître est ter-
minée par un passage qui peut servir
d'anecdote sur la parenté de Mont-
fleury : « Je sçai bien que je me pou-
» vois empêcher d'avoir part à la té-
» mérité du Provincial que je vous
» offre, que je lui pouvois refuser mon
» aveu, & que si son bonheur le con-
» duisoit en Allemagne, je le pouvois
» laisser aller vagabond en une Cour où

(a) La Comédie du Gentilhomme de Beauce fut re-
présentée à Versailles devant le Roy le Samedi 6. Sep-
tembre suivant. Lettre en vers de Robinet du 13 Sep-
tembre 1670.

» les défauts ne peuvent avoir que vos
» bontés pour azile; mais si la raison me le
» conseilloit, ma reconnoissance n'a pû
» s'y résoudre, & les bienfaits que vous
» avez tous si généreusement répandus
» sur une partie de notre famille, vous
» ont tellement acquis l'autre, &c.

La Comédie du Gentilhomme de Beauce est une des plus foibles de celles que Montfleury ait données au Théâtre. Le personnage qui donne le titre à la Pièce est du dernier bas, & une lourde bête. Les stratagêmes que l'on employe pour le tromper n'ont aucunes finesse, & ne sont point comiques.

LE DÉSESPOIR, EXTRA VAGANT,

Comédie, d'un Auteur Anonyme,
Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois d'Août.

NOus ne connoissons cette Pièce que par le passage suivant.

*Suite de la Lettre en vers de Robinet, du
16. Août 1670.*

JEusse pareillement fait voir,
Comme il étoit de mon devoir,
Quelques vers sur une autre Pièce,
Ecritte avec délicatesse,

1670.

* Voyez le commencement de cette Lettre à l'article du *Gentilhomme de Beauce*.

Et d'un stile très-élégant :

Le Désespoir extravagant,

Mais quoi ! pour la raison susdite, *

Qui ne peut être contredite,

Je n'ai pû, ni je n'ose encor

Sur ces sujets prendre l'essor.

Comme Robinet ne marque point si la Comédie du *Désespoir extravagant* étoit en prose ou en vers, ni si elle étoit en cinq, en trois ou en un Acte, nous sommes obligés de nous en tenir à ce qu'il en dit ; mais nous pouvons assurer qu'elle n'est point de *Subligny* ainsi qu'on l'annonce dans *les recherches des Théâtres de France*.

LE GENTIL-HOMME GUESPIN, (a)

Comédie en un Acte, & en vers,
de M. de VISÉ,

* C'est par le Privilège qu'on apprend qu'elle y fut représentée.

Représentée sur le Théâtre du Marais. *

Cette Comédie est sans beaucoup d'art, les personnages y sont tous épisodiques, & les caractères extrême-

(a) L'Auteur des *Recherches sur les Théâtres de France*, ajoute un second titre, qui est *LE CAMPAGNARD*. Cette addition nous paroît suspecte : l'édition qu'il cite, & qui est la même dont nous nous servons, n'a d'autre titre que celui que nous rapportons,

ment

ment chargés : cependant il faut convenir qu'elle a dû avoir du succès, & que le sujet est plaisant. « Peut-être (dit M. de Visé) qu'il ne paroîtra pas tel sur le papier , ce qu'il a de plus comique consistant plus dans les actions que dans les mots. Il y a un perpétuel jeu muet dans cette Pièce , qui étant tiré du fond du sujet , donne un plaisir extrême à l'Auditeur , & l'on ne dit presque pas un vers qui ne fasse rire dans la représentation , par le chagrin qu'il donne au Vicomte. Le papier ne peut représenter son inquiétude , ni ses postures , non plus que le grand benêt de fils de Monsieur de Boisdoüillet ; dont on ne trouvera point le rôle dans l'impression , encore qu'on n'ait guères vu de personnages sur la Scene qui aient plus fait rire. »

Le dessein de l'Auteur étoit de peindre, (à la vérité, avec des couleurs un peu trop fortes ,) le ridicule de certains Gentilshommes Campagnards. Le Vicomte de la Sablonniere , jaloux à l'excès , s'est retiré dans sa Province pour éviter les compagnies. On peut juger quel est son chagrin , lorsqu'il voit fondre chez lui la noblesse des environs : M. de Cornanville , M. de Boisdoüillet , & son fils , & Mes-

1670. sieurs de Chante-Pie, & de Cochon-
Vilain. Cés deux derniers,

SCENE IX. Qui ne parlent jamais que d'amour & de
flâmes,

Qui cajolent sans cesse, & tourmentent les
femmes,

Qu'on estime par-tout d'impertinens jaseurs,

Et de tout le pays sont les plus grands baiseurs.

Sont par conséquent ceux qu'il redoute
davantage. Tout ceci n'est qu'un strata-
gème employé par Clarice, sœur du Vi-
comte, pour faire venir M. de Bois-le-
Roux, qu'elle aime. Le Vicomte en est
averti, & craignant qu'une sœur si rusée
ne soit en état de donner des conseils à
sa femme, pour s'en débarrasser au plu-
tôt, consent à son mariage avec Bois-
le-Roux, & prie l'assemblée de se trou-
ver à ces nœces.

Quelque éloge que l'Auteur donne au
personnage du grand Benêt de fils de M.
de Boisdouillet, comme toute la plaisan-
terie consiste dans l'action, ne pouvant
l'exprimer aux Lecteurs, nous avons
choisi le morceau suivant. C'est l'entrée
de M. de Cornanville.

M. DE CORNAVILLE.

Au Vicomte, appercevant Lucrece.

Monsieur.... mais que d'appas ! ô Dieu !
la belle femme !

* Il baise
Lucrece, fem-
me du Vicom-
te.

Ah ! permettez, Monsieur, que j'embrasse Ma-
dame. *

LE VICOMTE.

Il appuye un peu fort.

1670.

LISETTE, *suivante de Lucrece.*

Je plains peu le jaloux.

LE VICOMTE *à part.*

Il n'est que pour baiser, je erois, venu chez nous.

A M. de Cornanville.

Les femmes de Paris craignent d'être baisées,
Et pour cette vertu sont dessus tous prisées.

M. DE CORNANVILLE.

Pour la premiere fois, je sçai ce que je dois;
Et vous auriez sujet de vous plaindre de moi.

LE VICOMTE.

Point.

M. DE CORNANVILLE *se retournant &
baisant Glarice.*

Mais....

LE VICOMTE.

Il s'accommode ici tout à son aise.

LISETTE, *comme Cornanville vient à elle
pour la baiser.*

Je ne suis pas, Monsieur, de celles que l'on
baise.

M. DE CORNANVILLE *l'embrassant.*

Ah! Madame.

1670.

L I S E T T E.

Ma foi je suis d'un rang plus bas.
Foin, il m'a fait baiser aussi ses cheveux gras.

L E V I C O M T E *à part.*

Puisque pour la Servante il a de la tendresse,
Il s'accommoderoit aussi de la Maîtresse.

L U C R E C E *à Cornanville.*

Vous êtes trop civil.

L E V I C O M T E *à Lucrece.*

Vous voulez trop pour vous.

L I S E T T E.

Ah ! quel plaisir de voir rechigner un ja-
loux ?

M. D E C O R N A N V I L L E.

J'ai quitté mes amis pour venir voir Madame.

L E V I C O M T E.

Hé, Monsieur.

L U C R E C E *à Cornanville.*

Tout de bon ?

L E V I C O M T E *la regardant en colere.*

Ah !

M. D E C O R N A N V I L L E.

Oui, dessus mon ame.

Je pense que de loin, je viens de voir aussi
Monsieur de Boisdouillet, qui tire droit ici.

L E V I C O M T E.

Comment, ici ?

M. DE CORNANVILLE.

1670.

Du moins, il en tenoit la route.

LE VICOMTE *regardant sa sœur.*

Ah ! j'enrage, &c.

Finissons par un fait rapporté par l'Auteur des recherches sur les Théâtres de France. « A la première représentation
» de cette Pièce, il y avoit sur le Théâtre
» beaucoup de gens de condition, amis
» de Visé, qui rioient à chaque endroit :
» le Parterre ne fut pas de leur avis, &
» siffla de toute sa force. Un des rieurs
» s'avança sur le bord du Théâtre, & dit,
» *Si vous n'êtes pas contents, on vous*
» *rendra votre argent à la porte ; mais*
» *ne nous empêchez pas d'entendre des*
» *choses qui nous font plaisir.* Un plaisant du parterre lui répondit,

Prince, n'avez vous rien à nous dire de plus ?

» Un autre ajouta.

Non, d'en avoir tant dit, il est même confus.

Cet Auteur, qui joint très-rarement des faits anecdotes aux titres des Pièces insérées dans son Catalogue, a d'autant plus de tort d'avoir employé celui-ci, que par l'ordre chronologique de son Ouvrage, il devoit en sentir la fausseté. Voici la preuve de notre remarque. Les deux vers qu'on met dans la bouche des

1670.

deux plaisants du parterre, sont pris de la Scene IX. Acte IV. d'*Andronic*, Tragédie de M. de Campistron : le *Gentilhomme Guespin* parut dès l'année 1670. & la première représentation d'*Andronic* est du Jeudy 8. Février 1685.

LES TROMPEURS

T R O M P É S ,

O U

L E S F E M M E S

V E R T U E U S E S ,

*Comédie en un Acte , & en vers ,
de M. ROSIMONT,*

Représentée sur le Théâtre Royal du Marais.

Cette Comédie est meilleure que la précédente du même Auteur. Cependant, malgré le titre, nous croyons que la raillerie y est un peu trop forte, & que des esprits malins pourroient interpréter peu favorablement cette intelligence des Maîtresses avec leurs Valets.

Damon, riche Bourgeois, est amoureux d'Angélique, épouse d'Ariste, Gentilhomme, qui est épris des charmes de Julie, femme de Damon. Ces deux femmes

intimes amies , se communiquent mutuellement les Lettres galantes de leurs amans , & complottent de leur jouer un tour. Pour les faire aisément donner dans le piège , elles leur font dire de se trouver le soir à un rendez-vous , & de se déguiser. Damon ne sçachant où prendre un habit , prie Ariste de lui prêter le sien , sous prétexte d'une partie de bal. Ariste qui est dans le même cas , est charmé de cette demande , qui l'autorise à en faire une pareille à Damon. Cet arrangement fait , les deux maîtres conviennent de s'envoyer leurs habits , & pendant cet échange , ils sont obligés d'endosser ceux de leurs Valets. Gusman & Fabrice revêtus des habits d'Ariste & de Damon , rencontrent un Cabaretier à qui ils doivent de l'argent , & qu'ils ont menacé de coups de bâton. Bernard , c'est le nom du Créancier , croyant parler à leurs Maîtres , se plaint de l'insolence des Domestiques. Gusman & Fabrice profitans de son erreur , entrent chez Angélique & Julie : va , mon ami , lui disent-ils , nos Valets sont des faquins , nous te les abandonnons , assomme-les si tu peux. Pendant ce temps-là , Ariste & Damon ne voyant point revenir leurs gens , s'impatientent , & rencontrent en leur chemin ce même Cabaretier , qui trompé par l'apparence s'imagine voir les

1670.

1670. débiteurs, & use amplement de la permission qu'on lui a donné.

SCENE XX. **BERNARD** (*avec une petite lanterne*) frappe *Damon, qui est sous les habits de Fabrice.*

D A M O N *se retirant dans un coin.*
Ah! juste Ciel!

B E R N A R D.

J'agis par ordre de ton Maître.
Va t'en, je suis content. Je vois l'autre paroître;
Il n'en aura pas moins, puisque je suis en train :
Il va sentir aussi ce que pèse ma main.

A R I S T E *sous les habits de Gusman.*

SCENE XXI. Où peut être Gusman? je meurs d'impatience.

B E R N A R D *frappant Ariste.*

Ah! bon payeur, voici....

A R I S T E.

Quelle est cette insolence?
A la force : au secours!

D A M O N.

Au voleur, au voleur.

B E R N A R D *frappant.*

Ah! vos coups de bâton me tiennent trop
au cœur,

Pour ne pas....

A N G E L I Q U E.

à Julie.

Ce sont eux. Quel vacarme à ma porte?

B E R N A R D.

Mesdames, pardonnez si j'agis de la sorte,

SCENE der-
niere.

Mais ce sont vos Valets qui m'ont donné cent
coups,

1670.

Qui me doivent.

ANGELIQUE.

Frottez.

JULIE.

Frottez.

DAMON.

Quoi, rêvez-vous ?

GUSMAN.

Battez-les comme il faut.

ARISTE.

Quelle est cette folie ?

Ma femme.

GUSMAN.

Impertinent.

DAMON.

Ma femme, je vous prie...

JULIE.

Ah ! c'est vous !

ANGELIQUE.

Ah ! c'est vous.

JULIE.

Eh ! quel habillement ?

BERNARD.

Qu'ai-je fait ?

ANGELIQUE.

Et d'où vient un tel déguisement ?

Vous ne répondez point.

1670.

FABRICE.

Que peuvent-ils répondre ?
Leur infidélité suffit pour les confondre.

GUSMAN.

Vous voilà tous les deux plaifamment attrapés :

Vous vouliez nous tromper , & vous voilà trompés.

Bienheureux d'avoir eu des femmes vertueufes ,
Sans cela vous auriez des cornes plantureufes ,
Si foibles comme vous elles vous avoient cru.

ANGELIQUE.

Et puis , dites qu'en nous il n'est point de vertu :

Mais fuffit qu'à présent vous connoiffiez vos femmes ,

Conservez leur de même & vos cœurs , & vos ames ;

Toutes deux de concert , pour berner votre amour ,

* En montrant Fabrice & Gusman. Nous les avons contraints * à vous jouer ce tour :

Et nous voulons enfin , pour punir votre crime ,
Que vous les honoriez toujours de votre estime.

ARISTE.

Ah ! ce font des coquins , qui. . .

ANGELIQUE.

Sans émotion ,

Subiffez , s'il vous plaît , cette punition ;

Un tel emportement n'est pas fort nécessaire ;
Tout ce qu'ils vous ont fait , nous leur avons
fait faire.

1670.

Nous vous pardonnons tout , mais qu'ils res-
tent chez vous.

D A M O N.

D'accord , mais cependant on m'a roué de
coups.

A R I S T E.

Et moi ?

B E R N A R D.

Pardon , Messieurs , l'habit en est la
cause.

A N G E L I Q U E.

Il n'y faut plus songer , Messieurs , c'est peu
de chose.

B E R N A R D.

Cependant payez-moi ce qu'ils peuvent de-
voir.

A N G E L I Q U E.

On vous satisfera.

D A M O N à Ariste.

Bon soir , voisin.

G U S M A N.

Bon soir.



1670.

LES INTRIGUES DE LA LOTERIE,

*Comédie en trois Actes , & en vers ,
de M. de V I S É ,*

Représentée sur le Théâtre du Marais. *

* C'est ce
qu'on ap-
prend par le
Privilege, qui
est du ^{21.}
Septembre
1670.

L Es Comédies de M. de Visé ont ordinairement pour sujet une hystoirette , ou un Vaudeville du temps. Jamais les Loteries n'avoient été plus à la mode.

ACTE I.
SCENE IX.

On en trouve aujourd'hui dedans chaque maison ,

On en parle à la Cour , on en parle à la Ville ;
L'ignorant en raisonne , aussi-bien que l'habile :
On entend rétentir ce mot de tous côtés ,
Dans tous les lieux publics , dans les sociétés.

.....

ACTE II.
SCENE I.

On n'entend à présent parler que Loterie :
J'en ai trouvé d'argent , de lits , d'argenterie ,
De meubles , de bijoux , de toile , de tableaux ,
De vieux livres de prix , & de livres nouveaux ,
D'écharpes , de liqueurs , de vins , de frian-
dises ,
De vieux colifichets , de vieilles marchandises ,
D'étoffes , de beaux points , de jambons , de
pâtés.

Un curieux en fait de belles raretés ,

De coquilles de prix , cailloux , cristaux , grains
d'ambre.

1670.

Si vous avez besoin d'une robe de chambre ,
J'en sçais une qui n'est du tout que de cela.
Et tous les gens de Cour ont mis à celle-là.

« Quoique les nouveautés (dit l'Au-
» teur dans sa Préface) soient souvent
» bien reçues en France , j'avois lieu d'ap-
» préhender que celle-ci ne fût pas du
» nombre , & je devois craindre qu'on
» ne s'ennuyât d'entendre parler d'une
» même chose pendant trois Actes , qui
» ne sont pas remplis de beaucoup d'in-
» cidens. J'ai néanmoins été trompé , &
» quoiqu'on ne parlât presque plus de
» Loterie , cette Pièce n'a pas laissé
» d'avoir un succès raisonnable ; mais ,
» à dire vrai , elle ne doit pas tout son
» bonheur à la Loterie. Ce n'est pas que
» ce sujet ne fournisse beaucoup de choses ;
» mais comme elles se ressembloient trop ,
» & qu'elles n'étoient pas assez brillantes ,
» j'ai cru que , pour rendre cet ouvrage
» plus agréable , j'y devois mêler quel-
» ques caracteres nouveaux , & j'ai été
» assez heureux pour en trouver deux ou
» trois , qui n'avoient jamais paru sur la
» Scene. Je ne vous en dirai rien , vous
» jugerez en lisant cette Pièce , s'ils sont
» bien touchés ou non. »

Nous avouons que nous sommes en-

1670.

core plus surpris que l'Auteur du succès de cette Comédie : on n'y parle que de Loterie, c'est le sujet de toutes les conversations ; & malgré cela , la Loterie ne sert en aucune façon à l'intrigue : Céliane en a fait une qui doit être tirée le soir même. Cela attire un grand nombre de personnes, qui entrent, sortent, & reviennent, sans qu'on comprenne bien leur dessein. Valere, amant de Clarice & de Mélisse, la première fille, & l'autre nièce de Céliane, & Cléronte, amant de Mélisse & de Clarice, profitent de cette occasion pour voir leurs Maîtresses, & se déterminer sur le choix. Clidamis, plus heureux qu'eux, se fait introduire hardiment par une intrigante, & gagne le cœur de Clarice, dont il est amoureux. Les deux autres amans se consolent sur l'espérance que la fortune les favorisera dans la nouvelle Loterie qu'on leur vient d'annoncer.

Nous n'ajoutons qu'un mot sur Céliane, & ses deux filles. La première est une franche imbécille. Clarice, l'objet de ses complaisances, une insolente, & une mal apprise, & Mélisse est digne d'occuper une place aux Petites-Maisons, par sa superstition ridicule, qu'elle pousse jusqu'à la folie. Voilà quels sont ces trois caractères que de M. de Visé se

vante d'avoir inventé, & que, tels qu'ils sont, il n'a fait encore qu'ébaucher très-imparfaitement.

1670.

LA DUPE AMOUREUSE,

Comédie en un Acte & en vers
par M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théâtre du Marais.

I Sabellé & Lidamant s'aiment avec tendresse, rien ne manque à leur bonheur qu'un peu de finance. Marine, suivante d'Isabelle, & Carrille, Valet de Lidamant promettent d'en tirer suffisamment de Polidore, oncle de ce dernier, qui est amoureux d'Isabelle, pourvu qu'on veuille les aider à le fourber. Ce vieillard est si transporté de joye à la vue de sa Maîtresse, qu'il ne fait pas attention que Marine fouille dans sa poche, & en tire une bourse de cent louis, qu'elle présente à Isabelle de la part de Polidore. Isabelle fait la modeste, & la refuse: Marine la garde toujours, en disant qu'elle prendra son temps pour la lui faire accepter. Cette badinerie, trop forte pour un avare, n'effarouche pourtant point celui-ci: il est tellement épris, que ni les tours qu'on lui joue, ni les conseils de Gusman

1670.

son Valet, qui ne manque pas de les lui faire remarquer, ne sçauroient le désabuser : il suffit qu'Isabelle paroisse un instant, & laisse parler Marine. Cette fine soubrette lui donne un rendez-vous : à peine est-il arrivé, que Carrille, sous le personnage d'un Capitan Gascon, amant d'Isabelle, entre affectant être de mauvaise humeur, & feignant de prendre Polidore, & son Valet, pour des Emissaires qui veulent corrompre sa belle ; il les maltraite, les fouille, & trouve un écrin de diamans, qu'il met dans sa poche, pour faire, dit-il, un présent à sa Maîtresse. Le Vieillard amoureux est consolé de cet accident, par la nouvelle que Marine lui apporte qu'Isabelle a enfin accepté le souper : quelque chose que Gufman puisse dire, Polidore passe chez le Traiteur, commande un magnifique souper, & ordonne qu'on le porte dans la maison d'Isabelle. Lorsqu'il est à table avec elle, Marine annonce le cousin de sa Maîtresse, qui revient de l'armée avec un Officier de ses amis. C'est Carrille, & Lidamant qui se sont travestis pour jouer ces deux rôles : Carrille, qui fait celui du cousin, en cette qualité prend un air d'autorité, & demande à la cousine, qui sont ces gens ? Ce sont mes Domestiques, reprend Isabelle ; bon, reprend Carrille, ils

ils sont là fort à propos. Approche , ajoute-t'il , à Polidore , & viens tirer mes bottes.* La peur d'être reconnu, oblige Polidore à obéir , sans répliquer ; mais comme il est mal adroit, Carrille lui donne un coup de pied , & appelle Gufman. Ensuite Isabelle, Lidamant & lui se mettent à table , & font bonne chere aux dépens du pauvre imbécille , qui n'a pas l'esprit d'appercevoir qu'on le berne , & qui donne dans un nouveau piège de Marine. Cette suivante lui dit en confidence que sa Maîtresse excédée par les mauvaises façons de son cousin , s'est déterminée à se laisser enlever , & va paroître dans le moment sous un masque , & un habit déguisé. Polidore , croyant parler à Isabelle , met entre les mains de Carrille , qu'il prend pour elle , une donation de tous ses biens. Carrille n'en est pas plutôt maître , qu'il se découvre , Polidore surpris , veut en vain se retracter : il faut malgré lui qu'il cede la belle à Lidamant , & qu'il se soumette à la discrétion de son neveu. Lidamant en use très-généreusement ; il se contente de mille écus de rente , en attendant la mort de son oncle , & se charge de payer les bons services de Marine & de Carrille.

Le fonds de cette Pièce est comique , la conduite en est très-passable , & bien

1670.

* Le Grand a employé l'idée de cette Scene dans la Comédie de l'Aveugle Clairvoyant.

1670.

soutenue ; c'est dommage que le sujet & les personnages soient si peu convenables aux bonnes mœurs.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

*Comédie-Ballet en cinq Actes, en Prose,
de M. MOLIERE,*

Représentée à Saint Germain en Laye, au mois
de Février, sous le titre de

DIVERTISSEMENT ROYAL,

Et à Paris, sur le Théâtre de Guénégaud le
Vendredi 15. Octobre 1688. (a)

Mémoires
sur la vie &
les Ouvrages
de Moliere.

“ LE Roy donna le sujet des *Amans*
“ *Magnifiques*. Deux Princes rivaux
“ s’y disputent par des fêtes galantes, le
“ cœur d’une Princesse, Suivant cette idée

(a) La Comédie-Ballet des *Amans Magnifiques* ne fut point représentée à Paris, après l’avoir été à la Cour, Moliere ne jugea pas même à propos de la faire imprimer. Après sa mort, sa veuve vendit cette Pièce & quelques autres à Thierry, Libraire, qui l’imprima en 1688, avec les autres Pièces du même Auteur. Les Comédiens François firent de la dépense pour la mettre au Théâtre, où elle parut le 15. Octobre 1688, mais elle ne fut pas goûtée du Public, & elle n’eut que neuf représentations : la neuvième le 31. du même mois d’Octobre. *Registre de Guénégaud, année 1688.*

» générale, Molière réunit à la hâte dans
 » différens intermèdes tout ce que le
 » Théâtre lui pût fournir de divertisse-
 » mens propres à flatter le goût de la
 » Cour. (a) Le personnage de Sostrate,
 » est un caractère d'amant, qu'il n'avoit
 » pas encore exposé sur la Scene; Cliti-
 » das, plaisant de Cour, est plus fin que
 » n'est Moron, dans *la Princesse d'Elide*.
 » Un Astrologue, dont l'artifice démas-
 » qué sert à détromper les grands d'une
 » foiblesse, qui fait peu d'honneur à leurs
 » lumieres, dédommage en partie de la
 » singularité peu vrai-semblable d'un dé-
 » nouement machinal. L'Auteur, qui, par
 » de solides réflexions, & par sa propre
 » expérience, avoit appris à distinguer ce
 » qui convenoit aux différens Théâtres
 » pour lesquels il travailloit; ne crut pas
 » devoir hazarder cette Comédie sur le
 » Théâtre de Paris, il ne la fit pas même
 » imprimer, quoiqu'elle ne soit pas sans

1670.

(a) « Le Roy qui ne veut que des choses extraordi-
 » naires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé
 » de donner à sa Cour un divertissement qui fut com-
 » posé de tous ceux que le Théâtre peut fournir; &
 » pour embrasser cette vaste idée, & enchaîner
 » ensemble tant de choses diverses, SA MAJESTÉ, a
 » choisi pour sujet deux Princes; qui dans le champ-
 » tre séjour de la Vallée de Tempé, où l'on doit cé-
 » lébrer la Fête des Jeux Pythiens, régaler à l'envi une
 » jeune Princesse & sa mere, de toutes les galanteries
 » dont ils se peuvent aviser.

Avant-pro-
 pos de la Co-
 médie des A-
 mans magni-
 fiques.

1670.

Vie de Mo-
liere , avec
des jugemens
sur ses Ou-
vrages.

» beautés pour ceux qui sçavent se tran-
» porter aux lieux, aux temps, & aux
» circonstances dont ces sortes de diver-
» tissemens tirent leur plus grand prix.

» Louis XIV. lui-même donna le su-
» jet de cette Pièce à Moliere. Il voulut
» qu'on représentât deux Princes qui se
» disputeroient une Maîtresse en lui don-
» nant des fêtes magnifiques & galantes.
» Moliere servoit le Roy avec précipita-
» tion. Il mit dans cet ouvrage deux per-
» sonnages qu'il n'avoit point encore fait
» paroître sur son Théâtre; un Astrolo-
» gue & un fou de Cour. Le monde n'é-
» toit point alors désabusé de l'Astrolo-
» gie judiciaire, on y croyoit d'autant
» plus, qu'on connoissoit moins la vérita-
» ble Astronomie. Il est rapporté dans
» *Vittorio Siri*, qu'on n'avoit pas man-
» qué à la naissance de Louis XIV. de
» faire tenir un Astrologue dans un ca-
» binet voisin de celui où la Reine ac-
» couchoit; c'est dans les Cours que cette
» superstition regne davantage, parce
» que c'est-là qu'on a le plus d'inquié-
» tude sur l'avenir.

» Les foux y étoient aussi à la mode,
» chaque Prince & chaque grand Sei-
» gneur même, avoit son fou, & les hom-
» mes n'ont quitté ce reste de barba-
» rie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu

» les plaisirs de la société, & ceux que
» donnent les beaux arts. Le fou qui est
» représenté dans Moliere, n'est point un
» fou ridicule, tel que le Moron de la
» Princesse d'Elide; mais un homme
» adroit, & qui ayant la liberté de
» tout dire, s'en sert avec habileté &
» avec finesse. La Musique est de *Lully*.
» Cette Pièce ne fut jouée qu'à la Cour,
» & ne pouvoit guères réussir que par le
» mérite du divertissement, & par celui
» de l'à propos.

Noms des personnes qui ont chanté
& dansé dans les intermédes des *Amans*
magnifiques, Comédie Ballet.

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, le *sieur Estival*, douze Tritons
chantans. Les *sieurs le Gros, Hédouin,*
Dom, Gingan l'ainé, Gingan le cadet,
Fernon le cadet, Rebel, Langeais,
Deschamps, Morel, & deux pages de
la Musique de la Chapelle. Huit Fleuves
chantans, les *sieurs Beaumont, Fernon*
l'ainé, Noblet, Serignan, David, Au-
rat, Devellois, & Gillet. Amours chan-
tans, quatre Pages de la Musique de la
Chambre. Huit Pêcheurs de Corail, dan-
sans, les *sieurs Joüan, Chicanneau,*
Pesan l'ainé, Magny, Joubert, Mayeu,
la Montagne & Lestang. Neptune, le

1670.

Roy. Six Dieux Marins, dansans, *M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassenet, les Sieurs Beauchamp, Favier, & la Pierre.*

DEUXIÈME INTERMEDE.

Trois Pantomimes dansans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André & Favier.*

TROISIÈME INTERMEDE.

Personnages de la Pastorale en Musique.

La Nimphe de la Vallée de Tempé.
Mademoiselle des Fronteaux.

Tircis, *M. Gaye*; Licaſte, *M. Langeais*; Menandre; *M. Fernon le cadet*, Caliste, *Mademoiselle Hylaire*. Deux Satyres, *Messieurs Estival & Morel*; Philinte, Berger; *le Sieur Blondel*. Climene, *Mademoiselle de Saint Christolphe*. Six Driades dansantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'ainé, & Isaac*. Six Faunes, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'ainé, & Mayeu*. Trois petites Driades, dansantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard & Thibault*. Trois petites Faunes, dansans, *les Sieurs la Montagne, Daluſſeau & Foignard*.

QUATRIÈME INTERMEDE.

Huit Statuts, dansantes, *les Sieurs*

*Dolivet , le Chantre , Saint André ,
Magny , Lestang , Foignard l'ainé ,
Dolivet fils , & Foignard le cadet.*

1670.

CINQUIÈME INTERMEDE.

*Quatre Pantomimes , dansans , les
Sieurs Dolivet , le Chantre , Magny ,
& Saint André.*

SIXIÈME ET DERNIER INTERMEDE.

Fêtes des jeux Pythiens.

*La Prêtresse , Mademoiselle Hylaire.
Deux Sacrificateurs chantans , Messieurs
Gaye & Langeais. Six Ministres du sa-
crifice , portant des haches , dansans , les
Sieurs Dolivet , le Chantre , Saint An-
dré , Magny , Foignard l'ainé & Foi-
gnard cadet. Six Voltigeurs , les Sieurs
Joli , Doyal , de Launoy , Beaumont ,
Dugard l'ainé , & Dugard le cadet. Qua-
tre Conducteurs d'Esclaves , dansans , les
Sieurs le Prêtre & Jouan , les Sieurs Pe-
san l'ainé & Joubert. Huit Esclaves dan-
sans , les Sieurs Paysan , la Vallée , Pesan
le cadet , Favre , Vaignard , Dolivet fils ,
Girard , & Charpentier. Quatre hommes
armés à la Grecque , les Sieurs Noblet ,
Chicanneau , Mayeu & des Granges.
Quatre femmes armées à la Grecque , les
Sieurs la Montagne , Lestang , Favier le
cadet , & Arnald. Un Heraut , le Sieur*

1670.

Rebel. Six trompettes, les Sieurs de la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier. Un Timballier, le Sieur Daïere. Apollon, LE ROY. Suivans d'Apollon, M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Raynal & Favier. Chœur de Peuples, chantans, Messieurs Legros, Hedouin, Estival, Dom, Beaumont, Bony, Gingan l'aîné, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Gingan le cadet, Deschamps, Morel, Aurat, David, Devellois, Serignan, & quatre Pages de la Musique de la Chapelle, & deux de la Chambre.

On a été très-exact à marquer les noms des personnes qui ont chanté & dansé dans la Comédie des Amans magnifiques, & on a oublié totalement les noms des Acteurs qui ont représenté cette Comédie. Ce même oubli s'est répété dans le Livre du Ballet du Bourgeois Gentilhomme.



LES FEMMES COQUETTES,

1670.

*Comédie en cinq Actes , en vers ;
de M. POISSON ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel
de Bourgogne.

Cette Comédie porteroit à plus juste titre celui du *Mari patient* , que des femmes coquettes avec d'autant plus de raison , que les coquettes ne paroissent que dans une Scene de cette Pièce , & qu'elles ne tiennent point à l'intrigue. Flavie , qui est le personnage dominant , est coquette , imperieuse , dissipatrice & joueuse , son mari , quoiqu'Italien , est le plus patient des hommes , & lui donne tout l'argent qu'elle lui demande. D'un autre côté cette même Flavie fait la dévote , & tire d'un oncle qu'elle a de grosses sommes , sur le prétexte d'en assister les pauvres ; mais enfin cet oncle se cache dans la maison , & découvre la mauvaise conduite de sa nièce , qui est obligée de suivre son mari en Italie. Cette Comédie , dont le sujet est assez maigre , est remplie par des Scenes d'un bas comique , & souvent déplacé : cependant l'Auteur en parle comme d'un ouvrage.

Tome XI.

E

1670.

qui a eu du succès, dans son Epître à M.
le Duc de Longueville: *Monseigneur*, lui
dit-il, « Jamais coquettes n'eurent sujet
» d'être plus glorieuses que celles-ci. Elles
» ont reçu en foule les visites de tout Pa-
» ris & de toute la Cour.

Elles ont eû le sort des belles ;
Elles ont fait dans les ruelles
Des Jalouses , & des Jaloux :
Mais ce qui fait leur plaisir le plus doux ,
C'est qu'un Prince tel que vous ,
Se soit déclaré pour elles.

LA COMTESSE D'ORGUEIL,

*Comédie en vers , en cinq Actes ,
de M. CORNEILLE DE LISLE ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-
gogne.

Cette Comédie est encore plus comi-
que que celle du baron d'Albikrac ,
mais il s'en faut beaucoup qu'elle ait le
même mérite. Le Marquis de Lorgnac est
trop dans le genre burlesque , & le per-
sonnage de la prétendue Comtesse d'Or-
gueil , n'est qu'une copie de celui de la
Montagne travesti en Baron. Ajoutons

que des mots & des phrases peu mesurés sur la pudeur y sont souvent employés : cependant, malgré ces défauts, cette Pièce est restée au Théâtre, & elle y paroît de temps en temps, mais avec peu de succès ; car ce genre de comique est absolument tombé depuis dix à douze ans.

1670.

BELLEROPHON , (a)

Tragédie de M. QUINAULT,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

CE dernier Ouvrage de M. Quinault pour la Scene Françoisë, est fort au-dessus de Pausanias, la marche du Théâtre en est plus raisonnablement conduite,

(a) Nous avons dit, à l'article de la Tragédie de Pausanias, que l'Auteur de la vie de M. Quinault, imprimée à la tête de son Théâtre en 1715. s'étoit trompé en mettant Bellerophon avant Pausanias, & nous croyons en avoir la preuve par la date du Privilège de Bellerophon, qui est du mois de Février 1671. de plus, l'Épître Dédicatoire à M. le Duc de Chevreuse semble insinuer que cette Pièce parut peu de temps après sa représentation. Voici les termes de Quinault : « Il ne » me reste plus rien à souhaiter pour cet Ouvrage, après » la grace que vous me faites de l'honorer de votre » protection. J'ai désiré avec ardeur qu'il pût avoir le » bonheur de vous plaire, & s'il eut manqué d'obtenir » cet avantage, l'applaudissement qu'il a reçu du Public n'auroit pas été capable de m'en consoler. »

1670.

& les caracteres des personnages mieux rendus. Celui de Sténobée seroit à remarquer s'il se soutenoit jusqu'à la fin ; mais cette Princesse si haute & si dissimulée cesse d'être l'un & l'autre au faux bruit de la mort de Bellerophon , & avoue à sa rivale les moyens qu'elle a employé pour le perdre dans son esprit & dans celui du Roy d'Argos. Le rôle de Bellerophon est à la Quinault , c'est-à-dire , du plus fade doucereux.

Nous suspendons la suite de nos articles de Pièces dramatiques pour parler d'une célèbre Comédienne.

Mademoi-
selle DES
EILLETS.

(N.) DES EILLETS , Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne , se rendit illustre dans sa profession , par le talent supérieur qu'elle possédoit pour les premiers rôles tragiques. On ignore le temps qu'elle entra dans la Troupe ; elle étoit petite , & peu jolie , mais elle réparoit ces deux désavantages par le goût & l'art de son ajustement , qui en faisoient une autre personne au Théâtre. Elle mourut après une assez longue maladie , le Samedi 25 , Octobre 1670. Comme sa mort fut célébrée par deux Auteurs , nous allons placer ici ce qu'ils ont dit de cette fameuse Actrice.

*Lettre de Raimond Poisson , à M. de
Mérille , premier Valet de Chambre
de MONSIEUR.*

1670.

« Monsieur , j'ai, sur la foi des Méde-
» cins, été prêt de vous régaler à Cham-
» bort de la convalescence de Mademoi-
» selle Des Ouillets ; & puisque vous en
» êtes de retour , je vous dirai seulement
» qu'elle eut été bien aise de satisfaire à
» la passion qu'elle avoit de vous voir
» encore.

Mais malheureusement elle vient de mourir.

Baralis & Brayer alloient la secourir ,
Ils tenoient le coup sûr , leurs remedes , leurs
veilles ,
Et ce qu'ils en disoient, promettoient des mer-
veilles ;

Ce que depuis trois jours ils avoient projeté ,
Nous assuroit de sa santé :

Tous deux en la trouvant sans fièvre ,
Dirent qu'elle prendroit huit jours le lait de
Chèvre ,

Et que celui de Vache après l'alloit guérir ;
Sur-tout qu'il ne falloit lui donner que mi-
tiède ;

Je pense que c'étoit un excellent remède ,
Mais malheureusement elle vient de mourir.

» Voilà , Monsieur , comme la mort
» trompe les gens , & comme elle se rit

1670.

„ des ordonnances & des pronostics de
 „ ces fameux Médecins. Cette perte est
 „ grande , la Des Œillets étoit une mer-
 „ veille du Théâtre , quoiqu'elle ne fut
 „ ni belle ni jeune , elle en étoit un des
 „ principaux ornemens.

Et justement on dira d'elle ,
 Qu'elle n'étoit pas belle au jour ,
 Comme elle étoit à la chandelle ,
 Mais sans avoir donné d'amour ,
 Ni sans être jeune ni belle ,
 Elle charmoit toute la Cour.

„ Je m'étendrois , Monsieur , un peu
 „ plus sérieusement sur toutes les belles
 „ qualités qu'elle possédoit ; mais il n'ap-
 „ partient qu'à l'illustre Floridor de faire
 „ le panégyrique funébre de cette grande
 „ Actrice ; & son épitaphe aux Auteurs
 „ qui lui sont obligés d'une partie de leur
 „ gloire.

D'Octobre le vingt-cinq d'un assez grand
 matin ,

L'illustre Des Œillets termina son destin.

*Lettre en vers de Robinet , du premier
 Novembre 1670.*

Mais quoi , la Scene de l'Hôtel ,
 Se voit par un destin cruel ,
 Dont elle est toute désolée ,
 De la Des Œillets dépouillée ;

Cette Actrice , qui constamment ,
Jouoit si naturellement ,
Et d'une façon si divine ,
Dans ses grands rôles d'Héroïne ,
Que tout chacun qu'elle y charmoit ,
Sans pareille l'en estimoit.
La passion étoit poussée ,
Par cette Actrice bien sensée ,
Avecque tant de jugement ,
Et l'art , d'ailleurs , si finement
Secondoit la nature en elle ,
Qu'encore un coup sans parallèle ,
On la croyoit avec raison.
Néanmoins même , hors de saison ,
N'ayant pas *quarante-neuf années* ,
Bien complètes & terminées ,
Samedi dernier , dans son lit ,
Sa dernière Scene elle fit ,
Mais de manière si Chrétienne ,
Que l'illustre Comédienne ,
N'avoit point encor joué mieux ,
Pour gagner la gloire des Cieux.
La Royale Troupe éplorée ,
Et de sa perte très-outrée ,
Dimanche * accompagna son corps ,
Jusqu'en son gîte , chez les morts ,
Où la douleur tira des larmes ,
Qui sembloient de liquides charmes ,
De plusieurs , & plusieurs beaux yeux ,
Entre lesquels je compte ceux ,

* 26. Octobre.
bre.

1670.

* Mademoi-
selle Du Pin.

De cette autre charmante Actrice ;
 Par ses appas si tentatrice ,
Mademoiselle d'Ennebaut ,
 Que son papa fit comme il faut ,
 Pour sur la Scene beaucoup plaire ,
 Ce qu'elle sçait vraiment bien faire ,
 Ainsi que son aimable Sœur , *
 Qu'estime fort le Spectateur ,
 Parmi la Troupe entretenue ,
 Dans le *Marais* si bien connue ,
 Qui travaille à des grands apprêts ;
 Pour cet Hyver faire florès.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

*Comédie-Ballet, en cinq Actes, en prose,
de M. M O L I E R E ,*

Représentée à Chambord le Mardi 14. Octo-
bre , * & à Paris le 29. Novembre (a) de la
même année.

* Voyez ci-
dessous la let-
tre de Robi-
net du 18.
Octobre.

Mémoires sur
la vie & les
Ouvrages de
Molière.

“ **L**A Cour fut moins favorable au
 ” **B**ourgeois Gentilhomme (qu'elle
 ” ne l'avoit été aux Amans magnifiques.)

(a) Robinet dans sa Lettre du 22. Novembre , an-
 nonce la premiere représentation du Bourgeois Gentil-
 homme , sur le Théâtre du Palais Royal , pour le 25. du
 même mois.

» Elle confondit cette Pièce avec celles
 » qui n'ont d'autre mérite que de faire
 » rire. Louis XIV. en jugea mieux, &
 » rassura l'Auteur, allarmé du peu de
 » succès de la premiere représentation. (a)
 » Paris fut frappé de la vérité du tableau

1670.

(a) « Le Bourgeois Gentilhomme fut joué pour la pre- Vie de Mo-
 » miere fois à Chambord au mois d'Octobre 1670. Ja- liere, par Gré-
 » mais Pièce n'a été plus malheureusement reçue que mareff.
 » celle-là ; & aucune de celles de Moliere ne lui a
 » donné tant de déplaisir. Le Roy ne lui en dit pas un
 » mot à son souper : tous les Courtisans la mettoient
 » en morceaux. Moliere nous prend assurément pour des
 » grues, de croire nous divertir avec de telles pauvretés,
 » disoit M. le Duc de * * * qu'est-ce qu'il veut dire
 » avec son *halaba*, *balachou* ? ajoûtoit M. le Duc
 » de * * * le pauvre homme extravague : il est épuisé,
 » si quelque autre Auteur ne prend le Théâtre, il va
 » romber : cet homme-là donne dans la Farce Ita-
 » lienne. Il se passa cinq ou six jours avant que l'on
 » représentât cette Pièce pour la seconde fois, & pen-
 » dant ces cinq jours, Moliere tout mortifié se tint ca-
 » ché dans sa chambre : il appréhendoit le mauvais
 » compliment du Courtisan prévenu : il envoyoit seule-
 » ment Baron à la découverte, qui lui rapportoit tou-
 » jours de mauvaises nouvelles. Toute la Cour étoit
 » révoltée.

» Cependant on joua cette Pièce pour la seconde fois.
 » Après la représentation, le Roy, qui n'avoit point
 » encore porté son jugement, eut la bonté de dire à
 » Moliere ; je ne vous ai point parlé de votre Pièce à
 » la premiere représentation, parce que j'ai appréhendé
 » d'être séduit par la maniere dont elle avoit été repré-
 » sentée : mais en vérité, Moliere, vous n'avez encore
 » rien fait qui m'ait plus diverti, & votre Pièce est
 » excellente. Moliere reprit haleine au jugement de Sa
 » Majesté ; & aussitôt il fut accablé de louanges par
 » les Courtisans, qui tous d'une voix répertoient, tant
 » bien que mal, ce que le Roy venoit de dire à l'a-
 » vantage de cette Pièce. Cet homme-là est inimitable,
 » disoit le même M. le Duc de * * * ; il y a un *vis co-*
 » *mica* dans tout ce qu'il fait, que les anciens n'ont

1670.

» qu'on lui présentoit ; (a) la foule im-
 » sa silence aux critiques. (b) On recon-
 » nut dans M. Jourdain un ridicule com-
 » mun à tous les hommes dans tous les
 » états ; c'est la vanité de vouloir paroître
 » plus qu'ils ne sont. Ce ridicule n'eut
 » pas été sensible dans un rang trop bas ;
 » pour faire effet sur la Scene comique ,

» pas aussi heureusement rencontré que lui. Quel mal-
 » heur pour ces Messieurs , que Sa Majesté n'eut pas
 » dit son sentiment la première fois ! ils n'auroient pas
 » été à la peine de se rétracter , & de s'avouer foibles
 » connoisseurs en Ouvrages. »

Vie de Mo-
 liere, par Gri-
 marct.

(a) « En effet , y a-t-il rien de plus beau , que le
 » premier Acte du Bourgeois Gentilhomme ? Il devoit
 » du moins fraper ceux qui jugent avec équité , par
 » les connoissances les plus communes. Et Moliere avoit
 » bien raison d'être mortifié de l'avoir travaillé avec
 » tant de soin , pour être payé de sa peine par un mé-
 » pris assommant. Et si j'ose me prévaloir d'une occa-
 » sion si peu considérable par rapport au Roy , on ne
 » peut trop admirer son heureux discernement , qui n'a
 » jamais manqué la justesse dans les petites occasions ,
 » comme dans les grands événemens. »

(b) « Au mois de Novembre de la même année
 » 1670. que l'on représenta le Bourgeois Gentilhomme
 » à Paris , le nombre prit le parti de cette Pièce ; cha-
 » que Bourgeois y croyoit trouver son voisin peint au na-
 » turel ; & il ne se laissoit point d'aller voir ce portrait.
 » Le Spectacle d'ailleurs , quoiqu'outré , & hors du
 » vraisemblable , mais parfaitement bien exécuté , atti-
 » roit les Spectateurs ; & on laissoit gronder les Criti-
 » ques , sans faire attention à ce qu'ils disoient contre
 » cette Pièce. »

On prétend que Moliere a peint le caractère du Bour-
 geois Gentilhomme , d'après une personne qui avoit à
 peu près le même ridicule : mais lorsque l'on veut vérifier
 cette prétendue anecdote , on nomme vingt personnes
 différentes ; ce qui engage à croire que Moliere n'a eu
 que des vûes générales en composant ce personnage.

„ il falloit que sur le choix du personna-
 „ ge , il y eut assez de distance entre l'état
 „ dont il veut sortir , & celui auquel
 „ il aspire , pour que le seul contraste
 „ des manieres propres à ces deux états ,
 „ peignit sensiblement , dans un seul
 „ point & dans un même sujet , l'ex-
 „ cès du ridicule général qu'on vouloit
 „ corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme*
 „ remplit cet objet. On voit en même-
 „ temps l'homme & le personnage , le
 „ masque & le visage , tellement mis en
 „ opposition d'ombres & de lumieres ,
 „ qu'on démêle toujours ce qu'il est , &
 „ ce qu'il veut paroître. Le sens droit de
 „ Madame Jourdain , la complaisance in-
 „ téressée de Dorante , la gayeté ingénue
 „ de Nicole , le bon esprit de Lucile , la
 „ noble franchise de Cléonte , la subtilité
 „ feconde de Covielle ; & la burlesque
 „ vanité des différens maîtres d'arts & de
 „ sciences , jettent encore un nouveau
 „ jour sur le caractère de M. Jourdain ;
 „ il reçoit de tout ce qui l'environne , une
 „ nouvelle espece de ridicule qui rejaillit
 „ sur lui , & de lui sur tous les états de la
 „ vie. La cérémonie Turque , à laquelle
 „ Cléonte ne devoit pas se prêter , a pû
 „ passer à la faveur de la beauté de la
 „ Musique , * & de la singularité du spec-
 „ tacle.

* Elle est de Lully.

1670.

Vie de Mo-
tiere, avec des
jugemens sur
ses Ouvrages.

» Le Bourgeois Gentilhomme est un
» des plus heureux sujets de Comédie,
» que le ridicule des hommes ait jamais
» pû fournir : la vanité, attribut de l'es-
» péce humaine, fait que des Princes
» prennent le titre de Rois, que les grands
» Seigneurs veulent être Princes, & com-
» me dit la Fontaine :

Tout Prince a des Ambassadeurs,

Tout Marquis veüt avoir des Pages.

» Cette foiblesse est précisément la même
» que celle d'un Bourgeois qui veut être
» homme de qualité ; mais la folie du
» Bourgeois est la seule qui soit comique,
» & qui puisse faire rire au Théâtre : ce
» sont les extrêmes disproportions des
» manieres & du langage d'un homme,
» avec les airs & les discours qu'il veut
» affecter, qui font un ridicule plaisant.
» Cette espèce de ridicule ne se trouve
» point dans des Princes, ou dans des
» hommes élevés à la Cour, qui cou-
» vrent toutes leurs sottises du même air,
» & du même langage ; mais ce ridicule
» se montre tout entier dans un Bour-
» geois élevé grossièrement, & dont le
» naturel fait à tout moment un contraste
» avec l'art dont il veut se parer. C'est
» ce naturel grossier qui fait le plaisant
» de la Comédie ; & voilà pourquoi ce

» n'est jamais que dans la vie commune

» qu'on prend les personnages comiques.

» Le Misanthrope est admirable, le Bour-

» geois gentilhomme est plaisant.

» Voici le compte que Robinet ren-

» dit de la représentation du Bourgeois

» Gentilhomme à Chambord.

Lettre en vers, du 18. Octobre 1670.

Les deux Majestés, à Chambord,

Ont reçu tout de plein abord,

Harangues mauvaises ou bonnes,

Des plus Magistrales personnes.

Et depuis ce jour, profitans

Tant qu'elles peuvent du beau temps,

S'y sont comme il faut diverties,

Notamment en plusieurs parties

De chasse; illec en bonne foi,

Plus qu'ailleurs, un plaisir de Roy.

Mardi, (a) Ballet & Comédie, *

Avec très-bonne mélodie,

Aux autres ébats succéda,

Où tout, dit-on, du mieux alla,

Par les soins des deux grands Baptistes, (b)

Originaux, & non copistes,

Comme on sçait, dans leur noble emploi,

Pour divertir notre grand Roi.

* Le Bour-
geois Gentil-
homme.

(a) Par la date de la lettre de Robinet, on voit que le Mardi étoit le 14. Octobre : ce qui nous indique clairement celle de la première représentation du Bourgeois Gentilhomme à Chambord.

(b) Lully s'appelloit Jean-Baptiste, & Moliere pareille-
ment.

1670.

*Lettre en vers de Robinet , du 15^e
Novembre 1670.*

* De Bour-
gogne.

J'ajoute encore , pour la fin
Qu'à Versailles , & qu'à Saint Germain ,
La Cour s'est des mieux divertie :
Ma Muse étant bien avertie
Par un Officieux mortel ,
Que les grands Acteurs de l'Hôtel , *
'Audit Versailles ont fait merveilles ,
Charmant les yeux & les oreilles.
Et que ceux du *Palais Royal* ,
Chez qui *Moliere* est sans égal ,
Ont fait à Saint Germain de mêmes ,
Au gré des Portes-Diadèmes ,
Dans le régale de Chambord ,
Qui plût alors beaucoup encor ,
Et qu'ici nous aurons en somme ,
Sçavoir le *Bourgeois Gentilhomme* ,
Lequel est un sujet folet ,
De Comédie & de Ballet.

Dans la Lettre suivante du 22 No-
vembre , Robinet après avoir annoncé
la premiere représentation de la Tragédie
de *Berenice* , de M. Corneille l'aîné , (1)
ajoute :

(1) Voyez
ci - dessous
l'article de
cette Pièce.

(2) 25. No-
vembre,

Sur le Théâtre de *Moliere* ;
Et que par grace singuliere ,
Mardi , (2) l'on y donne au Public ,
De bout en bout , & ric à ric ,

Son charmant *Bourgeois Gentilhomme*,
C'est-à-dire , presque tout comme ,
A Chambord , & dans Saint Germain ,
L'a vû notre grand Souverain :
Et même avec des Entrées
De Ballet , des mieux préparées ,
D'harmonieux & grands concerts ,
Et tous les ornemens divers ,
Qui firent de ce gay régale ,
La petite oye à la Royale.
J'ajoute encor brièvement ,
Qu'on doit alternativement ,
Jouer la grande *Bérénice* ,
Qu'on loue avec tant de justice ,
Et le *Gentilhomme Bourgeois*.
L'on pourra donc comme je crois ,
Beaucoup ainsi se satisfaire.

*Noms des personnes qui ont chanté
& dansé dans le Bourgeois Gentilhomme , Comédie Ballet , aux représentations de Chambord & de Saint Germain en Laye.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne , *Mademoiselle Hy-
laire*. Un Musicien , *le sieur Langeais*.
Second Musicien , *le sieur Gaye*. Dan-
seurs , *les Sieurs la Pierre , Saint André
& Magny*.

1670.

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny & Saint-André.*

DANS LE TROISIÈME ACTE.

Six Cuisiniers, dansans, (*les mêmes Danseurs du second Acte.*)

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

Un Musicien, *le Sieur de la Grille.* Second Musicien, *le Sieur Morel.* Troisième Musicien, *le Sieur Blondel.*

Cérémonie Turque.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chia-cheron.* (a). Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.* Turcs assistans du Muphti, *les Sieurs Le Gros, Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamp, Langeais & Gaye.* Turcs assistans du Muphti, dansans, *les Sieurs Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Beauchamp, Chicanneau.*

(a) Il y a tout lieu de croire que *le Sieur Chiascheron* n'est qu'un nom emprunté, sous lequel le fameux *Lully* représenta plusieurs fois devant le Roy, le rôle du Muphti, & même peu de jours devant sa réception à la Charge de Secrétaire du Roy. Voyez la vie de *Quinault*, à la tête du Théâtre de cet Auteur.

DANS

Première entrée, un donneur de Livres, dansant, *le Sieur Dolivet*. Importuns dansans, *les Sieurs Saint André, la Pierre & Favier*. L'homme du bel air, *le Sieur le Gros*. Second homme du bel air, *le Sieur Rebel*. Une femme du bel air. Seconde femme du bel air. Un Gascon, *le Sieur Gaye*. Second Gascon, *le Sieur Gingan le cadet*. Un Suisse, *le Sieur Philbert*. Un vieux Bourgeois babillard, *le Sieur Blondel*. Une vieille Bourgeoise babillarde, *le Sieur Langeais*. Troupe de Spectateurs chantans, *les Sieurs Estival, Hédouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Deschamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre Pages de la Musique*. Filles coquettes, *les Sieurs Jannot, Pierrot, Renier, un Page de la Chapelle*.

Seconde entrée. Un Espagnol chantant, *le Sieur Morel*. Second Espagnol chantant, *le Sieur Gillet*. Troisième Espagnol chantant, *le Sieur Martin*. Espagnols dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chancre, Bonnard, Lestang, Isaac & Joubert*. Deux autres Espagnols dansans, *les Sieurs Beauchamp & Chicanneau*.

Troisième entrée. Une Italienne chantante, *Mademoiselle Hylaire*. Un Italien

1670.

chantant, *le Sieur Gaye*. Scaramouches dansans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu*. Trivelins, dansans, *les Sieurs Magny & Foignard le cadet*. Arlequin, *le Seigneur Dominique*.

Quatrième entrée. Poitevins, chantans & dansans, *les Sieurs la Grille & Noblet*. Poitevins, dansans, *les Sieurs la Pierre, Favier & Saint André*. Poitevines dansantes, *les Sieurs Fors, Foignard & Favier le jeune*. Les huit Flutes, *les Sieurs Descoûteaux, Pièche le fils, Philidor, Boutet, du Clos, Plumet, Fossart & Nicolas Hottere*.

BÉRÉNICE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21. Novembre.

C'EST fut MADAME, (Henriette d'Angleterre) qui engagea M. Racine à traiter le sujet de Bérénice. * Lorsque cette Tragédie parut, elle excita l'envie & les critiques de beaucoup de personnes, malgré tous les applaudissemens de la Cour & de la Ville, qui rendirent justice au mérite de cette Pièce. Nous allons rendre compte de la critique de Bérénice

* Voyez ci-dessous, l'article de *Tite & Bérénice*, de M. Corneille l'aîné.

par l'Abbé de Villars qui est la plus vive de toutes celles que ce Poëme dramatique essuya. Voici de quelle façon cet Abbé s'exprime.

1670.

Critique de
Bérénice, de
M. Racine,
par l'Abbé de
Villars.

« Nous avons été jusqu'ici les dupes
» de Corneille, & Corneille lui-même
» est la dupe des anciens prétendus Maî-
» tres du Théâtre. Il lui sera permis de
» se rompre la tête à nous composer des
» Pièces dans toutes les regles, & de s'ac-
» querir notre admiration par les formes;
» mais ni lui, ni ses partisans, (car il me
» semble qu'il en a beaucoup,) ne trou-
» veront pas mauvais, s'il leur plaît, que
» j'aye été enchanté à la seconde repré-
» sentation que j'ai vuë de Bérénice de
» l'Hôtel de Bourgogne, que j'y aye pleu-
» ré copieusement à l'exemple d'une fem-
» me de qualité, & enfin que je n'aye
» pas été d'avis que cette Pièce n'est pas
» bonne, parce que les regles du Théâtre
» y sont mal observées. Je veux grand
» mal à ces regles, & je sçai fort mau-
» vais gré à Corneille de me les avoir
» apprises dans ce que j'ai vû de Pièces
» de sa façon; j'ai été privé, à la première
» fois que j'ai vû Bérénice à l'Hôtel de
» Bourgogne, du plaisir que je voyois que
» prenoient ceux qui ne les sçavoient pas;
» mais je me suis ravisé le second jour,
» & j'ai attrapé M. Corneille, j'ai laissé mes-

1670.

» *demoiselles les regles* à la porte, j'ai vû la
» Comédie, je l'ai trouvée fort affligeant-
» te, & j'y ai pleuré comme un ignorant.
» Le premier jour j'avois été choqué
» de voir d'abord ouvrir le Théâtre par
» le Prince de Comagène, qui nous ve-
» noit avertir qu'il s'en alloit, parce que
» Titus épousoit ce jour-là Bérénice. Je
» trouvois mauvais que la Scene ne s'ou-
» vrit pas plus près de la catastrophe.....
» Si cet Antiochus eut ouvert le Théâtre,
» en disant qu'il a sçû que Titus veut ren-
» voyer Bérénice, ce qu'il dit n'eût pas
» été si éloigné de la catastrophe. Le con-
» fident eût pû lui inspirer de demander
» la Reine à l'Empereur, & là-dessus
» s'étendre sur les hauts faits d'Antiochus
» à Jérusalem, qui pouvoient le mettre
» en droit de prétendre à cette récom-
» pense. Il n'en eût pas moins fait sa dé-
» claration à Bérénice, & tout ce qu'ils
» disent de tendre eût pû subsister. Il eût
» pû ensuite faire pressentir à la Reine
» l'inconstance de Titus, & ainsi cet
» Acte n'eut pas été hors d'œuvre, com-
» me il est, & le contraste y eut pû
» contribuer au nœud & au dénoue-
» ment; & l'on ne l'eût pas regardé dès-
» lors comme un Acteur inutile, qui
» n'est introduit que pour faire perdre du
» temps, & pour donner un rôle ennuyeux

» & vuide au *mari de la Champmeslé.*

1670.

» C'est Empereur, dont l'Histoire élève
» la gloire jusqu'au ciel, ce Titus de qui
» le grand cœur & les vertus étoient les
» délices de l'univers, ce Titus en qui
» l'on voit sur le Théâtre tant de com-
» mencemens de sentimens héroïques,
» quoiqu'il soit déjà avancé en âge,
» puisqu'il a l'humilité de nous faire sa
» confession (de peur que nous ayons
» trop bonne opinion de lui ;) qu'il a lais-
» sé corrompre sa jeunesse à la Cour de
» Neron, où il nous fait souvenir en effet
» qu'il jouoit honnêtement son rôle ; ce
» grand homme se laisse néanmoins si fort
» maîtriser à l'amour, qu'il veut bien
» qu'on sçache que du vivant de son pere,
» il desiroit d'être à sa place : quand il
» perd ce pere, il s'enferme huit jours,
» sous prétexte de douleur solennelle ; il
» fait tout pour l'amour, & rien pour son
» honneur ; il oublie les loix de l'amitié,
» sa passion le ramene à l'enfance, & il
» a besoin d'un Pédagogue qui l'encou-
» rage, & qui le redresse ; l'amour le rend
» sourd, & l'empêche d'entendre ce que
» Paulin dit qu'il va appeller le Sénat à
» son secours ; ce que les Spectateurs en-
» tendent pourtant, quoiqu'ils en soient
» bien plus éloignés que lui. Il n'ose par-
» ler à ce qu'il aime, & quand il ose lui

1670. » parler, il n'a point de bonnes raisons à
» lui dire; il allégué des exemples odieux
» à l'amante, peu agréables aux Specta-
» teurs, & mal propres à excuser son in-
» constance, & ses parjures.

» La Reine Bérénice est aussi le mo-
» dèle accompli du dérèglement d'une
» passion emportée. L'amour qu'elle a
» pour Titus est si extraordinaire, qu'elle
» a voulu durant cinq années donner à
» l'amoureux Antiochus le déplaisir de lui
» en faire confidence, sous ombre d'ami-
» tié; elle est si insensée, qu'elle ne voit
» pas combien ce procédé est bizarre,
» peu honnête & peu nécessaire: le jour
» qu'elle doit épouser Titus, elle cher-
» che ce Roy pour lui ouvrir son cœur,
» & l'amour lui ôtant la mémoire, elle
» s'étonne qu'il l'aime, s'irrite qu'il le lui
» dise avant que de partir, & le laisse
» aller sans lui faire aucune honnêteté.
» Cet amour, après lui avoir fait oublier
» ce qu'elle doit aux hommes, ne la laisse
» pas souvenir de sa Religion; elle devient
» Payenne, & la Juive ne parle que des
» Dieux & des immortels: ayant ou-
» blié Dieu, elle en oublie la Loi, se ré-
» sout à mourir désespérée, & l'annonce
» à son ingrat par un poulet funébre.
» Pitoyable dénouement d'une pitoyable
» aventure! Elle fait à Titus un legs pieux

» de ses cendres, & pourvû qu'elles soyent
» avec les cendres de son amant, elle est
» consolée de tout ce qui peut lui arriver
» du côté de Dieu. Cela s'appelle expri-
» mer les effets d'une passion emportée,
» & on ne peut assurément y rien ajouter.

» Il n'y a rien tel quand on va à la
» Comédie, que de se dépouiller de l'es-
» prit de critique, rien n'y trouble le plai-
» sir que l'on y prend. Le premier
» jour mon humeur critique me rendit
» un très-méchant office, je m'allai met-
» tre en tête que le Roy de Comagène
» étoit plus honnête homme que Titus,
» & j'en eus plus de pitié que de cet Em-
» pereur. La discrétion & la généro-
» sité de son amour me faisoient préférer
» ce Prince à l'amant timide qui n'osoit
» exécuter ce qu'il avoit promis à une
» Reine, & juré durant cinq années en-
» tieres; & qui n'en étoit empêché que
» par la crainte du Sénat, en un temps
» où les Empereurs étoient hors de Page.

» Il est vrai que le Poëte habile, qui
» n'ignoroit pas la foiblesse du Sénat, a
» voulu l'accompagner des Consuls, & a
» fort judicieusement falsifié l'Histoire en
» ce point, en supposant que Vespasien,
» l'année de sa mort, n'étoit pas Consul
» avec son fils Titus, & que par consé-
» quent le jour que Bérénice est renvoyée,

1670.

„ il y avoit à Rome d'autres Consuls ;
„ mais comme j'étois persuadé que cela
„ choquoit l'Histoire , je ne gutois pas
„ l'artifice de cette invention , je n'en
„ estimois pas l'Empereur moins absolu ,
„ & je n'en eusse pas moins eu de pitié
„ de Bérénice , si elle ne s'en fut pas ren-
„ due indigne par son peu de religion ,
„ par sa fureur immodérée , & par le peu
„ de pudeur que sa passion lui laissoit , ce
„ qui me paroissoit mériter de plus gran-
„ des peines que celle dont elle se plaî-
„ gnoit. J'étois bien aise que Bérénice
„ fut châtiée , du moins par le trouble de
„ son ame , je méprisois le foible Titus ,
„ & je ne plaignois qu'Antiochus. J'en-
„ rageois donc qu'Antiochus sortit après
„ la catastrophe plus malheureux qu'il
„ n'étoit venu , & que Titus terminât
„ l'affaire par une extravagance , & que
„ Bérénice , au lieu de se percer le sein ,
„ s'amusât à composer un Madrigal. Je
„ trouvois bien que tout cela étoit im-
„ prévu , & qu'aucun des Spectateurs ne
„ s'y attendoit. Qui eut pensé, lorsqu'An-
„ tiochus vint prier l'Empereur d'aller
„ empêcher la Reine de se tuer , jurant
„ qu'il y avoit fait ses efforts , & qu'il n'y
„ avoit que Titus au monde qui la pût
„ sauver ? Qui eût cru que Titus , ayant
„ refusé d'y aller sur ce qu'il avoit à par-
„ ler

» *aller aux Consuls imaginaires ; & ayant*
» *laissé la commission à Antiochus ? & ce*
» *Roy, par des raisons inconnues , ayant*
» *trouvé plus à propos de demeurer sur le*
» *Théâtre , & de s'évaporer en exclama-*
» *tions pour donner tout loisir à sa Maî-*
» *resse de s'abandonner au désespoir ?*
» *Qui se fût attendu que tout cela dût*
» *aboutir à un billet doux !*

1670.

» *Les Comédiens ont été d'avis de*
» *supprimer ce billet funébre , à la se-*
» *conde représentation, (a) je crois qu'ils*
» *ont eu tort , du moins le Spectateur*
» *voyoit-il par-là quel étoit le texte de*
» *la froide & longue harangue que Ti-*
» *tus fait à Bérénice , & le sujet de la*
» *chaude & prompte résolution qu'il*
» *prend de se tuer. On ne sçauroit assez*
» *faire connoître la cause d'un dessein si*

(a) Ce passage nous apprend un fait anecdote sur la Tragedie de Bérénice. M. Racine supprima la lecture du Billet dont on parle ici , & dans la Pièce telle qu'on la représente , Titus lit tout bas une lettre , que Bérénice tenoit , & qu'il lui a arrachée.

BÉRÉNICE.

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire ;
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez , ingrat , lisez , & me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point , je n'y puis consentir.
Quoi ? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime ,
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ? &c.

ACTE V.
SCÈNE V.

1670.

» imprévu , & si peu vrai-semblable. C'est
» par cet endroit seulement que la secon-
» de représentation m'en a moins plû que
» la premiere. ... Ainsi, sauf meilleur avis,
» les Comédiens feront bien de rétablir le
» Madrigal.

S'ils s'avisent de retrancher à leur gré
» les Madrigaux de cette Pièce , ils la ré-
» duiront à peu de vers. L'Auteur a trouvé
» à propos , pour s'éloigner du genre
» d'écrire de Corneille , de faire une Pièce
» de Théâtre , qui depuis le commence-
» ment jusqu'à la fin, n'est qu'un tissu ga-
» lant de Madrigaux & d'Elégies; & cela
» pour la commodité des Dames , de la
» jeunesse , de la Cour , & des Faiseurs
» de Recueil de Pièces galantes.

» Il ne faut donc pas s'étonner s'il
» ne s'est pas mis en peine de la liaison
» des Scenes , s'il a laissé plusieurs fois
» le Théâtre vuide , & si la plupart des
» Scenes sont peu nécessaires. Le moyen
» d'ajuster tant d'Elégies & de Madrigaux
» ensemble , avec la même suite que si
» l'on eut voulu faire une Comédie dans
» les regles. On se soucie bien dans le
» monde , si une Scene est nécessaire ,
» pourvu qu'elle exprime tendrement &
» naturellement quelque sentiment dé-
» licat. Qu'importe aux Dames , qu'un
» Auteur porte le Cothurne ou le Brode-

» quin , pourvu qu'elles pleurent , & que
» de temps en temps elles puissent s'écrier ,
» *Cela est joli !* Toute cette Pièce , si l'on
» y prend bien garde , n'est que la ma-
» tière d'une Scene , où Titus voudroit
» quitter Bérénice ; l'amante en seroit
» marrie , & se voudroit tuer ; l'Empe-
» reur la menaceroit de se tuer lui-même ,
» si elle se tuoit ; & Bérénice , afin de
» n'avoit pas le déplaisir de voir en l'au-
» tre monde l'ombre de son ingrat , ai-
» meroit mieux vivre , & prendre congé
» pour la Palestine. N'est-il pas plus
» adroit sans s'aller embarrasser d'inci-
» dens d'avoir ménagé cette Scene , &
» d'en avoir fait cinq Actes..... sans le
» Prince de Comagène , qui est naturel-
» lement prolix en lamentations & en
» irrésolutions , & qui a toujours un *tou-*
» *tefois* & un *hélas de poche* , pour amu-
» ser le Théâtre ; il est certain que cette
» affaire s'expédieroit en un quart d'heu-
» re , & que jamais action n'a si peu du-
» ré.....ce 17 Novembre 1670.

Cette Critique de l'Abbé de Villars ,
est assez judicieuse en quelques endroits ,
mais l'envie & la prévention y dominent
beaucoup. Madame de Sévigné en fit
l'éloge , mais l'esprit supérieur de cette
Dame ne l'empêchoit pas d'être souvent
d'un goût singulier. Nous allons rappor-

1670.

* Lettre de
Madame de
Sévigné, To-
me premier
page 381.

ter les termes : « * Je voulus hier pren-
dre une petite dose de morale , je m'en-
trouvai assez bien , mais je me trouve
encore mieux d'une petite critique con-
tre la Bérénice de Racine , qui me pa-
rut fort plaisante & fort spirituelle.
C'est l'Auteur des Silphides , des Gno-
mes & des Salamandres. Il y a cinq ou
six petits mots qui ne valent rien du
tout , & même qui sont d'un homme
qui ne sçait pas le monde. Cela fait de
la peine ; mais comme ce ne sont que
des mots en passant , il ne faut point
s'en offenser : je regarde tout le reste ,
& le tour qu'il donne à sa critique , &
je vous assure que cela est très-joli.

Recueil de
Critiques
pour & con-
tre les Tragé-
dies de Cor-
neille & de
Racine.

Subligny , après avoir si vivement
attaqué Racine dans sa critique d'An-
dromaque , voulut être le défenseur de
Bérénice. Sa réponse à l'Abbé de Vil-
lars se laisse lire avec plaisir. Cet Abbé
a daté sa Critique du 17 Novembre
1670. quoique la Tragédie n'eût été
jouée pour la première fois que le 21
du même mois. Subligny profita de
cette méprise pour badiner agréable-
ment , il faut l'écouter parler , il
s'adresse à l'Abbé de Villars.

Réponse à la
Critique de
Bérénice, par
Subligny,

J'ai vû votre Critique de Bérénice ;
je l'ai lue d'un bout à l'autre , tout en
est miraculeux ; il n'est pas jusqu'à la

» date qui ne tire une ex lamation de
» ceux qui la lisent ; il est vrai qu'elle a
» quelque chose de surprenant , *on ne*
» *commença à jouer Bérénice que le 21*

1670.

» *Novembre de l'an passé* , * & vous * Subligny
» avez daté votre Critique du 17 du m^e ne fit paroître
» me mois. Vous ne sçauriez croire les sa Réponse
qu'en 1671.

» effets merveilleux que cela produit dans
» l'esprit de vos Lecteurs ; les uns vous
» regardent comme un Prophete qui voit
» les choses à venir cômme des choses
» présentes.... d'autres croient que vous
» êtes Sorcier.... pour moi qui juge mieux
» de votre génie , je n'ai garde de croire
» que vous soyiez un Magicien , & j'au-
» rois plutôt de vous toute autre pensée.

» Vous avez fait un Livre * qui m'a * Le Comte
» trop bien appris à ne point attribuer à de Gabalis.
» la Magie tout ce qui n'est pas ordinaire ;
» & depuis que je sçai que dans les élé-
» mens il y a de certains Messieurs & de
» certaines Dames qui font de petits
» tours très-commodes pour leurs amis ;
» je n'accuse plus les Démons des choses
» que vos Sylphes & vos Sylphides peu-
» vent faire facilement. Je sçai la com-
» modité que vous avez de voir les Pièces
» avant qu'on les représente. Les Comé-
» diens qui ont joué Bérénice , n'ont sans
» doute pas prétendu se rendre respon-
» sables des apparitions qui peuvent arri-

1670.

» ver à une imagination *exaltée* comme
» la vôtre , lorsqu'ils nous ont dit que
» cette Tragédie paroissoit pour la pre-
» miere fois sur leur Théâtre , peuvent-
» ils empêcher une troupe de Sylphes ,
» que nous ne voyons point , de faire
» une mascarade invisible pour une par-
» tie de divertissement , & de prendre
» chacun tel visage que bon lui semblera ,
» avec des habits convenables pour ve-
» nir dans la chambre d'un homme de
» leur connoissance , jouer une Tragédie
» dont ils auront appris chacun leur rôle ,
» à mesure que M. Racine en faisoit les
» vers.

Après ce début , Subligny entre en
matiere , il répond & combat la Critique
de l'Abbé de Villars ; nous allons rap-
porter les endroits les plus marqués de
cette réponse : « Je trouve, comme vous ,
» (dit toujours Subligny à l'Abbé de Vil-
» lars ,) que si le Roy de Comagène eut
» ouvert le Théâtre , en disant qu'il a sçû
» que Titus veut renvoyer Bérénice , ou
» si on eut commencé par le second Acte
» (comme vous dites encore ,) la ca-
» tastrophe n'eut pas été si éloignée ; il
» est certain que si on eut voulu l'appro-
» cher encore davantage , on n'avoit
» qu'à commencer par le dernier Acte.
» On sçait bien qu'Aristote est contraire

» à cela, & que les Partisans y eussent
 » trouvé à redire..... mais vous vous
 » souciez bien d'Aristote; il ne sçavoit
 » pas faire des vers, comme a fort bien
 » dit un des plus habiles connoisseurs que
 » vous ayez de votre parti: Qu'il se con-
 » tente que les anciens Poètes aient suivi
 » ses regles, & qu'il laisse en repos ceux
 » de notre siècle.

» Ce n'est pas que vous ne sçachiez
 » fort bien les regles. Il y en a une preu-
 » ve incontestable dans votre Critique,
 » en cet endroit où vous dites *que vous*
 » *les avez laissées à la porte*: car tout le
 » monde raisonne de la sorte en votre fa-
 » veur: puisqu'il les a laissées, il falloit
 » qu'il les eut. Voyez à quoi sert un mot?
 » Si vous n'aviez mis cela, il ne falloit
 » qu'un incrédule pour nier que vous en
 » eussiez jamais eu la connoissance; &
 » vous pouvez même avoir présentement
 » tel ennemi qui dira que vous n'avez
 » jamais été fort familier avec ces regles,
 » fondé sur les circonspections que vous
 » gardez avec elles, & sur le traitement
 » respectueux que vous leur faites en les
 » appellant *Mesdemoiselles*.

» J'admire cependant votre honnêteté
 » & votre courage à blâmer les défauts
 » jusques dans un Empereur. Il faut que
 » je vous imite, & que je me scandalise;

1670.

» comme vous, que Titus ne veuille pas
» sçavoir pour quel sujet Antiochus quitte
» sa Cour. Cela n'est point de la civilité.
» Ce n'est pas assez de lui demander
» plusieurs fois, ce n'est pas assez de le
» presser la-dessus, comme il fait au com-
» mencement du troisiéme Acte, il fal-
» loit le mettre à la torture pour le faire
» parler....Au lieu de tout cela, il s'amuse
» à songer à son amour, dont vous l'ac-
» cusez fort judicieusement quand vous
» dites, *qu'il fait tout pour sa passion,*
» *& rien pour son honneur.* Les petits
» esprits.....s'imaginent que quand il se
» sépare de Bérénice, quand il est insen-
» sible à ses larmes, quand il a des dure-
» tés pour elle, qui lui font dire à lui-
» même que c'est un Barbare, ils croient
» que c'est *pour son honneur* ; mais vous
» êtes trop fin pour vous laisser tromper
» à cela..... il est bien certain que ces
» deux vers que vous attribuez à *l'humili-*
» *té* de Titus, cette *confession* (pour
» parler en vos termes,) de n'avoir pas
» été si honnête homme qu'il est, est un
» effet de son amour ; il dit qu'avant
» d'avoir vû Bérénice, il passoit sa jeu-
» nesse dans la Cour de Neron, comme
» il voyoit les autres la passer ; mais
» qu'ayant vû cette Reine, il tâcha de se
» rendre honnête homme ; pour lui plaire,

„ il entreprit le bonheur de mille malheu-
 „ reux, il se fit aimer de tout le monde ,
 „ pour se faire aimer de sa Maîtresse.
 „ J'eusse cru qu'il ne disoit cela que pour
 „ nous faire voir l'obligation qu'il avoit
 „ à Bérénice , & pour nous toucher de
 „ pitié, en nous représentant qu'il étoit
 „ obligé de se séparer d'une amante à qui
 „ il étoit redevable de sa gloire , si vous
 „ ne m'appreniez qu'il le dit pour nous
 „ empêcher d'avoir trop bonne opinion
 „ de lui.

Subligny relève ensuite l'Abbé de Vil-
 lars au sujet du personnage de Bérénice.
 Passons à un autre article où ce dernier
 se formalise des pleurs que Titus répand
 en se séparant de Bérénice. Voici com-
 ment son Antagoniste lui répond.

„ Je porte envie à cette grandeur d'ame
 „ héroïque , qui vous met au-dessus de
 „ l'humanité , & qui fait que vous vous
 „ choquez des pleurs d'un Empereur.....
 „ M. Racine vous auroit bien plû davan-
 „ tage s'il avoit fait comme M. Corneille,
 „ & qu'au lieu de faire pleurer Tite , il
 „ nous l'eut représenté comme l'effroi du
 „ genre humain , comme un mangeur de
 „ petits enfans , qui n'avoit qu'à mettre
 „ un pied devant l'autre , & dire un mot
 „ un peu plus haut qu'à l'ordinaire , pour
 „ faire trembler tout le monde de bout

1670.

» en bout. Il est vrai qu'on eût dit de lui
 » ce qu'on a dit de M. Corneille, qu'il
 » a voulu copier son Tite sur notre in-
 » vincible Monarque, & qu'il y a très-
 » mal réussi, comme on voit par la com-
 » paraison qui en a été faite en ces vers : »

Tite, par de grands mots, nous vante son
 mérite ;

Louis, fait parler cent exploits inouis :

Et ce que Tite, dit de Tite,
 C'est l'Univers entier qui le dit de Louis.

Subligny passe au jugement que l'Abbé de Villars a porté des vers de la Tragédie de Bérénice qu'il appelle *un tissu galant de Madrigaux & d'Elégies*, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il approuve ironiquement cette décision, & cite à l'Abbé des vers où l'amour est subordonné à des sentimens vraiment héroïques, & termine ainsi sa réponse.

» Il n'y a qu'une seule chose qui me
 » chagrine, & qui doit aussi vous cha-
 » griner. C'est que le Roy a été content
 » de Bérénice, lui dont l'approbation est
 » trop glorieuse pour un Auteur, & dont
 » le seul plaisir est l'unique but de l'am-
 » bition des Poètes les plus ambitieux qui
 » soient en France. Tout ce qu'on peut
 » faire là, c'est de dire qu'il n'a trouvé
 » cette Pièce à son goût, que pour ref-

» sembler en tout à Alexandre avec qui il
 » a déjà de commun le courage, la va-
 » leur, la prudence, & toutes les ver-
 » tus d'un Héros.

» Il faut croire aussi que Bérénice a
 » tort d'être surprise qu'Antiochus l'ai-
 » me. Je vous avertis, par parenthèse,
 » que si vous montrez cette Lettre à quel-
 » qu'un qui ait vu cette Tragédie, il faut
 » bien vous garder de lire cet endroit :
 » car il vous répondroit que Bérénice n'est
 » pas surprise qu'Antiochus l'aime ; mais
 » qu'il le lui dise, en un jour où elle va
 » épouser l'Empereur ; qu'elle s'étonne
 » que le Roy de Comagène lui montre
 » de l'amour, dans un temps où elle
 » croyoit qu'il avoit appelé sa raison à
 » son secours, & à n'avoir plus que de
 » l'amitié pour elle. Cela soit dit en
 » passant.

M. Racine répondit aussi à la Criti-
 que de l'Abbé de Villars, mais ce fut
 d'un ton si méprisant pour l'Auteur &
 pour l'ouvrage, que ce Critique dû en
 ressentir une extrême mortification. Voi-
 ci le passage de M. Racine, il termine la
 Préface de sa Tragédie de Bérénice.

» Pour le libelle que l'on a fait con-
 » tre moi, je croi que les Lecteurs me
 » dispenseront volontiers d'y répondre ;
 » & que répondrois-je à un homme qui

1670.

» ne pense rien , & qui ne sçait pas mê-
» me construire ce qu'il pense : Il parle
» de Protase , comme s'il entendoit ee
» mot , & veut que cette premiere des
» quatre parties de la Tragedie soit tou-
» jours la plus proche de la derniere , qui
» est la catastrophe. Il se plaint que la
» trop grande connoissance des regles
» l'empêche de se divertir à la Comé-
» die. Certainement, si l'on en juge par
» sa dissertation , il n'y eut jamais de
» plainte plus mal fondée. Il paroît bien
» qu'il n'a jamais lû Sophocle , qu'il loue
» très-injustement *d'une grande multi-*
» *plicité d'incidens* , & qu'il n'a même
» jamais rien lû de la poétique , que
» dans quelques Préfaces de Tragedies ;
» mais je lui pardonne de ne pas sçavoir
» les regles du Théâtre , puisqu'heureuse-
» ment, pour le Public, il ne s'applique pas
» à ce genre d'écrire : ce que je ne lui
» pardonne pas , c'est de sçavoir si peu
» les regles de la bonne plaisanterie , lui
» qui ne veut pas dire un mot sans plai-
» santer. Croit-il réjouir beaucoup les
» honnêtes gens par ces *hélas de poche* ,
» ces *Mesdemoiselles mes regles* , & quan-
» tité d'autres basses affectations qu'il
» trouvera condamnées dans tous les bons
» Auteurs , s'il se mêle jamais de les lire :
» Toutes ces critiques sont le partage de

» quatre ou cinq petits Auteurs infortu-
 » nés, qui n'ont jamais pû par eux-mê-
 » mes exciter la curiosité du public. Ils
 » attendent toujours l'occasion de quel-
 » que ouvrage qui réussisse pour l'atta-
 » quer. Non par jalousie: car sur quel
 » fondement feroit-il jaloux? Mais dans
 » l'espérance qu'on se donnera la peine
 » de leur répondre, & qu'on les tirera
 » de l'obscurité où leurs propres ouvrages
 » les auroient laissés toute leur vie.

Le caractère de Titus si peu ménagé
 par l'Abbé de Villars, n'a pas été traité
 plus favorablement par M. de Saint-Evre-
 mont. « Un grand défaut des Auteurs
 » dans les Tragédies, dit ce dernier,* c'est
 » d'employer une passion pour une autre;
 » de mettre de la douleur où il ne faut
 » que de la tendresse; de mettre au con-
 » traire du désespoir où il ne faut que
 » de la douleur Dans les Tragédies de
 » Quinault, vous désireriez souvent de
 » la douleur, où vous ne voyez souvent
 » que de la tendresse. Dans le Titus de
 » Racine vous voyez du désespoir où il
 » ne faudroit qu'à peine de la douleur:
 » L'Histoire nous apprend que Titus;
 » plein d'égards & de circonspection, ren-
 » voya Bérénice en Judée, pour ne pas
 » donner le moindre scandale au Peuple
 » Romain, & le Poëte en fait un dé-

1670.

* Sur les
 caractères des
 Tragédies
 Œuvres de M.
 de S. Evre-
 mont, Tome
 III. pages
 168 & 169,
 édition de
 1740.

1670

» leſperé qui veut ſe tuer lui-même plu-
» tôt que de conſentir à cette ſéparation.

» Corneille n'a pas eu des ſentimens
» plus juſtes ſur le ſujet de ſon Tite. Il
» nous le représente prêt à quitter Ro-
» me, & à laiſſer le gouvernement de
» l'Empire pour aller faire l'amour en
» Judée. Certes il va contre la vérité &
» la vrai-ſemblance, ruinant le naturel
» de Tite, & le caractère de l'Empereur,
» pour donner tout à une paſſion éteinte :
» c'eſt vouloir que ce Prince ſ'abandonne
» à Bérénice, comme un fou, lorsqu'il
» ſ'en défait comme un homme ſage &
» dégouté.

• Tome I.
pages 119-
122. édition
de Paris de
1740.

M. l'Abbé du Bos, dans ſes *Réflexions critiques ſur la Poëſie & ſur la Peinture*,
* attaque encore plus vivement le choix
du ſujet de Bérénice de M. Racine, &
le perſonnage de Titus de la même Pièce,
que les deux Auteurs que nous venons
de citer. » Non-ſeulement, dit cet Abbé,
» il faut que le caractère des principaux
» perſonnages ſoit intéreſſant, mais il eſt
» encore néceſſaire que les accidens qui
» lui arrivent ſoient tels qu'ils puiſſent
» affliger tragiquement des perſonnes rai-
» ſonnables, & jeter dans une crainte
» terrible un homme courageux. Un Prin-
» ce de quarante ans qu'on nous repré-
» ſente au deſeſpoir, & dans la diſpoſi-

tion d'attenter sur lui-même, parce
que sa gloire & ses intérêts l'obligent
à se séparer d'une femme dont il est
amoureux & aimé depuis douze ans,
ne nous rend guères compatissant à son
malheur. Nous ne sçaurions le plaindre
durant cinq Actes. Les excès de pas-
sions où le Poëte fait tomber son Hé-
ros, tout ce qu'il lui fait dire afin de
bien persuader les Spectateurs que l'in-
térieur de ce personnage est dans l'agi-
tation la plus affreuse, ne sert qu'à le
dégrader davantage. On nous rend le
Héros indifférent en voulant rendre
l'action intéressante. L'usage de ce qui
se passe dans le monde, & l'expérience
de nos amis, au défaut de la nôtre,
nous apprennent qu'une passion con-
tinue s'use tellement en douze années,
qu'elle devient une simple habitude.
Un Héros, obligé par la gloire & par
l'intérêt de son autorité à rompre cette
habitude, n'en doit pas être assez affligé
pour devenir un personnage tragique; il
cesse d'avoir la dignité requise aux per-
sonnages de la Tragédie, si son affliction
va jusqu'au désespoir. Un tel malheur
ne sçauroit l'abbattre, s'il a un peu de
cette fermeté, sans laquelle on ne sçau-
roit être, je ne dis pas un Héros, mais
un homme vertueux. La gloire, di. a-

1670.

» t'on , l'emporte à la fin , & Titus , de
» qui l'on voit bien que vous voulez par-
» ler , renvoye Bérénice chez elle.

» Je répondrai donc que ces combats
» que livre Titus ne sont pas dignes de
» lui , ni dignes d'occuper la Scene tra-
» gique durant cinq Actes. Alléguer qu'à
» la fin la vertu triomphe de la passion ,
» ce n'est pas justifier le caractère de Ti-
» tus. Une pareille raison pourroit tout
» au plus justifier celui d'une jeune Prin-
» cesse qui , durant quatre Actes , auroit
» fait voir la foiblesse que montre cet Em-
» pereur. C'est faire tort à la réputation
» qu'il a laissée , c'est aller contre les loix
» de la vrai-semblance , & du pathétique
» véritable , que de lui donner un carac-
» tère si mol & si efféminé. L'Historien
» (Suétone) dont M. Racine a tiré le su-
» jet de sa Pièce , raconte seulement *que*
» *Titus renvoya Bérénice , & qu'ils se*
» *séparèrent à regret. Berenicem statim*
» *ab urbe dimisit invitum invitam.* Cet
» Auteur ne dit point que Titus se soit
» abandonné à la douleur excessive où
» il est toujours plongé dans la Pièce dont
» je parle. Quand même l'aventure se-
» roit narrée par Suétone avec les cir-
» constances dont M. Racine a trouvé
» bon de la revêtir , il n'auroit pas dû la
» choisir comme un sujet propre à la
Scene

» Scene tragique. La gloire du succès ne
» répare pas toujours la honte d'un com-
» bat où nous devions remporter l'avan-
» tage d'abord. Un ennemi bien inégal
» nous surmonte en quelque façon, s'il
» dispute trop long-temps la victoire con-
» tre nous..... Aussi quoique Bérénice soit
» une Pièce très-méthodique, & parfai-
» tement bien écrite, le Public ne la re-
» voit pas avec le même goût qu'il lit
» Phédre ou Andromaque. M. Racine
» avoit mal choisi son sujet ; &, pour
» dire plus exactement la vérité, il avoit
» eu la foiblesse à s'engager à le traiter
» sur les instances d'une grande Princesse.
» Quand il se chargea de cette tâche,
» l'ami dont les conseils lui furent tant de
» fois utiles, étoit absent. Despreaux a
» dit plusieurs fois qu'il eut bien empê-
» ché son ami de se consommer sur un
» sujet aussi peu propre à la Tragédie
» que Bérénice, s'il avoit été à portée de
» le dissuader de promettre qu'il le trai-
» teroit.

Il nous paroît que les Auteurs, dont
nous venons de rapporter les critiques
sur la Tragédie de Bérénice, n'étoient
pas des Juges compétans de cette Pièce.
Elle n'est point faite pour les personnes,
qui, comme ces Messieurs, n'envisagent
la Tragédie que du côté des passions qui

1670.

sortent au dehors de l'ame, telles que l'ambition, la vengeance, &c. mais les combats d'un cœur obligé de renoncer à ce qu'il aime, & d'y renoncer dans le moment qu'il est le maître de se rendre heureux, leur paroissent des petitesse qui vont jusqu'au ridicule. Qu'il nous soit permis de placer ici une partie de la Scene que les Critiques attaquent avec si peu de connoissance des sentimens qu'un véritable amour inspire.

ACTE II.
SCENE II.
TITUS,
PAULIN.

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui
plaire,

J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux
Dieux,

D'avoir choisi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient & l'Armée ;
Et soulevant encor le reste des Humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains ;
J'ai même souhaité la place de mon pere,
Moi, Paulin, qui, sans fois, si le sort moins
severe,

Est voulu de sa vie étendre les liens ,
Aurois donné mes jours pour prolonger les
siens.

Tout cela , qu'un amant sçait mal ce qu'il
désire !

Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire ,
De reconnoître un jour son amour & sa foi ;
Et de voir à ses piés tout le monde avec moi.
Mais malgré mon amour, Paulin , & tous ses
charmes ,

Après mille sermens appuyés de mes larmes ,
Maintenant que je puis couronner tant d'at-
traits ,

Maintenant que je l'aime encor plus que ja-
mais ,

Lorsqu'un heureux hymen joignant nos desti-
nées ,

Petit payer en un jour , les vœux de cinq
années ,

Je vais , Paulin. . . . ô Ciel ! puis-je le déclarer ?

P A U L I N.

Quoi , Seigneur ?

T I T U S.

Pour jamais je vais m'en séparer.

Mon cœur, en ce moment , ne vient pas de
se rendre.

Si je t'ai fait parler , si j'ai voulu t'entendre ,

Je voulois que ton zèle achevât en secret

De confondre un amour qui se tait à regret.

H ij

1670.

Bérénice a long-temps balancé la victoire ;

Et si je panche enfin du côté de ma gloire ,
Croi qu'il m'en a coûté pour vaincre tant
d'amour ,

Des combats , dont mon cœur saignera plus
d'un jour.

J'aimois , je soupirois dans une paix profonde ,

Un autre étoit chargé de l'Empire du monde ,

Maître de mon destin , libre dans mes soupirs ,

Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.

Mais à peine le Ciel eut rappelé mon pere ,

Dès que ma triste main eut fermé sa paupière ,

De mon aimable erreur je fus désabusé ,

Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.

Je connus que bientôt , loin d'être à ce que
j'aime ,

Il falloit , cher Paulin , renoncer à moi-même ;

Et que le choix des Dieux , contraire à mes
amours ,

Livroit à l'univers le reste de mes jours.

Rome observe aujourd'hui ma conduite nou-
velle.

Quelle honte pour moi ! quel présage pour
elle ,

Si , dès le premier pas , renversant tous ses
droits ,

Je fondois mon bonheur sur le débris des loix !

Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice ,

J'ai voulu préparer la triste Bérénice.

Mais par où commencer ? Vingt fois , depuis
huit jours ,

J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
Et , dès le premier mot , ma langue embar-
rassée ,

Dans ma bouche , vingt fois a demeuré glacée.
J'espérois que , du moins , mon trouble & ma
douleur

Lui feroient pressentir notre commun mal-
heur.

Mais , sans me soupçonner , sensible à mes
alarmes ,

Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins , dans cette obscurité ,

Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.

Enfin , j'ai ce matin rappelé ma constance.

Il faut la voir , Paulin , & rompre le silence.

J'attens Antiochus , pour lui recommander

Ce dépôt précieux que je ne puis garder.

Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.

Demain Rome avec lui , verra partir la Reine.

Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;

Et je vais lui parler pour la dernière fois.

P A U L I N.

Je n'attendois pas moins de cet amour de
gloire ,

Qui par-tout , après vous , attacha la victoire.

La Judée asservie , & ses remparts fumans ,

De cette noble ardeur éternels monumens.

1670.

Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas , Seigneur , détruire son ou-
vrage ;

Et qu'un Héros , vainqueur de tant de nations ,
Sçauroit bien , tôt ou tard , vaincre ses pas-
sions.

T I T U S.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire
est cruelle !

Combien mes tristes yeux la trouveroient plus
belle ,

S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas ?

Que dis-je ? cette ardeur que j'ai pour ses
appas ,

Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.

Tu ne l'ignore pas , toujours la renommée

Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.

Ma jeunesse , nourrie à la Cour de Néron ,

S'égaroit , cher Paulin , par l'exemple abusée ,

Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.

Bérénice me plût. Que ne fait point un cœur

Pour plaire à ce qu'il aime , & gagner son
vainqueur ?

Je prodiguai mon sang , tout fit place à mes
armes.

Je revins triomphant , mais le sang & les
larmes

Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.

J'entrepris le bonheur de mille malheureux.

On vit de toutes parts mes bontés se répandre ;

1670

Heureux ! & plus heureux que tu ne peux comprendre ,

Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits ,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bien-faits.

Je lui dois tout , Paulin. Récompense cruelle !

Tout ce que je lui dois va retomber sur elle :

Pour prix de tant de gloire , & de tant de vertus ;

Je lui dirai , partez , & ne me voyez plus.

P A U L I N.

Hé quoi, Seigneur ? hé quoi ? cette magnificence

Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance ,
Tant d'honneurs , dont l'excès a surpris le Sénat ,

Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

T I T U S.

Foibles amusemens d'une doulette si grande !
Je connois Bérénice , & ne sçais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.

Je l'aimai , je lui plus. Depuis cette journée ,
Dois-je dire funeste , hélas ! ou fortunée ?
Sans avoir , en aimant , d'objet que son amour ,
Etrangere dans Rome , inconnue à la Cour ,

1670.

Elle passe ses jours , Padlin , sans rien prétendre

Que quelque heure à me voir , & le reste à m'attendre.

Encor si , quelquefois , un peu moins assidu ,
Je passe le moment , où je suis attendu ,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les sécher est longtemps occupée ;
Enfin , tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans ,

Doux reproches , transports sans cesse renaissans ,

Soin de plaire sans art , crainte toujours nouvelle ,

Beauté , gloire , vertu , je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ;
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Quelle foule de sentimens ! quel art dans leur gradation , & quelle élégance à les exprimer ! La partie dominante des Tragédies de M. Racine est la connoissance & la peinture du cœur.

Le sujet de Bérénice parut à M. Racine un des plus heureux pour le Théâtre. Voici de quelle façon il le rapporte (en traduisant le passage de Suétone) dans la Préface de cette Tragédie.

Préface de la
Tragédie de
Bérénice.

« Titus , qui aimoit passionnément Bérénice , & qui même , à ce qu'on croyoit , lui

» lui avoit promis de l'épouser, la ren-
» voya de Rome, malgré lui, & malgré
» elle, dès les premiers jours de son Em-
» pire. Cette action est très-fameuse dans
» l'Histoire (continue M. Racine;) & je
» l'ai trouvée très-propre pour le Théa-
» tre, par la violence des passions qu'elle
» y pouvoit exciter. En effet, nous n'a-
» vons rien de plus touchant dans tous
» les Poëtes, que la séparation d'Enée
» & de Didon dans Virgile; & qui doute
» que ce qui a pû fournir assez de ma-
» tière pour tout un chant d'un Poëme
» héroïque, où l'action dure plusieurs
» jours, ne puisse suffire pour le sujet
» d'une Tragédie, dont la durée ne doit
» être que de quelques heures? Il est vrai
» que je n'ai point poussé Bérénice jus-
» qu'à se tuer comme Didon, parce que
» Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les
» derniers engagemens que Didon avoit
» avec Enée, elle n'est pas obligée, com-
» me elle, de renoncer à la vie. A cela
» près, le dernier adieu qu'elle dit à Ti-
» tus, & l'effort qu'elle se fait pour s'en
» séparer, n'est pas le moins tragique de
» la Pièce; & j'ose dire qu'il renouvelle
» assez bien, dans le cœur des Specta-
» teurs, l'émotion que le reste y avoit pû
» exciter. Ce n'est point une nécessité
» qu'il y ait du sang & des morts dans

» une Tragédie ; il suffit que l'action en
 » soit grande , que les Acteurs en soient
 » héroïques , que les passions y soient en-
 » citées , & que tout s'y ressente de cette
 » tristesse majestueuse qui fait tout le
 » plaisir de la Tragédie.

» Je crus que je pourrois rencontrer
 » toutes ces parties dans mon sujet ; mais
 » ce qui m'en plût davantage , c'est que
 » je le trouvai extrêmement simple. Il y
 » avoit long-temps que je voulois essayer
 » si je pourrois faire une Tragédie avec
 » cette simplicité d'action qui a été si fort
 » du goût des anciens : car c'est un des
 » premiers préceptes qu'ils nous ont lais-
 » sés. *Que ce que vous ferez , dit Horace ,*
 » *soit toujours simple , & ne soit qu'un....*
 » & il ne faut point croire que cette re-
 » gle ne soit fondée que sur la fantaisie
 » de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le
 » vrai-semblable qui touche dans la Tra-
 » gédie ; & quelle vrai-semblance y a-t'il
 » qu'il arrive en un jour une multitude
 » de choses qui pourroient à peine arri-
 » ver en plusieurs semaines ? Il y en a qui
 » pensent que cette simplicité est une mar-
 » que de peu d'invention. Ils ne songent
 » pas qu'au contraire toute l'invention
 » consiste à faire quelque chose de rien ,
 » & que tout ce grand nombre d'incidens
 » a toujours été le refuge des Poëtes qui

» ne sentoient dans leur génie , ni assez
 » d'abondance , ni assez de force , pour
 » attacher durant cinq Actes leurs Specta-
 » teurs , par une action simple , soutenue
 » de la violence des passions , de la beau-
 » té des sentimens , & de l'élégance de
 » l'expression. Je suis bien éloigné de
 » croire que toutes ces choses se rencon-
 » trent dans mon ouvrage ; mais aussi je
 » ne puis croire que le Public me sçache
 » mauvais gré de lui avoir donné une
 » Tragédie qui a été honorée de tant de
 » larmes , (a) & dont *la trentième repré-*
 » *sentation* a été aussi suivie que la pre-
 » miere.

1670.

» Ce n'est pas que quelques personnes
 » ne m'aient reproché cette même sim-
 » plicité que j'avois recherchée avec tant
 » de soin. Ils on cru qu'une Tragédie qui

(a) « La Tragédie de Bérénice triompha de toutes
 » les Critiques ; & la Cour & la Ville se passionnèrent
 » pour elle. Longtemps après qu'elle eut commencé à
 » paroître , le Grand Condé , chez qui on parloit sou-
 » vent des Ouvrages d'esprit , dit à son sujet ces deux
 » vers , où Titus parle de sa Maîtresse. *

Mémoires
 pour servir à
 l'Histoire des
 Hommes Il-
 lustres, par le
 P. Nicéron ,
 T. XVIII.
 article de M.
 Racine.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ;
 Et crois toujours la voir pour la première fois.
 Ce jugement est bien plus digne de ce grand Prince ,
 que ce qu'on lui prête dans le Mercure du mois d'Août
 1724. page 1791. « Lorsque cette Pièce (Bérénice)
 » parut , on demanda à M. le Prince , (le Grand Condé)
 » son sentiment ; il ne répondit jamais autre chose que
 » ce refrain de chanson : *Marion pleure , Marion crie ,*
 » *Marion veut qu'on la marie.* »

* ACTE II,
 SCENE II,

1670.

» étoit si peu chargée d'intrigues, ne pou-
 » voit être selon les regles du Théâtre.
 » (a) Je m'informai s'ils se plaignoient
 » qu'elle les eut ennuyés. On me dit
 » qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit
 » point, qu'elle les touchoit même en

(a) Le reproche que l'on a fait tant de fois à M. Racine, au sujet de sa Tragédie de Bérénice, dont le fond & l'intrigue sont si simples, a été renouvelé par * Lettre d'un l'Abbé Pellegrin, qui adressa une lettre * aux Auteurs Auteur Ano- du Mercure de France. Après un court préambule sur nyme, aux cette Pièce, l'Abbé Pellegrin décide que le sujet en est Auteurs du trop simple. « En effet, ajoute-t'il, de quoi s'agit-il Mercure de » dans la Pièce entre les deux amans ? D'un adieu France. Mer- » forcé de part & d'autre. . . . Voilà tout au plus assez cure du mois » d'action pour un cinquième Acte; mais où prendre d'Octobre » les quatre précédens ? Tout autre Auteur que M. Ra- 1724. pages » cine y auroit été embarrassé; heureusement pour sa 2169. & sui- » Pièce, il avoit de grandes ressources dans son esprit vantes. » & dans son cœur; les pensées, les expressions, les » sentimens & l'élégance, tout le rassuroit contre la » sécheresse de son sujet; sécheresse qui lui plaît d'ho- » norer du nom de simplicité. . . . Il faut avouer » que personne n'en a tiré partie comme M. Racine; » il peut considérer sa Pièce, comme une espèce de » création; & c'est sans doute cette gloire, plutôt que » l'amour de la simplicité qui l'a engagé à faire Bé- » rénice; il nous le fait assez entrevoir dans sa Préface, » où il dit: *Que toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien.* Il y a parfaitement réussi, & le peu d'ac- » tion qu'il y a dans la Pièce ne nous empêche pas » d'admirer sa fécondité. Mais comme cette même fé- » condité pourroit un peu trop nous éblouir, il est bon » d'en faire remarquer les défauts, de peur qu'ils ne » soient d'autant plus aveuglément imités, qu'ils sont » consacrés par un nom aussi imposant que celui de » Racine. »

Dans le mois de Novembre de la même année (1724.) pages 2294. & suivantes, se trouve la suite de la Lettre Critique, dont nous venons de rendre compte, qui contient un examen de la versification.

» plusieurs endroits, & qu'ils la verroient
» encore avec plaisir. Que veulent-ils
» davantage? Je les conjure d'avoir assez
» bonne opinion d'eux-mêmes pour ne
» pas croire qu'une Pièce qui les touche,
» & qui leur donne du plaisir, puisse être
» absolument contre les regles. La prin-
» cipale est de plaire, & de toucher. Tou-
» tes les autres ne sont faites que pour
» parvenir à cette premiere; mais toutes
» ces regles sont d'un long détail, dont
» je ne leur conseille pas de s'embarasser.
» Ils ont des occupations plus importan-
» tes, qu'ils se reposent sur nous de la fa-
» tigue d'éclaircir les difficultés de la poë-
» tique d'Aristote; qu'ils se réservent le
» plaisir de pleurer (a) & d'être attendris,
» & qu'ils me permettent de leur dire, ce
» qu'un Musicien disoit à Philippe, Roy
» de Macédoine, qui prétendoit qu'une
» chanson n'étoit pas selon les regles.

1670.

de Bérénice. Il y a des vers assez bien censurés, mais il y en a un plus grand nombre, où l'Abbé Pellegrin est trop sévère. A la page 154. & suivantes, du Mercure de Janvier de l'année 1725. on voit une réponse à la Critique de la versification de Bérénice, où l'on relève beaucoup d'endroits, que le Critique croyoit très-justes. L'Abbé Pellegrin répondit, & cette réponse est insérée dans le Mercure du mois d'Avril suivant, pages 739. & suivantes.

(a) « La Tragédie de Bérénice, dit M. Baillet, « a toujours paru nouvelle, toutes les fois qu'on l'a représentée; & il y en a peu qui ayent coûté plus de larmes aux Spectateurs. »

* Jugemens
des Sçavans,
article de M.
Racine.

1670. » à Dieu ne plaise , Seigneur , que vous
 » soyez jamais si malheureux que de sça-
 » voir ces choses-là mieux que moi. (a)

Voici de quelle façon M. Barbier d'Au-
 cour , dans son *Apollon Charlatan* ,
 tâcha de ridiculiser la Tragédie de Béré-
 nice.

Des pleurs.

Mais pour nous en faire répandre , *
 Et nous en donner à revendre ,
 J'oubliois que le bon Phœbus ,
 Avoit par la vertu de sa *Racine* tendre ;
 Trouvé le foible de Titus :

Fait pleurer ce grand homme avec sa *Bérénice* ;
 Qui ne put toutefois , par un cruel malheur ,
 Où Rome mêla son caprice ,
 Etre femme de l'Empereur.

O Nociere Junon ! Faut-il qu'elle périsse ?
 Compatissez de grace , à l'amoureux supplice ;
 De cette pauvre Marion ;
 Qui gémit , qui pleure , & qui crie ,
 Tant elle veut qu'on la marie.

(b) M. Racine dédia sa Tragédie de Bérénice à M.
 Colbert. Le commencement de son Epître est histori-
 que à cette Pièce. « Monseigneur , quelque juste dé-
 » fiance que j'aye de moi-même , & de mon Ouvrage ,
 » j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté
 » que je prens de vous dédier cette Tragédie. Vous ne
 » l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approba-
 » tion. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès
 » de vous , Monseigneur , c'est que vous avez été ré-
 » moin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à
 » Sa Majesté. »

Mon cœur seroit touché de son affliction,

Et je plaindrois son aventure;

Si Phœbus, par un tour d'amour,

N'en avoit fait une peinture

Qui n'est tragique qu'à demi.

Nous croyons ne pouvoir passer sous silence deux Scènes parodiées de la Tragédie de Bérénice, insérées dans *Arlequin Proxène*, Comédie en trois Actes, de M. Fatouville, représentée par les anciens Comédiens Italiens le 11. Octobre 1683. Ces Scènes sont pitoyables, cependant la nouveauté du genre leur donna une réputation qui s'est conservée jusqu'à présent dans l'esprit de beaucoup de personnes. Un extrait de ces deux Scènes fera peut-être revenir de cette prévention.

PARODIE DE BÉRÉNICE.

Arlequin en Titus, Scaramouche en Pauline

ARLEQUIN.

A-t'on vu de ma part le Roy de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

SCARAMOUCHE.

Si signor, si signor.

ARLEQUIN.

Marle François : je dis que tu n'es qu'un
butor.

1670.

Répond âne : que fais la Reine Bérénice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bérénice...là Rena...Ber... Bérénice.
Elle est là-haut qui pisse...Signor.....

ARLEQUIN.

Parle, acheve. Fi donc ! Quel paulin ! quelle bête !

(*Scaramouche s'enfuit.*)

Mais Bérénice vient.

COLOMBINE en Bérénice.

Non, laissez-moi, vous dis-je :

En vain tous vos conseils me retiennent ici,
Il faut que je le voye. Ah pargué le voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?

Il faut nous séparer, & c'est lui qui l'ordonne,
(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Princemalheureux.

Il ne faut point ici nous attendre tous deux.
Il faut....mais que faut-il ? Dans l'horreur qui m'accable

Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au Diable.

Vous voyez cependant, mes yeux sont tout en eau :

Je tremble, je frémis. Tout beau, Titus, tout beau.

Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine ,
Les pleurs d'un Empereur , & les pleurs d'une
Reine :

Car enfin , ma Princesse , il faut nous séparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait maraut ? je me suis crue aimée.

Au plaisir de vous voir, mon ame accoutumée...

ARLEQUIN.

La fripponne !

COLOMBINE.

Seigneur , écoutez mes raisons ,
Vous m'allez envoyer aux petites maisons :
Car enfin , après vous , je cours comme une
folle.

Oui , j'expire d'amour , & j'en perd la parole.
Hélas plus de repos , Seigneur , & moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah ! Tirus , car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que fuit le respect & la crainte.
De quel soin votre amour va-t'il s'importuner ?
N'a-t'il que des états qu'il me puisse donner ?
Rome a ses droits , Seigneur , n'avez-vous pas
les vôtres ?

Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Répondez donc.

(Elle le tire par la manche & la lui déchire.)

1670.

ARLEQUIN.

Hélas , que vous me déchirez !

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur , Seigneur , & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Oui , Madame , il est vrai , je pleure , je sou-
pire ,Je frémis , mais enfin , quand j'acceptai l'Em-
pire.....Quand j'acceptai l'Empire..... on me vit Em-
pereur..... &c.Terminons l'article de la Tragédie de
Bérénice par les passages suivans , tirés de
deux Lettres en vers de Robinet.*Du 29. Novembre 1670.** L'Hôtel de
Bourgogne.

Au grand Théâtre de l'Hôtel , *

Ce m'a dit un sage mortel ,

Une autre Bérénice on joue , (1)

Que de grande tendresse on loue :

Mais n'ayant été l'Auditeur ,

Ni peu , ni prou , le Spectateur ,

De ce Poëme dramatique ,

Point d'en parler je ne me pique ;

Et je dirai tout simplement ,

Sans que je flatte nullement ,

Que la belle Troupe Royale ,

(En cette occasion était ,

(1) Robinet
dans la même
Lettre , avoir
parlé de Tite
& Bérénice ,
de Pierre Cor-
neille.

Grace, richesse, pompe, éclat,
Et d'y bien faire un soin exact.
Chacun le jure & le proteste ;
Et puis je sçai cela de reste.

1670.

Du 20. Décembre 1670.

Dimanche * le Duc de Nevers ,
Qu'on connoît par tout l'Univers ,
Pour le neveu de l'Eminence ,
Qui gouvernoit si bien la France ,
A sçavoir Iules Mazarin ,
Qui mit à notre guerre fin :
Devint l'époux d'une pucelle ,
Tout à fait gracieuse & belle ,
Et d'une ancienne maison ,
Que l'on estime avec raison :
C'est Mademoiselle de Thiange ,
Qui vaut du Pactole & du Gange ,
Tous les éblouissans trésors.

* 14. Décembre
bre.

.
Or , pour le divertissement ,
Qui précéda le Sacrement ,
Et toute chère nuptiale ;
L'excellente Troupe Royale ,
Joua miraculeusement ,
C'est-à-dire, admirablement ,
Son amoureuse *Bérénice* :
Et chacun en rendant justice ,

1670.

Tant à l'Actrice, qu'aux Acteurs, (a)

Les traita de vrais Enchanteurs :

Sur-tout *Floridor*, cet illustre,

Qui son métier couvre de lustre ;

Et la charmante *Champmeslé*,

Dont j'ai déjà souvent parlé.

TITE ET BÉRÉNICE,

Comédie-Héroïque, de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal,
le Vendredi 28. Novembre.

Parallèle de
M. Corneille,
par M. de
Longepierre :
tiré du Juge-
ment des Sça-
vans de M.
Baillet.

Nous ne pouvons nous dispenser de rappeler au Lecteur la judicieuse réflexion de M. de Longepierre. « M. Corneille (dit-il) a travaillé trop longtemps. On diroit, à voir ses dernières Pièces, que le génie vieillit, & s'use avec le corps.... Il auroit été plus heureux s'il avoit sçu se borner à la gloire qu'il avoit si justement méritée, & l'on pourroit dire de lui, comme

(a) Lorsque cette Tragédie fut représentée dans sa nouveauté sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Mademoiselle Champmeslé, M. de Floridor, & M. Champmeslé, jouoient les principaux rôles de Bérénice, de Titus & d'Annochus.

» Apelle disoit autrefois, qu'il n'a pas
» sçu connoître ce qui suffisoit.

1670,

» Bérénice (dit M. de Fontenelle) fut
» un duel dont tout le monde sçait l'his-
» toire. Feuë Madame (Henriette-Anne
» d'Angleterre) Princesse fort touchée
» des choses d'esprit , & qui eut pû les
» mettre à la mode , dans un Pays Bar-
» bare , eut besoin de beaucoup d'adresse
» pour faire trouver les deux combattans
» sur le champ de bataille , sans qu'ils
» sçussent où on les menoit ; mais à qui
» demeura la victoire ? Au plus jeu-
» ne. »

Vie de Pierre
Corneille,

Ce que dit ici M. de Fontenelle , ne détruit point l'opinion de M. de Longepierre. Il est certain que si M. Corneille s'étoit voulu rendre plus de justice , & qu'il eut abandonné le Théâtre plutôt , il ne se seroit point trouvé engagé malgré lui dans une entreprise aussi difficile. Cette concurrence ne lui fit pas honneur ; & si son jeune rival essuya des critiques , les plus ameres tombèrent sur la Bérénice de M. Corneille. L'Abbé de Villars , après avoir censuré assez vivement la premiere , ménagea encore moins celle-ci. Il n'y a pas moins d'esprit & de sel dans cette derniere critique , que dans l'autre , quoiqu'elle soit plus sérieuse que badine. L'Auteur , peu mesuré dans ses

Critique de
Tite & Béré-
nice de Cor-
neille , par
l'Abbé de Vil-
lars , Paris ,
in-12, 1671,

1670.

termes , dit que les vers de M. Corneille sont misérables , durs , sans pensées , sans tour , sans François , & sans construction. Il remarque que Corneille voulant se montrer supérieur à un jeune Poëte , n'auroit pas dû composer un ouvrage si irrégulier. La Tragédie de Racine lui paroît extrêmement simple , mais soutenue par la beauté de l'expression , par la délicatesse des pensées , par les emportemens des passions , & par l'harmonie des vers. Il trouve celle de Corneille chargée de personnages épisodiques , mal choisis , ou défigurés. Le Critique en indique d'autres , qui , selon lui , auroient donné lieu à de grandes beautés , & fait voir en même-temps que Corneille n'a pas sçu mettre en œuvre ce qu'il a emprunté de l'Histoire. Domitie , dit le Critique , n'auroit pas dû paroître sur la Scene ; cette Princesse & Bérénice se querellent comme des harangeres , & le caractère de Domitien n'est point conforme à la vérité de l'Histoire. Titus est un Héros impoli , sans probité , sottement amoureux , peu versé dans la science du monde , fanfaron , lâche. Domitie est plus l'Héroïne de la Tragédie que Bérénice. Enfin , l'Auteur s'attache à démontrer que la catastrophe , extrêmement applaudie alors , est réellement défectueuse.

Si l'on veut voir une Critique des deux Bérénices, dans un style gai & badin, il faut lire une Pièce en trois Actes, sous le Titre de *Tite & Titus, ou les Bérénices*, qui fut imprimée à Utrecht in-12. en 1671. On peut assurer qu'il y a peu de Comédies dans ce genre dont le ton soit aussi ingénieux. Le Poëte feint que Tite est fâché de ce qu'il y a un imposteur qui s'appelle Titus, & qu'il est par conséquent exposé à passer pour un fourbe, & un scélérat. Il vient au Temple de Mémoire demander vengeance à Apollon de l'injure que lui a fait cet usurpateur, & se faire déclarer seul & unique Empereur Romain de ce nom. Thalie, chargée de le recevoir, badine beaucoup sur le nom de Tite. Bérénice se plaint de même de ce qu'il y a dans le monde une Aventuriere qui se pare de son nom. Titus, & la Bérénice de Titus, sont conduits au Temple de Mémoire par Melpomène, Muse de la Tragédie. Elle leur annonce Thalie, comme chargée de défendre leurs ennemis. Titus en prend occasion de faire observer à la Muse de la Comédie qu'il lui sera bien difficile de réussir, & d'entendre leur jargon : il cite les vers de M. Corneille qui faisoient allusion au Roy, qui mé-

ditait la conquête de la Hollande. (a)
 1670. Thalie trouve Tite bien peu amoureux ,
 puisqu'il a tant de liberté d'esprit ; elle
 feroit , en passant , quelques traits de cri-
 tique. A l'arrivée de Tite, Titus , sa Bé-
 rénice , & Melpomène se retirèrent. La
 railleuse Thalie ne manque pas de repro-
 cher , à l'Empereur de M. Corneille , les
 vers obscurs que Titus lui avoit indiqué.
 Tite n'oublie rien pour en montrer le su-
 blime ; mais c'est en vain. Thalie lui re-
 commande d'éviter cette obscurité , & le
 galimathias , lorsqu'il sera devant Apol-
 lon , juge de sa destinée ; elle lui fait sen-
 tir finement combien il est important de
 s'exprimer clairement ; cette Scene qui
 paroîtroit insipide & triviale , si le dis-
 cours avoit un air littéraire , devient amu-

(a) Ces vers sont Acte II. Scene I. C'est Tite qui
 parle.

Mon nom par la victoire est si bien affermi ,
 Qu'on me croit dans la paix un Lion endormi ,
 Mon réveil incertain du monde fait l'étude.
 Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ,
 Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs ,
 Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs ,
 Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pôle ,
 Je n'ay qu'à faire un pas , & hausser la parole.

Le célèbre M. de Santeuil , voulant composer des vers
 sur la Campagne de Hollande de 1672. crût ne pouvoir
 mieux faire que de traduire en latin ces huit vers , qu'il
 présenta au Roy , sous ce titre : *Sur le départ du Roy* ,
 & mit à côté les vers de M. Corneille.

lang

tant & nouveau par le sel de la plaisanterie , & le tour extrêmement délicat que l'Auteur a donné , soit à la critique du style , soit aux préceptes sur le langage. Tite s'offense de ce qu'Apollon a chargé Thalie de l'introduire dans le Temple de Mémoire , & de ce qu'il a donné à son rival Melpomène pour introductrice. Il soupçonne que le Dieu des vers lui a trouvé un air comique.

Apollon dans le second Acte vient marquer aux deux Muses son étonnement sur les deux Titus , & les deux Bérénices ; ce qui donne lieu à des moralités sérieuses de la part de Melpomène , & enjouées de la part de Thalie. Tite & Titus se présentent devant Apollon , & ils se disent mutuellement leurs vérités. Les deux Bérénices en font autant : la critique de leur caractère est aussi tournée en action , & forme un tableau aussi agréable qu'intéressant.

Le troisième Acte commence par un entretien de Titus & de Melpomène , sur le Temple de Mémoire. Elle lui apprend qu'on n'y est occupé que du soin d'immortaliser les actions du Roy , & qu'on y fait deux tableaux sur les deux voyages de Flandres. Il y a bien de l'esprit & une flatterie très-délicate dans tout ce morceau. Apollon s'avance ensuite , & s'assie

1679.

pour juger les deux Titus, & les Béré-
nices. Il cherche d'abord à les accommo-
der ; & pour cela, il propose aux Héros
de troquer leurs maîtresses: par ce moyen,
Bérénice de Tite, qui ne veut pas se ma-
rier, sera avec Titus qui ne veut pas se
marier aussi ; & au contraire Bérénice de
Titus, qui veut se marier, sera avec Tite,
qui veut bien embrasser l'état de mariage.
Mais l'accommodement est rompu par
la Bérénice de Titus, qui ne veut point
d'autre mari que lui. Sur ces entrefaites,
arrive Domitien, frere de Tite, & Do-
mitie sa femme. Le Prince qui est ambi-
tieux a intérêt de n'avoir qu'un aîné : il
prie Apollon de déclarer que l'un des
deux est imposteur. Domitie, en adoptant
le sentiment de son mari, ajoute des pen-
sées inintelligibles, telles que M. Cor-
neille les lui prête. Ce galimathias irrite
Apollon, qui ordonne de chasser Domi-
tie. Viennent ensuite plusieurs traits de
critique : enfin le Dieu prononce son Ar-
rêt, dicté par une critique judicieuse,
mais tourné fort agréablement ; & il con-
clut que Titus & sa Bérénice sont les véri-
tables, mais qu'ils auroient mieux fait de
se tenir au Pays d'Histoire, dont ils sont
originaux, que d'avoir voulu passer dans
l'Empire de la Poésie, où on les a amenés
mal à propos.

Nous employons cette Comédie, qui n'a jamais été représentée, & dont l'Auteur ne s'est pas voulu faire connoître, que comme un morceau de critique sur les deux Bérénices, & sur-tout celle dont nous parlons, qui en est beaucoup plus susceptible. M. Corneille, loin de convenir de la foiblesse de son Poëme, en rejettoit entierement le mauvais succès sur celle des Acteurs qui le représenterent. Honoré de votre glorieuse protection, dit-il au Roy, dans des vers qu'il lui présenta en 1676.

16701

Agésilas. en foule auroit des Spectateurs ;
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.

« Nous pouvons (ajoute M. de Fontenelle) faire ici en passant une réflexion sur ce qu'il dit, que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet la Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comédiens, parce que sa rivale avoit eu le bonheur, ou l'art de lui enlever les bons. »

Il est vrai que M. Racine, en donnant sa Pièce à la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, avoit choisi celle qui passoit pour supérieure dans le genre tragique, mais ce seroit se faire illusion volontairement de croire que la Pièce de M. Corneille n'est tombée que par la faute des Acteurs.

1670.

Tite & Bérénice fut représenté par les Comédiens de la Troupe du Palais Royal, qui en remplirent parfaitement les rôles. C'est un fait attesté par Robinet, Auteur contemporain qui l'annonça dans sa Lettre en vers du 22. Novembre 1670.

(1) Nouvelle.

La premiere (1) en forme d'avis,
Dont maints, & maints seront ravis,
Est que ce Poème de *Corneille*,
Sa *BE'RE'NICE* n'ompareille,
Se donnera pour le certain,
Le jour de Vendredi prochain, (2)
Sur le Théâtre de Molière :

(2) 28. Novembre.

.....
J'ajoute encor brièvement,
Qu'on doit alternativement
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de justice,
Et le *Gentilhomme Bourgeois*, (3)
L'on pourra donc, comme je crois,
Beaucoup ainsi se satisfaire.

(3) Le Bourgeois Gentilhomme, de Molière, joué alternativement avec *Bérénice*.

Et dans celle qu'il fit paroître le lendemain de la premiere représentation.

Lettre en vers, du 29. Novembre 1670.

Sans cela, par un beau fouci,
J'eusse été dès hier aussi,
Voir le chef-d'œuvre de *Corneille*,
Lequel parut une merveille,

1670.

A la foule qui se trouva ;
A ce divin Poëme-là ,
Que BE'RE'NICE l'on appelle ,
D'un bout à l'autre toute belle ;
Et qu'enfin la Troupe du Roi ,
Joue à miracle , en bonne foi ,
Se signalant dans l'Héroïque ,
Aussi bien que dans le comique.

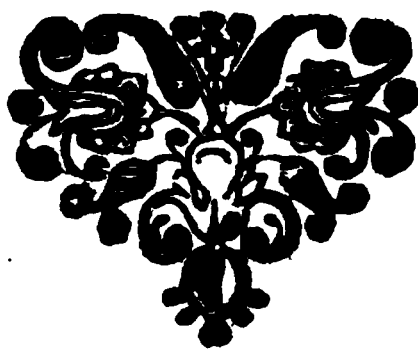
Il suffit ; pour justifier pleinement l'éloge qu'on donne ici aux Acteurs , d'en ajouter les noms qui se trouvent dans la Lettre en vers du même Auteur ; du 20. Décembre 1670. C'est au Lecteur à juger si M. Corneille a eu raison de leur imputer la chute de sa Pièce.

La BE'RE'NICE de Corneille ,
Qu'on peut , sans qu'on s'en émerveille ,
Dire un vrai chef d'œuvre de l'art ,
Sans aucun mais , ni si , ni car ,
Est fort suivie , & fort louée ,
Et même à merveilles jouée
Par la digne Troupe du Roy ,
Sur son Théâtre en bel aroy.
Mademoiselle de Molière ,
Des mieux soutient le caractère
De cette Reine , dont le cœur ,
Témoigne un amour plein d'honneur ,
Cette autre admirable Chrétienne ,
Cette rare Comédienne ,

1670.

Une Demoiselle a fait choir ;
 Que jadis il faisoit beau voir ,
 Pour la grace & la bonne mine ;
 Dans les grands rôles d'Héroïne ,
 Qu'elle a fait longtemps à l'Hôtel ;
 Charmant tout auditeur mortel.
 Cette illustre Comédienne ,
 Et non moins illustre Chrétienne ,
 Par son décès des plus pieux ,
 Qui fait croire que dans les Cieux ;
 On aura colloqué son ame ,
 De De Villiers étoit la femme , *
 Qui fut aussi tout singulier ,
 Dedans le comique métier ;
 Composant même en vers , en prose ;
 Mais maintenant il se repose ,
 Faisant , je crois , tout ce qu'il faut ,
 Pour monter à son tour là-haut.

* Voyez l'ar-
 ticle de cet
 Auteur & Ac-
 teur , Tome
 VIII. p. 264.



PSICHÉ;

P S I C H É ,

1671.

*Tragi-Comédie-Ballet , en vers libres ,
précédée d'un Prologue , de Messieurs
CORNEILLE , l'aîné , MOLIERE ,
& QUINAULT , (a)*

Représentée sur le Théâtre du Palais des
Thuilleries , au mois de Janvier , & sur celui
du Palais Royal , le 24. Juillet suivant. (b)

A Vant de rendre compte de cette Pièce , il nous paroît nécessaire de parler du Théâtre où elle fut représentée. Voici ce qu'en dit un Auteur contempo-

(a) « Cet Ouvrage n'est pas tout d'une même main. Le Carnaval approchoit , & les ordres pressans du Roy , qui vouloit en voir plusieurs représentations avant le Carême , obligerent Moliere à avoir recours à d'autres personnes. Il n'y a de lui que le plan & la disposition du sujet , les vers qui se récitent dans le Prologue , le premier Acte , la premiere Scene du second Acte , & la premiere Scene du troisieme. Le reste de la Pièce est de Pierre Corneille , qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles , qui se chantent en musique , sont de Quinault , à la réserve de la plainte Italienne , (qui est de Lully , Auteur de la Musique de la Tragi-Comédie de Pſiché.)

Avertissement de la Tragi-Comédie de Pſiché. Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(b) Nous ne pouvons pas assurer que l'on s'est trompé en mettant la premiere représentation de Pſiché au 24. Juillet 1671. mais nous trouvons sur le Registre de Moliere de l'année 1672. la premiere représentation de cette Pièce le 11. Novembré de cette même année ; elle eût trente-deux représentations , dont la dernière est du Dimanche 22. Janvier 1673.

1671.

* Idée des
Spectacles
Anciens &
Nouveaux ,
par l'Abbé de
Pure , in-12.

1668. pages
311. & sui-
vantes.

* Le Cardi-
nal Mazarin.

rain. * « C'est le grand & superbe
» Salon que le Roy (Louis XIV.) conçut
» & fit faire fixe & permanent pour les
» divers Spectacles , & pour les délasse-
» mens de son esprit , & le divertisse-
» ment de ses Peuples.

» Ce grand Prince qui se connoît par-
» faitement à tout , & qui a de grandes
» pensées jusques dans les petites choses ,
» en donna l'ordre & le soin au Sieur
» Gaspard Vigarani ; le lieu fut mal aisé
» à choisir ; & feu M. le Cardinal * en
» partant de Paris pour aller travailler à
» la paix sur la frontiere , avoit prétendu
» faire un Théâtre de bois , dans la place
» qui est derriere son Palais. L'espace
» étoit à la vérité assez grand , mais le
» sieur Vigarani ne le trouva ni assez pro-
» pre , ni assez commode , soit pour la
» durée , soit pour la majesté , soit pour
» le mouvement des grandes machines
» qu'il avoit projetées.

» Comme il étoit aussi judicieux qu'in-
» ventif , il proposa de bâtir une salle
» grande & spacieuse dans les aligne-
» mens du dessein du Louvre , dont les
» dehors symétriques , avec le reste de
» la façade , l'affranchiroient de toute
» ruine & de tous changemens.

» Le Roy agréa fort cette proposition ;
» & les ordres furent donnés à M. Rata-

» bon (Contrôleur des Bâtimens du Roy)
» de hâter l'ouvrage , & au Sieur Viga-
» rani de préparer ses machines ; & voici
» les dimensions & le devis , tant du de-
» dans que du dehors , qui m'a été donné
» par le Sieur Charles Vigarani , fils de
» Gaspard.

1671.

» Le corps de la Salle est partagé en
» deux parties inégales. La premiere com-
» prend le Théâtre , & ses accompagne-
» mens ; la seconde contient le Parterre ,
» les Corridors & Loges qui font face au
» Théâtre , & qui occupent le reste du
» Salon de trois côtés , l'un qui regarde la
» cour , l'autre le jardin , & le troisième
» le corps du Palais des Thuilleries.

» La premiere partie , où le Théâtre ,
» qui s'ouvre par une façade également
» riche & artiste , depuis son ouverture
» jusqu'à la muraille qui est du côté du
» pavillon , vers les vieilles Ecuries , a de
» profondeur vingt-deux toises. Son ou-
» verture est de trente-deux pieds sur la
» largeur , ou entre les Corridors & chas-
» sis qui regnent des deux côtés. La hau-
» teur où celle des chassis est de vingt-
» quatre pieds jusques aux nuages. Par-
» dessus les nuages , jusqu'au tiran du
» comble , pour la retraite ou pour le
» mouvement des machines , il y a tren-
» te-sept pieds. Sous le planche ou par-

1671.

» quet du Théâtre , pour les Enfers , ou
» pour les changemens des mers , il y a
» quinze pieds de profondeur.

» La seconde partie , ou celle du Par-
» terre qui est du côté de l'appartement
» des Thuilleries , a de largeur entre les
» deux murs soixante & trois pieds ; en-
» tre les Corridors quarante - neuf. Sa
» profondeur depuis le Théâtre jusqu'au
» susdit appartement , est de quatre-
» vingt-treize pieds. Chaque Corridor
» est de six pieds , & la hauteur du
» Parterre jusqu'au plafond est de qua-
» rante-neuf pieds. Ce plafond a deux
» beautés aussi riches que surprenantes ,
» par sa dorure & par sa dureté. Celle-
» ci est toutefois la plus considérable ,
» quoique la matiere en soit commune
» & de peu de prix ; car ce n'est que du
» carton ; mais composé & pétri d'une
» maniere si particuliere , qu'il est rendu
» aussi dur que la pierre , & que les plus
» solides matieres. Le reste de la hauteur
» jusqu'au comble , où sont les rouages
» & les mouvemens , est de soixante &
» deux pieds.

» Il y a encore une maniere aussi nou-
» velle que hardie , d'enter une poutre
» l'une dans l'autre , & de confier aux
» deux , sur quelque longueur que ce
» soit , toute sorte de pesanteur & de

» machine. Il en a rendu raison à di-
» vers Phisiciens, & a sauvé par cette in-
» vention, & la dépense d'avoir des pou-
» tres assez grandes, ou assez fortes pour
» de tels bâtimens, & le péril de les voir
» s'affaïser, & même rompre après fort
» peu de durée. »

Cette description de la Salle des Ma-
chines du Palais des Thuilleries est cu-
rieuse pour les personnes qui sçavent
l'architecture, mais elle ne satisferoit
peut-être pas un Lecteur, qui souhaite
qu'on lui représente ce qui peut fraper
sa vûe du premier abord. Nous allons le
satisfaire, en rapportant une autre des-
cription de la même Salle, qui est à la
tête du Programme *in-4^o*. du Ballet de
Pſiché.

« Le lieu destiné pour la représenta-
» tion, & pour les Spectateurs de cet
» assemblage de tant de magnifiques di-
» vertissemens, est une Salle faite exprès
» pour les plus grandes Fêtes, & qui
» seule peut passer pour un très-superbe
» Spectacle. Sa longueur est de quarante
» toises; elle est partagée en deux par-
» ties, l'une est pour le Théâtre, &
» l'autre pour l'assemblée. Cette dernière
» partie est celle que l'on voit la pre-
» miere; elle a des beautés qui amusent
» agréablement les regards, jusques au

1671.

» moment où la Scene doit s'ouvrir. La
» Face du Théâtre, ainsi que les deux
» retours, est un grand ordre Corin-
» thien, qui comprend toute la hauteur
» de l'édifice. On entre dans le Parterre
» par deux portes différentes, à droite &
» à gauche. Ces Entrées ont des deux
» côtés des Colonnes sur des pedestaux,
» & des Pilastres quarrés, élevés à la
» hauteur du Théâtre : on monte en-
» suite sur un haut dais, réservé pour les
» places des Personnes Royales, & de
» ce qu'il y a de plus considérable à la
» Cour. Cet espace est bordé d'une ba-
» lustrade pardevant, & de degrés en
» amphitéatre tout à l'entour : des co-
» lonnes posées sur le haut de ces degrés,
» soutiennent des Galleries, sur les-
» quelles, entre les Colmones, on a placé
» des balcons qui sont ornés, ainsi que
» le plafond, & tout ce qui paroît dans la
» Salle, de tout ce que l'Architecture, la
» Sculpture, la Peinture, & la Dorure,
» ont de plus beau, de plus riche & de
» plus éclatant. »

Cette Salle ne servit qu'aux représen-
tations que le Roy fit faire de la Tragi-
Comédie de Psiché, après lesquelles elle
fut abandonnée jusqu'en 1716. qu'on
l'a raccommoda, pour les Ballets qui y
furent exécutés. Nous en parlerons sous

cette même année. Revenons à la Pièce qui fait le sujet de cet Article.

1671.

« Dans *Psiché*, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir sacrifier la régularité de la conduite, à des ornemens accessoires. Pressé par les ordres du Roy, qui ne lui donnerent pas le temps d'écrire sa Pièce en entier, il eut recours au grand Corneille, (a) qui voulut bien s'assujettir au plan de Moliere. Les grands hommes ne sauroient être jaloux. Quinault composa les paroles Françaises, qui furent mises en Musique par Lully. La magnificence Royale que l'on étala dans la représentation, & le concours des Auteurs illustres dont les talens s'étoient réunis

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(a) « (Moliere) ne put faire que le premier Acte, la première Scène du second, & la première du troisième, (& les vers qui se récitent dans le Prologue.) Le temps pressoit, Pierre Corneille se chargea du reste de la Pièce; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre, & ce génie mâle, que l'âge rendoit sec & sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de *Cinna* fit à l'âge de 67. ans, (il falloit dire 65. ans, car Corneille étoit né en 1606.) cette déclaration de l'Amour à *Psiché*, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au Théâtre. Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lully composa les airs, (& les paroles de la plainte Italienne.) *Psiché* n'est pas une excellente Pièce, & les derniers Actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense Royale qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ses défauts. »

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1671.

» pour exécuter plus promptement les
 » ordres de Louis XIV. ajoutèrent un
 » nouveau lustre à cette Pièce , qui sera
 » toujours célèbre par un grand nombre
 » de traits ; & sur-tout par le tour neuf
 » & délicat de la déclaration de l'A-
 » mour à Psiché. »

Nous terminons cet article par les
 noms des personnages qui ont récité ,
 dansé & chanté , dans Psiché , Tragi-
 Comédie-Ballet.

Acteurs du Prologue.

Flore , *Mademoiselle Hylaire*. Ver-
 tumne , Dieu des Jardins , *Monfieur de*
la Grille. Palémon , Dieu des eaux ,
Monfieur Gaye. Venus , *Mademoiselle de*
Brie. L'Amour , *la Thorilliere le fils*. Les
 deux Graces , *Mesdemoiselles de la Tho-*
rilliere & du Croisy. Nymphes de la suite
 de Flore , chantantes , *Mademoiselle*
Desfronteaux ; *Messieurs Gingan , cadet ,*
Langeais , Gillet , Oudot & Jannot.
 Quatre Silvains de la suite de Vertumne ,
 dansans , *Messieurs Chicanneau , la Pier-*
re , Favier & Magny. Driades de la suite
 de Vertumne , *Messieurs de Lorge , Bon-*
nard , Chauveau & Favre. Silvains chan-
 tans , *Messieurs le Gros , Hedouin , Beau-*
mont , Fernon l'ainé , Fernon le ca-
det , Rebel , Serignan , & le Maire.

Dieux des Fleuves de la suite de Palémon, dansans, *Messieurs Beauchamps, Mayeu, Desbrosses & Saint-André, cadet.* Dieux des Fleuves, chantans, *Messieurs Bony, Estival, Dom, Gingan l'ainé, Morel, Deschamps, Bernard, Rossignol, Beaumavielle & Miracle.* Nayades, *Messieurs Thierry, la Montagne, Mathieu, Perchot, Pierrot & Renier.* Amours de la suite de Venus, dansans, *Thorillon, Barailton, Pierre Lionnois, Maugé, Dauphin & Duchesne.*

1671.

Acteurs de la Tragie-Comédie de Psiché.

L'Amour, *le Sieur Baron.* Psiché, *Mademoiselle Moliere.* Deux sœurs de Psiché, *Mesdemoiselles Marotte & Beauval.* Le Roy, pere de Psiché, *le Sieur de la Thorilliere.* Son Capitaine des Gardes, *le*

Sieur Chateaufneuf. Cléomene, }
Agénor, } Amans

de Psiché, *les Sieurs Hubert & Lagrange.*

Vénus, *Mademoiselle de Brie.* Deux

Graces, *les petites Demoiselles la Tho-*

rilliere & du Croisy. Deux petits Amours,

la Thorilliere le fils, & Barillonet. Un

Fleurve, *le Sieur de Brie.* Jupiter, *le Sieur*

du Croisy. Zéphir, *le Sieur Moliere.*

P R E M I E R I N T E R M E D E .

Femme désolée qui plaint le malheur de Psiché, *Mademoiselle Hilaire.* Deux

1671.

Hommes affligés, chantans, *Messieurs Morel & Langeais*. Hommes affligés, dansans, *Messieurs Dolivet, le Chancre, Saint André l'aîné, Saint André le cadet, la Montagne, & Faignard l'aîné*. Femmes défolées, *Messieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, & Girard*.

SECONDE INTERMEDE.

Vulcain, chantant, *le Sieur de la Forest*. Cyclopes dansans, *Messieurs Beauchamps, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert & Saint-André, cadet*. Fées dansantes, *Messieurs Noblet, Magny, Delorge, Lestang, la Montagne, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, & Vaignard l'aîné*.

TROISIÈME INTERMEDE.

Un Zéphir chantant, *le Sieur Jannot*. Deux Amours chantans, *Messieurs Renier & Pierrot*. Zéphirs dansans, *les Sieurs Bouteville, Des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pecourt, du Mirail, & Lestang le jeune*. Amours dansans, *M. le Chevalier Pot, les Sieurs Roüillant, (Bouillard) Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Dalusseau, Vitrou, & la Thoritliere fils*.

QUATRIÈME INTERMEDE.

1671.

Furies dansantes, *les Sieurs de Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, Joubert, Lestang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.* Lutins faisant des sauts périlleux, *les Sieurs Cobus, Maurice, Poulet & Petit-Jean.*

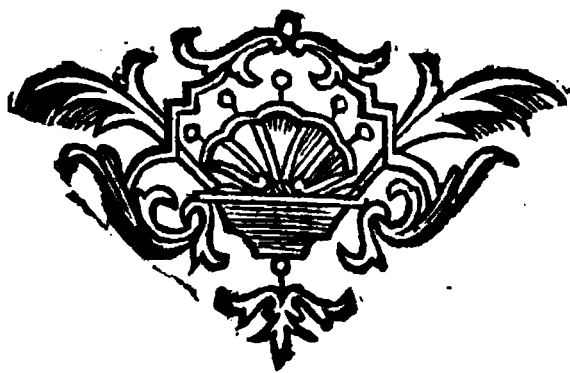
CINQUIÈME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.* Les Muses chantantes, *Mademoiselle Hylaire, Mesdemoiselles Desfronteaux, Mesdemoiselles Piesches sœurs, les Sieurs Gillet, Oudot, Henry, Hylaire, Descouteaux, & Piesche le cadet.* Arts travestis en Bergers galans, dansans, *Messieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbrosses, Lestang, Foignard l'aîné & Foignard le cadet.* Bacchus, *M. Gaye.* Silene, *M. Blondet.* Deux Satyres chantans, *les Sieurs de la Grille & Bernard.* Deux Satyres voltigeans, *les Sieurs Meniglaïse, & de Vieux-Amant.* Egypans dansans, *Messieurs Dolivet, Hidieux, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.* Menades dan-

1671.

santes, *les Sieurs Isaac, Paysan, Jottbert, Dolivet, Breteau & Desforges. Momus, le Sieur Morel. Polichinelles dansans, les Sieurs Manceau, Girard, Lavallée, Favre, Lefevre & la Montagne. Matassins dansans, les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer & Bureau. Mars, le Sieur Estival, Guerriers portant des enseignes, les Sieurs Beauchamp, Mayeu la Pierre & Favier. Guerriers portant des piques, les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny & Lestang. Guerriers portant des masses & des boucliers, les Sieurs Canut, la Haye, le Duc & Dubuiffon.*

La Tragi-Comédie de *Psiché* a été reprise plusieurs fois, mais la plus brillante de ces reprises est celle du Mardi premier Juin 1703. Nous en parlerons sous cette année.



LES AMOURS

1671.

DU SOLEIL;

*Tragédie en cinq Actes , & en vers ,
ornée de récits en Musique , & de
machines , avec un Prologue en vers
libres , par M. de VISÉ ,*

Représentée sur le Théâtre du Marais , au
commencement de Janvier.

A Vant de donner l'extrait de cette
Tragédie , voici celui de l'avis au
Lecteur qui la précède. On y trouve des
faits sur plusieurs ouvrages du même
genre , un détail curieux sur celui-ci , &
enfin l'apologie que l'Auteur en a fait lui-
même.

« Toute la France sçait que l'on a vû
» représenter sur le Théâtre du Marais
» des Pièces en machines , dont l'éclat &
» la magnificence ont fait quelquefois
» douter aux étrangers que des particu-
» liers eussent pû faire une si grande dé-
» pense. L'ANDROMEDE , (a) LA TOISON

(a) M. de Visé parle ici d'une reprise d'Andromede
de M. Corneille sur le Théâtre du Marais : & non de
sa première représentation qui fut donnée sur celui du
Petit-Bourbon.

1671.

» D'OR ET LA SÉMÉLÉ, sont les trois der-
» nieres Pièces de spectacle qui ayent
» paru sous ce superbe Théâtre. Ce n'est
» pas que depuis quelques années on n'en
» ait vû beaucoup dans le même lieu, aus-
» quelles on a donné le nom de Pièces de
» machines, bien qu'elles ne le méritaf-
» sent pas tout-à-fait. Celle des AMOURS
» DU SOLEIL ne doit pas être mise au
» nombre de ces dernieres, puisque ja-
» mais aucune Troupe du Marais n'a fait
» voir un si grand spectacle, & que celle
» qui l'occupe aujourd'hui a voulu mon-
» trer qu'elle étoit capable de soutenir
» une grande dépense, & faire en même-
» temps perdre le souvenir des dernieres
» Pièces qu'elle a représentées, qui ne
» pouvoient justement être appellées
» Pièces de machines, & à qui l'on n'a
» donné ce nom, qu'à cause de quelques
» ornemens qui les faisoient paroître
» avec plus d'éclat que les Pièces unies.
» Je crois que l'on ne doutera point de
» la grandeur du spectacle de celle des
» *Amours du Soleil*, puisqu'il y a huit
» changemens magnifiques sur le Théa-
» tre d'en-bas, & cinq sur celui d'en-
» haut, & que toutes ces superbes déco-
» rations sont accompagnées de vingt-
» quatre, tant vols que machines volan-
» tes ; ce qui ne s'est jamais vû en si grand

» nombre dans aucune Pièce. Les machi-
» nes sont considérables par trois choses,
» par leur grandeur, par la surprise des
» spectacles qu'elles produisent, & par
» l'invention : étant certain qu'on n'en a
» jamais fait qui ayent produit de pa-
» reils effets, & que l'on en voit plusieurs
» qui occupent toute la face du Théâtre.

M. de Vifé rapporte ensuite le pas-
sage du quatrième Livre des Métamor-
phoses d'Ovide, d'où le sujet de sa Pièce
est tiré, & continue ainsi... : « Tout cela,
» sans y rien ajouter ni diminuer, four-
» nit la matière d'un très-ample sujet.
» Aussi n'ai-je ajouté qu'un Prince Per-
» san, qui est amoureux de Leucothoé.
» J'ai pourtant (dit-il) évité deux choses,
» qui sont presque dans toutes les Pièces
» de machines, où il y a de semblables
» amans : je veux dire que je n'ai point
» fait de Scenes du Dieu avec son rival,
» & qu'Apollon ignore qu'il aime la Prin-
» cesse, & elle ne l'apprend elle-même
» que dans le cours de la Pièce. La se-
» conde chose que j'ai évitée, c'est de
» faire la Princesse promise à cet Amant
» par ses parens : de manière qu'il n'y a
» rien dans cette Tragédie qui ressemble
» à toutes les Pièces de spectacle que l'on
» a vûes, soit à l'égard du sujet, soit à
» l'égard des machines. Quoiqu'il soit or-

1671.

» dinaire de voir une Amante abandon-
» née, comme Clytie, la maniere hon-
» nête dont elle en use avec Apollon, ne
» laisse pas de faire voir quelque chose
» de nouveau dans son caractère. »

Non-content des louanges qu'il donne ici au Machiniste, l'Auteur entre dans un plus grand détail, dans l'argument du Prologue & de la Tragédie. Il a eu raison d'en agir ainsi : les machines & les décorations étoient autant admirables par la nouveauté que par le goût & l'exécution ; & d'ailleurs elles faisoient tout le mérite de l'ouvrage. On dit que la décoration de l'ancre du sommeil qui ouvroit le quatrième Acte, étoit des plus singulières, & qu'elle avoit été peinte par le Sieur *Prat*.

Apollon, amoureux de Leucothoé, quitte les neuf Sœurs, après leur avoir ordonné de chanter les exploits de l'heureux Monarque des Lys. L'Amour annonce à ce Dieu que Vénus irritée va traverser sa nouvelle flâme. Apollon, craignant peu ces menaces, s'éloigne au plus vite pour chercher la Princesse qu'il aime. C'est ainsi que finit le Prologue. Passons à l'examen de la Pièce.

Ce sujet, au reste si merveilleux, est par lui-même extrêmement triste, & des plus foible. Ajoutez à cela que l'Auteur
l'a

l'a présenté sans art : il a rempli ses actes des longues & ennuyeuses conversations d'Apollon , de ses deux Maîtresses , & de leurs confidentes. Vénus souleve le Ciel & les Enfers pour tirer vengeance d'Apollon : ce Dieu rit de sa vaine colere, cependant le pauvre Leucothoé , & Palmis sa confidente , sont agitées de continuelles frayeurs : elles ont cependant grand tort , les divinités célestes , & les puissances infernales ne sont faites que pour donner de l'emploi aux Machinistes , & amuser les yeux des Spectateurs. La fureur de Vénus ne pourtoit rien , sans la jalousie de Clytie , qui va découvrir à Orchame , pere de Leucothoé , son commerce avec Apollon. Dans son premier transport ce cruel Roy ordonne qu'on enterre la Princesse toute vive : Vénus presse l'exécution de cet Arrêt , & vient ensuite faire le récit de la funeste mort de la Princesse. Le Dieu du jour paroît enfin au milieu de son brillant Palais : il métamorphose sa Maîtresse chérie en arbre qui porte l'encens , & par compassion pour Clytie , il la change en tournesol. L'Amour termine la Pièce , & se présente pour faire ressouvenir Apollon que la prédiction qu'il lui a faite est accomplie , puisque Vénus est suffisamment vengée.

Nous ne voulons pas relever ce que

1671.

l'Auteur dit dans son avis du caractère de Theaspe, Prince Persan, qui aime Leucothoe avec tant de discrétion, qu'on ne peut s'en appercevoir : il tient si peu à l'action qu'on pourroit aussi le supprimer entierement sans qu'on s'en apperçoive. A l'égard de Clytie, l'Auteur a fait paroître bien peu de jugement en lui donnant un caractère *si honnête*, qu'elle ne pouvoit pas conserver jusqu'à la catastrophe.

Malgré ce que nous venons de dire, cette Tragédie eut, grace à ses agrémens, un grand succès dans sa nouveauté ; les Comédiens du Marais la reprirent l'hyver suivant, avec le même bonheur, & elle occupa encore deux mois leur Théâtre.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en trois Actes, en prose,
de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal,
le 24. May.

Mémoires sur
la vie & les
Ouvrages de
Moliere.

SI l'on faisoit grace au *sac ridicule* que l'on a si souvent critiqué après Despreaux, on trouveroit dans *les Four-*

beries de Scapin , des richesses antiques
 qui n'ont pas déplu aux modernes. (a)
 Plaute n'auroit pas rejeté le jeu même
 du fac , ni la Scene de la galere , recti-
 ficée d'après Cyrano , & se feroit recon-
 nu dans la vivacité qui anime l'intri-
 gue. Térence ne défavoueroit pas l'ou-
 verture simple & adroite de la Pièce ,
 * (nous ferons voir à la fin de cet ar-
 ticle que Moliere doit encore plus à
 Rotrou qu'à Térence , la premiere Sce-
 ne de sa Comédie.) Octave y fait redi-
 re à son Valet , ou plutôt repète lui-

1671.

* Voyez la
 premiere Sce-
 ne de l'An-
 drienne.

(a) « Si Moliere avoit donné la Farce des Fourbe-
 ries de Scapin , pour une vraie Comédie ; Des-
 préaux auroit eu raison de dire dans son art Poéti-
 que :

Vie de Mo-
 liere , avec
 des jugemens
 sur ses Ouvia-
 ges.

C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits ,
 Peut-être de son art eut remporté le prix ,
 Si moins ami du peuple , en ses doctes peintures ,
 Il n'eut pas fait souvent grimacer ses figures ,
 Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin ,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin ;
 Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe ,
 Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

On pourroit répondre à ce grand Critique que Mo-
 liere n'a point allié Térence avec Tabarin , dans ses
 vraies Comédies , où il surpasse Térence ; que s'il a
 déferé au goût du peuple , c'est dans les Farces ,
 dont le seul titre annonce du bas comique , & que
 ce bas comique étoit nécessaire pour soutenir son
 Théâtre. Moliere ne pensoit pas que les Fourberies
 de Scapin , & le Mariage forcé , valussent l'Avare , le
 Tartuffe & le Misanthrope , ou fussent même du même
 genre. De plus , comment Despréaux peut-il dire ,
 que Moliere : *Peut-être de son art eut remporté le*
prix ? Qui aura donc ce prix , si Moliere ne l'a
 pas ?

1671.

» même une nouvelle dont il est affligé ;
 » pendant que le Valet , comme un écho ,
 » la confirme par des monosyllabes. Té-
 » rence se retrouveroit encore dans la
 » Scene, où Argante, raisonne tout-haut,
 » tandis que Scapin répond sans être vu
 » ni entendu d'Argante pour instruire le
 » Spectateur de la fourberie qu'il médite.
 » Enfin , quoique les Valets , qui , comme
 » des Esclaves dans Plaute & dans Té-
 » rence , font l'ame de la Pièce , ne pro-
 » duisent pas un comique aussi élégant
 » que celui dont Moliere a le premier
 » donné l'exemple à son siècle , on ne
 » peut s'empêcher d'applaudir à ce comi-
 » que d'un ordre inférieur.

Vie de Mo-
 liere avec des
 jugemens sur
 ses Ouvrages.

» Moliere n'avoit pas fait scrupule d'in-
 » sérer dans sa Comédie des Fourberies
 » de Scapin , deux Scenes entieres du
 » *Pédant joué*, mauvaise Pièce de Cyrano-
 » Bergerac. (a) On prétend que quand
 » on lui reprochoit ce plagiarisme , il ré-
 » pondoit : *Ces deux Scenes sont assez*
 » *bonnes. Cela m'appartenoit de droit, il*
 » *est permis de reprendre son bien par tout*
 » *où on le trouve.*

(a) Par l'extrait du *Pédant joué* de Cyrano , Tome
 VIII. page premiere de cette Histoire , on verra que
 ce n'est que le fonds de ces deux Scenes que Moliere
 emprunta pour ses Fourberies de Scapin , & non le
 dialogue mot à mot , ainsi que ce passage semble le
 faire entendre.

En donnant l'extrait de *la Sœur*, Comédie de Rotrou, T.VI. p. 396. de cette Histoire, nous avons dit que la première Scene de cette Pièce est l'original sur lequel Moliere avoit composé la première Scene de ses Fourberies de Scapin. Pour prouver ce que nous avons avancé à ce sujet, il faut rapporter l'une & l'autre Scene. Nous commençons par celle de *la Sœur*.

1671.

L É L I E.

O fatale nouvelle ! & qui me désespère !
Mon oncle te l'a dit ? & le tient de mon
pere.

ACTE I.
SCENE I.
LÉLIE, ER-
GASTE,
Valet de Lé-
lie.

E R G A S T E.

Ouy.

L É L I E.

Que pour Eroxene , il destine ma foi,
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi ?
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polidore ?

E R G A S T E.

Je vous l'ai déjà dit , & vous le dis encore.

L É L I E.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'épouser dès ce soir ?

E R G A S T E.

Dès ce soir.

L É L I E.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte ?

E R G A S T E.

Sans feinte.

L É L I E.

Ah ! si d'amour tu ressentois l'atteinte,

1671.

Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent
si cher,

Et qu'avec tant de peine il se fait arracher.
Et cet avare Echo qui répond par ta bouche,
Seroit plus indulgent à l'amour qui me tou-
che.

E R G A S T E.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai
rapporté,
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté;
Que desirez-vous plus? &c.

Voici la Scène de Malice.

O C T A V E.

ACTE I.

SCÈNE I.

OCTAVE,

SILVESTRE,

Valet

d'Octave.

Ah! fâcheuse nouvelle pour un cœur amou-
reux! dures extrémités où je me vois réduit!
Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que
mon père revient?

S I L V E S T R E.

[Oui.

O C T A V E.

Qu'il arrive ce matin même?

S I L V E S T R E.

Ce matin même.

O C T A V E.

Et qu'il revient dans la résolution de me
marier?

S I L V E S T R E.

Oui.

O C T A V E.

Avec une fille du Seigneur Geronce?

S I L V E S T R E.

Du Seigneur Geronce.

OCTAVE.

1671.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, fait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah ! parle, si tu veux, & ne te fais point de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont, &c.

Moliere a encore fait usage de la troisième Scene du premier Acte de la Sœur. Lélie raconte à son ami Erasme, l'His-

1671.

toire de ses amours avec Aurélie , mais en amant passionné , qui s'arrête sur les petits détails de la passion. Ergaste s'impatiente & dit à son Maître :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours ,
Le jour achevera plutôt que ce discours :
Laissez-moi le finir avec une parole , &c.

La seconde Scene du premier Acte des *Fourberies de Scapin* , présente la même situation. Octave fait à Scapin , le récit de son aventure avec Hiaginte , & récite si longuement , que Silvestre lui dit :

S I L V E S T R E .

Si vous n'abrégez ce récit , nous en voilà jusqu'à demain. Laissez-moi le finir en deux mots , &c.

Cette comparaison des deux Scenes de la Comédie de *la Sœur* , de Rotrou , avec deux autres des *Fourberies de Scapin* , loin de faire tort à Moliere , doit faire sentir la finesse du goût de cet Auteur , & combien les plus foibles idées devenoient supérieures entre ses mains. On en peut dire autant des deux Scenes qu'il a prises dans *le Pédant joué* , de Cyrano Bergerac.



LES GRISETTES,

*Comédie en trois Actes & en vers ,
de M. de CHAMPMESLÉ , (a)*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Rien ne fait plus honneur à un Auteur qu'un pareil coup d'essai. Voici un genre de comique tout neuf, qui dans la suite est devenu extrêmement à la mode, peu propre à la vérité pour servir à la correction des mœurs, mais plein d'esprit & d'agrémens, par la nouveauté de l'intrigue, par les caractères, les situations, & les plaisanteries qui en naissent très-naturellement. Ajoutons encore que la Comédie des *Grisettes* a fourni l'idée du *Chevalier à la mode*, l'une des meilleures Pièces du Théâtre François, après celles de M. Moliere, & que cette même intrigue, réduite en un Acte, par M. de Champmeslé, sous le titre des *Grisettes*, ou *Crispin Chevalier*, est semblable, quant au fond, au *Dépit*, Comédie d'un Acte de M. du Fresny. Après avoir ren-

(a) On trouvera la vie de cet Auteur & Acteur, à la suite de sa Comédie du *Parisien*, sous l'année 1682.

1671.

du cette justice à l'Auteur, passons à l'examen de son ouvrage.

Le Chevalier Acaste, las des bonnes fortunes qui l'accablent à la Cour, veut essayer d'en chercher parmi la Bourgeoisie. Il jette les yeux sur les deux filles de M. Gripaut Procureur, & les cajole en même-temps, la cadette sous son propre nom, & l'autre en lui faisant accroire qu'il est le confident du Prince Alcidas, dont il sçait qu'elle est entêtée. Quelqu'habile que soit le Chevalier, on sent bien qu'il est difficile qu'il conduise cette intrigue sans contre temps. M. Gripaut se trouve fort mal à propos au moment qu'il veut parler à la cadette des deux sœurs.

ACTE I.
SCENE V.

LE CHEVALIER *apercevant Catho, qui s'en va, & courant après elle.*

Bon ! parbleu, la voilà seule fort à propos.

Bon jour, Mademoiselle. Hé de grace, deux mots:

D'où vient qu'elle me fuit ! Diable voilà son pere.

Fuyons : mais il m'a vu : que lui dire, & que faire ?

M. GRIPAUT.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

LE CHEVALIER *embarrassé.*

1671,

Je cherche une maison

M. GRIPAUT.

Quelle maison ?

LE CHEVALIER.

C'est-là . . . Comment est votre nom ?

M. GRIPAUT.

Je m'appelle Gripaut , pour vous rendre service ,

LE CHEVALIER.

Vous vous nommez , Monsieur , Gripaut sans artifice ?

M. GRIPAUT.

Oùi , Monsieur.

LE CHEVALIER,

Sans mentir ?

M. GRIPAUT.

Oùi , très-assurément.

LE CHEVALIER.

Parbleu , j'en suis bien aise.

M. GRIPAUT.

Et moi . . .

LE CHEVALIER.

Sans compliment ,

Couvrez-vous. Je venois . . . Sçavez-vous qu'on me nomme

Le Chevalier Acaste ?

M. GRIPAUT.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je suis Gentilhomme . . .

Noble

1671.

M. GRIPAUT.

Je le crois bien,

LE CHEVALIER.

Sincere, plein d'honneur,

Ardent.....

M. GRIPAUT.

Que vous plait-il de votre serviteur ?

LE CHEVALIER,

Je viens pour vous prier.....

M. GRIPAUT.

De quoi ?

LE CHEVALIER, *à part,*

De..... Que lui dire,

M. GRIPAUT.

Quoi ? Que m'ordonnez-vous ? Je suis prêt
d'y souscrire.

LE CHEVALIER.

Ma foi, pour vous parler avec sincérité,
J'ai peine à m'expliquer. Les gens de qualité..

M. GRIPAUT.

Je vous entens, Monsieur,

LE CHEVALIER.

Vous m'entendez ?

M. GRIPAUT.

Sans doute,

LE CHEVALIER.

De quoi veux-je parler ?

M. GRIPAUT.

Parlez, je vous écoute

LE CHEVALIER.

1671.

Mais vous sçavez pourquoi je viens?

M. GRIPAUT.

Je le sçais bien.

LE CHEVALIER.

Puisque vous le sçavez , je ne dirai plus rien.

M. GRIPAUT.

Vous me venez parler pour cette jeune fille?

LE CHEVALIER.

Où.

M. GRIPAUT.

Que l'on nomme la Comtesse de Frétille?

LE CHEVALIER.

Justement , c'est cela.

M. GRIPAUT.

Je l'ai vûe au Palais :

M'ayant dit que tantôt elle enverroit exprès ,

Chez moi , j'ai bien jugé que c'étoit vous.

LE CHEVALIER.

Moi-même.

M. GRIPAUT.

J'en ai bien vû, Monsieur , à cette peine extrême.

Que vous aviez , voulant vous expliquer à moi :

Car entre nous , la Dame est d'assez bas aloi :

Elle est un peu sujette à caution ?

LE CHEVALIER.

Qu'importe.

M. GRIPAUT.

Mais d'ordinaire enfin , pour des gens de la sorte ,

1671.

On ne peut s'employer , sans paroître interdit ,
Et sans.

LE CHEVALIER.

Monfieur Gripaut , vous avez de l'esprit ,
Je n'eusse jamais dit cela , je vous assure.

M. GRIPAUT.

Je le crois. Revenons à cette Créature.
Çà de quoi s'agit-il ? Parlez.

LE CHEVALIER *à part.*

Autre embarras !

Il s'agit... il s'agit... Ne le sçavez-vous pas ?

M. GRIPAUT.

Pas tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Hé... c'est... pour cette affaire...

M. GRIPAUT.

Quelle ?

Car j'en ai pour le moins trois ou quatre pour
elle..

LE CHEVALIER.

Malepeste !

M. GRIPAUT.

Est-ce celle où ces quatre Quidams
Etant chez elle , après plusieurs emportemens ,
Malgré l'humilité qu'elle leur fit paroître ,
La voulurent jeter vingt fois par la fenêtre ?

LE CHEVALIER.

C'est celle-là.

du Théâtre François. 151

M. GRIPAUT.

1671.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît,
Je m'en vais vous montrer en quel état elle est.

A peine M. Gripaut est parti, que Catho revient; Manon, son aînée, la surprend en conversation avec le Chevalier. La jalousie s'allume entre les deux sœurs, elles veulent rompre, menacent de tout découvrir à leur père, & enfin s'apaisent sur la menace qu'Acaste leur fait à son tour, de ne plus revenir dans la maison. Son effronterie le tire de cette affaire, une mauvaise excuse le débarrasse du Procureur, & il laisse ses filles dans les plus belles espérances. Dans le temps que Manon s'en entretient avec sa cousine Nanette, un Marquis, ami du Chevalier, vient de la part du Prince la déterminer à se rendre à ses vifs empressements.

NANETTE.

**ACTE II.
SCENE II.**

On vient. Qui cherchez-vous, Monsieur?

LE MARQUIS.

Mademoiselle

Manon.

NANETTE.

Vous voilà tout justement devant elle.

MANON.

A qui souhaitez-vous parler, Monsieur?

N iv

1671.

LE MARQUIS.

A vous,

Mademoiselle.

M A N O N.

A moi ? Que voulez-vous de nous ?

LE MARQUIS.

Vous dire quatre mots ici ; Mademoiselle.

M A N O N.

Dites-les.

LE MARQUIS à Nanette.

Vous sortez : Qu'on me laisse avec elle.

M A N O N.

Que je demeure seule ici ?

LE MARQUIS à l'oreille.

Ne craignez pas :

C'est de la part....

M A N O N haut.

De qui ?

LE MARQUIS à l'oreille.

Du Prince Alcidas.

M A N O N.

Du Prince Alcidas ! Je vous demande excuse.

Ma Cousine , sortez : Ciel ! Que je suis confuse.

LE MARQUIS.

Ce Prince au Bal prit soin de vous examiner.
 Depuis qu'il vous a vûe encore à son dîner,
 Vous voyant de l'esprit , bien faite , vertueuse,
 Fort sage.....

M A N O N.

Ah ! point du tout , & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Il veut vous honorer, par un rare bonheur, 1671.
De toute son amour.

MANON.

Il me fait trop d'honneur.

LE MARQUIS.

Et de mille bienfaits surpassant votre attente,
Vous accabler. . . .

MANON.

Je suis sa très-humble servante.

LE MARQUIS.

Pour vous prouver l'amour qu'il sent pour
vos beaux yeux,
Il veut vous venir voir, ce soir, seul en ces
lieux.

Sans flambeaux, & sans suite, exprès il s'y
veut rendre,

Sans lumière, & sans suite, ayez soin de
l'attendre.

Cette proposition effarouche notre
Bourgeoise, qui se retranche sur les bien-
séances convenables au sexe.

LE MARQUIS.

Votre sexe a ses loix, j'en connois le pou-
voir :

Votre devoir consiste à refuser le nôtre ;

Vous le faites fort bien.

MANON.

Vous, faites-vous le vôtre ?

1671.

Si le mien me défend de vous rien accorder ;
Le vôtre n'est-il pas de me persuader.

.....
Ce oui que l'on demande , & dont mon cœur
souponne ,

Ainsi de but en blanc , dites , se doit-il dire ?

LE MARQUIS.

Oui , quand pour s'expliquer , il n'est que ce
moyen.

MANON.

Il est d'autres discours qu'on entend aussi
bien.

Tous ceux qui de l'amour savent un peu
l'usage ,

Jugent du mouvement du cœur par le visage ;
Et le trouble du mien..... la crainte..... l'em-
barras....

N'est-ce pas dire....

LE MARQUIS.

Quoi ?

MANON.

Ne m'entendez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Nullement.

MANON.

Ah ! quel homme !

LE MARQUIS.

Enfin ce qu'il désire.

S'achevera-t-il

MANON.

Oui , puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

Vous l'attendrez donc ?

1671.

MANON.

Où.

LE MARQUIS.

Je vais tout de ce pas

L'en avertir.

Le Chevalier vient ensuite faire compliment à Mademoiselle Manon, sur le bonheur qui l'attend, & feint d'être jaloux du Prince. (a) L'arrivée de M. Gripaut interrompt cette conversation ; Manon s'enfuit, mais Acaste reste, pour es-
suyer une Scene assez vive avec la Comtesse de Frétille, qui lui reproche de s'être servi de son nom. Quelqu'adresse qu'il

(a) ACTE II. SCÈNE V.

MANON au Chevalier.

Que dites-vous, Monsieur, de cet excès d'honneur ?
N'admirez-vous point. . . .

LE CHEVALIER.

Oui, j'enrage de bon cœur.

MANON.

Hélas ! pourquoi, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? C'est que j'enrage, &c.

MANON.

. Que voulez-vous, Monsieur ?
C'est un Prince.

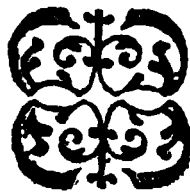
LE CHEVALIER.

Et cela fait toute ma douleur.

Ah ! s'il ne l'étoit pas. . . . Mais il l'est, c'est tout dire ;
J'en creve de dépit, j'en frémis, j'en soupire, &c.

1671.

fasse ici paroître, le Procureur en apprend assez pour voir qu'on cherche à le tromper. Malgré ce contre-temps, le Chevalier se flatte d'avoir pris des mesures si justes, qu'avant l'éclaircissement, l'une ou l'autre des sœurs ne peut éviter d'être la dupe, & se trouve avec la même assurance au rendez-vous qu'il a avec elles. Comme ceci se passe dans l'obscurité, le Chevalier qui ignore que le Procureur est en embuscade, s'adresse à lui, croyant parler à l'une de ses filles. Manon & Catho, trompées également, donnent la main à M. Cauclet Marchand, & à M. Pindare Apotiquaire, que M. Gripaut leur destine pour époux. Chacun reconnoît son erreur lorsque la lumière paroît. Le Chevalier sort en menaçant de passer son épée à travers le corps du premier qui fera le moindre mouvement; & les deux gendres prétendus, témoins de cette aventure, se retirent sans vouloir conclure leurs mariages.



LES GRISSETTES

O U

CRISPIN CHEVALIER, (a)

*Comédie en un Acte , & en vers ,
de M. de CHAMPMESSÉ.*

Cette Comédie est pour le fonds de l'intrigue , & les principaux incidens semblable à la précédente. Dans celle-ci, c'est Crispin , Valet du Chevalier , qui par le conseil de Martine , Servante de M. Griffaut Procureur , fait l'amour à ses deux filles Isabelle & Angélique. ; à la première , sous le nom du Prince de Chimere , & à la seconde , sous celui du Chevalier Crispin. (b) Le dénouement est presque mot pour mot le même

(a) *Les Grisettes* en trois Actes parurent en 1671. Le Privilège, accordé au Sieur de Champmessé , est du 3. Novembre de la même année. *Les Grisettes* ou *Crispin Chevalier* , Comédie en un Acte , n'ont été imprimées qu'en 1673. on s'est servi du même Privilège.

L'Auteur des Recherches sur les Théâtres de France , confond ces deux Pièces , & ne rapporte que le titre *des Grisettes* ou *Crispin Chevalier* , qu'il dit en trois Actes , 1671. Ces petites fautes échappent ordinairement , lorsqu'on travaille sans réflexion , & qu'on ne veut pas prendre la peine de vérifier sur les originaux.

(b) On peut conjecturer que l'Auteur , en mettant sa Pièce en un Acte , & choisissant Crispin pour son prin-

1671.

que celui des Grisettes en trois Actes. Le
voici.

SCENE XVIII. & dernière.

ISABELLE , ANGELIQUE , GRIF-
FAUT, CRISPIN, COCLET, PRU-
NEAU, MARTINE.

ISABELLE à Martine , à l'entrée.

.... Quoi , mon Prince est ici , laisse nous :
Amour, fait succéder cet heureux rendez-vous.

Le principal personnage , a voulu rendre l'action plus vive , &
jetter la bassesse de la fourberie , sur le compte d'un
Valet. Nous ajoutons la Scene de Crispin avec le Pro-
cureur , que le Lecteur peut comparer avec la cinquième
du premier Acte des Grisettes , dont nous avons ci-dessus
rapporté l'extrait.

S C E N E I I.

M. GRIFFAUT , CRISPIN , MARTINE.

GRIFFAUT à Martine.

Que faites-vous ici ? Quel est cet homme-là ?
Toujours avec quelqu'un je vous trouve , ma mie ,
Et de je ne sçais qui ma raison est remplie.

MARTINE.

Parlez bas. C'est un homme , ici qui vient exprès ,
Pour mettre entre vos mains , dit-il , un grand procès.

GRIFFAUT.

Qui l'auroit cru , voyant cette mine affamée !
à Crispin.

Que voulez-vous de moi , Monsieur ?

CRISPIN.

La renommée
Qui rend justice aux gens de mérite , & d'honneur ,
M'a dit... que vous étiez , Monsieur, ... un Procureur.

GRIFFAUT.

Grace à Dieu , je le suis , mais plein de foi : j'absorbe
La chicanne aux procès.

CRISPIN.

L'honnête homme !

MARTINE,

A la robe

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occasion est
belle.

1671.

ANGÉLIQUE.

St ?

PRUNEAU, *Apotiquaire.*

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET, *Marchand.*

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGÉLIQUE.

C'est lui.

ISABELLE.

C'est lui.

CRISPIN.

C'est elle.

On se voit : ces lambeaux, signes de pauvreté,
Sont d'illustres témoins de son intégrité.

GRIFFAUT.

à *Martine*, à *Crispin*.

Passons. . . . Venons au fait. Dites-moi votre affaire.

CRISPIN.

Mon affaire est, Monsieur, . . . : une affaire. . . assez
claire,

Mais pourtant embrouillée en de certains endroits. . . .

Excusez les sanglots qui me coupent la voix.

Hélas ! je suis un pauvre Orphelin sans malice,

Qui vient par votre organe implorer la justice.

ISABELLE prenant Coclet.

1671.

Est-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons. Oüi.

Un jour a mis mon pere , & ma mere au cercueil ,
 Pour eux , d'un feu l'habit je porte un double deuil ,
 Ce n'est pas encor tout. Je suis sous la tutelle
 D'un vieux parent maudit , dont l'avarice est telle ,
 Que je n'en puis tirer un seul sou de mon bien.

GRIFFAUT.

Ces Tuteurs, la plupart du temps , ne valent rien ,
 Que dit-il , pour frustrer ainsi votre héritage !

CRISPIN.

Il dit que. . . .

GRIFFAUT.

Quoi !

CRISPIN.

Que. . . .

GRIFFAUT.

Hem ?

CRISPIN.

Je ne suis pas en âge.

GRIFFAUT.

N'y seriez-vous pas ?

CRISPIN.

Non , il s'en faut quelques mois ;

A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat ?

GRIFFAUT.

Martine , à ce minois ,

Dirois-tu que Monsieur ne serois pas en âge.

MARTINE.

Il porte quarante ans , au moins , sur son visage.
 Voyez la barbe.

CRISPIN.

Bon la barbe ne fait rien

A l'âge. Dans mon sang , c'est un droit ancien ,
 La barbe en ma famille avant l'âge est venue ;
 Mon pere étoit barbu , ma mere étoit barbuë ,
 Mes tantes , mes cousins , mes oncles , mes neveux ,
 L'étoient tous comme moi ; moi je le suis comme
 eux.

ISABELLE

du Théâtre François. 161

I S A B E L L E *lui prenant la main.*

1671.

C'est donc vous , Monseigneur ?

Votre Altesse me fait aujourd'hui trop d'honneur ?

Je ne mérite pas cet excès de tendresse.

A N G É L I Q U E.

Est-ce vous ?

P R U N E A U *bas.*

Oùi , c'est moi.

A N G É L I Q U E.

Vous voyez ma foiblesse ;

Chevalier , je reviens , mais soyez sage.

G R I F F A U T.

Je ne puis revenir encor de ma surprise ,
Qu'entens-je ? être mineur ayant la barbe grise !
Vous ?

C R I S P I N.

Oùi , vous dis-je , à peine ai-je vingt-cinq ans ;
Je suis si jeune encor , qu'il me manque des dents !
Voyez.

G R I F F A U T *à Martine.*

Pour les discours , je n'ai point de croyance.

M A R T I N E.

Il vous fera beau voir , plaidant à l'Audience ,
Prendre la cause en main de ce jeune Barbon.

G R I F F A U T.

On se rira de moi , Martine.

M A R T I N E.

Pourquoi ! Bon ?

S'il est fou , c'est sur lui que la risée éclate ;
Allez , à cela près , qu'il vous graisse la patte.

G R I F F A U T *à Crispin.*

Fort bien. Que voulez-vous qu'on demande au
Tuteur ?

C R I S P I N.

Qu'il me donne de quoi m'entretenir , Monsieur.

Tome XI.

O

1671.

CRISPIN s'adressant à Griffaut.

HOLA,

Où diable êtes-vous donc , la Belle ? Ah ! vous voilà !

G R I F F A U T.

Ah ! vous avez raison.

C R I S P I N.

La demande est honnête.

G R I F F A U T.

Il vous faut présenter demain une requête ,
 A ce qu'il soit permis de le faire assigner ;
 Nous le ferons ensuite aisément condamner ,
 A vous fournir , pour vivre une somme honorable.

C R I S P I N.

C'est fort bien dit.

G R I F F A U T.

Martine , apportez-moi ma table.

C R I S P I N.

Est-ce pour la requête ?

G R I F F A U T.

Où , je vais la dresser.

C R I S P I N.

Faites de votre mieux.

G R I F F A U T.

Vous le pouvez penser.

Mais mettez. . . .

C R I S P I N.

Hem ?

G R I F F A U T.

Mettez. . . .

C R I S P I N à *Martine*.

Dis-moi , que veut-il dire ?

Martine ?

M A R T I N E.

Il dit qu'il faut lui donner de quoi fric.

C R I S P I N.

Ho ! je n'avois pas mis cela dans mon marché.

M A R T I N E.

Il en faut bien sortir ; ne fais point l'empêché .
 Crois-moi , donne un écu.

du Théâtre François. 183

Digne objet de mes vœux. Pour vous prou-
ver ma flamme ,

1671.

Je vous donne à présent , & mon corps , &
mon ame ;

C R I S P I N donne , un écu , & le Procureur l'ayant
soulé , le serre.

C'est un écu frélote.

Fort bien.

G R I F F A U T.

Mettez.

C R I S P I N.

Martine , il en demande encore.

M A R T I N E.

Hé bien , donne.

C R I S P I N.

Tenez.

G R I F F A U T.

Mettez.

C R I S P I N.

Il y va dru.

M A R T I N E.

Patience.

C R I S P I N.

Cela ne sort pas de ton crû ,

On le voit ; que d'argent ! Peste.

M A R T I N E.

Un bon mariage

Vous payera tout :

G R I F F A U T.

Mettez.

C R I S P I N.

Ah ! le goulû ! j'enrage.

G R I F F A U T.

Mettez.

C R I S P I N.

Je n'en ai plus , Monsieur , d'homme d'honneur.

G R I F F A U T.

Je dis que vous mettez , votre chapeau , Monsieur.

C R I S P I N.

Ce n'est que cela.

G R I F F A U T.

Non.

O ij

1671.

Dans ma Principauté , prêt à vous épouser ; —
Je veux vous enlever ; permettez qu'un bai-
ser.

C R I S P I N.

Ma main est un peu prompte.

Mais rendez donc l'argent.

G R I F F A U T.

Je vous en tiendrai compte.

Comment vous nommez-vous ?

C R I S P I N.

Crispin.

G R I F F A U T.

Votre métier ?

C R I S P I N.

Chevalier.

G R I F F A U T.

Chevalier Crispin !

C R I S P I N.

Non , Chevalier

De Malthe. Notre race est fertile en grands hommes ;
Depuis mille ans , neuf mois , & cinq jours , nous le
sommes

De pere en fils.

G R I F F A U T à *Martine*.

Martine , il est fou.

M A R T I N E.

Je le croi

Mais il a de l'argent , qu'importe.

C R I S P I N.

Achevez-moi ,

J'ai hâte , il faut que j'aille au logis voir mon Maître.

G R I F F A U T.

Votre Maître ?

M A R T I N E bas à *Crispin*.

Étourdi , que lui fais tu connaître ?

G R I F F A U T.

Vous servez donc ?

C R I S P I N.

Moi ? Non. . . . Vous le pouvez penser ;

Le Maître dont je parle est. . . est un Maître à danser ,

Qui me montre

G R I F F A U T.

Au Théâtre François. 185

PRUNEAU ouvrant sa lanterne sourde ,
& découvrant la lumière.

1671.

Ha ! ha !

ISABELLE appercevant Coclet.

Ho ! ho !

ANGÉLIQUE appercevant Pruneau.

Hé ! hé !

COCLET.

Hi ! hi !

PRUNEAU.

Hon ! hon ! la belle ;

Vous voilà bien camuse.

ISABELLE.

Ah ! fortune cruelle !

MARTINE bas à Crispin.

Fort bien.

CRISPIN bas à Martine.

Oh ! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUT.

Comment votre Tuteur a-t-il nom ?

CRISPIN.

Il s'appelle. . .

Mon Tuteur.

GRIFFAUT.

Dites-moi son véritable nom ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus , c'est un nom bas Breton ;

Que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire.

Est-il besoin qu'il soit couché dans ce grimoire ?

GRIFFAUT.

Où.

CRISPIN.

Je vais le savoir , & le mettre en écrit.

De peur de l'oublier.

GRIFFAUT.

Allez , c'est son bien dit.

1671.

GRIFFAUT à Crispin.

Je vous tiens , j'en tiens , Monsieur le
suborneur.

PRUNEAU, après avoir regardé Crispin.

Comment ! C'est le valet d'un fort homme
d'honneur ,

Qui m'a depuis six mois donné la chalandise ;
Il porte le flambeau quand je le clistérise.

GRIFFAUT.

C'est mon homme au Procès : c'est un jeune
Barbon

* Voyez la
Note ci-dessus,
pages 160. &
suivantes.

Qui n'étoit pas en âge.*

CRISPIN.

Il est vrai , mais pardon ;

Vos filles , plus que moi , sont causes du mystère ,

Près de l'une j'étois le Prince de Chimere ;

Près de l'autre j'étois le Chevalier Crispin.

Je ne suis qu'un Valet , je le confesse enfin ,

Mais plus homme de bien que l'on ne peut
comprendre ,

Ayant appris , Monsieur , qu'il vous falloit un
gendre ,

Je viens m'offrir à vous , pour avoir ces hon-
neur.

GRIFFAUT.

Qui moi ! j'accepterois pour gendre un fu-
borneur ,

Un Valet , un coquin , etc. . . .

CRISPIN.

1671.

Vous n'avez qu'à dire ,
Cela ne vous plaît pas ! Hé bien , je me retire.
Le mal n'est pas grand. *Il s'en va.*

PRUNEAU.

Quoi ! vous le laissez aller ?

GRIFFAUT.

Ce sont de ces affronts qu'il faut dissimuler.
Croyez-moi ; leur éclat est nuisible aux familles.
Il tomberoit sur vous , ainsi que sur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous ? Quoi ! vous croyez achever ?

GRIFFAUT.

Pourquoi non ?

COCLÉT *bégayant.*

Nous... nous , pourrions..... mar.... chant....
sur... les... pas.... d'Actéon ,
A... avoir ce.... mal ?

GRIFFAUT.

Messieurs , je n'ai qu'un mot à dire :
Le contrat est signé , cela me doit suffire ;
Il faut sur cet hymen accomplir nos souhaits ,
Ou contre un Procureur intenter un procès.

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous ? Achévens tout à
l'heure ;
J'aimerois encor mieux vous épouser , je
meure.

COCLÉT.

Moi.... moi.... pareil....lement.

3671.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU à *Angélique*

Donnez la main.

ANGÉLIQUE.

O Ciel !

COCLET à *Isabelle*.

Allons la Belle.

ISABELLE.

Hélas !

LES QUI PRO QUO,

O U

LE VALET ÉTOURDI,

Comédie en trois Actes, & en vers ;
de M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théâtre du Marais.

VOici sans contredit la meilleure Pièce de M. Rosimont. Un Valet qui veut servir son Maître, & gagner ses bonnes grâces, & qui par ses étourderies le jette continuellement dans des embarras, dont il a bien de la peine à se tirer, est un personnage très-propre à mettre au Théâtre. Cette idée est heureusement imaginée, mais mal remplie par l'Auteur. Oronte

a grand tort de se fier à ce Valet, plus balourd qu'étourdi : d'ailleurs trop intéressé & capable de trahir son maître par l'espoir d'une récompense assez modique.

Oronte reçoit une Lettre de la part de Clarice sa maîtresse : il en est si satisfait, qu'il fait aussi-tôt présent d'une bague à Cliton son Valet qui en a été le porteur. Fabrice, camarade de Cliton, envieux de son bonheur, va trouver Clarice, espérant en obtenir aussi une Lettre qui lui vaudra une pareille récompense. Cette belle, qui a entendu dire que le pere d'Oronte veut le marier avec Léonor, interroge ce Valet. La jalousie lui fait prendre les civilités que son amant a été obligé de faire à Léonor pour des témoignages de tendresse : pleine de cette idée, elle le croit infidèle, & lui écrit en conséquence une lettre très-vive. Fabrice, qui en ignore le contenu, s'en charge avec plaisir. Nerine, suivante de Léonor, lui en remet une autre de la part de sa Maîtresse. Avec ces deux Lettres, Fabrice vient joyeusement trouver Oronte, qui, après la lecture de la première, lui applique un soufflet pour sa peine. Ce pauvre garçon s'excuse de son mieux, & Oronte, persuadé de son innocence, lui remet les Lettres qu'il écrit en réponses. On se doute bien que le Valet va faire ici

1671.

quelque étourderie. Cela ne manque pas d'arriver. Les Lettres tombent , Fabrice se méprend , & porte à Clarice la Lettre destinée à Léonor , & à Léonor celle qu'on lui a ordonné de rendre à Clarice. Ce Qui pro quo acheve de brouiller Oronte avec sa Maîtresse : il veut se venger de Fabrice , Timante , Amant de Léonor , & Cliton se trouvent-là fort à propos pour lui sauver la vie. Ce dernier se flatte de raccommoder la chose. Il s'agit de désabuser Clarice , & de lui faire connoître que la colere où elle est , n'a d'autre fondement qu'un mal entendu , occasionné par la mal-adresse de Fabrice ; mais le plus difficile est le moyen de dégouter Léonor. Cliton en vient à bout , en lui faisant accroire que son Maître est accablé d'infirmités , & a tous les vices imaginables. Fabrice , qui voit que Cliton reçoit une récompense , pour avoir dit beaucoup de sottises de son Maître , voulant en mériter une plus grande , renchérit encore dans le portrait affreux qu'il fait d'Oronte à Geraсте , pere de Clarice. Ce discours fait une telle impression sur l'esprit du bon homme , qu'il rompt dès ce moment les engagemens qu'il avoit pris au sujet du mariage de Clarice. Oronte au désespoir chasse Fabrice , & lui défend de se présenter jamais devant lui.

Pour dernière ressource, Cliton conseille à son Maître d'enlever Clarice, puisqu'il ne peut l'obtenir du consentement du père. Fabrice, qui étoit caché, entend ce projet; & s'imaginant rentrer dans les bonnes grâces d'Oronte, en le servant malgré lui, court d'office avertir Lisette, suivante de Clarice, qu'elle & sa Maîtresse soient prêtes lorsque son Amant viendra pour les enlever.. Comme cette action se passe de nuit, Fabrice ne s'apperçoit pas qu'il parle à Geraſte. Ce vieillard, apprenant ce qui se trame, fait trouver un Commissaire & des Archers qui se saisissent d'Oronte. Géraſte le fait relâcher aussitôt qu'il reconnoît que tout le mal qu'on lui a dit de ce jeune homme est une pure calomnie, & consent à son mariage avec Clarice. Timante épouse Léonor, & tous les personnages sortent contents, à l'exception de Fabrice que l'on renvoye comme un coquin indigne de pardon.



1671.

LE MARIAGE

SANS MARIAGE,

*Comédie en cinq Actes , & en vers ,
par M. MARCEL , **

* Cet Auteur nous est absolument inconnu.

Représentée sur le Théâtre du Marais.

SI le titre n'indiquoit le lieu où cette Comédie a été jouée , nous pourrions douter si elle l'a jamais été. C'est un ouvrage très-foible , sans conduite , sans caractères , & extrêmement contraire aux mœurs. Nous voulons croire , (puisque l'Auteur l'assure) qu'il a pû faire plaisir à ceux qui connoissoient le personnage qu'on vouloit y jouer ; (a) mais , excepté

(a) « Vous me fîtes la grace de me témoigner ,
(c'est l'Auteur qui parle dans son Epître dédicatoire ,)
» que le style ne vous en déplaisoit pas , & qu'il y avoit
» même quelques endroits plus que médiocrement bien
» écrits , dans le comique , & dans le sérieux galant.
» Je n'eus pas besoin de vous expliquer mon dessein :
» Vous jugeâtes d'abord , que si je n'avois pas suivi
» cette mode nouvelle , qui s'introduit de faire la Co-
» médie toute plaisante , j'avois affecté ce mélange pour
» m'instruire de ce que dans la suite , je pouvois atten-
» dre de l'un & de l'autre. Outre que le sujet étant de
» soi très-délicat , & très-particulier , je n'avois osé le
» pousser jusqu'où j'aurois pû , pour faire rire , sans
» le tourner en Farce , & en faire quelque chose de
» pire. . . . Je me flatte de n'avoir pas mal réussi , puis-
» que mon *Anselme* a pû vous divertir , & que ses

ce petit nombre , nous sommes persuadés que le surplus des Spectateurs a dû le trouver fort mauvais. Anselme , qui est , impuissant , voulant éprouver si sa femme Isabelle est sage , prie un de ses amis de feindre d'en être amoureux. Clotaire , c'est le nom de cet ami , y consent trop facilement pour son repos : Isabelle & lui , sans y penser , se laissent insensiblement engager dans un commerce de tendresse qui leur fait souhaiter plus d'une fois , qu'un heureux moment les délivre de ce jaloux. Gusman , Valet d'Anselme , leur en fournit le moyen , en leur découvrant l'infirmité naturelle de son Maître. Anselme , craignant que cette affaire éclatte à sa honte , consent de rompre son mariage à l'amiable. Fernand , frere d'Isabelle , profite de cette terreur pour le forcer à lui accorder sa sœur Aminte , dont il est amoureux. Lorette , suivante d'Isabelle , épouse Gusman , & Anselme quitte ces six personnes , en les donnant à tous les Diables.

1671.

» brusqueries ne ressembloient pas mal à l'original sur
» lequel je les ai copiées , & qui vous a fait rire tant
» de fois , dans le temps que je vous ai fait remarquer
» ses extravagances. »



1671.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

*Comédie en un Acte , en prose ,
de M. M O L I E R E ,*

Représentée à Saint Germain en Laye , au mois de Décembre , dans un divertissement en sept Actes , intitulé : *Le Ballet des Ballets* , & ensuite sans intermèdes , sur le Théâtre du Palais Royal le 8. Juillet 1672. (*Registre de Moliere.*)

Avertisse-
ment de la
Comédie de
la Comtesse
d'Escarbagnas , édition
in-12. Paris ,
1739.

“ **L** E Roy s'étant proposé de donner
„ un divertissement à MADAME , à
„ son arrivée à la Cour , choisit les plus
„ beaux endroits des ballets qui avoient
„ été représentés devant lui depuis quel-
„ ques années , & ordonna à Moliere de
„ composer une Comédie qui enchainât
„ tous ces morceaux différens de musi-
„ que & de danse. Moliere composa pour
„ cette fête , *la Comtesse d'Escarbagnas* ,
„ Comédie en prose , & une pastorale ; ce
„ divertissement parut à Saint Germain
„ en Laye au mois de Décembre 1671.
„ sous le titre de *Ballet des Ballets*.
„ Ces deux Pièces composoient sept Ac-
„ tes , qui étoient précédés d'un Prolo-
„ gue , & qui étoient suivis chacun d'un

du Théâtre François. 175

» intermède. La Comtesse d'Escarbagnas
» ne parut sur le Théâtre du Palais Royal
» qu'en un Acte, au mois de Juillet 1672.
» telle qu'on la joue encore aujourd'hui,
» & telle qu'elle est imprimée. Il y a ap-
»arence qu'elle étoit divisée d'abord en
» plusieurs Actes. Pour ce qui est de la
» Pastorale, il ne nous en reste que le
» nom des Acteurs, & des Comédiens qui
» la représentoient.

1671.

Acteurs de la Comédie.

La Comtesse d'Escarbagnas, *Mademoiselle Marotte*. Julie, *Mademoiselle Beauval*. Cléante, *le Sieur de la Grange*. Le petit Comte, fils de la Comtesse, *le Sieur Gaudon*. Bobinet, *le Sieur Beauval*. M. Tibaudier, Conseiller, *le Sieur Hubert*. M. Harpin, Receveur des Tailles, *le Sieur du Croisy*. Andrée, Suivante de la Comtesse, *Mademoiselle Bonneau*. Criquet, *le Sieur Finet*. Jeannot, *le Sieur Boulonnois*.

Acteurs de la Pastorale.

Une Nymphé, *Mademoiselle de Brie*. La Bergere en homme, *Mademoiselle Molier*. La Bergere en femme, *Mademoiselle Molier*. Un Berget amant, *le Sieur Baron*. Premier Pastre, *le Sieur Molier*. Second Pastre, *le Sieur la Tha-*

1671.

rillicre. Un Turc , le Sieur Moliere.

« Voici quel étoit l'ordre & la distribution des Actes & des Intermèdes de ce divertissement » (lorsqu'il fut représenté à Saint Germain en Laye.)

PROLOGUE.

Le Prologue réunissoit le premier Intermède des *Amans magnifiques*, avec les chants & les danses du Prologue de *Psiché*. Vénus , descendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la Comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

Premiere Acte de la Comédie.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte , qui fait le premier Intermède de *Psiché*.

Seconde Acte de la Comédie.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de la *Pastorale comique*, représentée dans la troisième entrée du *Ballet des Muses*.

Troisième Acte de la Comédie.

TROISIÈME INTERMEDE.

Combat des Suivans de l'Amour & des Suivans de Bacchus , qui fait le quatrième Intermède de *George Dandin*.

du Théâtre François. 177

Quatrième Acte de la Comédie.

1671.

QUATRIÈME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne , dansante & chantante , suivie de douze Egyptiens dansans , tirée de *la Pastorale Comique* , représentée dans la troisième entrée du *Ballet des Muses*.

Entrée de Vulcain , des Cyclopes , & des Fées , qui fait le second Intermede de *Psiché*.

Cinquième Acte de la Comédie.

CINQUIÈME INTERMEDE.

Cérémonie Turque du quatrième Acte du *Bourgeois Gentilhomme*.

Sixième Acte de la Comédie.

SIXIÈME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens , tirée du Ballet *des Nations* , représenté à la suite du *Bourgeois Gentilhomme*.

Entrée d'Espagnols , tirée du même Ballet des Nations.

Septième & dernier Acte de la Comédie.

SEPTIÈME ET DERNIER INTERMEDE.

Entrée d'Apollon , de Bacchus , de Mo-

1671.

Mémoires sur
la vie & les
Ouvrages de
Molière.

me & de Mars, qui fait le dernier Inter-
mède de Psiché.

„ La Comtesse d'Escarbagnas n'est
„ qu'une peinture simple des ridicules
„ qui étoient alors répandus dans la Pro-
„ vince, d'où ils ont été bannis, à mesure
„ que le goût & la politesse s'y sont in-
„ trodus. Les rôles de la Comtesse, de
„ M. Tibaudier, & de M. Harpin, sont
„ le germe de trois caractères que les Au-
„ teurs comiques ont depuis si souvent
„ traités & développés sur le Théâtre.
„ Cette Comédie, suivie d'une *Pastorale*
„ *Comique*, dont il ne nous est resté que
„ les noms des personnages, parut dans
„ une fête que le Roy donna à MADAME,
„ à Saint Germain en Laye ; au mois de
„ Décembre 1671. les deux Pièces, divi-
„ sées en sept Actes, sans qu'on en con-
„ noisse la véritable distribution, y étoient
„ accompagnées d'intermèdes tirés de plu-
„ sieurs divertissemens qui avoient déjà
„ été représentés devant le Roy.

Nous croyons devoir finir cet article
par un fait qui regarde le *Martial*, Mar-
chand Gantier, dont parle la Comtesse
d'Escarbagnas ; mais pour épargner au
Lecteur la peine de chercher ce passage
dans la Pièce, nous allons le rappor-
ter ici.

Après que M. Tibaudier a lû ses vers,

le Vicomte dit , parlant à la Comtesse :

1671.

. . . . Je trouve ses vers admirables , & ne les appelle pas seulement deux strophes , comme vous ; mais deux épigrammes , aussi bonnes que toutes celles de *Martial*.

SCENE XVI.
de la Com-
tesse d'Escar-
bagnas.

L A C O M T E S S E .

Quoi ? *Martial* , fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fit que des gands ?

M. T I B A U D I E R .

Ce n'est pas ce *Martial*-là , Madame , c'est un Auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

Ce *Martial* , qui ne faisoit point de vers , étoit un Marchand Parfumeur , & joignoit à cette qualité , celle de Valet de Chambre de MONSIEUR. C'est Loret qui nous apprend cette anecdote , ainsi qu'une Fête singulière , qu'il donna en 1652. Voici le détail que Loret en donne.

Lettre en vers du 9. Novembre. 1652.

De Monsieur , un valet de chambre ,
Ce grand vendeur de musq & d'ambre ,
A sçavoir le Sieur *Martial* ,
Se voulant montrer jovial ,
Fit par pure réjouissance ,
Un Festin de rare importance ,
A douze de ses compagnons ;
Illec , on ne vit point d'oignons ,

1671.

Mais des muscades , des eaux d'anges ,
Des Orangers chargés d'Oranges ,
Et de très-excellents ragoûts ,
Qui flairoient mieux que des égoûts :
Mais la fine galanterie ,
Que j'eusse cent fois plus chérie ,
Que les plats les mieux apprêtés ,
Qu'on y voyoit de tous côtés ,
Fut , que douze charmantes filles ,
Jeunes , riantes & gentilles ,
Ayant toutes beaucoup d'appas ,
Vers le déclin dudit repas ,
D'une façon fort agréable ,
Servirent le désert sur table ;
Anis , sucres , pommes , biscuit ,
Bref , chacune porta son fruit ;
Après , laquelle gaillardise ,
Une musique assez exquise ,
De deux , ou trois , ou quatre chœurs ,
Ravit les ames & les cœurs ;
Ensuite , on bût à tasse pleine ,
La santé du Roy , de la Reine , *
Et de Monsieur , aussi d'Anjou ,
De la Cour le charmant bijou.
Ce fut chez Monsieur de Beliévre ,
Que cette bande gaye & mièvre ,
Vint , se rencontra , se rangea ,
Puis bût , chanta , dansa , mangea.

* La Reine-Merc.

BAJAZET,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le quatre ou le cinq Janvier.

LE succès de Bajazet ne fut point balancé, ainsi que l'avoit été celui de Britannicus; & cette Tragédie acheva d'assurer la réputation de son Auteur.

« * Les grands connoisseurs estimeront
 » toujours cette Pièce. Il n'en sera pas de
 » même peut être des médiocres Lecteurs.
 » Ils seront prévenus contre des Turcs
 » aussi polis que les Turcs de Bajazet;
 » mais pourquoi ne le seront-ils pas con-
 » tre des Payens tels que *Britannicus*,
 » *Alexandre* & *Andromaque*? C'est
 » qu'en général nous ne connoissons pas
 » aujourd'hui les Payens comme nous
 » connoissons les Turcs; & d'ailleurs il
 » n'y a pas contre les premiers une cer-
 » taine prévention désavantageuse que
 » deux Peuples contemporains se trou-
 » vent avoir l'un pour l'autre. On s'ima-
 » gine que des Turcs doivent être bar-
 » bares, farouches, cruels, & n'aiment
 » que le sabre à la main. On croit qu'ils
 » doivent parler autrement que nous;

* Remarques sur les Tragédies de Racine.

1672.

» peu s'en faut qu'on ne les prive de la
 » faculté de penser comme nous pensons.
 » Il est pourtant aisé de prouver que les
 » Turcs ont autant de délicatesse dans les
 » sentimens qu'aucun Peuple qu'il y ait
 » dans le monde. Quoi qu'il en soit, je
 » connois des Dames qui pleurent à Bri-
 » tannicus, mais qui se gardent bien de
 » pleurer à Bajazet, parce que ce seroit
 » peut-être le plus grand de tous les pé-
 » chés que d'oser pleurer pour l'infortune
 » d'un Turc; & quand ce ne seroit pas
 » un péché, elles ne le pleureroient point
 » encore, parce qu'un Turc, à ce qu'elles
 » croient, n'est pas fait comme un Fran-
 » çois. Plaisante prévention! aussi bien
 » fondée que celle de ces bons Catholi-
 » ques de Village, qui sont tous étonnés
 » de trouver des Huguenots faits comme
 » eux.

» Il faut avouer pourtant que les
 » mœurs de cette Pièce sont un peu trop
 » Françaises; (a) mais c'est un défaut qui

(a) « Bajazet aime tendrement, & cette passion lui
 » inspire des sentimens plus délicats que l'on n'en sup-
 » pose dans les Turcs; mais que l'on prenne bien garde,
 » ces sentimens sont toujours conformes au génie de sa
 » nation, & au milieu du raffinement que l'on y blâ-
 » me, on entretenoit certain air de férocité, qu'un
 » Poète moins habile que Racine, ne pouvoit pas attra-
 » per. *Bibliothèque Française des Livres nouveaux*, Tome
 premier pages 196 & 197.

» regne généralement dans les Pièces de
» Racine, & de nos Poëtes modernes. Ils
» font toujours parler les gens selon le gé-
» nie de notre Nation.

1672.

» Corneille s'est assez bien garanti de
» ces défauts ; mais les anciens l'ont mieux
» connu que nous. La regle demande-
» roit le tour d'esprit des Orientaux dans
» les caracteres des personages de Ba-
» jazet, & c'est ainsi que Quinte-Curce
» a fait parler les Ambassadeurs des Scy-
» thes, suivant le génie de leur Pays. »
Bajazet parut dans le temps que de Visé
commença son *Mercur Galant*, cet Au-
teur fut obligé de parler de la réussite de
cette Tragédie, mais ce fut d'une façon
qui marquoit l'envie qu'il portoit à la
gloire de ce grand Poëte, le Lecteur en
va juger. « * On représenta ces jours pas-
» sés sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-
» gogne, une Tragédie intitulée *Baja-*
» *zet*, & qui passa pour un ouvrage ad-
» mirable. Je crois que vous n'en doute-
» rez pas, quand vous sçauvez que cet
» ouvrage est de M. Racine, puisqu'il ne
» part rien que d'achévé de la plume de
» cet illustre Auteur. Le sujet de cette
» Tragédie est Turc à ce que rapporte
» l'Auteur dans sa Préface. (a) Voici en

* *Mercur*
Galant, Tom.
I. Lettre du 9.
Janvier 1672.

(a) De Visé ne cite la Préface de *Bajazet*, que par ironie, car cette Tragédie ne fut imprimée que quelques mois après sa première représentation.

1672.

„ deux mots ce que j'ai appris de cette
„ Histoire, dans l'Historien du Pays, par
„ où vous jugerez du génie admirable du
„ Poëte, qui, sans en prendre presque rien,
„ a sçu faire une Tragédie si achevée.

„ Amurat avoit trois freres, quand il
„ partit pour le siège de Babylone, il en
„ fit étrangler deux, dont aucun ne s'ap-
„ pelloit Bajazet; & l'on sauva le troi-
„ sième de sa fureur, parce qu'il n'avoit
„ point d'enfant pour succéder à l'Em-
„ pire Othoman. Ce Grand Seigneur me-
„ na dans son voyage sa Sultane favorite.
„ Le grand Visir qui se nommoit Mehe-
„ met Pacha, y étoit aussi, comme nous
„ voyons dans une relation faite par un
„ Turc du Sérail, & traduite en Fran-
„ çois par M. du Loir, qui étoit alors à
„ Constantinople. Ce fut ce grand Visir
„ qui commença l'attaque de cette fa-
„ meuse Ville vers le Levant, avec le
„ Gouverneur de la Grèce Aly Pacha, fils
„ d'Arlan, & l'Aga des Jannissaires avec
„ son Régiment. A son retour, il entra
„ triomphant dans Constantinople com-
„ me avoit fait peu de jours auparavant
„ le Grand-Seigneur son Maître. Cepen-
„ dant l'Auteur de Bajazet le fait demeu-
„ rer ingénieusement dans Constantino-
„ ple sous le nom d'Acomat, pour favori-
„ ser les desseins de Roxane qui se trouve
„ dans

» dans le Sérail de Byfance , quoiqu'elle
» fut dans le Camp de fa hauteffe , &
» tout cela pour élever à l'Empire Baja-
» zet , dont le nom eft très-bien inven-
» té. Le troifième frere du Sultan Amu-
» rat qui reftoit , & qui lui échapa , par
» les foins de leur commune mere , se
» nommoit Ibrahim , dont ce cruel Em-
» pereur eut la barbarie de fe vouloir dé-
» faire , dans l'extrémité de la maladie
» qui le fit mourir , à deffein (dit-on) de
» faire fon fuccesseur le jeune Mustapha
» Capoudan Pacha ; fon favori , à qui il
» avoit donné une fille unique qu'il avoit
» eu de la Sultane qu'il aimoit le plus. Je
» ne puis être pour ceux qui difent que
» cette Pièce n'a rien d'affez turc ; il y a
» des Turcs qui font galans , & puis elle
» plaît ; il n'importe comment , & il ne
» coûte pas plus quand on a à feindre ,
» d'inventer des caracteres d'honnêtes
» gens , & de femmes tendres & galan-
» tes , que ceux des barbares qui ne con-
» viennent pas au goût des Dames de ce
» fiécle , à qui fur toutes chofes il eft im-
» portant de plaire..... mais retournons
» à l'Auteur de Bajazet..... Je n'ai rien à
» vous dire de fon mérite ; il eft fi grand ,
» qu'on ne peut trouver de place fur le
» Parnaffe aujourd'hui digne de lui être
» offerte ; & fes amis le placent entre So-

1672.

» phocle & Euripide , aux Pièces duquel
 » il semble que Diogène Laërce veuille
 » nous faire entendre que Socrate avoit
 » la meilleure part des plus beaux en-
 » droits. Les Rivaux de cette Euripide
 » ou Socrate François, voudroient bien, je
 » crois, le voir où sont déjà ces grands
 » personnages Grecs, quand même la
 » mémoire devroit être aussi glorieuse,
 » que celle qu'ils ont méritée. »

Nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer la satire envenimée que renferme la fin de ce passage ; mais il est nécessaire de relever le trait historique de la vie d'Amurat : nous lui opposons le commencement de la Préface que M. Racine mit à la tête de sa Tragédie de Bajazet, ce morceau fera connoître le peu de bonne foi de M. de Visé, ou son ignorance dans l'Histoire des Turcs.

Préface de
 Bajazet.

» Sultan Amurat, ou Sultan Morat,
 » Empereur des Turcs, celui qui prit Ba-
 » bylone en 1638. a eu quatre freres.
 » Le premier, c'est à sçavoir Osman, fut
 » Empereur avant lui, & regna environ
 » trois ans, au bout desquels les Janni-
 » saires lui ôtèrent l'Empire & la vie. Le
 » second se nommoit Orcan. Amurat,
 » dès les premiers jours de son regne, le
 » fit étrangler. Le troisieme étoit Bazajet,
 » Prince de grande espérance, & c'est lui

» qui est le Héros de ma Tragédie. Amu-
» rat, ou par politique, ou par amitié ;
» l'avoit épargné jusqu'au siège de Baby-
» lone. Après la prise de cette ville,
» le Sultan victorieux envoya un ordre
» à Constantinople pour le faire mourir ;
» ce qui fut conduit & exécuté à peu
» près de la manière que je le représente.
» Amurat avoit encore un frere, qui fut
» depuis le Sultan Ibrahim, & que ce
» même Amurat négligea comme un
» Prince stupide qui ne lui donnoit point
» d'ombrage. Sultan Mahomet qui regne
» aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, &
» par conséquent neveu de ce Bajazet.

» Les particularités de la mort de Ba-
» jazet ne sont encore dans aucune His-
» toire imprimée. M. le Comte de Cézzy
» étoit Ambassadeur à Constantinople
» lorsque cette aventure Tragique arriva
» dans le Sérail. Il fut instruit des Amours
» de Bajazet, & des jalousies de la Sultá-
» ne. Il vit même plusieurs fois Bajazet
» à qui on permettoit de se promener
» quelquefois à la pointe du sérail sur le
» canal de la Mer noire. M. le Comte de
» Cézzy disoit que c'étoit un Prince de
» bonne mine. Il a écrit depuis les cir-
» constances de sa mort ; il y a encore
» plusieurs personnes de qualité qui se
» souviennent de lui en avoir entendu

1672.

» faire le récit lorsqu'il fut de retour en
» France.

M. de Visé n'est pas le seul qui se soit déclaré contre la Tragédie de Bajazet ; une personne d'un tout autre poids pensoit à-peu-près comme lui ; & cette personne est Madame la Marquise de Sévigné , si généralement estimée de son temps , & dont la mémoire s'est perpétuée par ses lettres imprimées à Paris en six volumes in-12. Les Lettres de cette Dame sont des chefs-d'œuvres & des modèles en ce genre , l'esprit y brille par tout , mais la prévention & l'habitude y tiennent souvent la place du jugement & du bon goût. On pourroit rapporter quantité d'exemples pour prouver ce que nous avançons ; mais nous nous renfermons dans ce qui regarde la Tragédie de Bajazet.

Lettres de
Madame de
Sévigné , T.
II. Lettre du
Mercredi, 13.
Janvier 1672.

« Racine a fait une Tragédie qui s'appelle Bajazet qui relève la paille ; vraiment elle ne va pas *Empirando* , comme les autres. M. de Talard dit qu'elle est autant au-dessus des Pièces de Corneille , que celle de Corneille l'est au-dessus de celles de Boyer. Voilà ce qui s'appelle louer. Il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux & nos oreilles. La Pièce de Racine m'a paru belle. Nous y avons

du Théâtre François. 189

« été. Ma belle fille (a) m'a paru la plus
« miraculeuse bonne Comédienne que 1672.
« j'aye vûe. Elle surpasse la Des Œillets *Idem. Lettre*
« de mille piques; & moi qu'on croit; 15. Janvier
« assez bonne pour le Théâtre, je ne suis 1672.
« pas digne d'allumer les chandelles quand
« elle paroît. Elle est laide de près, & je
« ne m'étonne pas que mon fils ait été
« suffoqué par sa présence; mais quand
« Elle dit des vers, elle est adorable. Ba-
« jazet est beau. J'y trouve quelque em-
« barras sur la fin, & il y a bien de la
« passion, & de la passion moins folle que
« celle de Bérénice. Je trouve pourtant
« à mon petit sens, qu'elle ne surpassera
« pas Andromaque; & pour les belles Co-
« médies de Corneille, elles sont autant
« au-dessus, que votre idée étoit au-des-
« sus de....appliquez, & ressouvenez-vous
« de cette folie, & croyez que rien n'ap-
« prochera des divins endroits de Cor-
« neille. Il nous lut l'autre jour une Co-
« médie chez M. de la Rochefoucault,
« qui me fit souvenir de sa défunte veine.
« Cependant je voudrois que vous fussiez
« venu avec moi après diner, vous ne
« vous seriez point ennuyée. Vous auriez
« peut-être pleuré une petite larme, puis-

(a) Madame de Sévigné appelloit ainsi Mademoiselle de Champmeslé, à cause que cette Actrice avoit été aimée de M. de Sévigné son fils.

1672.
* Made-
moiselle de
Champmeslé.

» que j'en ai pleuré plus de vingt. Vous au-
 » riez admiré votre belle-sœur,* vous au-
 » riez vû les Anges (a) devant vous, & la
 » Bordeaux, qui étoit habillée en petite
 » mignone, M. le Duc étoit derriere.
 » Pomenars étoit au-dessus avec les La-
 » quais, son manteau dans son nez, parce
 » que le Comte de Créancé le veut faire
 » pendre, quelque résistance qu'il y fasse.
 » Tout le bel air étoit sur le Théâtre. M.
 » le Marquis de Villeroy avoit un habit de
 » bal, le Comte de Guiche, ceinturonné
 » comme son esprit; tout le reste en bandis.
 » Je suis au désespoir que vous ayez eu
 » Bajazet par d'autres que par moi. Vous
 » en avez jugé très-juste & très-bien, &
 » vous aurez vû que je fais de votre avis.
 » Je voudrois vous envoyer la Champ-
 » meslé pour vous rechauffer la Pièce.
 » Le personnage de Bajazet est glacé, les
 » mœurs des Turcs y sont mal observées;
 » ils ne font point tant de façon pour se
 » Marier. Le dénouement n'est point bien
 » préparé. On n'entre point dans les rai-
 » sons de cette grande tuerie: il y a pour-
 » tant des choses agréables, & rien n'est
 » parfaitement beau, rien qui enleve;
 » point de ces tirades de Corneille qui
 » font frissonner. Ma fille, gardons-nous

Idem. Lettre
du 16. Mars
1672.

(a) Mesdames de Grancey & de Marey, qu'on nom-
moit ainsi à la Cour,

» bien de lui comparer Racine ; sentons-
» en la différence ; il y a des endroits
» froids & foibles , & jamais il n'ira plus
» loin qu'Andromaque. Bajazet est au-
» dessous , au sentiment de bien des gens,
» & au mien , si j'ose me citer. Racine
» fait des Comédies pour la Champmeslé,
» & ce n'est pas pour les siècles à venir.
» Si jamais il n'est plus jeune , & qu'il
» cesse d'être amoureux , ce ne sera plus
» la même chose. Vive donc notre vieil
» ami Corneille , pardonnons lui de mé-
» chans vers en faveur des divines & su-
» blimes beautés qui nous transportent :
» ce sont des traits de maître qui sont ini-
» mitables ; Despréaux en dit encore plus
» que moi ; en un mot c'est le bon goût ,
» tenez vous-y.

Madame de Sévigné, après avoir porté un jugement si désavantageux sur les ouvrages de M. Racine , changea de sentiment, lorsque la Tragédie d'Esther parut à Saint Cyr ; nous en parlerons sous l'année qu'elle fut représentée à Paris. Revenons à Bajazet, que M. de Longepierre propose comme un modèle pour la conduite , & sur-tout pour l'exposition du sujet. Voici ses termes : * » veut-on ju-
» ger par ses yeux si M. Racine entend
» le Théâtre, qu'on examine la première
» Scene de Bajazet. Qu'on y envisage

1672.

* Parallèle
de Corneille
& de Racine,
par M. de
Longepierre,
article XVII.

1672.

» comment dans un sujet inconnu , &
» qui s'est passé dans un Pays où les
» mœurs & les coutumes sont différen-
» tes des nôtres , dans un sujet où ces
» mœurs & ces coutumes sont mêmes
» violées quelque fois par la nécessité
» de la représentation : qu'on envisage ,
» dis-je , comment le Poète instruit & dé-
» veloppe toutes ces choses insensiblement
» & sans affectation : qu'on examine ar-
» tentivement le progrès de cette Scene ;
» comment le plan de la Pièce se trace ,
» s'ordonne & s'arrange naturellement ,
» & sans qu'il y paroisse que le Poète s'en
» mêle ; comment toutes les difficultés
» s'applanissent d'elles-mêmes ; comment
» les demandes & les réponses d'Acomat
» d'Osmin , ou pour mieux dire , les lu-
» mieres nécessaires à l'intelligence de la
» Pièce , naissent du fond de la chose ;
» comment ces deux Acteurs narrent sans
» narrer , & instruisent sans qu'ils sem-
» blent vouloir instruire ; on tombera ai-
» sément d'accord de la vérité de ce que
» je dis ; & plus on aura de jugement ,
» plus on sera charmé de l'art qui entre
» dans cette Scene.

Avant de rapporter la critique de Ba-
jazet , tirée de l'*Apollon Charlatan* ,
nous croyons devoir placer celle de M.
Taignon, Voici ce que l'Abbé Granet ,
dans

dans la Préface du recueil des *Dissertations sur plusieurs Tragédies de Corneille & de Racine*, dit sur l'ouvrage de M. Tassignon, après en avoir rapporté le titre. (a) « Cet écrit est l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût. Il s'y propose de réfuter le jugement porté par la Bruyere sur nos deux grands Poètes tragiques. *Corneille*, dit le Théophraste François, *peint les hommes comme ils devraient être, & Racine les peint tels qu'ils sont.* Ce jugement en a si fort imposé au public, qu'il s'est cru dispensé de le discuter. .. La discussion a fait reconnoître au Critique que Corneille a peint les hommes tels qu'ils sont, & que Racine a fait le contraire dans quelques-unes de ses Pièces... Le Critique ajoute que Corneille, à force d'étudier les Romains, avoit pris leurs mœurs, & qu'on sent dans le moindre mot respirer leur véritable génie. Il cite à ce sujet la fameuse réponse du vieil Horace, *qu'il mourut.* C'est-là, poursuit-il, l'héroïque qui est sans doute plus propre à la Tragédie, qu'une exacte fidélité en amour, sur laquelle roule toute une

(a) *Dissertation sur les caractères de Corneille & de Racine, contre le sentiment de la Bruyere, par M. Tassignon, Avocat au Parlement de Bourgogne, Paris, 1705. in-12.*

1672.

» Pièce de Racine. Il s'agit ici de la Tra-
» gédie de Bajazet, & voici les propres
» termes du Critique.

» Roxane a reçu un ordre d'Amurat,
» occupé à la guerre, de faire mourir Ba-
» jazet son frere, enfermé depuis long-
» temps dans le Sérail. Elle lui ouvre les
» portes de sa prison, & le met en état
» de monter sur le trone, s'il veut lui pro-
» mettre sa foi. Bajazet, qui adore Ata-
» lide, ne veut rien promettre, & se re-
» tranche sur les sentimens de reconnois-
» sance. Roxane, indignée de ses froi-
» deurs, souscrit à sa perte, commande
» au Visir de fermer le Sérail, & de faire
» rentrer les Esclaves dans leur devoir. Le
» Visir découvre la cause de ce change-
» ment, il remontre à Bajazet qu'il favo-
» risoit ce qu'il avoit à espérer, & ce
» qu'il a maintenant à craindre: il le presse
» de promettre, & lui dit vingt fois, que
» quand il sera maître de l'Empire, il le
» sera aussi de sa promesse. Cet Amant,
» sans laisser voir la passion qui le retient,
» refuse de se rendre aux remontrances
» de son ami. Atalide, alarmée du péril
» où est son amant, accourt à son aide,
» fait parler ses soupirs & ses douleurs,
» le prie de contenter la Sultane. Bajazet
» s'obstine encore plus à mourir fidèle,

« son amante lui dit même qu'il peut vi-
« vre sans la trahir.

1672.

La Sultane vous aime , & malgré sa colere ,
Si vous preniez , Seigneur , plus de soin de lui
 plaire ,
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour....

ACTE II.
SCENE V.

B A J A Z E T.

Je vous entens , je n'y puis consentir.

« Enfin, pressé par les pleurs de sa Maî-
« tresse , il se résout à paroître devant
« Roxane. Comme on croit aisément ce
« qu'on souhaite , la Sultane n'apperçoit
« pas plutôt Bajazet, qu'elle s'imagine
« que l'amour seul le ramene ; & sans
« qu'il témoigne aucune ardeur , elle re-
« prend pour lui toute sa tendresse. Ata-
« lide apprend par le Visir qui ne sçavoit
« rien de son amour , la réconciliation de
« la Sultane & de Bajazet , & même que
« tous les deux avoient marqué à l'envie
« leur joye & leurs feux , ce qui n'étoit
« pas ; néanmoins elle le croit , quoiqu'elle
« dût assez connoître son amant , pour
« ne pas soupçonner qu'il eut paru véri-
« tablement amoureux ; elle le voit , lui
« fait des reproches ; son amant n'en peut
« souffrir l'injustice ; & dans le temps
« que la Sultane , déçue par son propre
« amour, vient le déclarer Empereur dans

R ij

1672.

» le Sérail , il ne peut feindre un moment
» & lui répond qu'il va attendre les effets
» de ses bontés , si sa complaisance & ses
» soins peuvent les mériter. Cette amante
» offensée rentre dans sa première fureur,
» jure sa perte. Atalide évanouie lui fait
» découvrir sa rivale , elle le livre aux
» muets , & Bajazet perd ainsi la vie ,
» l'Empire & sa Maîtresse , biens qu'il se
» seroit conservés , en feignant quelque
» favorable disposition pour la Sultane
» jusqu'après l'exécution. Certainement
» les hommes ne ressemblent point à ce
» portrait , si ce n'est ceux qui habitent
» le Pays de Tendre. »

M. Taignon juge un peu légèrement du personnage de Bajazet , il n'a pas assez réfléchi sur l'art que M. Racine a employé en le composant : pour lui faire éprouver le malheur qui lui arrive , il a fallu le peindre fier & trop sensible à l'amour ; ces deux passions qui gouvernent ce jeune Prince sans expérience , lui font commettre une imprudence qui lui coûte la vie. Cette catastrophe est forcée par l'Histoire , & M. Racine n'a pas été le maître d'y rien changer. Faisons par le passage de l'*Apollon Charlatan* , dont nous avons parlé.

Par cette cruauté, plus que Néronienne, *

1672.

* Il parle
de la Tragedie
de Britannicus.

Phœbus au sang accoutumé,

Sans crainte d'en être blâmé,

Réveilla des Sultans la fureur ancienne.

Par un nouveau complot la *Racine* opéra,

Dans le Sérail on soupira.

Au pauvre *Bajazet* elle devint funeste :

Atalide en mourut, Roxane en expira :

Et quand la fureur Turque eut joué de son
reste,

Toute leur séquelle en pleura.

Mais c'étoit aussi grand dommage,

De tant de gens morts à la fois,

Qui n'étoient Turcs que de visage :

Car pour les mœurs, pour le langage,

C'étoient de naturels François.

Le fier *Bajazet*, toutefois

Osant traiter de Turc à More,

Une Sultane qui l'adore,

Phœbus en le tuant n'a pas eû trop de tort ;

Puisqu'une si folle conduite,

Dont la *Racine* fut l'origine & la suite,

Ne pouvoit causer que la mort.



1672.

LE MARIAGE
DE BACCHUS
ET D'ARIANE,

*Comédie-Héroïque , en trois Actes &
en vers libres , avec des Machines , &
un Prologue aussi en vers libres ,
par M. de V I S E ,*

Représentée sur le Théâtre du Marais , le 7.
Janvier. (a).

LE sujet de cette Pièce a été si souvent
présenté au Théâtre , que nous n'en
donnons l'extrait , que pour faire con-

(a) « On ne parle ici que de divertissemens , & ja-
» mais les Ballets , & la musique ne furent si fort à la
» mode. Les Comédiens du Marais ont représenté de-
» puis peu , une Pièce qui en est toute remplie. Elle est
» intitulée LE MARIAGE DE BACCHUS & D'ARIANE.
» Les Chançons en ont paru fort agréables , & les airs en
» sont faits par ce fameux M. de Moliere , dont le mé-
» rite est si connu , & qui a travaillé tant d'années aux
» airs des Ballets du Roy. Elle est de l'Auteur des
» Amours du Soleil , qui firent tant de bruit l'année
» dernière : & qui , cet hyver , eut encore occupé le
» Théâtre pendant deux mois. Je ne vous dirai rien à
» l'avantage de ces Pièces , il est trop de mes amis ,
» & les louanges que je lui donnerois seroient peut-
» être suspectes. » *Mercur Galant , Tome I. Lettre
du 16. Janvier 1672. pages 110 & 111.*

noître la façon dont l'Auteur l'a traité ,
(a) & le goût de sa versification.

1672.

Mercure ordonne aux habitans de l'Isle de Naxe de se préparer à recevoir Bacchus. Junon , prévoyant que ce Dieu y doit devenir amoureux d'Ariane , pour traverser ses plaisirs , excite une tempête , qui oblige Thésée à rentrer dans le Port. L'Amour raille Junon , & lui prédit que ses efforts seront inutiles. Il termine ainsi le Prologue.

Qu'une femme de bien est un meuble incommode !

Prologue ;
SCENE IV.

Si toutes celles de nos Dieux
De la fiere Junon vont suivre la méthode ,
Il faudra pour la terre abandonner les Cieux.

(a) « Cette Pièce , (dit M. de Vile dans son avis au Lecteur) ayant été représentée pendant trois mois , un succès si avantageux doit justifier tout ce que les Critiques pourroient y avoir trouvé à redire. Il n'y a point d'ouvrage si parfait qui ne soit condamné par de certains esprits contraires , & qui font profession de n'être jamais du sentiment des autres ; mais quand leurs censures sont étouffées par la foule des acclamations , on doit peu s'en mettre en peine , & ils se font plus de tort qu'à la réputation de ceux qu'ils attaquent. Ces Messieurs croient faire paroître leur esprit en condamnant toujours les endroits qui sont généralement approuvés. Leur Critique , toutefois , n'a pû s'attacher aux ornemens de cette Pièce : ils ont trouvé qu'ils entroient tous dans le sujet , ce qui se rencontre rarement. Comme mon principal dessein a été que le spectacle y entrât sans y paroître , forcé , je crois avoir réussi , puisque j'ai atteint le but que je m'étois proposé. Je ne dis rien du caractère de Thésée , il a plu à toutes les femmes , & elles ont avoué que la plupart des Amans lui ressembloient. »

1672.

Mais je sçais le secret d'appaiser sa colere :
 Jupiter averti de toute cette affaire ,
 Pour rompre les cruels projets ,
 Sçaura trouver la nuit les secrets de lui plaire ,
 Qui lui feront changer les desseins qu'elle a
 faits :

L'Hymen , comme l'Amour , est tout plein de
 mystere ,

Il a pour réussir des moyens assez doux :

Et le lit entre les époux ,

Racommode bien des affaires.

Ariane ouvre le premier Acte par ses
 plaintes & ses regrets , sur le départ &
 l'infidélité de Thésée. Bacchus arrive , la
 voit , & en est épris dans le même instant.
 On ne doit pas être étonné si la Princesse
 répond un peu froidement à une déclara-
 tion aussi brusque. Que faites-vous
 donc, Madame ? Lui dit Corcine, la con-
 fidente , qui reste seule avec elle.

ACTE I.
 SCENE VI. Vous allez être les délices
 D'un Dieu charmant qui doit être jeune tou-
 jours.

Toujours jeune , & le cœur pour vous tout
 plein de flâmes ,

Qui doit être de vous chéri.

La rare qualité ! l'admirable mari !

Le grand bonheur pour une femme !

Quel trésor ! Que d'objets en deviendront ja-
 lous.

Peu après, on vient annoncer le retour de Thésée. Cette nouvelle réveille dans le cœur d'Ariane tout l'amour qu'elle a senti pour cet ingrat, qui de son côté, s'entretenant avec Pirithous de la passion qu'il a eu autrefois pour la Princesse, avoue que quoiqu'il ne l'aime plus, cependant il ne verroit qu'avec peine qu'un autre cherchât à s'en faire aimer. Il parle, & agit en petit Maître. C'est-là ce caractère, qui, si l'on en croit l'Auteur, *a plu à toutes les femmes*. Ariane, plus foible qu'aucune de son sexe, se rend dès la première entrevue, & reçoit ensuite fort mal le compliment de Bacchus, quoique puisse dire Corcine, qui ne cesse d'élever le mérite de ce nouvel amant, & sur-tout celui d'une éternelle jeunesse.

C O R C I N E.

Madame. . . .

A R I A N E.

Que veux-tu ?

C O R C I N E.

Vous oubliez peut-être

Que votre amant vieillira ?

Et que le beau Bacchus, sans cesse,

Jouira d'une aimable, & brillante jeunesse.

Mercuré vient pour tâcher de gagner Ariane, ou plutôt l'Auteur le fait paroître afin de mettre un vol de plus dans sa

ACTE II.
SCENE V.

1672.

Pièce, & les quatre vers suivans dans la bouche de ce Dieu.

Ne dites point du mal de mon emploi,
Je n'ai rien qui sente le crime,
Et, ce qu'on croiroit peu de moi,
Je ne parle aujourd'hui que d'amour légitime.

Comus & l'Amour s'intéressent aussi pour Bacchus. Corcine lui est d'autant plus dévouée, qu'elle est amoureuse de Comus qui lui sert de confident; mais sans aucun succès: le Dieu des festins feint d'abord de ne la pas entendre, & lorsqu'elle parle plus clairement, il lui tourne le dos, en disant qu'il n'aime que la bonne chère. Ariane presse Thésée, & lui déclare qu'elle veut le conduire à l'Autel. Thésée, épris des charmes de la jeune Églé, paye celle-ci de mauvaises raisons. Ariane irritée le quitte dans la résolution d'accepter la main de Bacchus. Corcine se fait un malin plaisir d'apprendre cette nouvelle à Thésée, qui dans le moment reçoit une Lettre d'Églé, par laquelle elle lui marque, que lassée de son inconstance, elle vient de faire choix d'un époux. Thésée confus se retire à l'arrivée de Bacchus, & d'Ariane, qui viennent célébrer leur heureux Hymen. Tous les Dieux de l'Olympe descendent pour l'honorer de leurs présences. Jupi-

ter donne à la mariée une couronne enrichie de pierres précieuses qu'il change ensuite en constellation céleste.

1672.

Voilà l'analyse de cette Pièce qui n'a d'héroïque que les noms des personnages, & dont tout le comique consiste dans les discours un peu trop libres des confidens. Au reste la versification est assez passable.

En 1685. les Comédiens remirent au Théâtre *les Amours de Vénus & d'Adonis*. * Ils crurent que *le Mariage de Bacchus & d'Ariane*, auroit plus de succès, & le reprirent le Dimanche 11. Novembre de la même année. Cette Pièce n'eut que quatre représentations : il est vrai qu'alors les Comédiens, gênés par le privilège exclusif que M. de Lully avoit obtenu pour son Académie Royale de Musique, furent dans l'obligation de retrancher une bonne partie des agrémens qui faisoient le principal mérite de la Pièce.

• Le Dimanche 3. Septembre 1685. Ils en donnerent six représentations.

Écoutons ce qu'en dit M. de Visé. « L'accueil favorable qu'on a fait *aux Amours de Vénus & d'Adonis* a engagé les Comédiens à remettre sur le Théâtre *le Mariage de Bacchus* que je fis deux ans après. Il s'y trouve une chose qui ne s'est encore vûe que dans *Amphitrion* (quelle comparaison !) c'est-à-dire du comique, mêlé parmi le grand sérieux. Je ne dirai rien pour le défen-

Mercurie Galant, Octobre 1685. page 355 & 356.

1672.

» dre : il suffit de réussir pour être justi-
» fié. Le Héros de cette Pièce n'est rien
» moins que ce que beaucoup de person-
» nes pensent. Bacchus étant marqué
» dans la fable comme un grand Con-
» quérant , qui devoit être toujours beau ,
» toujours jeune , & toujours vainqueur.
» Il y a quelques machines qui servent à
» l'embellissement de cet ouvrage , où
» l'on voit le débarquement de Bacchus
» dans l'Isle de Naxe, avec toute sa suite ;
» mais son principal ornement consiste
» dans le grand nombre d'agréments, qui,
» étant tous tirés du fond du sujet, ne
» sont pas seulement dans les entr'Actes ,
» mais encore en beaucoup d'endroits du
» corps de la Pièce. Lorsqu'elle parut
» d'abord sur le *Théâtre du Marais* , la
» Musique en avoit été faite par le fameux
» *M. de Moliere* , qui travailloit autrefois
» pour les divertissemens de Sa Majesté ;
» mais comme il a fallu se restreindre au
» nombre des voix prescrit , on a fait fai-
» re de nouveaux airs par *M. Lallouette* ,
» Eleve de *M. de Lully* , & qui , ayant
» toutes ses manieres , doit avoir travaillé
» selon le goût du Public. »



A R I A N E ,

1672.

Tragédie de Monsieur CORNEILLE
DE L'ISLE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne, le Vendredi quatrième jour de
Mars.

VOici une Tragédie dont le sujet est
aussi simple que celui de Bérénice,
mais dont le fond fait naître des mouve-
mens beaucoup plus vifs. Ariane, aban-
donnée par un ingrat qu'elle aime, &
trahie par Phédre, sa propre sœur, pré-
sente un tableau plus sensible, & plus à
la portée du Public, en général, que
celui de Bérénice, simplement obligée de
renoncer à un amant qu'elle aime, &
dont elle est aimée. Le personnage d'A-
riane intéresse du commencement à la
fin; il est rendu avec art de la part du
Poëte, & quoique sa versification ne soit
pas élégante, elle est du moins pathéti-
que. (a) Il s'en faut bien que les autres
personnages méritent un pareil éloge;

(a) Voyez les Scenes V & VI. du second Acte. Les
Scenes IV. & V du troisième Acte. La Scene V. du
quatrième Acte, & tout le cinquième Acte d'Ariane.

Corneille de l'Isle semble les avoir tous
 1672. sacrifiés à celui qui donne le titre à la
 Pièce. (a)

• Mercure
 Galant, Let-
 tre du 5 Mars
 1672.

Lorsque cette Tragédie parut au Théa-
 tre, M. de Visé, ami zélé de l'Auteur,
 en parla de la façon suivante : * « Enfin
 » l'Ariane de M. Corneille le jeune, qu'on
 » attendoit depuis si longtemps, parut
 » *Vendredi dernier*. On ne peut rien voir
 » de plus touchant, & cette Princesse
 » s'exprime avec des sentimens si ten-
 » dres & si nouveaux, que personne ne
 » croit qu'on puisse mieux réussir en ce
 » genre d'écrire ; & pour tout dire enfin,
 » les charmes de *Bajazet* n'ont pas em-
 » pêché leurs admirateurs d'en trouver
 » dans cette Pièce, & d'y retourner plus
 » d'une fois. »

(1) Pag. 280
 & 281.

Le même M. de Visé, fit l'éloge de M.
 Corneille de l'Isle, dans le Mercure Ga-
 lant du mois de Janvier 1710. & voici
 ce qu'il dit de sa Tragédie d'Ariane. (1)
 « Parmi les Tragédies, on en trouve

Lettre de Ma- (a) « J'ai vû Ariane pour la Champmessé seule ;
 dame de Sé- » cette Comédie est fade, les Comédiens sont maudits :
 vigné, Tome » mais quand la Champmessé arrive, on entend un
 11. Lettre du » murmure, tout le monde est ravi, & l'on pleure
 premier Avril » de son désespoir. » (Il faut souvent deviner Madame
 1672. » de Sévigné, par exemple, par l'expression de *Comé-
 diens maudits*, il faut entendre les autres personnages
 de la Tragédie, & non les Acteurs qui la représen-
 toient.)

une qui a passé pour un chef-d'œuvre.

Jamais Pièce n'a été plus touchante,

1672.

& plus suivie. C'est l'*Ariane* dont je

veux parler ; & ce qui doit surprendre

tout le monde , est que M. Corneille

étant retiré à la Campagne , avoit

fait cette Pièce en quarante jours. *

• M. de Boze dit dix-sept jours , dans l'éloge de M. Corneille de l'Ac.

Il n'avoit pas moins de facilité à tra-

vailer à ses Ouvrages de Théâtre ,

que de mémoire pour les retenir ; &

tous ceux qui l'ont connu particulie-

rement ont été témoins que lorsqu'il

étoit prié de lire ses Pièces dans quel-

ques Compagnies , ce qui étoit au-

trefois fort en usage , il les récitait

mieux qu'aucun Comédien n'auroit

pû faire , sans rien lire. Il étoit si sur

de sa mémoire , que souvent il ne por-

toit point ses Pièces sur lui. » (Nous

croyons devoir passer sous silence une

Parodie d'*Ariane* , composée par un

Comédien de Province , nommé Bruit

de Charville, sous le titre des *Sœurs Ri-*

vales, qui fut jouée & imprimée à Tou-

louse en 1729.)



1672.

LES FEMMES SÇAVANTES,

*Comédie en cinq Actes , & en vers ,
de M. MOLIERE ,*

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal ,
le 11. Mars. (a)

Mémoires
sur la vie &
les Ouvrages
de Moliere.

“ **M**oliere travailla à loisir la Comé-
die des *Femmes Sçavantes*. Il a
voulu y peindre le ridicule du faux bel

(1) Vie de
Moliere , in-
12. Paris ,
1705.

(a) Si l'on veut s'en rapporter à Grimarest , (1) la
Comédie des Femmes Sçavantes parut à la Cour avant
que d'être représentée à Paris. Voici ce qu'il en dit.

“ Si le Roy n'avoit eu autant de bonté pour Moliere
à l'égard de ses Femmes Sçavantes , que sa Majesté
en avoit eu auparavant au sujet du Bourgeois Gen-
tilhomme , (2) cette premiere Pièce seroit peut-être
tombée. Ce divertissement , disoit-on , étoit sec , peu
intéressant , & ne convenoit qu'à des gens de Lettre.
Que m'importe , s'écrioit M. le Marquis. . . de voir le
ridicule d'un Pédant ? Est-ce un caractère à m'occu-
per ? Que Moliere en prenne à la Cour , s'il veut me
faire plaisir. Où a-t-il été déterrer , ajoutoit M. le
Comte de. . . ces sottes Femmes , sur lesquelles il a
travaillé aussi sérieusement que sur un bon sujet ? Il n'y
a pas le mot pour rire à tout cela , pour l'homme de
Cour & pour le peuple. Le Roy n'avoit point parlé à
la premiere représentation de cette Pièce , mais à la
seconde qui se donna à Saint Cloud , Sa Majesté dit
à Moliere , que la premiere fois elle avoit dans l'esprit
autre chose , qui l'avoit empêché d'observer la Pièce ,
mais qu'elle étoit très-bonne , & qu'elle lui avoit fait
beaucoup de plaisir. Moliere n'en demandoit pas d'a-
esprit ,

(2) Voyez
l'article du
Bourgeois
Gentilhom-
me.

» esprit , & de l'érudition pédantesque.
» Un sujet pareil ne fournit rien en ap-
»arence qui puisse être intéressant sur
» le Théâtre ; préjugé qui nuit d'abord
» au succès de la Pièce , mais qui ne
» dura pas. On sentit bientôt avec quel
» art l'Auteur avoit sçu tirer cinq actes
» entiers d'un sujet aride en lui-même ,
» sans y rien mêler d'étranger ; & on
» lui sçût gré d'avoir présenté sous une
» face comique , ce qui n'en paroissoit
» pas susceptible.

1672.

» Des notions aussi confuses que su-
» perficielles sur les sciences , des termes
» d'art jettés sans choix , une affecta-
» tion mal placée de pureté grammati-
» cale , composent , quoiqu'avec des
» nuances différentes , le fond du ca-
» ractere de Philaminte ; d'Armande &
» de Bélise. La seule Henriette se sauve
» de la contagion , & devient plus chère
» à son pere , qui voit le mal avec peine ,
» sans avoir la force d'y remédier. L'en-

» vantage , assuré que ce qui plaisoit au Roy , étoit bien
» reçu des connoisseurs , & assujettissoit les autres. Ainsi
» il donna sa Pièce à Paris , avec confiance , le 11.
» Mars 1672. »

Ce récit de Grimarest ne s'accorde point avec tous
les faits que l'on a sur la Comédie des Femmes Sça-
vantes , & pourroit bien être inventé par cet Auteur ,
pour donner à son Ouvrage un air de singularité sur les
autres faits connus.

1672.

» têtement de Philaminte , & la haute
 » idée qu'elle a conçue des talens & de
 » l'esprit de Trissotin , font le nœud de
 » la Pièce ; un Sonnet & un Madrigal ,
 » que ce prétendu bel esprit récite avec
 » emphase , dans la Scene (cinquième)
 » du troisième Acte , la confirment dans
 » la résolution qu'elle avoit déjà prise , de
 » marier au plutôt Henriette , avec l'hom-
 » me du monde qu'elle estime le plus.
 » Il seroit à souhaiter que Philaminte
 » fut désabusée par un incident mieux
 » combiné & plus raisonnable que n'est
 » celui des deux lettres supposées , qu'A-
 » riste apporte au cinquième Acte ; la
 » générosité réciproque de Clitandre &
 » d'Henriette , fait en quelque sorte ou-
 » blier ce défaut. On prétend que la
 » querelle de Trissotin & de Vadius , est
 » copiée d'après ce qui se passa au Palais de
 » Luxembourg , chez MADemoiselle ,
 » entre deux Auteurs du temps. »

Ces deux Auteurs sont l'Abbé Corin & Ménage : voici de quelle façon M. l'Abbé d'Oliver rend compte de ce fait. (1)

(1) Histoire
 de l'Académie
 Française, Tome II.
 pag. 185.

» Au reste , la charmante Scene (des
 » Femmes Sçavantes , Acte III. Scene
 » V.) de Trissotin & de Vadius , est
 » d'après nature ; car l'Abbé Corin étoit
 » véritablement l'Auteur du Sonnet à La
 » Princesse Uranie. Il l'avoit fait pour

» Madame de Nemours, & il étoit allé
 » le montrer à MADAMONSEILLE, 1672.
 » Princesse qui se plaçoit à ces sortes
 » de petits Ouvrages, & qui d'ailleurs
 » considéroit fort M. l'Abbé Cotin,
 » jusques-là même qu'elle l'honnoit du
 » nom de son ami. (1) Comme il a che-
 » voit de lire ses vers, Ménage entra;
 » MADAMONSEILLE les fit voir à Ménage, (1) Mer-
 » sans lui en nommer l'Auteur: Ména- re Galant,
 » ge les trouva, ce qu'effectivement ils Tome I. an-
 » étoient, détestables: là-dessus nos née 1672.
 » deux Poètes se dirent à peu près l'un
 » à l'autre les douceurs que Moliere a
 » si agréablement rimées.

Cette querelle, toute Théatrale qu'elle
 parut à Moliere, ne fut qu'un accessoire
 au dessein qu'il avoit de se venger de
 l'Abbé Cotin, qui s'étoit déclaré son
 ennemi en plusieurs occasions. Nous al-
 lons rapporter les sujets de plaintes que
 Moliere eut contre cet Abbé.

» L'Abbé Cotin, irrité contre Des- Mémoires
 » préaux, qui l'avoit raillé dans sa troi- pour servir à
 » sième Satyre, sur le petit nombre l'Histoire des
 » d'Auditeurs qu'il avoit à ses sermons, Gens de Let-
 » (a) fit une mauvaise Satyre contre tres, par le
 » lui, dans laquelle on lui reprochoit, P. Nicéron,
 » comme un grand crime, d'avoir imité Tom. XXIV.
 » p. 225 & 226.

(a) Avant que Juvenal avoit dit en latin,
 Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.

1672.

Horace & Juvenal, &c. Cotin ne
s'en tint pas à la Satyre, il publia un
autre Ouvrage sous ce titre : *La Cri-
tique désintéressée sur les Satyres du
temps*, in-8°. 1666. Il y chargea Des-
préaux des injures les plus grossières,
& lui imputa des crimes imaginaires,
comme de ne reconnoître ni Dieu, ni
Foi, ni Loi. Il s'avisa encore malheu-
reusement pour lui, de faire entrer
Moliere dans cette dispute, & ne l'é-
pargna pas, non plus que Despréaux. (a)
Celui-ci ne s'en vengea que par de nou-
velles railleries; mais Moliere acheva
de le perdre de réputation sur l'immo-
lant sur le Théâtre à la risée publique,
dans la Comédie des Femmes Sçavan-
tes, sous le nom de Tricotin, qu'il
changea depuis en celui de Trissotin.

(1) T. III.
page 25. édi-
tion de Paris
de 1730.

Un passage du *Ménagiana* (1) nous
apprend jusqu'à quel point Moliere cher-

(a) Cotin poussa la haine encore plus loin contre Mo-
liere, lorsque ce dernier donna son *Misanthrope*.
L'Abbe Cotin & Ménage, se trouvant à la pre-
miere représentation, & tous deux au sortir de là, ils
allèrent sonner le tocsin à l'Hôtel de Rambouillet,
disant que Moliere jouoit ouvertement le Duc de Mon-
tfort, dont en effet la vertu austere & inflexible
passoit mal-à-propos dans
l'Académie, pour tomber dans la
sation étoit délicate, plus
Mais il l'avoit prévenu, et
avant qu'elle fut jouée.
même, qui, loin de s'en
avec raison, comme le chef

cha à ridiculiser Cotin. Voici les termes de Ménage : « On dit que les Femmes » Sçavantes de Moliere , sont Mesdames » de. . . . & l'on me veut faire accroire » que je suis le Sçavant qui parle d'un » ton doux. (1) Ce sont choses cepen- » dant que Moliere désavouoit , mais le » Trissotin de cette même Comédie est » l'Abbé Cotin , jusques-là que Moliere » fit acheter un de ses habits , pour le » faire porter à celui qui faisoit ce per- » sonnage dans la Pièce. La Scene où » Vadius se brouille avec Trissotin, parce » qu'il critique le Sonnet sur la fièvre , » qu'il ne sçait pas être de Trissotin , s'est » véritablement passé chez Madame de » B * *. Ce fut M. Despréaux qui la » donna à Moliere. (a)

1672.

(1) Vadius.

* » Moliere joua d'abord Cotin sous » le nom de Tricotin , que plus malicieu- » sement , sous prétexte de mieux dé-

* Note de
M. de la Mon-
noye.

(a) « Ce fut M. Despréaux qui fournit à Moliere » l'idée de la Scene des Femmes Sçavantes , entre » Trissotin & Vadius. La même Scene s'étoit passée » entre *Gille Boileau* , frere du satirique , (ici ce n'est » plus Ménage .) & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en » peine de trouver un mauvais Ouvrage pour exercer » la Critique , & M. Despréaux lui apporta le propre » Sonnet de l'Abbé Cotin , avec un Madrigal du même » Auteur , (l'un & l'autre Pièce imprimées dans ses » Œuvres Galantes , Tome II. page 512. Paris , 1665.) » dont Moliere sut bien faire son profit dans la Scene » incomparable. »

Boileana ,
in-12. p. 34.

1672.

» guiser, il changea depuis en Trissotin,
 » équivalent à trois fois sot. Jamais
 » homme, excepté Montmaur, n'a été
 » tant rurlupiné que le pauvre Cotin.
 » On fit en 1682. peu de temps après
 » la mort, ces quatre vers :

Sçavez-vous en quoi Cotin,
 Diffère de Trissotin ?
 Cotin a fini ses jours,
 Trissotin vivra toujours.

» A l'égard de Vadius, le Public a été
 » persuadé que c'étoit Ménage ; (a) &
 » Richelet (1) au mot *reprocher*, ne l'a
 » dissimulé. (Voici le passage de Richelet)
 » Reprocher : *verb. act.* faire des Repro-
 » ches. Cotin, dans la Comédie des Fem-
 » mes Sçavantes, reproche à Ménage
 » d'assez plaisantes choses. Ménage à son
 » tour, lui en reproche quelques autres,
 » qui ne sont pas mal plaisantes aussi. »

Voici un autre Auteur qui appuie
 encore sur le fait que Moliere a pré-
 tendu jouer Ménage aussi bien que l'Ab-
 bé Cotin. C'est M. Charpentier, de l'A-
 cadémie François, qui parle. (2) « Mo-
 » liere a joué dans les Femmes Sçavan-

(1) Diction-
 naire de Ri-
 chelet, édition
 in-4°. Gene-
 ve, 1680.

(2) Carpen-
 tariana, p. 48.

(a) Pour se convaincre pleinement que Moliere a
 voulu peindre Ménage sous le nom de Vadius, il ne
 faut que lire la Scene, où il a fait paroître ce Sçavant ;
 ses Ouvrages mêmes y sont désignés.

« res l'Hôtel de Rambouillet , qui étoit
 « le rendez-vous de tous les beaux es-
 « prits. Moliere y eut un grand accès , &
 « y étoit fort bien venu. Mais lui ayant
 « été dit quelques railleries piquantes de
 « la part de Cotin & de Ménage , il n'y
 « mit plus le pied , & joua Cotin sous
 « le nom de Trissotin , & Ménage sous
 « celui de Vadius, qui, à ce que l'on pré-
 « tend , eurent une querelle à peu près
 « semblable à celle que l'on voit si plai-
 « samment dépeinte dans les Femmes
 « Sçavantes. Cotin avoit introduit Mé-
 « nage chez Madame de Rambouille
 « Ce dernier allant voir cette Dame
 « après la première représentation d
 « Femmes Sçavantes, où elle s'étoit trou-
 « vée ; elle ne pût s'empêcher de l
 « dire : Quoi ? Monsieur , vous souffrir
 « que cet impertinent de Moliere , ne
 « joue de la sorte ? Ménage ne lui
 « point d'autre réponse que celle - c
 « Madame , j'ai vu la Pièce, elle est par-
 « faitement belle , on n'y peut rien trou-
 « ver à redire , ni à critiquer. » (Si ce
 « récit est vrai , il fait honneur à Ménage.)

M. de Vile qui entreprit au commen-
 cement de l'année 1672. son Ouvrage
 périodique du *Mercur Galant* rendit
 compte du succès de la Comédie des
 Femmes Sçavantes ; mais avec la par-

1672. tialité ordinaire contre l'Auteur de cette
Pièce , & de grandes louanges pour le
Poète , joué sous le nom de Trissotin.
Nous allons raposter les termes.

Mercur Ga-
lant, Tome I.
Lettre du 12.
Mars 1672.

« Jamais dans une seule année l'on ne
« vit tant de belles Pièces de Théâtre ,
« & le fameux Moliere ne nous a point
« trompés dans l'espérance qu'il nous
« avoit donnée *il y a tantôt quatre ans* ,
« de faire représenter au Palais Royal ,
« une Pièce comique de sa façon , qui
« fut tout-à-fait achevée. On y est bien
« divertí , tantôt par ces précieuses , ou
« *Femmes Sçavantes* , tantôt par les
« agréables railleries d'une certaine Hen-
« riette , & puis par les ridicules imagi-
« nations d'une Visionnaire , qui se veut
« persuader , que tout le monde est
« amoureux d'elle. Je ne parle point du
« caractere d'un pere , qui veut faire
« croire à un chacun , qu'il est le maître
« de sa maison , qui se fait fort de tout
« quand il est seul , & qui cède tout dès
« que la femme paroît. Je ne dis rien
« aussi du personnage de M. Trissotin ,
« qui tout rempli de son sçavoir , & tout
« gonflé de la gloire qu'il croit avoir
« méritée , paroît si plein de confiance
« de lui-même , qu'il voit tout le genre
« humain fort au-dessous de lui. Le ridi-
« cule entêtement qu'une mere , que la
« lecture

» lecture a gâtée , fait voir pour ce
» M. Trissotin , n'est pas moins plaisant ; 1672.
» & cet entêtement , aussi fort que celui
» du pere dans Tartuffe , dureroit tou-
» jours , si par un artifice ingénieux de
» la fausse nouvelle d'un procès perdu ,
» & d'une banqueroute , (qui n'est pas
» d'une moins belle invention que l'é-
» xempt dans l'imposteur.) Un frere ,
» qui , quoique bien jeune , paroît l'hom-
» me du monde du meilleur sens , ne le
» venoit faire cesser , en faisant le dé-
» nouement de la Pièce. Il y a au troisié-
» me Acte une querelle entre ce Monsieur
» Trissotin , & un autre sçavant , qui
» divertit beaucoup ; & il y a au dernier ,
» un retour d'une certaine Martine ,
» Servante de cuisine , qui avoit été
» chassée au premier , qui fait extrême-
» ment rire l'assemblée par un nombre
» infini de jolies choses qu'elle dit en
» son patois , pour prouver que les hom-
» mes doivent avoir la préférence sur les
» femmes. Voilà confusément ce qu'il y
» a de plus considérable dans cette Co-
» médie , qui attire tout Paris. Il y a
» par-tout mille traits d'esprit , beaucoup
» d'expressions heureuses , & beaucoup
» de manieres, de parler nouvelles & har-
» dies , dont l'invention ne peut être
» assez louée, & qui ne peuvent être imi-
»

1672.

„ rées. Bien des gens font des applica-
 „ tions de cette Comédie, & une que-
 „ relle de l'Auteur, il y a environ huit
 „ ans, avec un homme de Lettre, qu'on
 „ prétend être représenté par M. Tris-
 „ totin, (a) a donné lieu à ce qui s'en est
 „ publié; mais M. Moliere s'est suffi-
 „ samment justifié de cela par une ha-
 „ rangue qu'il fit au Public, deux jours
 „ avant la première représentation de sa
 „ Pièce: & puis ce prétendu original de
 „ cette agréable Comédie ne doit pas
 „ s'en mettre en peine, s'il est aussi sage &
 „ aussi habile homme que l'on dit, & cela
 „ ne servira qu'à faire éclater davantage
 „ son mérite, en faisant naître l'envie
 „ de le connoître, de lire ses écrits, &
 „ d'aller à ses Sermons. Aristophane ne
 „ détruisit point la réputation de Socra-
 „ te, en le jouant dans une de ses Far-
 „ ces, & ce grand Philosophe n'en fut
 „ pas moins estimé de toute la Grèce.
 „ Mais pour bien juger du mérite de la
 „ Comédie dont je parle, je conseillerois
 „ à tout le monde de la voir, & de s'y
 „ divertir, sans examiner autre chose, &

(a) Ici ce n'est plus Ménage & Cotin, ni ce dernier
 avec Gilles Bailleau: c'est une querelle particulière de
 Moliere avec Cotin, mais il faut croire que ce n'est
 que pour déguiser la chose, que de Visé parle ainsi.

» sans s'arrêter à la critique de la plu-
» part des gens qui croient qu'il est
» d'un bel esprit de trouver à redire. 1672.

Un passage de M. Bayle va nous apprendre l'effet que la Comédie des Femmes Sçavantes produisit sur Cotin , & sur les personnes qui avoient applaudis à ses Ouvrages.

» Cotin , qui n'avoit été déjà que trop
» exposé au mépris public , par les Saty-
» res de M. Despréaux , tomba entre
» les mains de Moliere , qui acheva de
» le ruiner de réputation , en l'immolant
» sur le Théâtre à la risée de tout le mon-
» de. Je vous nommerois , si cela étoit
» nécessaire , deux ou trois personnes de
» poids , qui à leur retour de Paris ,
» après les premières représentations de la
» Comédie des Femmes Sçavantes , ra-
» conterent en Province , qu'il fut conf-
» terné de ce coup , qu'il se regarda , &
» qu'on le considéra comme frappé de
» la foudre, qu'il n'osoit plus se montrer,
» que ses amis l'abandonnerent , qu'ils
» se firent une honte de convenir qu'ils
» eussent eu avec lui quelques liaisons , &
» qu'à l'exemple des courtisans , qui tour-
» nent le dos à un favori disgracié , ils
» firent semblant de ne pas connoître cet
» ancien ministre d'Apollon , & des neuf
» Sœurs ; proclamé indigne de sa charge,

Réponse aux
questions
d'un Provin-
cial , Tome
premier , ch.
29. pag. 245
250.

1672. » & livré au bras séculier des Satyriques.
 » Je veux croire que c'étoit des hyperbo-
 » les , mais on n'a point vû qu'il ait
 » donné depuis ce temps-là nul signe de
 » vie , (a) & il y a toute apparence que
 » le temps de sa mort seroit inconnu , si
 » la réception de M. l'Abbé Dangeau ,
 » son successeur à l'Académie Française ,
 » ne l'avoit notifié.

* Mercu-
 re , Mars
 1682.

» Cette réception fut cause , que M.
 » de Visé , qui l'a décrite avec beaucoup
 » d'étendue , dit en passant * , que M.
 » l'Abbé Cotin étoit mort au mois de
 » Janvier 1682. il ne joignit à cela au-
 » cun mot d'éloge , & vous sçavez que
 » ce n'est pas la coutume. Les extraits
 » qu'il donna amplement de la haran-
 » gue de M. l'Abbé Dangeau nous font
 » juger qu'on s'arrêta peu sur le mérite
 » du Prédécesseur , & qu'il sembloit qu'on
 » marchoit sur la braïse à cet endroit-là.
 » Rien n'est plus contre l'usage que cette
 » conduite. La Réponse du Directeur de
 » l'Académie , si nous en jugeons par
 » les extraits , (b) fut entièrement muette

(a) M. Bayle ajoute dans la note marginale : « L'ex-
 » cepte un Sonnet inséré dans le Mercure Galant , Juil-
 » let 1678. » M. Bayle auroit été plus exact , s'il avoit
 » dit : Et huit vers du même Abbé Cotin , adressés à
 » Monsieur sur la Bataille de Cassel , dans le Mercure du
 » mois d'Avril 1677. page 186.

(b) Comme le discours du Directeur est imprimé en-
 » tier , on peut assurer qu'il n'y est point parlé de

» par rapport au pauvre défunt. Autre
 » inobservation de l'usage. Je suis sûr
 » que vous voudriez que M. Despréaux
 » eût succédé à Cotin , l'embarras qu'il
 » auroit senti en composant sa haran-
 » gue , auroit produit une Scene fort
 » curieuse. (a) Mais que direz-vous du
 » Sieur Richelet qui a publié que l'on
 » enterra l'Abbé à Saint Méri l'an 1673.
 » il lui ôte huit ou neuf années de vie :
 » & ils demeuroient l'un & l'autre dans
 » Paris. M. Baillet le croyoit encore vi-
 » vant en 1684. * Voilà une grande
 » marque d'abandon & d'obscurité....(b)

* Jugement
 sur les Poètes
 Modernes ,
 Tome V. p.
 241.

L'Abbé Cotin : à l'égard de celui de l'Abbé Dangeau ,
 il ne se trouve point dans le recueil des harangues de
 l'Académie.

(a) « M. Bayle agit une assez plaisante question dans *Bolaana* ;
 » ses Lettres , ou Questions au Provincial ; (il falloit in-12. pages
 » dire : Réponse aux questions d'un Provincial.) Il 85 & 86.
 » suppose que M. Despréaux eut été choisi pour rem-
 » plir la place de Cotin à l'Académie , & paroit en
 » peine de quelle maniere le successeur se seroit tiré de
 » l'éloge de fondation dû à son prédécesseur , suivant
 » les statuts Académiques. Je rapportai la chose à M.
 » Despréaux , qui me dit , qu'à la vérité il auroit fallu
 » marcher un peu sur la cendre chaude , mais qu'à la faveur
 » des défilés de l'art Oratoire , il se seroit échappé d'un
 » pas si délicat : il n'y a rien , disoit-il , dont la rhéto-
 » rique ne vienne à bout. Un bon Orateur est une
 » espèce de charlatan qui sçait mettre à propos du
 » baume sur les playes.

(b) « Cotin se tint dans l'inaction , dès que Moliere *Histoire de*
 » l'eut frappé : soit qu'il se crut assommé de ce dernier l'Académie
 » coup , qui véritablement est des plus rudes : soit qu'en Française ,
 » 1672. qui est l'année qu'on joua pour la première Tome II. p.
 » fois les Femmes Sçavantes , l'âge l'eut déjà mis hors 186.

1672.

(1) Il fut
reçu en
1656.

(2) Chez Ma-
moiselle de
Montpensier.

(3) Madame
la Duchesse
de Rohan.

» Quelle révolution dans la fortune d'un
» homme de Lettres ! il avoit été loué
» par des écrivains illustres : il étoit de
» l'Académie Française depuis quinze
» ans. (1) Et il s'étoit signalé à l'Hôtel
» de Luxembourg, (2) & à l'Hôtel de
» Rohan, (3) qu'il y exerçoit la charge
» de bel esprit juré, & comme en titre
» d'office : & personne n'ignore que les
» Nymphes qui y présidoient n'étoient
» pas dupes. Ses Œuvres Galantes avoient
» eu un si prompt débit, & il n'y avoit
» pas fort longtemps, qu'il avoit fallu
» que la deuxième édition suivit de près
» la première ; & voilà que tout d'un
» coup il devient l'objet de la risée pu-
» blique, & qu'il ne se peut jamais re-
» lever de cette funeste chute : le goût
» de la vieille cour n'est pas un rempart
» bien ferme ; la république du bel es-
» prit est comme la cour de Roboam,
» l'avis des jeunes Conseillers est préféré
» à celui des vieux.

» Vous n'étiez point encore en état de
» lire, lorsque le premier Volume du
» *Mercur Galant* fut imprimé : cela me
» fait croire que vous n'avez point de

* Dans ses » de combat ; car il baissa extrêmement sur la fin de
parallèles, » ses jours ; & même ses parens, à ce que dit M. Per-
Tome III. » rault, * agirent pour obtenir qu'il fut mis en cura-
» telle. »

» connoissance d'un fait que l'on y trou-
» ve. Le voici.

1672.

» M. l'Archevêque de Paris, Direc-
» teur de l'Académie Française, la mena-
» ces jours passés à Versailles, pour re-
» mercier le Roy de l'honneur qu'il a
» fait à cette illustre Compagnie, d'en
» vouloir prendre la place de Protecteur,
» qu'avoit feu M. le Chancelier. Il fit
» un compliment au Roy, à sa maniere
» ordinaire, c'est-à-dire plein d'esprit &
» d'éloquence. . . . M. Dangeau, Gou-
» verneur d'Anjou, destiné à l'Ambas-
» sade de Suède, qui est aussi de l'A-
» cadémie, traita magnifiquement ce
» Prélat avec tous les Académiciens ses
» Confreres. M. *Cotin* n'étoit point de
» ce nombre, de peur, (dit-on) qu'on
» ne crût qu'il s'étoit servi de cette oc-
» casion pour se plaindre au Roy, de
» la Comédie qu'on prétend que M.
» Moliere ait fait contre lui : mais on
» ne peut croire qu'un homme qui est
» souvent parmi les premières person-
» nes de la Cour, & que MADEMOI-
» SELLE honore du nom de son ami,
» puisse être cru l'objet d'une si san-
» glante satire. Le portrait en effet
» qu'on lui attribue ne convient point
» à un homme qui a fait des Ouvra-
» ges qui ont eu une approbation aussi

Mercure
Galant, To-
me premier
Lettre du 19.
Mars 1672.

1672.

» générale, que ses *Paraphrases sur le*
 » *Cantique des Cantiques*. Je ne parle
 » point de ses *Œuvres Galantes*, dont
 » il y a plusieurs éditions. Ce sont des
 » jeux où il s'amusoit avant qu'il fit la
 » profession qu'il a embrassé avec autant
 » d'austérité, qu'on sçait qu'il la fait main-
 » tenant.

» Je croi qu'on se trompe, (conti-
 » nue M. Bayle, après avoir rapporté
 » le passage ci-dessus) quand on dit,
 » *qu'une querelle de Moliere avec l'Au-*
 » *teur, représenté sous le personnage de*
 » *Trissotin, a donné lieu aux appli-*
 » *cations.* (1)

(1) Voyez
 ci-dessus le
 passage de De
 Visé, *Mercur*
Galant, Tome
 I. Lettre du
 12. Mars
 1672.

» Bien des gens ont cru que ce fut
 » plutôt la querelle qu'eût M. Ménage
 » avec Cotin, au sujet de Mademoiselle
 » de Scudery. Vous en trouverez le détail
 » dans un petit Livre intitulé : *La Mé-*
 » *nagerie*, (2) que l'Abbé Cotin dédia à
 » MADemoiselle. C'est une Pièce très-
 » piquante & assez ingénieuse, &c.

(2) In-12.
 1666.

Nous espérons qu'on ne nous repro-
 chera pas d'être sortis de notre sujet, en
 joignant à l'article des Femmes Sçavan-
 tes, plusieurs faits sur l'Abbé Cotin; cet
 Auteur tient trop à la Pièce dont nous
 rendons compte, pour avoir supprimé
 ce qui fut dit à son sujet, & la triste
 catastrophe.

L I S I M E N E

o u

LA JEUNE BERGERE,

*Pastorale en cinq Actes , & en vers ,
par M. l'Abbé BOYER.*

NOUS conjecturons que cette Pastorale a été représentée sur le Théâtre du Marais , par la raison que depuis plusieurs années , l'Auteur étoit dans l'habitude d'y donner ses Pièces. L'intrigue de celle-ci est aussi foible que celles des ouvrages du même genre qui parurent quarante ans auparavant. Nous ne nous attachons qu'au personnage de Lisimene , jeune innocente , & d'une extrême simplicité. Le Lecteur va juger si M. l'Abbé Boyer a bien rendu ce caractère. Ergaste, amant de Lisimene , fait ainsi la peinture du cœur de cette belle indifférente.

Pour vous , dit-elle , enfin , que faut-il que
fasse ?

ACTE II.
SCENE I.

Ma mere m'a donné Silene pour époux ,
Berger , j'aurois été plus heureuse avec vous.
Je compte tout le temps que vous m'avez servié,
Comme les plus beaux jours , les plus doux de
ma vie ,

1672.

Et je ne puis permettre à mes tristes souhaits
 L'espoir de réparer la perte que je fais ,
 Mais il faut obéir aux ordres de ma mere.
 Une si tendre excuse eût pû me satisfaire ,
 Mais l'ingrate , en poussant ces mots doux &
 flatteurs ,
 Ne les accompagnoit de soupirs , ni de pleurs.
 Elle a du tendre amour quelques foibles lu-
 mieres ,
 Elle en a le dehors , & toutes les manieres :
 Son silence , son air , ses yeux , son entretien ,
 Tout semble plein d'amour , & son cœur ne
 sent rien.
 Trop jeune , & des soupirs connoissant peu
 l'usage ,
 Elle ignore l'amour , & parle son langage.
 Ainsi , quand pour Silene elle ose me trahir ,
 Elle suit son devoir , & ne fait qu'obéir.

Climene , mere de Lisimene , voulant
 la contraindre d'épouser Silene , fils de
 Dorilas , lui défend de songer à Licaste ,
 dont elle est éprise.

ACTE IV.

CLIMENE.

SCENE I.

Quoi ! vous voulez sans moi disposer de
 vous-même ?

LISIMENE,

Non , mais ne m'ôtez pas , de grace , ce
 que j'aime ,
 Silene est fort aimable , & je ne le hais pas ,
 Mais si vous aviez vû Licaste..... Quels appas !

Quelle douceur ! quels yeux ! quelle voix !
quel langage !

1672.

Je n'ai vû que Licaste , en faut-il davantage !
Quand on voit un Berger si charmant & si
beau ,

Hélas , regarde-t-on ses biens , & son trou-
peau.

La terre de Silene , où toute chose abonde ,
Qu'arrose l'Erimanthe , & qu'il rend si fé-
conde ,

Seroit moins précieuse , & plus à négliger ,
Qu'un petit coin de terre où seroit mon
Berger.

C L I M E N E.

Taisez-vous , c'en est trop , je me lasse d'en-
tendre.

L I S I M E N E.

Pourquoi vous fâchez-vous ?

C L I M E N E.

Je me fâche d'apprendre
Que vous aimiez ailleurs , en prenant un époux.

L I S I M E N E.

Je fais ce qui vous plaît ; de quoi vous
plaignez-vous ?
J'épouserai Silene , en gardant ce que j'aime.

C L I M E N E.

Que dites-vous ?

L I S I M E N E.

Silene en usera de même ;

1672.

Et sans que par l'hymen nos cœurs doivent
changer ,

Il aura sa Bergeré , & j'aurai mon Berger.

CLIMENE.

En vérité , j'admire , & plains votre ignorance.

Mais n'affectez-vous point un peu trop d'innocence ?

Ne nous trompez-vous point ? Tout de bon ,
croyez-vous

Qu'on vous souffre un amant , qui n'est point
votre époux ?

Pour guérir une erreur , qui vous rendroit
coupable ,

Bannissez de vos yeux ce Berger trop aimable.

LISIMENE.

Me faites-vous , ma mere , un crime de l'amour ?

On aime innocemment les fleurs , l'astre du
jour.

Si j'ai pour mon Berger un amour de la sorte ,
Si mon ardeur pour lui me semble un peu
plus forte ,

C'est que les Dieux l'ont fait pour donner de
l'amour ,

Plus charmant que les fleurs , & plus beau que
le jour.

Mais avec cet amour ne vouloir que lui plaire ,
Le voir & lui parler , est-ce un crime , ma
mere ?

CLIMENE.

1672.

Le temps démêleroit ces sentimens confus ,
Et vous feroit vouloir quelque chose de plus.

LISIMENE.

A-t-on de ce qu'on aime autre chose à pré-
rendre ?

CLIMENE.

Allez , ce n'est pas moi qui vous le doit
apprendre ,

.....

Ne voyez plus Licaste , & songez que sa vuë
Est un poison mortel , est un charme qui tuë.

LISIMENE.

Vous vous trompez : sitôt qu'on rencontre
ses yeux ,
Ils inspirent la joie , & je m'en trouve mieux.

CLIMENE.

Vous me fatiguez trop avec votre inno-
cence ;
Plus de Licaste , enfin.

LISIMENE.

Quoi ! m'ôter sa présence ?
Ma mere , qu'ai-je fais qui puisse mériter
Qu'on m'ôte le seul bien que je puis sou-
haiter.

Ce Licaste n'est autre que Telamire ,
sœur d'Ergaste , & amante de Silene , qui
s'est travestie en Berger pour traverser
son mariage avec Lisimene. Elle y réus-

1672.

fit , puisque sous ce déguisement elle inspire de l'amour à sa rivale , assez fortement pour la faire consentir à se laisser enlever. Lisimene , ramenée à sa mere , lui raconte très-ingénuement comme le tout s'est passé.

ACTE V.
SCENE V.

L I S I M E N E .

Ne sçavez-vous pas bien ce que c'est que d'aimer ?

Mais quand bien vous pourriez me traiter de coupable ,

Licaste est-il haï , parce qu'il est aimable ?

Le beau Pasteur que j'aime , & que vous haïssez ,

Se dérobe au courroux , dont vous le menacez.

Quel mal lui voulez-vous , pour menacer sa vie ?

J'ai suivi mon amant , il ne m'a point ravie ;

Rassurez mon Berger , contre tant de rigueur ,

C'est un choix que j'ai fait , non pas un ravisseur ?

C L I M E N E .

Qu'osez-vous avouer , & qui vous a donnée ?

Quel est ce ridicule , & bizarre hymenée ,

Que vous avez conclu sans moi , loin de mes yeux ,

Sans parens , sans témoins , sans Autels & sans Dieux ?

Qu'on rompe cet hymen , & que j'en sois
punie ,
Si j'ai rien oublié pour la cérémonie.
J'ai vû plus d'une hymen , ma mere , parmi
nous ,
Et sçais ce qui se passe en des liens si doux.
Les deux amans aux pieds de la chaste im-
mortelle ,
Se donnent par leurs mains une foi mutuelle ;
Puis au bruit des Concerts , & des chants
amoureux ,
Dans le lit nuptial on les mene tous deux.
Voilà ce qui se passe alors qu'on les marie ;
Et comme parmi nous l'hymen se justifie ,
Ainsi Licaste & moi , suivant les mêmes loix ,
Le hazard nous offrant un Temple dans un
bois ,
Au pied d'un vieil Autel , d'une ardeur mu-
tuelle ,
Nous nous sommes jurés une amitié fidelle.
Ceux qui m'accompagnoient , & secondoient
mes vœux ,
Ont par quelques chansons célébré ces beaux
nœuds ;
Puis la nuit survenant , une route secrète ,
Sous un feuillage épais nous offre une retraite ,
Où , pour se reposer , l'art de quelques Pasteurs
Avoit fait comme un lit de gazon , & de fleurs.
Là , nous couchans tous deux. . .

1672.

CLIMENE.

Que direz-vous !

LISIMENE.

Ma mere ,

L'hymen le veut ainsi, pourquoi tant de colere ?

Tout ce qui s'est passé cette nuit entre nous ,

Est digne de pitié , non de votre courroux.

D'abord , pour m'expliquer sa joie & sa tendresse ,

Licaste m'entretient , me flatte , & me carresse ;

Et moi , pour l'imiter , pleine de mon amour ,
Je voudrois en parler , & veiller jusqu'au jour.

Lui , bien loin de répondre à l'ardeur qui me touche ,

Il s'endort , & les mots lui meurent dans la bouche ;

Il combat le sommeil , mais c'est si lâchement ,
Qu'il y succombe enfin , & dort tranquillement.

Heureusement , la reconnoissance du sexe de Télamire , dissipe tous les soupçons. La constance de cette fille est couronnée par son Hymen avec Silene ; & Lisimene , un peu confuse de sa méprise , accepte la main d'Ergaste. La Pièce finit par leurs mariages , & par celui de Silvanire , sœur de Silene , avec le Berger Damis.

L'HEURE

L'HEURE DU BERGER,

Pastorale, de M. CHAMPMESLÉ,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel
de Bourgogne.

Monsieur Champmeslé fit paroître cette Pièce sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, à-peu-près dans le même temps qu'on représenta la *Limene* de M. l'Abbé Boyer sur celui du Marais. Ces deux Pastorales se ressemblent fort pour le fond du sujet, la conduite & les caractères. Nous ne pouvons pas décider lequel de ces Auteurs a été le Copiste; mais il est aisé de connoître qu'avec bien des défauts, l'avantage est cependant du côté de M. Champmeslé, dont le Poëme est mieux conduit, plus amusant, & la versification assez passable, & tout au moins naturelle; au lieu que celle de M. l'Abbé Boyer est contrainte & obscure. Au reste l'un & l'autre Poète n'a fait que copier des intrigues, & des personnages employés dans les Pastorales précédentes. * Ce sont toujours des Bergers & des Bergères que l'on veut marier contre leur inclination, & qui, après divers obsta-

* Voyez la *Célimene* de Rotrou, T. V. p. 7. & *Amarillis*, de Tristan, T. VII. p. 328.

1672.

cles , obtiennent ce qu'ils désirent : une coquette , ou plutôt une sorte , tellement prévenus en sa faveur , qu'elle croit être aimée de tous ceux qui la voyent , & qui enfin est obligée d'avouer qu'elle s'est abusée , & d'accepter la main de l'amant qu'elle a le plus méprisé ; & une Bergere qui croyant avoir une rivale , se travestit en homme pour fonder le cœur du Berger qu'elle aime , & traverser ses projets. C'est cette dernière qui est chargé du principal rôle. L'on sçait que de pareils travestissemens sont ordinairement assez bien reçus au Théâtre ; pour peu qu'une Actrice ait de grâces , elle ne manque pas de briller dans ces sortes de rôles ; & Mademoiselle d'Ennebrun qui les remplissoit alors à l'Hôtel de Bourgogne , étoit douée de tous les talens nécessaires pour s'attirer des applaudissemens.

Voici le passage sur lequel l'Auteur fonde le titre de sa Pastorale. Arcas raconte à Coridon (a) ce qui lui est arrivé avec Daphné , pour lui prouver qu'il est aimé de cette Bergere.

ACTE V.

D A P H N É , *sous le nom de Coridon.*

..... Mais , dites-moi , dans cette passion ,
Sçeutes-vous profiter de cette occasion ,
Vous déclarâtes-vous enfin ?

(a) C'est le nom que Daphné a pris , lorsqu'elle s'est déguisée sous les habits d'un Berger.

Je l'allois faire ,
Mon cœur dans ses transports ne pouvoit plus
se taire ,

Lorsque pour mon malheur un Berger tout
d'un coup

Vint nous troubler ; criant à pleine voix au
Loup :

Je me lève , j'y cours , & recouvre sa proie ,
Je reviens triomphant , plein d'ardeur & de
joie ,

Résolu de parler , d'essuyer ses refus ,
Mais quand je retournai , je ne la trouvai
plus.

D A P H N E'.

Vous le méritiez bien. Tout vous est fa-
vorable ,

Le temps , les lieux , l'amour ; votre maîtresse
aimable

Se présente à vos yeux avec tous ses appas ;
L'occasion vous rit , vous n'en profitez pas.

Loin d'être tout entier à ce bonheur suprême ,
Un rien vous le fait perdre ; est-ce ainsi que
l'on aime ?

Non , vous ne connoissez ni l'amour , ni ses
traits ,

Vous vous flattez d'aimer , vous n'aimâtes
jamais.

1672.

Un véritable Amant sçait prendre avec adresse
Le temps , l'occasion auprès d'une Maîtresse.

Il se trouve en amour , un fortuné moment ,

Facile , précieux , favorable , charmant ,

Où l'Amante à son tour , d'un cœur sensible
& tendre ,

Se soumet à l'amour , ne sçauroit s'en défendre ,

Ne sent plus ni fierté , ni sexe à ménager ,

Et cet heureux moment est l'heure du Berger.

Cette heure est précieuse au moment qu'elle
sonne ,

Tout le monde l'attend , elle n'attend per-
sonne.

Daphné , par ses discours , dans toutes ses fa-
çons ,

Vous en donnoit , Berger , d'inaffables le-
çons :

C'étoit en ce moment l'Heure de la Bergere ;
Son air , son enjouement , ne cherchoient qu'à
vous plaire ,

Elle vous faisoit voir dans ses regards confus ,

Son amour , ses desirs , que pouvoit-elle plus ?

Voyant de cet amour la preuve manifeste ,

C'étoit à vous , Arcas , à ménager le reste ,

Et vous eussiez pû joindre , à ne rien négliger ,

L'Heure de la Bergere , à l'Heure du Berger.

Vous ne l'avez pas fait. Que vous êtes coupable !

1672.

Car qui laisse échapper cette Heure favorable ,
Rarement la recouvre une seconde fois.

LA FILLE CAPITAINE ,

*Comédie en cinq Actes , en vers ,
de M. DE MONTFLEURY ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne.

LE sujet de cette Comédie est beaucoup plus théâtral que celui de *la Femme Juge & Partie*. Le caractère ridicule de M. le Blanc, est assez dans le vrai. Le travestissement d'Angélique en Officier, est occasionné, & rend l'intrigue de cette Comédie très-plaisante, quoiqu'un peu aux dépens des bonnes mœurs. La fille Capitaine est restée au Théâtre, & on la représente assez souvent.



1672.

LE FILS SUPPOSÉ,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER.

Les Pièces de cet Auteur sont si peu connues, que la plupart des curieux qui les ont rassemblées, ignorent peut-être que ce n'est ici que son même *Tyridate*, qui reparoit au bout de vingt-quatre ans, sous un autre titre, avec une catastrophe différente. Ce coup est hardi, mais M. l'Abbé Boyer étoit si persuadé qu'on avoit parfaitement oublié la première Tragédie, qu'il ne fit aucune difficulté de donner celle-ci comme toute nouvelle au Théâtre, & à l'impression. On peut croire aussi que le Public fut aisément trompé. Comme ce qu'on vient de dire, nous dispense d'un extrait, qui ne seroit qu'une répétition de celui que

* Voyez le nous avons déjà donné de *Tyridate* *
Tome VII. Nous ne nous attachons qu'à la catastrophe
de cette Hist. phe qui est totalement changée.
page 198.

Au quatrième Acte, Nicandre que l'Auteur donne pour confident à Cléomene, (c'est le nom que porte ici le Héros de la Pièce.) Nicandre, dis-je, pour prévenir l'union d'Ariarathe & d'Euri-

dice, & en même-temps l'injustice que
le Roy veut faire à Cléomene, remet à
ce dernier ce billet qu'Arfinoé, * fem-
me d'Oronte, lui a remis en mourant.

T672.

* Elle est
appelée Bar-
fine, dans la
Tragédie de
Tiridate.

Euclidice, ma main te l'apprend à regret :
Le Prince Ariarathe est mon fils, & ton frere
Evite son hymen, mais ménage un secret

Qui seroit fatal à ton pere.

La tendresse que Cléomene a pour
Ariarathe l'empêche de se servir de ce
billet. Il fait plus, il le remet à ce Prince,
& le rend par-là maître de son sort. Ce
n'est pas sans peine que Cléomene se ré-
sout à cet effort généreux. Il cede volon-
tiers à Ariarathe le droit d'aînesse, &
la couronne, mais il craint de perdre Bé-
renice, dont la main est destinée à l'hé-
ritier du trône. Ariarathe dissipe cette
frayeur, en venant avouer qu'il est fils
d'Oronte. Seigneur, dit-il au Roy,

Avez-vous oublié tout ce que je vous dois ?
Vous pouviez-je tromper. Vous, dont l'amour
sincere

A surpassé pour moi toute l'amour d'un pere ?
Vous, de qui les leçons ont versé dans mon
cœur

La générosité, la franchise, & l'honneur ?

Ayant vécu vingt ans en vrai fils de Monarque,
J'en aurai tout l'éclat, si j'en quitte la marque.
L'imposture m'eut fait regner en sûreté,
Mais le trône vaut-il la moindre lâcheté ?

1672.

Estime qui voudra cette infâme maxime ;

Qu'un forfait ignoré perd les horreurs du crime ,

Fut-il aux yeux du monde illustre & glorieux ,
C'est trop pour un grand cœur d'en rendre
compte aux Dieux.

Une action si noble & si héroïque , lui
gagne tou les cœurs. Le Roy, du con-
sentement de Cléomene, lui fait don de
la couronne de Pont. La Reine Antio-
chide se réconcilie , & l'on pardonne à
Oronte en faveur des sentimens de son
illustre fils.

Cette catastrophe n'est pas funeste ,
comme celle de Tyridate , mais peut-être
aussi n'est-elle pas si naturelle : est-il vrai-
semblable que des personnes dont les
sentimens sont si opposés , & qui sont
animées par les passions les plus vives ,
telles que l'amour , la vengeance , l'am-
bition , changent tout à coup , & veuil-
lent s'accorder avec tant de facilité ?



LA HOLLANDE MALADE,

1672.

*Comédie en un Acte en vers ,
de M. POISSON ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne.

Cette petite Pièce est , du commen-
cement à la fin, allégorique à la guer-
re que le feu Roy Louis XIV. déclara
aux Hollandois en 1672. & aux conquê-
tes de ce Prince sur ces Républicains.

LES APPARENCES
TROMPEUSES,

O U

LES MARIS INFIDÉLES;

*Comédie en trois Actes , en vers ,
de M. HAUTEROCHE.*

Nous n'ignorons pas que l'Auteur
n'ait dit très-clairement dans l'avis
qui précède cette Pièce , " qu'elle n'a
" point été représentée , par la raison
" qu'on ne l'a pas trouvée jouable ; (mais
" comme il a ajouté) qu'il pense le con-

Tome XI.

X

1672.

» traire, & appelle de ce jugement au
 » public, » nous présumons qu'il aura
 fait en même-temps son possible pour
 la faire paroître au Théâtre, qui est,
 sans contredit, le véritable point de vûe
 où il faut être pour bien décider des ou-
 vrages qui y sont consacrés. Les Registres
 de la Troupe de Moliere semblent encore
 fortifier notre conjecture. (a) Au reste,
 malgré la bonne opinion que M. Hau-
 teroche avoit de sa Pièce, il avoue qu'elle
 n'est pas si plaisante que celles qu'on avoit
 déjà vûes de lui ; » mais je crois (, conti-
 » nue-t-il) qu'il y a des choses qui peut-
 » être pourront donner quelque satisfac-
 » tion à l'esprit, & qui sur le Théâtre
 » auroient pû réjouir l'Auditeur.... Le
 » sujet de cette Comédie est fort simple,
 » & n'est chargé que de très-peu d'inci-
 » dens ; elle a des caracteres assez passa-
 » bles, & dont les originaux se rencon-
 » trent fréquemment dans le monde. »

Le principal personnage n'est qu'une
 copie du Sganarelle de la Comédie du
 Cocu imaginaire, avec cette différence
 que dans celle-ci, le hazard produit tous
 les incidens qui causent la jalousie du

(a) « Le Mardi 24. Janvier 1673. LES MARIÉS INFI-
 » DELES, & l'Amy de tout le monde. » La premiere
 de ces Pièces fut jouée quatre fois.

mari , & que dans la Pièce de M. Haute-
roche , Nerine , femme de Sturgon , cher-
che les occasions de les faire naître. Elle
prétend par ce moyen pousser à bout cet
époux bizarre & brutal , le guérir de sa
fantaisie , & l'obliger à marier sa sœur.
Le fond de cette intrigue , quoiqu'assez
mal développée , se trouve dans la Comé-
die du *Gentilhomme Guespin* de M. de
Vilè. M. Hauteroche l'a traité avec plus
d'art , & M. Campistron s'est servi du
même sujet pour composer son *Jaloux
désabusé* , nous en parlerons sous l'année
1709.

1672.

P U L C H É R I E ,

*Comédie - Héroïque , de Monsieur
C O R N E I L L E ,*

Représentée sur le Théâtre du Marais , au
mois de Novembre. (a)

C'Est à regret que nous parlons des
dernières Pièces de M. Corneille ,
elles sont si fort au-dessous de lui , que

(a) M. de Vilè , Tome I. du *Mercur Galant* , dans
sa Lettre du 19. Mars 1672. après avoir parlé de plusieurs
Académiciens , ajoute : « Le fameux M. de Corneille
» l'aîné , . . . de qui malgré le grand âge , on doit
» toujours attendre des Pièces achevées , comme on
» trouvera sans doute dans sa dernière Tragédie , qui

1672. nous voudrions pouvoir passer sous si-
lence,

Temple du
Goût,

Sa Pulchérie,

Agéfilas, & Suréna.

Ses premières étoient à la vérité encore plus foibles, mais du moins elles étoient très-supérieures à toutes celles qui paroissent dans le même-temps par l'intrigue, la conduite & la versification, & doivent être regardées comme les premiers modèles raisonnables qui ont paru sur le Théâtre, & s'il est permis de le dire, les degrés par lesquels il est parvenu à sa perfection. Au lieu que les dernières productions de ce Poëte, bien loin de répondre à sa réputation, auroient peut-être été capables de la diminuer, si elle n'avoit pas été élevée au plus haut degré;

(1) Vie de M. de Fontenelle ait dit (1) :
M. Corneille. que Pulchérie est un ouvrage digne de la
vieillesse d'un grand homme, nous ne le
croyons pas tel à l'égard d'un génie aussi
sublime que celui de M. Corneille. Il faut
avouer cependant qu'on en reconnoît
quelques traits dans le principal person-
nage, & dans celui de Martian; mais

» paroîtra l'hyver prochain sous le nom de *Pulchérie* ;
» & qui ne peut manquer de plaire à ceux qui ont le
» cœur, & l'esprit bien fait, comme elle a déjà plu
» ceux qui ont eu le bonheur de lui entendre lire. »

comme il falloit un effort extraordinaire pour donner de l'agrément à un sujet aussi ingrat, & que ce feu poétique étoit presque éteint, on ne voit plus ici, si nous osons le dire, après M. de Longepierre (1) qu'un squelet sec, décharné, sans vie, sans âme & sans mouvement. Le caractère de Pulchérie est de ceux que M. Corneille seul sçavoit imaginer, mais il n'avoit plus assez de vigueur pour le bien exprimer.

(1) Parallèle de Corneille & de Racine, *Paragraphe 26.*

Au reste, si, comme l'assure l'illustre Historien de sa vie, M. Corneille s'est voulu dépeindre lui-même avec bien de la force dans le personnage de Martien, on peut dire qu'il ne s'étoit pas assez consulté, & qu'il avoit oublié que longtemps auparavant, en faisant son propre portrait, (2) il avoit avoué qu'un tel caractère étoit peu propre à amuser les Spectateurs.

(2) Voyez sa vie, Tome V. p. 336.

Nous ne parlerons point des autres personnages, nous imiterons le silence de M. de Fontenelle, & c'est en dire assez. La résolution héroïque de Pulchérie au cinquième Acte fait un bel effet, mais c'est l'acheter trop cher, par l'ennui que causent les quatre premiers. « Convenons que » les derniers ouvrages de M. Corneille, » toujours bons pour la lecture paisible » du cabinet, où la raison jouit de tous

1672.

» les droits , ne pourroient plus aujour-
 » d'hui reparoitre au Théâtre. »

La grande réputation de l'Auteur a
 soutenu Pulchérie dans sa nouveauté au
 Théâtre , & l'y a même conservé quel-
 ques années après. (a) « Je ne veux point
 (dit M. Corneille dans son Avis au
 Lecteur) » prévenir votre jugement sur
 » ce que j'ai changé ou ajouté à l'Histoi-
 » re , & me contenterai de dire , que bien
 » que cette Pièce ait été reléguée dans
 » un lieu où on ne vouloit plus se sou-
 » venir qu'il y eut un Théâtre , bien
 » qu'elle ait passé par des bouches pour
 » qui on n'étoit prévenu d'aucune esti-
 » me , bien que les principaux caractè-
 » res soient contre le goût du temps ,
 » elle n'a pas laissé de peupler le désert ,
 » de mettre en crédit des Acteurs , dont
 » on ne connoissoit pas le mérite , & de
 » faire voir qu'on n'a pas toujours besoin

(a) Il n'en faut pas être surpris , M. Corneille avoit
 un grand nombre de partisans , que son mérite lui avoit
 acquis. Ces partisans , jaloux de la gloire que le jeune
 Racine acquéroit de jour en jour , tâchoient à la di-
 minuer en élevant l'ancien Poëte , & s'écrioient avec
 Madame la Marquise de Sévigné ,

Lettre de Ma-
 dame de Sé-
 vigné, du 16.
 Mars 1672.

« Je suis folle de Corneille , il nous donnera encore
 » Pulchérie , où l'on verra ,

*La main qui crayonna ,
 La Mort du grand Pompée , & l'amour de Cinna.*

» Il faut que tout cède à son génie.

» de s'assujettir aux entêtemens du siècle,
» pour se faire écouter sur la Scène. J'au-
» rai de quoi me satisfaire, si cet ouy-
» ge est aussi heureux à la lecture, qu'il
» l'a été à la représentation; & si j'ose ne
» dissimuler rien, je me flatte assez pour
» l'espérer. »

Terminons l'article de cette Pièce par
l'éloge que M. de Visé en a donné dans
le tome IV. de son *Mercure Galant*,
pages 225 & suivantes. « *La Pulchérie*
» de M. de Corneille l'aîné, dont je
» ai vous parlé, a été représentée sur le
» Théâtre du Marais, & tous les obsta-
» cles qui empêchent les Pièces de réussir
» dans un quartier si éloigné, n'ont pas
» été assez puissans pour nuire à cet ou-
» vrage, que l'on ne peut mieux louer
» qu'en nommant son Auteur, à qui les
» gens qui lui portent le plus d'envie,
» doivent la réputation qu'ils ont eue par
» leurs ouvrages, puisqu'ils ne les au-
» roient peut-être jamais faits, si M. de
» Corneille n'avoit point travaillé pour
» le Théâtre. »



1672.

THÉODAT,

Tragédie , de M. CORNEILLE
DE LISLE ,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , au mois de Novembre.

• Voyez
Tome VIII.
page 211. de
cette Hist.

L'Amalasonte de Quinault , * est précisément le même sujet de Théodat, à l'exception que dans cette Pièce-ci, Théodat, quoiqu'aimé d'Amalasonte, lui préfère Indégonde, Princesse du Sang Royal des Gots, & que la catastrophe est à-peu-près telle que dans l'Histoire : du reste les caractères des personnages ne plaisent point du tout, quoique moins diffigurés que dans la Tragédie de Quinault. Amalasonte est une mégère, Indégonde, une précieuse, & Theodat, un amant transi, & tout cela rendu par une pitoyable versification. M. de Visé n'en pensoit pas ainsi avant la représentation de cette Tragédie. Voici ce qu'il en dit.

Mercuré Ga-
lant du 30.
Juillet, au 6.
Août 1672.

« On jouera cet hyver presque en même-temps (que Pulchérie) à l'Hôtel de Bourgogne, le *Théodat*: c'est de l'Auteur de l'*Ariane* qui parut l'année passée; (a)

(a) M. de Visé n'avoit pas bien consulté sa mé-

» Et l'on ne croit pas que cet Auteur qui
 » a souvent eu des succès prodigieux puisse
 » rien faire qui n'ait de grandes beautés.

1672.

La chute de Théodat obligea de Visé
 de s'exprimer de la façon suivante : « Le
 » *Theodat* de M. Corneille le jeune a été
 » joué à l'Hôtel de Bourgogne, dans le
 » même-temps que la Pulchérie. Cet ou-
 » vrage auroit eu un très-grand succès, si
 » la fortune avoit été un effet du mérite;
 » mais comme ce ne sont plus les ouvra-
 » ges qui cabalent, il ne faut pas s'éton-
 » ner si cette Pièce, qui a eu l'approba-
 » tion des meilleurs connoisseurs, n'a
 » pas été aussi suivie que les autres du
 » même Auteur. »

Mercur Ga-
 lant, T. IV.
 fin de l'an-
 née 1672.

noire, car Ariane fut représentée au commencement
 du mois de Mars de cette même année 1672, & c'est
 lui-même qui nous en a indiqué la date.

1672.

LE DEÜIL,

*Comédie en un Acte , & en vers , de
M. HAUTEROCHE , (a)*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne.

« **O**N sçaura (dit l'Auteur dans sa
» Préface) que j'ai tiré le sujet de
» cette Comédie des Contes d'Eutrapel ;
» mais quand on prendra la peine de les
» lire, on verra que je n'en ai pris que
» fort peu de chose, & qu'il y a beau-
» coup de mon invention. Je veux pour-
» tant bien qu'on sçache que ce Livre
» m'en a fourni les premières idées, &
» que je me ferois un scrupule de n'en
» pas avertir le Lecteur. J'aurois pû met-
» tre cette Pièce en trois Actes, il ne
» m'en auroit pas coûté cinquante vers,
» mais j'ai mieux aimé presser un peu
» les incidens, & donner de la chaleur
» à l'action, que de la ralentir par le
» temps qu'il auroit fallu pour les entres-
» Actes. Qui peut renfermer dans un

(a) On prétend que M. Corneille de l'Isle avoit part à cette Comédie ; cette conjecture ne paroît pas juste, si l'on examine le plan, l'intrigue, & les caractères de la Pièce, qui ne ressemblent en aucune façon à celles de cet Auteur.

» seul Acte un sujet avec tous les agré-
» mens, n'est pas moins ingénieux que
» celui qui le fait en trois ou en cinq.
» Un petit tableau doit avoir les beau-
» tés & les perfections de même qu'un
» grand, & l'art doit être également ob-
» servé en l'un & en l'autre.... Il en est
» de même des Comédies, & je tiens
» que l'art n'est pas moins nécessaire
» pour une petite Pièce que pour une
» grande. Les Pièces d'un Acte ou de
» trois Actes un peu bien faites doivent
» avoir, comme celles de cinq, l'ex-
» position, le nœud, le dénouement,
» la vrai-semblance, l'unité de lieu, de
» temps, & d'action; la liaison des Scè-
» nes, les sentimens suivant la condition
» des personnages, les expressions qui
» leur soient convenables, les bienfai-
» ces & les caractères naturels : enfin tou-
» tes les Parties utiles à la perfection de
» ces sortes d'ouvrages. »

En faisant l'application de ces règles à la Pièce de M. Hauteroche, on s'en formera une idée très-juste. Le sujet est heureux, simple & neuf : l'exposition très-claire; & l'intrigue, conduite avec art, est terminée par un dénouement tiré du fond du sujet, (a) la vraisemblance s'y

(a) Timante & Babet dispaçoissent longtemps avant le dénouement. Ces deux personnes n'auroient pû paroî-

1672.

trouve parfaitement; l'unité de lieu, de temps & d'action y sont observées: les Scenes bien liées, les caractères variés, naturels, & les sentimens convenables à la condition des personnages. Ajoutons que ces personnages sont tous excellens, chacun dans son genre. Timante n'est point de ces amoureux qui n'agissent que par le conseil de leurs Valets: il est au contraire l'ame de la Pièce, c'est lui qui conduit toute l'intrigue, qui est Auteur de la fourberie, & Crispin ne fait que la seconder adroitement. Les rôles de Jacquemin, de Nicodème, & de Perrette, sont originaux & entierement dans le vrai. On doit encore remarquer l'art de l'Auteur, qui ne fait paroître Babet que dans deux Scenes, où même elle parle très-peu: un plus long rôle ne lui auroit pas été convenable; encore une fois, tous ceux de cette Pièce sont bons, jusqu'à celui de Pirante, qui soutient parfaitement son caractère.

tre qu'avec beaucoup de confusion, elles auroient employé de mauvaises excuses: il étoit de l'adresse du Poète de leur éviter cette situation peu agréable, & d'avoir terminé leurs affaires à l'amiable, & en leur absence.



MITHRIDATE,

1673.

Tragédie de M. R A C I N E ,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , dans le mois de Janvier. (a)

« **L** Es sentimens Romains que Corneille avoit établis avec tant de pompe & tant de succès , avoient don-

Dissertation sur la Tragédie de Mithridate. Œuvres mêlées de M. l'Abbé Nadal, Tome II. p. 278 & suiv.

(a) Nous marquons les premières représentations de Mithridate , de M. Racine , dans le mois de Janvier 1673. fondé sur le passage suivant , tiré du quatrième Volume du Mercure Galant de cette même année : c'est M. de Visé qui parle.

« Messieurs Gallois , Fléchier & Racine , ont été reçus à l'Académie Française , (ce fut le 12. Janvier 1673.) où M. Colbert s'est rendu pour entendre leur harangue , elles lui plurent beaucoup & toute la Compagnie n'en fut pas moins charmée. » (Et tout de suite le même M. de Visé ajoute :) « J'aurois longtemps à vous entretenir , s'il falloit que je rendisse un compte exact des jugemens qu'on a fait du *Mithridate* de M. Racine. Il a plu , comme font tous les Ouvrages de cet illustre Auteur ; & quoiqu'il ne se soit quasi servi que des noms de Mithridate , & de ceux des Princes ses fils , & de celui de Monime , il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des Histoires anciennes , pour faire un Ouvrage agréable , qu'il lui a été d'habiller à la Turque nos Amans & nos Amantes. Il a adouci la grande férocité de Mithridate , qui avoit fait égorger Monime sa femme , dont les anciens nous vantent la grande beauté & la grande vertu ; & quoique ce Prince fut barbare , il l'a rendu en mourant un des meilleurs Princes du monde. Il se dépouille en faveur d'un de ses enfans , de l'amour & de la vengeance , qui sont les plus violentes passions où les hommes soient sujets ; & ce grand Roy meurt avec tant de respect pour les

Mercuré Galant , T. IV.

1673. » né à ce grand Poète un avantage sur
 » Racine, que celui-ci entreprit enfin de
 » balancer : il ne pouvoit, du moins pour
 » travailler avec émulation, choisir un
 » plus beau sujet que celui de Mithridate,
 » c'est-à-dire :

*D'un Roy, qui durant quarante ans ,
 Lassa tout ce que Rome eut de Chefs importants,
 Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
 Vengeoit de tous les Rois la querelle com-
 mune.*

» C'est en effet dans la Pièce de Ra-
 » cine qui porte ce titre, que ce Prince
 » nous a paru tout vivant, & que dans
 » le court espace de la représentation
 » d'une Tragédie, nous l'avons, pour
 » ainsi dire, suivi dans ses conseils & dans
 » ses batailles, & que nous l'avons vu
 » en action : sa haine violente contre les
 » Romains, son grand courage, ses ru-
 » ses, sa dissimulation, & enfin cette ja-
 » lousie qui lui étoit si naturelle, & qui

» Dieux, qu'on pourroit le donner pour exemple à nos
 » Princes les plus Chrétiens. Ainsi, M. Racine a at-
 » teint le but que doivent se proposer tous ceux qui
 » font de ces sortes d'Ouvrages, & les principales règles
 » étant de plaire, d'instruire & de toucher, on ne
 » sçauroit trop donner de louange à cet illustre Auteur,
 » puisque sa Tragédie a plu, qu'elle est de bon exem-
 » ple, & qu'elle a touché les cœurs. » (Nous avons
 fait souvent remarquer la haine & la jalousie de De Visé
 au sujet des Ouvrages de Moliere & de ceux de Racine :
 ce passage sur Mithridate en est une nouvelle preuve. »

„ a tant de fois coûté la vie à ses Maî-
„ tresses.....

1673.

„ Dans la Tragédie de Mithridate, l'ex-
„ position de la Pièce est des plus nettes ,
„ & dans le dialogue court & précis , la
„ préparation des incidens est extrême-
„ ment bien filée ; & à partir de-là , l'inf-
„ truction dont le Spectateur doit être
„ prévenu , est pour ainsi dire mesurée.
„ A peine Xipharés , fils de Mithridate a
„ ouvert la Scene avec Arbate, qu'on
„ est instruit de sa desunion avec Phar-
„ nace son frere , des engagements de
„ celui-ci avec les Romains , de leur riva-
„ lité , de l'objet de leurs amours , de
„ leurs prétentions sur Monime , de la
„ triste préférence de cette Reine accor-
„ dée à Mithridate qui est cru mort : le
„ caractère de Xipharés , sa vertu , son
„ respect pour son pere , ses tendres &
„ vertueux sentimens pour Monime , tout
„ cela est développé. Le Parterre a déjà
„ pris parti pour lui , l'action même est
„ déjà avancée , lorsque l'arrivée de Mi-
„ thridate dans le port de Nymphée ,
„ après que lui-même avoit semé le bruit
„ de sa mort , change la face de tout , &
„ forme une premiere situation des plus
„ intéressantes.

„ L'entrée de Mithridate au Théâtre
„ est dans son genre une chose superbe ,

1673.

» elle est liée d'ailleurs à l'action princi-
 » pale, & à l'intérêt de son amour. Il
 » croit, sur le compte que lui rend Arbate
 » de toutes choses, ne pas trouver dans
 » son fils Xipharés, qu'il aime tendre-
 » ment, un rival aussi dangereux qu'il
 » l'est.

» A peine Mithridate a-t'il parlé, que
 » toute la Scene est en feu, & que le
 » Spectateur, saisi de différens mouve-
 » mens, entrevoit ce jeu théâtral, où
 » se nouent tant de différentes parties,
 » où il entra tant d'art, & où, à l'aide d'in-
 » cidens qui naissent les uns des autres,
 » va sortir cette surprise intéressante qui
 » produit un plaisir qui n'en flatte pas
 » moins l'ame, pour naître de la terreur
 » & de la compassion. La premiere Scene
 » de Mithridate avec Monime, débute
 » par une galanterie, curieuse à la vérité,
 » dans un amant de son caractère, mais
 » qui dans sa façon a une beauté de sen-
 » timent plus touchante même que le
 » commun des expressions passionnées. »

ACTE II. Je ne m'attendois pas que de notre hymenée,

SCENE IV. Je pusse voir si tard arriver la journée ;

Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour

Fit voir mon infortune & non pas mon amour.

C'est pourtant cet amour, qui, de tant de re-
 traies,

Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes ;

Et

Et les plus grands malheurs pourront me sem-
bler doux ,

1673.

Si ma présence ici n'en est point un pour vous.

» La liaison des Scenes dans Racine
» n'est jamais sans art ; les soupçons que
» Mithridate a conçus contre Pharnace
» rejettent sa confiance sur Xipharés ,
» qui est précisément celui dont il doit
» plus craindre les qualités aimables ; cette
» indisposition contre Pharnace , à l'oc-
» casion de Monime , donne quelque ja-
» lousie à Xipharés , & sert d'occasion à
» un entretien avec Monime , & à un
» éclaircissement d'une extrême im-
» portance pour tous deux , du moins
» sçavent-ils à quoi s'en tenir.

» Le grand projet de Mithridate , par
» où il ouvre le troisième Acte , est pré-
» paré dès la seconde Scene du second
» Acte.

Tout vaincu que je suis , & voisin du nau-
frage ,

Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruit plus amplement.

» Ce projet de passer dans l'Italie , &
» d'aller assiéger Rome , a quelque chose
» de si hardi & de si éclatant , qu'en effet
» il ne paroît pas vrai-semblable. (a)

(a) M. l'Abbé du Bos , dans ses *Réflexions sur la Poësie & sur la Peinture* , * prétend que M. Racine est m. p. 245 , tombé dans des erreurs de Géographie , qu'il pouvoit 247.

1673.

» Quoique Racine dans sa Préface nous
 » cite toutes les autorités qui en appuient

s'épargner. « Telle est l'erreur, (continue-t-il) qu'il
 » fait commettre par Mithridate, en lui faisant dire à
 » ses fils, dans l'exposition de son projet, de passer en
 » Italie, & de surprendre Rome :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours ;
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

• Il y a apparence que l'Abbé du Bos veut désigner le Prince Eugene de Savoye.

» Il en pouvoit bien douter, dit un Prince qui a commandé
 » des armées sur les bords du Danube, & qui, comme
 » Mithridate, a conservé sa réputation de grand Capitaine dans l'une & dans l'autre fortune, * puisque
 » la chose est réellement impossible. L'armée navale
 » de Mithridate, en partant des environs d'Asaph &
 » du détroit de Caffa, où Racine établit la Scene de sa
 » Pièce, avoit près trois de cents lieues à faire avant que
 » de débarquer sur les rives du Danube. Des vaisseaux
 » qui naviguent en flote, & qui n'ont d'autres moyens
 » d'avancer que des rames & des voiles, ne sçauroient
 » se promettre de faire cette route en moins de huit ou
 » dix jours. M. Racine, sans craindre d'ôter le mérite
 » de l'entreprise de Mithridate, pouvoit bien
 » encore accorder six mois de marche à son armée qui
 » avoit sept cents lieues à faire pour arriver à Rome.
 » Le vers qu'il fait dire à Mithridate

Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole ;

» révoque ceux qui ont quelque connoissance de la distance des lieux. Quoique les Armées Grecques &
 » Romaines marchassent avec plus de célérité que les
 » nôtres, il est toujours vrai qu'il n'y a point de trou-
 » pes qui puissent durant trois mois, & sans jamais séjourner, faire chaque jour près de huit lieues, sur-
 » tout en passant par des pays difficiles & ennemis, ou
 » du moins suspects, tels qu'étoient la plupart des pays
 » que Mithridate avoit à traverser. » (Ces petites fautes
 » qu'on reproche à M. Racine, supposées qu'elles soient
 » telles, sont fort aisées à réparer, en mettant aux
 » deux vers cités

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours,
 Aux lieux où le Danubé y vient finir son cours ?

Et à celui-ci :

Je vous rends dans six mois aux pieds du Capitole.

» la vérité, (a) jusqu'à entrer dans les
» détails & les particularités de sa mar-
» che, aussi-bien que dans les facilités

1673.

Préface de
Mithridate.

(a) » Il n'y a guère de nom plus connu que celui
» de Mithridate. Sa vie & sa mort sont une partie con-
» sidérable de l'Histoire Romaine ; & sans compter les
» victoires qu'il a remportées , on peut dire que ses
» seules défaites ont fait presque toute la gloire des
» trois plus grands Capitaines de la République , c'est
» à sçavoir , de Silla , de Lucullus , & de Pompée. Ainsi
» je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes Au-
» teurs. Car , excepté quelque événement que j'ai un
» peu rapproché par le droit que donne la Poësie ,
» tout le monde reconnoitra aisément que j'ai suivi
» l'Histoire avec beaucoup de fidélité. En effet , il n'y
» a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithri-
» date , qui n'ayent trouvé la place dans ma Tragédie.
» J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les
» mœurs & les sentimens de ce Prince , je veux dire
» sa haine violente contre les Romains , son grand cou-
» rage , sa finesse , sa dissimulation ; & enfin cette ja-
» lousie qui lui étoit si naturelle , & qui a tant de fois
» coûté la vie à ses Maîtresses. La seule chose qui pour-
» roit n'être pas aussi connue que le reste , c'est le dessein
» que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Com-
» me ce dessein m'a fourni une des Scenes qui ont
» le plus réussi dans ma Tragédie , je crois que le
» plaisir du Lecteur pourra redoubler , quand il verra
» que presque tous les Historiens ont dit ce que je fais dire
» ici à Mithridate.

» Florus , Plutarque & Dion Cassius , nomment les
» pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie en-
» tre plus dans le détail ; & , après avoir marqué les fa-
» cilités & les secours que Mithridate espéroit trouver
» dans sa marche , il ajoute que ce projet fut le prétexte
» dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'ar-
» mée , & que les Soldats, effrayés de l'entreprise de son
» père , le regarderent comme le désespoir d'un Prince
» qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

» Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action
» de ma Tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à
» mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mi-
» thridate les secrets sentimens de ses deux fils... Voici la

1673.

» des secours qu'il espéroit. Racine tire
 » de cette entreprise le prétexte dont
 » Pharnace se sert pour faire révolter
 » l'armée ; & après nous avoir dit qu'elle
 » étoit en partie cause de sa mort , qui
 » est l'action de sa Tragédie , il nous
 » fait observer qu'il a lié de plus près
 » ce grand dessein à son sujet , & s'en
 » est servi pour faire connoître à Mithri-
 » date les secrets sentimens de ses deux
 » fils ; il finit l'observation par cette ma-
 » xime d'un grand Maître tel que lui :
 » *Qu'on ne peut prendre trop de précau-*
 » *tion pour ne rien mettre sur le Théâtre*
 » *qui ne soit essentiel ; que les plus belles*
 » *Scenes sont en danger d'ennuyer , du*
 » *moment qu'on les peut séparer de l'ac-*
 » *tion, & qu'elles l'interrompent, au lieu*
 » *de la conduire vers sa fin.*

» C'est aussi dans cette même Scene
 » que s'établit entre les deux freres ce
 » contraste si marqué & si avantageux à

» réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mi-
 » thridate. Cet homme étoit véritablement né pour entre-
 » prendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprou-
 » vé la bonne & la mauvaise fortune , il ne croyoit rien
 » au-dessus de ses espérances & de son audace , & mésu-
 » roit ses desseins , bien plus à la grandeur de son cou-
 » rage , qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu ,
 » si son entreprise ne réussissoit point , de faire une fin digne
 » d'un grand Roy , & de s'ensevelir lui-même sous les
 » ruines de son empire , plutôt que de vivre dans l'obscu-
 » rité & dans la bassesse. »

» Xipharés, & qui établit dans l'esprit
 » du Spectateur cet intérêt prédominant
 » pour la destinée de ce jeune Prince.
 » Pharnace, piqué des reproches du pere,
 » & dans la crainte où il se trouve d'être
 » arrêté, ne ménage plus Xipharés, jus-
 » qu'à l'accuser d'aimer la Reine. Ce
 » trait lancé produit son effet, la jalou-
 » sie entre dans le cœur de Mithridate,
 » & son progrès est prompt & violent.
 » Le tissu de toutes les Scenes de la Pièce
 » de Mithridate n'est que la gradation
 » & la marche de ses passions. L'éclair-
 » cissement qu'il en a avec Monime, &
 » où il va se servir de toutes ses ruses,
 » & de cet esprit de mensonge si adroit,
 » & par conséquent indigne de la Ma-
 » jesté d'un Roy, (a) achemine la perte

1673

(a) M. de Voltaire, dans la Préface de sa Tragédie de *Hérode & Mariamne*, justifie avec bien du goût & de l'art cette Scene où Mithridate employe l'artifice, pour découvrir le secret de Monime. Nous croyons que le Lecteur sera bien aise que nous lui en mettions le passage sous les yeux. * « Les Pièces tragiques sont fondées, ou sur les
 » intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particu-
 » liers de quelques Princes. De ce premier genre sont
 » l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande
 » le sang de la fille d'Agamemnon : les *Horaces*, où trois
 » combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'*Æ-*
 » *dipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte
 » du meurtre de Laïus. Du second genre sont *Britan-*
 » *nicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, &c.

* Préface de la première édition de *Hérode & Mariamne*.

» Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé
 » dans la famille du Héros de la Pièce : tout roule sur
 » des passions que des Bourgeois ressentent comme les
 » Princes; & l'intrigue de ces Ouvrages est aussi propre

1673.

» des uns & des autres. Une des façons
 » des plus adroites de Racine, & où il
 » entre le plus d'art, c'est dans la suspen-
 » sion du discours : il ouvre un senti-
 » ment où il entre encore quelque chose
 » d'équivoque, & cela pour rendre la
 » chose plus frappante ; c'est ce qui de-
 » vient plus sensible dans la Scene sui-
 » vante, où Mithridate arrache si adroi-
 » tement le secret de cette malheureuse
 » Princesse, ce qui a mis dans le cœur

» à la Comédie, qu'à la Tragédie. Otez les noms, Mi-
 » thridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille,
 » ses deux fils en sont amoureux aussi ; & il se sert d'une
 » ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est
 » aimé.

» Phèdre est une belle-mère, qui, enhardie par une
 » intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel
 » est occupé ailleurs.

» Néron est un jeune homme impétueux qui devient
 » amoureux tout d'un coup : qui dans le moment veut se
 » séparer d'avec sa femme, & se cache derrière une ta-
 » piserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voilà
 » des sujets que Molière a pu traiter comme Racine.
 » Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la mê-
 » me que celle de Mithridate. Harpagon & le Roy de
 » Pont, sont deux Vieillards amoureux ; l'un & l'autre
 » ont leur fils pour Rival, l'un & l'autre se servent du
 » même artifice pour découvrir l'intelligence qui est en-
 » tre leur fils & leur Maîtresse : & les deux Pièces finis-
 » sent par le mariage du jeune homme.

» Molière & Racine ont également réussi, en trai-
 » tant ces deux intrigues : l'une a amusé, a réjoui, a
 » fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a
 » effrayé, a fait verser des larmes. Molière a joué
 » l'amour ridicule d'un vieil Avare, Racine a repré-
 » senté les foiblesses d'un grand Roy, & les a rendus
 » respectables.

» du Roy un ressentiment qu'il cherche
» encore à couvrir pour mieux perdre 1673.
» Xipharès, qu'Arbate informe de la fu-
» reur de son pere à ce sujet.

» La Scene cinquième (du quatrième
» Acte) est le modèle des Monologues.
» On n'imagine point comment cette
» Scene a pu trouver des Censeurs. Ra-
» cine y a perdu de vue , dit-on , la ca-
» ractere de Prince , * & le fier & cruel
» Mithridate étoit-il capable de faire tant
» de réflexions à l'égard d'une Maîtresse
» & d'un fils qu'il vouloit faire périr ?

* Voyez plus
bas , Remar-
ques sur Mi-
thridate.

» Ce monologue , c'est-à-dire , cet entre-
» tien de lui avec lui-même , est dans la
» nature , & l'usage en est heureux dans
» les Tragédies. C'est un tissu de contra-
» diction où les sentimens se détruisent
» les uns par les autres ; c'est une ressour-
» ce dans les grandes agitations de l'es-
» prit & du cœur ; c'est un retour suivi
» sur soi-même , & la plus sûre expres-
» sion des foiblesses humaines : l'art &
» l'expérience lui donnent sa mesure ,
» & il n'y a que le feu & la vivacité qui
» entrent dans ce choc des passions qui
» en puissent dérober la langueur , s'il y
» en a. Dans ce monologue de Mithri-
» date , tantôt la passion le trouble , tan-
» tôt elle l'éclaire.

1673.

Immolons , en partant , trois ingrats à la fois.

.....

Mais quelle est ma fureur ? Et qu'est-ce que je dis ?

Tu va sacrifier , qui ? malheureux ! ton fils !

.....

J'ai besoin d'un vengeur , & non d'une maîtresse.

.....

Je brûle , je l'adore , & loin de la bannir....

Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.

.....

Quelle pitié retient mes sentimens timides ?

N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?

O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !

Et vous heureux Romains ! quel triomphe pour vous , &c.

» La reprise de ce dernier vers par
 » une apostrophe aux Romains , est un
 » des plus beaux traits de l'art : elle perce
 » au travers de tous les mouvemens dont
 » Mithridate est agité , comme le senti-
 » ment le plus vif , je veux dire sa haine
 » pour les Romains , & la préoccupa-
 » tion d'un aussi grand dessein que celui
 » qu'il a formé. Cette Scène où le ca-
 » ractere de Mithridate se développe
 » tout entier , ne pouvoit mieux se ter-
 » miner qu'en rappelant toutes ses pré-
 » cautions

» cautions contre la crainte des poi-
» sons , & son peu d'attention à préve-
» nir , sur-tout à son âge , les surprises de
» l'amour : car indépendamment du trait
» qui charge encore son caractère , il
» présente un sentiment moral d'au-
» tant plus capable de faire impression ,
» qu'il échape dans ces momens violens
» où la vérité souvent se fait le plus sen-
» tir. C'est dans cette situation d'esprit
» que Mithridate apprend la révolte de
» Pharnace , & l'arrivée des Romains aux
» pieds des murs de Nymphée , & qu'il
» entre en défiance contre la conduite de
» Xipharés qui est toujours dans son parti.
» C'est dans cet état aussi que la première
» précaution qu'il prend , est celle de faire
» mourir Monime. C'est le dernier éclat
» de son amour. Cette sédition subite &
» engagée par Pharnace précipite l'ac-
» tion : l'incertitude du sort de Xipharés,
» qui est caché sous un bruit confus , pro-
» duit cette situation violente de Moni-
» me , où elle attende envain sur elle-
» même.

» C'est dans cet état qu'on vient lui
» présenter le poison qui lui est envoyé
» par Mithridate , & qu'elle reçoit com-
» me le présent le plus cher de ce mal-
» heureux Roy , que la fortune vient
» d'abandonner , & qui prend le parti

1673.

„ de se tuer lui-même , pour ne pas tom-
 „ ber entre les mains de ses ennemis. In-
 „ formé déjà de tous les vertueux efforts
 „ de son fils Xipharès , & indigné de l'in-
 „ fidélité de Pharnace , il revient avec
 „ attendrissement en faveur de Xipharès
 „ & de Monime , & par un contre-or-
 „ dre dépêché à Arbate , qui arrive assez
 „ tôt pour sauver la Reine : il lui apprend
 „ que Xipharès vit encore , & à quelle
 „ résolution le Roy s'est porté ; & c'est à
 „ la vue des ces deux Princes , dont l'un
 „ soutient un pere mourant de sa blessu-
 „ re , que Monime s'écrie :

Il vient : quel nouveau trouble excite en
 mes esprits ,
 Le sang du pere , ô Ciel ! & les larmes du
 fils !

„ La façon dont Racine fait mourir
 „ Mithridate nous présente dans les fen-
 „ timens & dans les dernières actions de
 „ ce Prince , quelque chose encore de
 „ plus grand qu'il n'avait paru ; & le der-
 „ nier trait de son testament , c'est à dire ,
 „ le don de son ame à son fils Xipharès ,
 „ prend dans le concours des circonstan-
 „ ces un ton de sublime , & un air de
 „ vérité qui n'a point d'exemple. C'est ce
 „ caractère élevé de Mithridate qui a fait
 „ dire à M. de Voltaire , que de toutes les

» Tragedies Françoises que Charles XII.
 » (Roy de Suède) avoit lues dans son
 » loisir de Bender, Mithridate étoit celle
 » qui lui plaisoit davantage, & qu'il mon-
 » troit avec le doigt à l'un de ses Mi-
 » nistres tous les endroits qui le frap-
 » poient. »

1673.

» Pour achever de faire connoître le mé-
 » rite supérieur de la Tragedie de Mithri-
 » date, joignons-y les remarques suivantes,
 » tirées de l'édition des Œuvres de Racine,
 » deux volumes, Paris 1741. second volu-
 » me, pag. 515-518. ✕

» Cette Pièce (Mithridate) prouve
 » beaucoup en faveur de Racine contre
 » Corneille. Peut-on voir un caractère
 » plus noble & mieux soutenu que celui
 » de Mithridate ? je raconterai ici en
 » abrégé ce que ce Prince a fait, & je
 » donnerai son caractère suivant l'Histoi-
 » re, afin que lecteur puisse mieux com-
 » parer le *Mithridate* des Historiens,
 » avec celui de Racine.

Remarques
sur Mithrida-
te.

» *Mithridate*, surnommé *Eupator*,
 » Roy de Pont, & de plusieurs autres
 » Royaumes, fut un des plus grands Prin-
 » ces de l'Orient. Deux Royaumes, la
 » Capadoce & la Bithynie, qu'il préten-
 » doit peut-être envahir, en y mainte-
 » nant des Princes à sa dévotion malgré
 » les Romains, furent apparemment la

1673.

» cause des longues guerres de Mithri-
» date contre Rome. On ne sçauroit
» bien démêler le droit que les Romains
» avoient d'aller attaquer ce Prince. Des
» mémoires d'une autre main que de celle
» des Romains & de leurs Partisans nous
» feroient peut-être voir en cette occa-
» sion beaucoup d'injustice & d'orgueil.
» Quoi qu'il en soit, Mithridate tantôt
» vainqueur & tantôt vaincu, occupa
» pendant quarante ans les armées de
» Silla, de Lucullus, de Pompée, &c.
» ce fut après avoir vaincu Nicomède,
» Roy de Bithynie, que les Grecs Asiati-
» ques s'étant presque tous déclarés pour
» lui, il vint en Ionie, & enleva à Stra-
» tonice la belle Monime : ainsi elle au-
» roit été bien âgée au temps de la mort
» de Mithridate, si elle avoit vécu jus-
» qu'à ce temps-là. Ce Prince, toujours
» fertile en ressources, après avoir été
» battu à diverses reprises par les Ro-
» mains, résolut d'appeller à son secours
» Sertorius, qui faisoit la guerre en Es-
» pagne contre les Concitoyens. Ce pro-
» jet n'ayant pas bien réussi, Mithridate
» fut obligé de se réfugier chez Tigrane
» Roy d'Arménie, après avoir été entie-
» rement défait par Lucullus; & ce fut
» alors qu'il fit périr, selon Appien, ses
» sœurs, les femmes & les concubines par

» les mains de ses Eunuques, Il en fit au-
» tant de *Macharés* & de *Xipharés* ses
» deux fils, dans le temps qu'il étoit oc-
» cupé à se défendre contre Pompée. Il
» se défit du premier, parce qu'il s'étoit
» déclaré pour les Romains ; & de l'au-
» tre, à cause de la trahison de Strato-
» nice sa mere, qui rendit à Pompée une
» place où les trésors de Mithridate
» étoient renfermés. Enfin pour dernière
» ressource, il résolut de passer en Italie,
» & d'y attaquer les Romains. C'est dans
» cette dernière occasion que Pharnace
» fit révolter contre son pere les troupes
» qu'il avoit encore. Ce malheureux Prin-
» ce, vaincu par ses ennemis, trahi par
» son fils, voulut alors s'empoisonner :
» mais le poison n'ayant pû faire son
» effet, il eut recours à un certain *Bitui-*
» *tus*, & se fit tuer par cet homme, se-
» lon Appien Alexandrin.

» Voici le portrait que cet Historien
» fait de Mithridate : *C'étoit un Prince*
» *vaillant & rusé, fertile en ressources,*
» *qui ne s'effrayoit ni des embûches, ni*
» *des attaques ouvertes ; intrépide &*
» *courageux dans l'adversité. Il n'y eut*
» *aucun moyen qu'il ne tentât, aucun stra-*
» *tagème qu'il ne mit en usage contre les*
» *Romains ses ennemis. Il rechercha pour*
» *se venger d'eux, les Nations les plus*

1673.

» reculées , même les Gaulois , les Es-
 » pagnols. Il étoit cruel & sanguinaire ;
 » re ; il fit mourir entre autres , sa mere ,
 » son frere , & plusieurs de ses enfans.
 » Ce Prince étoit de haute taille & ro-
 » buste , sobre & patient dans la furi-
 » gue , mais d'ailleurs adonné aux fem-
 » mes. Il avoit l'esprit assez orné , il ai-
 » moit les sciences , & se plaisoit à la Mu-
 » sique , &c. On ajoute qu'il parloit ou
 » entendoit vingt-deux langues. On con-
 » çoit par tout ce que je viens de dire ;
 » que l'Histoire est fort renversée dans
 » cette Tragédie , mais on ne sçaurroit
 » nier d'ailleurs que Racine n'ait bien
 » soutenu le caractère de ce fameux Roy.
 » Il le peint terrible & toujours fertile
 » en ressources , jusqu'au moment qu'il
 » expire. On peut même dire que

Plus il est malheureux , plus il est redou-
 table.

» La premiere Scene du troisieme Acte
 » est d'une grande beauté. Je ne pense
 » pas qu'elle doive céder à la plus belle
 » Scene des Pièces du grand Corneille.
 » Mithridate y paroît tel que l'Histoire
 » nous le dépeint. Il paroît encore tel
 » dans (la dernière Scene) du cinquieme
 » Acte. Les dernières paroles de Mithri-
 » date sont dignes de lui ; mais il me sem-

» ble que Racine a perdu de vûe le ca-
 » ractere de ce Prince dans la Scene V.
 » du quatrième Acte. Le fier & cruel Mi-
 » thridate étoit-il capable de faire tant
 » de réflexions à l'égard d'une Maîtresse &
 » d'un fils qu'il vouloit faire périr ? * J'a-
 » voue qu'il aime & qu'il espere ; mais

* Voyez ci-
 dessus la ré-
 ponse à cette
 Critique, dans
 la dissertation
 de l'Abbé Na-

Sa haine va toujours plus loin que son amour,

dal.

» Pour Xipharès & Pharnace, tous deux
 » fils de Mithridate, ils ne se ressemblent
 » pas ; ils ne le doivent pas non plus.
 » L'un est plus doux & plus humain. On
 » s'intéresse d'abord pour lui ; l'autre est
 » farouche, & tient de Mithridate. Xi-
 » pharès a de la vertu, Pharnace de la
 » cruauté. Le caractere de Monime est
 » fort touchant. C'est une illustre Grec-
 » que qui a le malheur d'être aimée de
 » Mithridate.» (Voici de quelle façon M.
 Racine parle de cette Reine infortunée :)

* » J'ai choisi Monime entre les femmes
 » que Mithridate a aimées. Il paroît
 » que c'est celle de toutes qui a été la
 » plus vertueuse, & qu'il a aimée le plus
 » tendrement. Plutarque semble avoir
 » pris plaisir à décrire le malheur & les
 » sentimens de cette Princesse. C'est lui
 » qui m'a donné l'idée de Monime ; &
 » c'est en partie sur la peinture qu'il en
 » a faite, que j'ai fondé un caractere

* Préface de
 Mithridate.

1673.

» que je puis dire qui n'a point déplu.
» Le Lecteur trouvera bon que je rap-
» porte ses paroles telles qu'Amiot les a
» traduites ; car elles ont une grace dans
» le vieux style de ce Traducteur, que
» je ne crois point pouvoir égaler dans
» notre langue moderne.

» Cette-ci étoit fort renommée entre
» les Grecs , pource que quelques sollici-
» tations que lui fçut faire le Roy en
» étant amoureux, jamais ne voulut en-
» tendre à toutes les poursuites jusqu'à
» ce qu'il y eut accord de mariage passé
» entr'eux, & qui lui eut envoyé le dia-
» dème ou bandeau Royal, & appelé
» Roine. La pauvre Dame depuis que
» ce Roy l'eut épousée, avoit vécu en
» grande déplaisance, ne faisant conti-
» nuellement autre chose que de plorer
» la malheureuse beauté de son corps, la-
» quelle au lieu d'un mari lui avoit don-
» né un Maître ; & au lieu de compagnie
» conjugale, & que doit avoir une Dame
» d'honneur, lui avoit baillé une garde
» & garnison d'hommes barbares qui la
» tenoient comme prisonniere loin du
» doux Pays de la Grece, en lieu où elle
» n'avoit qu'un songe & une ombre de
» biens, & au contraire avoir réellement
» perdu les véritables, dont elle jouis-
» soit au Pays de sa naissance ; & quand

» l'Eunuque fut arrivé devers elle , & lui
 » eut fait commandement de par le Roy
 » qu'elle eut à mourir , adonc elle s'arra-
 » cha d'allentour de la tête son ban-
 » deau Royal , & se le nouant à l'entour
 » du col , s'en pendit ; mais le bandeau
 » ne fut pas assez fort , & se rompit in-
 » continent. Et lors elle se prit à dire :
 » *O maudit & malheureux tissu , ne me*
 » *serviras-tu point au moins à ce triste*
 » *service ?* (a) En disant ces paroles , elle
 » le jetta contre terre crachant dessus ,
 » & tendit la gorge à l'Eunuque.

M. Barbier d'Aucourt dans son *Apol-
 lon Charlatan* , rend le compte suivant
 de la Tragédie de Mithridate.

La fureur d'Apollon n'étant pas satisfaite,
 Par cette sanglante défaite , *
 Au Royaume de Pont ce Dieu servit un plat ,
 De sa *Racine* délicate ;
 Et la vertu du Mithridat
 N'en pût garantir *Mithridate*.

* Il parle
 du dénoue-
 ment de Ba-
 jazet.

(a) M. Racine a rendu ce passage de Plutarque , dans
 sa Tragédie.

M O N I M E.

Et toi , fatal tissu , malheureux diadème ,
 Instrument & témoin de toutes mes douleurs ,
 Bandeau que , mille fois , j'ai trempé de mes pleurs ,
 Au moins , en terminant ma vie & mon supplice ,
 Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?
 A mes tristes regards va , cesse de t'offrir.
 D'autres armes , sans toi , sçauront me secourir ;
 Et périsse le jour , & la main meurtrière
 Qui jadis sur mon front t'attacha la première.

ACTE V.
 SCENE pre-
 mière.

1673.

Le bon Roy vit finir sa vie & ses malheurs ;
 Et pour le punir d'un grand crime ,
 Apollon plus puissant que mille opérateurs ,
 Déterra Xipharés , ressuscita Monime ,
 Dont ce Prince avoit fait une double victime ;
 Et vint malgré la mort , & ses pâles froideurs ,
 De deux fantômes vains rallumer les ardeurs.

Par cette magique souplesse ,
 Tous deux virent enfin couronner leur tendresse.

C'est ce qui fit que dans leurs cœurs ,
 Un plaisir imprévu dévorant leur tristesse ,
 Au sang du Roy mourant , qui leur parloit sans
 cesse ,

Ils mêlerent si peu de pleurs.

L' A M Y DE T O U T L E M O N D E ,

Comédie, par un Auteur Anonyme ,

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal ,
 le 24. Janvier.

NOus ne connoissons cette Pièce que
 par les Registres de la Troupe de
 Moliere , qui en marque la seule & uni-
 que représentation , donnée sur le Théa-
 tre au Palais Royal le 24. Janvier 1673.
 à la suite des *Maris Infidèles*.

L'AMBIGU COMIQUE,

1673.

O U

L'ES AMOURS
DE DIDON ET D'ÉNÉE,

Tragédie en trois Actes, mêlée de trois
Intermèdes Comiques, (a) chacun en
un Acte, en vers, de Monsieur D'E
MONTFLEURY,

Représentée sur le Théâtre du Marais. (b)

“ C Ette Tragédie a été représentée
” dans le même ordre que vous l’al- Préface de
” lez trouver imprimée. Elle est en trois l’Auteur.
” Actes, & mêlée de trois intermèdes

(a) En voici les titres : *Le Nouveau marié* ; *Dom Pasquin d’Avalos* ; *la Semblable à Soi-même*. A la fin de cet Article nous dirons un mot de chacune de ces Pièces.

(b) L’Editeur des Œuvres de Messieurs de Montfleury pere & fils, dit que cette Pièce fut représentée sur le Théâtre de l’Hôtel de Bourgogne, mais il s’est trompé, en voici la preuve tirée du premier Intermède, intitulé : *Le Nouveau Marié* ; le passage est curieux.

D A M I S. à M. Vilain.

SCENE VI.

Monsieur, la Comédie est prête à commencer.

M. VILAIN, (c’est le Nouveau Marié.)

Vous aimez le grand bruit, beau-frere, & les grands
frais :

Mais quels Comédiens font-ce ?

D A M I S.

Ceux du Marais.

1673.

» comiques, dont chacun renferme un
 » sujet séparé & fini. Ce mélange n'est
 » pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas

M. VILAIN.

Du Marais ! du Marais ! je crois qu'on s'étudie....

DAMIS.

Comment ?

M. VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la Comédie ?

DAMIS.

Ont-ils accoutumé de la donner *gratis* ?

M. VILAIN.

Iroit-on autrement, mon cher, à votre avis ?

DAMIS.

Moi, je les ai cru bons, leur équipage est riche;
 Leurs Pièces.

M. VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'affiche ?

Les Acteurs inconnus de ce lieu déserté,
 Sont d'un plan qui jamais n'est bon que transplanté.
 Jamais sortant chez eux d'une Pièce nouvelle,
 Entend-on, hé, Laquais de Madame une telle ?
 Y trouve-t-on jamais ce cortège nombreux
 De Pages, de Laquais, de carrosses pompeux,
 Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
 Font juger par dehors des beautés d'un Ouvrage ?
 Jamais Auteurs de nom leur donna-t-il un vers ?
 Il faut que le beau-frère ait l'esprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des Auteurs, & ce sont des indices.

M. VILAIN.

Oùi, l'on dit qu'il leur vient cinq ou six Auteurs
 Suisses.

Et qu'elle Pièce encor nous faites-vous donner ?

DAMIS.

Leur *Ambigu Comique*; on dit que cette idée.

M. VILAIN.

Je sçais bien : autrement c'est la *Didon* lardée
 D'Intermèdes, dit-on, n'est-il pas vrai ?

DAMIS

Fort bien.

M. VILAIN.

La Troupe du Marais ! cela ne vaudra rien.

» ordinaire sur notre Théâtre ; & com-
 » me c'est un usage établi de tout temps
 » chez les Espagnols , je veux bien avouer
 » que leurs Poèmes dramatiques m'ont
 » servi de modèle ; que le plaisir que
 » m'ont donné la lecture que j'en ai fai-
 » te , & les représentations que j'en ai

1673.

D A M I S.

L'idée en est nouvelle ; & même je m'étonne
 Qu'elle ne soit tombée en l'esprit de personne ,
 Et comment quelqu'Auteur ne s'est point avisé....

M. V I L A I N.

A cela , qui , morbleu , voudroit s'être exposé ?
 Qui voudroit avoir eu la vision fantasque ,
 D'habiller sans respect la Tragédie en masque ?
 D'en faire avec la Farce un mariage impur ?
 L'idée a quelque chose en elle de si dur ,
 Qu'un semblable projet , en bonne politique ,
 Devroit s'être attiré la censure publique.
 Je n'en sçaurois , morbleu , parler qu'avec chaleur :
 Mais si pour mes péchés Dieu m'avoit fait Auteur ,
 J'aurois fait trop de fond sur mes délicatesses ,
 Pour appeller la Farce au secours de mes Pièces :
 Un semblable projet ne m'eut jamais tenté ;
 Et quelque grand succès qui pût m'avoir flatté ,
 Je n'aurois jamais pû , pour les voir applaudies ,
 En Poete Cuisinier farcir mes Tragédies.

D A M I S.

Je ne veux point ici combattre vos raisons ,
 Mais voyons-là , Monsieur , & nous en jugerons :
 Quelquefois sans sujet on a l'ame obsédée.

M. V I L A I N.

La Troupe du Marais ! & la Didon lardée ,
 Juste Ciel ! non , morbleu , je n'en puis revenir , &c.

Voilà suffisamment la preuve que l'*Ambigu Comique*
 fut joué au Marais ; de plus , après la réunion de cette
 Troupe , avec celle du Palais Royal , au Théâtre de
 Guénégaud , on en reprit les représentations , & l'Au-
 teur eut encore quatre fois sa part dans la recette.
 Cette reprise se fit le Vendredi 12. Août 1673.

1673.

» vûes , m'ont persuadé qu'un pareil mé-
» lange pourroit avoir autant d'agrémens
» sur notre Scène , que de beautés sur
» leur Théâtre ; & que l'ayant regardé
» comme un moyen d'aspirer au bon-
» heur de plaire à ceux qui n'aiment
» que le sérieux , sans renoncer à ce-
» lui de divertir ceux qui n'aiment que
» le comique , je me suis hasardé à tra-
» vailler sur cette idée à l'imitation des
» Poètes de cette Nation. La
» crainte que j'avois que les intermèdes
» de celle-ci , qui n'en ont aucun avec
» ce qui les précède , n'interrompissent
» l'attention de l'Auditeur pour le sérieux ,
» me fit croire que je ne pourrois l'em-
» pêcher qu'en faisant choix d'un sujet
» fort connu. C'est ce qui me fit jeter les
» yeux sur le quatrième Livre de l'Enéi-
» de , où Virgile renferme les amours &
» la mort de Didon : outre que cette ma-
» tière est extrêmement connue , l'anti-
» quité ne nous a point laissé d'idée d'une
» passion ni plus forte ni plus touchante ;
» & je me sentois si charmé des beautés
» de cet excellent ouvrage , que je le re-
» gardois comme un original d'après le-
» quel il étoit presque impossible de faire
» une méchante copie. Comme ce sujet
» avoit été mis au Théâtre par Etienne
» Jodelle , le premier qui ait fait des Tra-

» gédies en notre Langue , & depuis mê-
» me par des Auteurs dont la réputation 1673.
» a égalé le mérite, je n'aurois pas entre-
» pris de le traiter , si je n'eusse appris
» d'Horace que les Œuvres d'Homere &
» de Virgile sont des trésors dont il est
» permis à tout le monde de s'enrichir ,
» & que les Sujets connus, qui sont à tous
» ceux qui s'en veulent servir, devien-
» nent propres & particuliers à celui qui
» les traite.

» Je ne sçai si cette nouveauté aura
» quelque agrément sur le papier ; mais
» je me tiendrai assez heureux , si le
» Lecteur peut avoir pour elle , même
» indulgence que l'Auditeur , & si la lec-
» ture qu'il en fera ne détruit point l'esti-
» me que près de trente représentations
» consécutives lui ont acquise.

M. de Montfleury, tout charmé, tout
touché des beautés de son excellent origi-
nal, n'en fait qu'une très-mauvaise copie
pour les caractères de ses personnages & la
versification ; à l'égard des trois intermé-
des, le nouveau marié n'a point d'ac-
tion, tout roule sur l'avarice de M. Vi-
lain. Dom Pasquin d'Avalos est un Pro-
vincial qui vient pour épouser une jeune
personne qui a le cœur pris pour un au-
tre. La Soubrette de cette dernière passe
pour sa Maîtresse vis-à-vis de Dom Pas-

1673.

quin, & lui paroît une coquette si outrée, qu'il renonce à son mariage. *Le Semblable à soi-même*, est un Bailly de Village près d'épouser la nièce du Collecteur des tailles. Comme il se méfie de l'humeur égrillarde de sa prétendue, il feint un voyage subit, & annonce qu'il lui arrive un frere qui lui ressemble parfaitement : ce prétendu frere est lui-même sous un autre habit. Il s'apperçoit que sa future a un amant aimé, il se découvre & renonce à la niece du Collecteur, qui épouse son amant.

LE MALADE IMAGINAIRE,

Comédie-Ballet, en trois Actes, en prose, avec un Prologue en vers liriques, par M. MOLIERE,

Représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le Vendredi 10. Février. (La musique du Malade imaginaire est de M. Charpentier.)

Mémoires sur
la vie & les
Ouvrages de
Moliere.

„ *Le Malade imaginaire* fut la der-
„ niere production de Moliere. On
„ retrouva, dans le rôle de Beline, un
„ caractère malheureusement trop ordi-
„ naire dans la vie civile; & l'on vit avec
„ plaisir

» plairir la sensible Angélique oublier les
 » interêts de sa passion, pour ne voir,
 » dans son pere mort, que l'objet de sa
 » douleur & de ses regrets. Les Médecins
 » ne sont point épargnés dans cette Pièce,
 » Moliere ne s'y borne pas à les plaisan-
 » ter, il attaque le fond de leur art. (a)
 » par le rolle de Béralde, comme dans
 » celui du Malade imaginaire, il joue la
 » foiblesse la plus universelle de l'homme,
 » l'amour inquiet de la vie, & les soins

1673.

(a) M. Perrault, dans ses *Eloges des Hommes illustres*, à l'article de Moliere, parle d'un ton piqué, de la Comédie du Malade imaginaire. Voici ses termes :
 « Il attaqua, (Moliere) encore les mauvais Médecins
 » par deux Pièces fort comiques, dont l'une est *Le*
 » *Médecin malgré lui*, & l'autre *Le Malade imagi-*
 » *naire*. On peut dire qu'il se méprit un peu dans
 » cette dernière Pièce, & qu'il ne se content pas dans
 » les bornes du pouvoir de la Comédie : car au lieu de
 » se contenter de blâmer les mauvais Médecins, il atta-
 » qua la Médecine en elle-même, la traîta de Science
 » frivole, & posa pour principe, qu'il est ridicule à
 » un homme d'en vouloir guérir un autre. La Comédie
 » s'est toujours moqué des rodomons & de leur rodo-
 » montades ; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais
 » braves, ni la vraie bravoure : elle s'est réjouie des
 » pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâ-
 » mé ni les Sçavans ni les Sciences. Suivant cette
 » règle, il n'a pû trop maltraiter les Charlatans & les
 » ignorans Médecins ; mais il devoit en demeurer-là,
 » & ne pas tourner en ridicule les bons Médecins, que
 » l'Ecriture nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit,
 » depuis les anciens Poètes Grecs & Latins qu'il a
 » égalés, & peut-être surpassés dans le Comique,
 » aucun Auteur n'a eû tant de talent ni de réputation.
 (M. Perrault avoit un frere Médecin, & voilà sans
 doute la raison pour laquelle il attaqua le Malade
 imaginaire.)

1673.

» trop multipliés pour la conserver. (a) N
 » joue même la faculté en corps dans le
 » troisième intermède, (b) qui, quoique
 » mieux lié au sujet que les deux pre-
 » miers, n'en est pas plus vraisemblable. (c).

Lettres de Bourlault, dans une Lettre à l'Evêque
 Bourlault, de Langres, rapporte un fait sur la Co-
 médie du Malade imaginaire qui peut
 Tome I. pag. 119 & 120.
 édition de Paris, 1722.
 être placé ici. « Notre Langue a cet

(a) « Tout le monde sçait la réponse que Moliere
 » fit à Louis XIV. qui, le voyant un jour à son dîner
 » avec un Médecin nommé Maurillain, lui dit: Vous
 » avez un Médecin, que vous fait-il? Sire, répondit
 » Moliere, nous raisonnons ensemble: il m'ordonne des
 » remèdes; je ne les fais point, & je guéris. Mau-
 » villain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les
 » termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit
 » encore (en 1739.) obtint, à la sollicitation de Moliere,
 » un Canonicaat à Vincennes. » Voyez troisième Placet
 sur Tartuffe. (Mémoires sur la vie & les Ouvrages de
 Moliere.)

(b) « Le latin Macaronique qui fait tant rire à la fin
 » du Malade imaginaire, fut fourni à Moliere par son
 » ami Despréaux, en dînant ensemble avec Mademoi-
 » selle Ninon de l'Enclos, & Madame de la Sabliè-
 » re. » *Bolandra*, in-12. page 34. (Il auroit été plus
 clair de dire que M. Despréaux donna l'idée du latin
 Macaronique du Malade imaginaire.)

(c) « Le Malade imaginaire... c'est une de ces Farces
 » de Moliere; dans laquelle on trouve beaucoup de
 » Scènes dignes de la haute Comédie. La naïveté;
 » peut-être poussée trop loin, en fait le principal ca-
 » ractere. Ses Farces ont le défaut d'être quelquefois
 » un peu trop basses, & ses Comédies de n'être pas
 » toujours assez intéressantes; mais avec tous ces défauts-
 » là, il sera toujours le premier de tous les Poètes
 » Comiques. » (Vie de Moliere avec des jugemens sur
 ses Ouvrages.)

» avantage sur les autres, qu'elle est beau-
 » coup plus sage & plus retenue. La Lan-
 » gue Latine sur-tout, dit presque toutes
 » choses par leur nom, au lieu que la
 » Françoisse se contente de faire entrevoir
 » celles qui peuvent blesser la pudeur.
 » Dans le comique même, on veut que
 » les obscénités soient enveloppées; &
 » Moliere, tout Moliere qu'il étoit, s'en
 » apperçut bien dans *le Malade imagi-*
 » *nnaire*, qui est la dernière Pièce qu'il a
 » mise au jour. Il y a dans cet ouvrage un
 » M. Fleurant Apoticaire, brusque jus-
 » qu'à l'insolence, qui vient une seringue
 » à la main, pour donner un lavement
 » au Malade imaginaire. Un honnête
 » homme, frere de ce prétendu Malade,
 » qui se trouve-là dans ce moment, le
 » détourne de le prendre, dont l'Apoti-
 » caire s'irrite, & lui dit toutes les imper-
 » tinences dont les gens de sa sorte sont
 » capables. La première fois que cette
 » Comédie fut jouée, l'honnête homme
 » répondoit à l'Apoticaire: *Allez, Mon-*
 » *sieur, on voit bien que vous avez*
 » *coutume de ne parler qu'à des culs.*
 » (Pardon Monseigneur si ce mot m'é-
 » chappe, je ne le dis que pour le mieux
 » faire condamner.) Tous les Auditeurs
 » qui étoient à la première représenta-
 » tion s'en indignèrent, au lieu qu'on

1673.

» fut ravi à la seconde d'entendre dire :
 » *Allez , Monsieur , on voit bien que*
 » *vous n'avez pas accoutumé de parler*
 » *à des visages.* C'est dire la même chose,
 » se , mais la dire plus finement. »

TROUPE DES COMÉDIENS DU ROY,

*Établie rue Mazarine , vulgairement
 nommée la Troupe de Guénégaud.*

LA mort de Moliere qui arriva le Vendredi 17. Février , après la quatrième représentation du Malade imaginaire , jeta ses camarades dans une grande consternation. Ils perdoient en la seule personne un Auteur unique , un excellent Comédien , un ami sincere , & un protecteur puissant. Le Théâtre du Palais Royal fut fermé jusqu'au Vendredi suivant , 24. du même mois , qu'on représenta *le Misanthrope* ; & le lendemain , Rosimont , le meilleur Acteur comique de la Troupe du Marais , s'engagea dans celle du Palais Royal pour remplir les rôles de Moliere ; pour cet effet , il se prépara à celui du Malade imaginaire , qu'il fut en état de jouer le Vendredi 3. Mars , & qu'il continua jusqu'à la clôture ordi-

naire du Théâtre qui se fit le 21. du même mois : ainsi le Malade imaginaire eut encore neuf représentations. 1673.

Avant l'ouverture des Théâtres , quatre personnes de la Troupe du Palais Royal , s'engagerent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne. Ces quatre personnes étoient les Sieurs de la Thorilliere , & Baron , & le Sieur Beauval & sa femme. Cet événement fut suivi d'un autre encore plus fâcheux pour la Troupe qui perdoit ces Acteurs. Lully qui avoit le privilege de l'Opera , obtint du Roy la permission de faire représenter ses ouvrages de Musique dans la Salle du Palais Royal. Mademoiselle Moliere & ses camarades se trouverent ainsi en très-peu de temps sans protection , manquant de leurs principaux Acteurs , & sans Théâtre. Cette situation étoit violente , aussi leur fit-elle prendre la résolution de faire proposer aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne de se joindre à eux ; mais ceux-ci les refuserent , & même assez durement.

Il fut donc question d'employer d'autres moyens pour soutenir la société. Le premier & le plus pressant , étoit de trouver un lieu propre à leurs représentations. Le Théâtre de la rue Mazarine s'offroit très-à-propos , M. le Marquis

1673.

de Sourdeac, las d'en payer le loyer, sans en faire usage, ne demandoit pas mieux que de s'en débarrasser, & de vendre en même-temps ses machines & ses décorations : de sorte que les propositions de Mademoiselle Moliere & de ses associés, furent écoutées très-favorablement de la part de ce Marquis.

Beaucoup de personnes qui ignorent l'origine des Opera en France, seront sans doute un peu surprises de voir M. le Marquis de Sourdeac dans le cas de louer un Theatre, & de vendre des machines & des décorations. Il est donc nécessaire de leur expliquer ce fait, pour donner plus de clarté à ce qui nous reste à dire, au sujet de l'établissement de la Troupe du Palais Royal, sur le Theatre de la rue Mazarine.

Vie de M.
de S. Evre-
mond, par
M. Des Mai-
zeaux, édition
de 1740. pag.
155. & suiv.

« Les Opera, c'est-à-dire, les Pièces de
» Theatre en Musique, accompagnées
» de danses, de machines, & de décora-
» tions, nous sont venus d'Italie. Le Car-
» dinal Mazarin avoit tenté de les intro-
» duire en France, & dès l'année 1647.
» il fit venir des Comédiens (Musiciens)
» de de-là les Monts, qui représenterent
» une Pièce en vers Italiens, intitulée
» *Orfeo à Euridice*. (a) Ce spectacle ne

(a) Voyez le traité des Représentations en musique anciennes & modernes, par le pere Ménétrier, page 195 & suivantes.

» surpris pas moins par la nouveauté, que
 » par la beauté des voix, la variété des
 » concerts, le changement des décora-
 » tions, le jeu surprenant des machines,
 » & la magnificence des habits. (a) Le
 » succès qu'eut cette Pièce, donna lieu
 » d'en représenter une semblable aux nô-
 » trés du Roy (en 1660.) sous le titre
 » d'*Ercole Amant*, avec une traduction
 » François à côté, en faveur de ceux
 » qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit
 » souhaiter qu'on travaillât à des Opera
 » François; mais on manquoit de bons
 » Musiciens, & de belles voix, & on étoit
 » d'ailleurs dans le préjugé que les parol-
 » les Françaises n'étoient pas susceptibles
 » des mêmes mouvemens & des mêmes
 » ornemens que les Italiennes; enfin l'Ab-
 » bé Perrin, qui avoit été introducteur des
 » Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc
 » d'Orléans, entreprit de surmonter tous
 » ces obstacles. Il composa une Pastorale
 » qu'il fit mettre en Musique, par Cam-
 » bert, Intendant de la Musique de la
 » Reine-mère, & Organiste de S. Ho-
 » noré. Elle fut chantée à May (au com-
 » mencement du mois de Mai de l'an-

(a) Le Cardinal Mazarin fit la dépense de cet Opera,
 qui fut prodigieuse. Voiture appelle cette Pièce, *la co-
 médie des Machines*, il en fait l'éloge dans le Sonnet qui
 commence, *Quelle docte cirée, &c.*

1673.

• ACTE. II.

SCENE IV.

de la Comé-
die des Opé-
ra.

» née 1659.) & réussit si bien, que le
 » Cardinal Mazarin en fit donner à Vin-
 » cennes plusieurs représentations devant
 » le Roy (la même année & le même
 » mois.) *Ce fut, dit M. de Saint Evre-*
 » *mond, * comme un essai d'Opera qui*
 » *eut l'agrément de la nouveauté ; mais*
 » *ajoute-t-il, ce qu'il y eut de meilleur*
 » *encore, c'est qu'on y entendit des con-*
 » *certs de flûtes ; ce qu'on n'avoit pas*
 » *entendu sur aucun Théâtre depuis les*
 » *Grecs & les Romains. Cette Pièce fut*
 » suivie d'une autre en 1661. intitulée
 » ARIADNE, dont les vers qui étoient de
 » l'Abbé Perrin, ne furent pas trouvés
 » fort bons. On en fit plusieurs répéti-
 » tions, mais la mort du Cardinal (arri-
 » vée à Vincennes le 9. Mars 1661.) em-
 » pêcha qu'elle ne fut jouée, & suspen-
 » dit pour quelques années le progrès des
 » Opera naissans. Cependant l'Abbé Per-
 » rin n'oublioit rien pour venir à bout
 » d'une entreprise dont les commence-
 » mens avoient été si heureux. Il obtint
 » en 1669. (un *Privilege* en son nom
 » *pour l'établissement d'une Académie*
 » *d'Opera en Musique & en vers Fran-*
 » *çois. Ce Privilege fut donné à Saint*
 » *Germain en Laye le 28. Juin 1669.)*
 » mais ne pouvant fournir seul aux soins
 » & à la dépense que demandoit un tel
 » établissement,

» établissement, il s'associa pour la Mu-
» sique avec Cambert ; pour les machi- 1673.
» nes avec le Marquis de Sourdeac ; &
» pour fournir aux frais nécessaires avec
» le Sieur Champeron. Dès que cet ac-
» cord fut conclu, ils firent venir de Lan-
» guedoc les plus célèbres Musiciens qu'ils
» tirèrent des Eglises Cathédrales, où il
» y a des Musiques fondées ; (& lorsque
» le Théâtre qu'on avoit fait construire
» dans la rue Mazarine fut prêt) (a) l'on
» y fit représenter l'Opera de Pomone,
» (au mois de Mars 1671.) les vers
» étoient de la façon de l'Abbé Perrin,
» ils ne furent pas trouvés meilleurs que
» ceux de l'Ariadne. Cette Pièce fut re-
» présentée huit mois de suite avec un ap-
» plaudissement universel ; mais dans ce
» temps-là, le Marquis de Sourdeac,
» sous prétexte des avances qu'il avoit fai-
» tes, s'empara du Théâtre ; & pour se

(a) Voici de quoi suppléer à l'oubli de M. Des Mai-
seaux, au sujet du lieu qui fut choisi pour donner les
représentations des Opéra. Le 8. Octobre 1670. Mes-
sire Alexandre de Rieux, Marquis de Sourdeac, & le
Sieur Champeron passerent bail pour le Jeu de Pau-
me, où pendoit pour enseigne la Bouteille, situé rue
Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud, avec Messire
Maximilien de Laffemas, propriétaire dudit Jeu de
Paume, avec pouvoir d'y faire construire un Théâtre,
&c. pour les représentations des Pièces en musique ap-
pellées Opéra, en conséquence de la permission, & du
Privilège qu'ils en avoient obtenu du Roy le 28. Juin
1669. ledit Bail moyennant 2400 liv. par an.

„ passer de l'Abbé Perrin, il eut recours
 1673. „ M. Gilbert, * qui composa une Pastor-
 „ rale intitulée, *les Reines & les Plaisirs*
 • C'est le „ *de l'Amour*, laquelle fut aussi repré-
 même dont „ sentée (sur le même Théâtre dont nous
 nous avons „ venons de parler.) Cependant Jean-
 donné la vie „ Baptiste Lully, Florentin, Surinten-
 & les articles „ dant de la Musique du Roy, profitant
 de ses Poë- „ de la division qui s'étoit mise entre les
 mes Dramati- „ Associés de l'Opera, obtint par le cré-
 ques pour le „ dit de Madame de Montespan, que
 Théâtre „ l'Abbé Perrin, moyennant une somme
 François, „ d'argent lui céderoit son Privilege. (a)
 „ Ce changement obligea Cambert de
 „ passer en Angleterre, où il mourut en
 1677. Surintendant de la Musique de
 „ Charles II. Lully (refusa de s'accom-
 „ moder avec les Associés de Perrin, tant
 „ du Théâtre que des machines.) & s'af-
 „ socia avec le Sieur Vigarani, Machi-
 „ niste du Roy, & plaça son Théâtre au
 „ jeu de Paume de Bel air, (b) où il don-

(a) Ce fait est trop sommairement raconté par Mon-
 sieur Des Maizeaux, il est nécessaire de l'éclaircir.
 Par le Privilege accordé à Lully, le Roy révoqua ce-
 lui qu'il avoit donné à Perrin. Ce Privilege est daté
 du mois de Mars 1672. en conséquence duquel, M. de
 la Reynie, Lieutenant de Police, reçut une lettre de
 cachet à lui adressée par le Roy, du 30. Mars, portant
 ordre de faire cesser les représentations des Opéra du
 Théâtre de la rue Mazarine, le premier Avril suivant.

(b) « Lully ayant obtenu le Privilege de l'Opéra, ne
 „ s'accommoda point du Théâtre de la rue Mazarine, il

» na au Public (le 15 Novembre 1672.)
» *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus ;*
» c'étoit une Pastorale , en trois Actes &
» en Prologue , composée des fragmens
» de différens ballets , dont Lully avoit
» fait la musique pour le Roy sur les pa-
» roles de M. Quinault. (a)

1673.

M. de Sourdeac , quoique né avec beaucoup de biens , avoit fait des dépenses si considérables en différentes occasions , que lorsqu'il s'associa avec Perrin , il étoit déjà très-obéré. L'espérance du

» en établit un nouveau dans le Jeu de Paume de Bel-
» Air , à un des bouts de la rue de Vaugirard , &
» assez près du Palais du Luxembourg. L'ouverture de
» ce nouveau Théâtre se fit le 15. Novembre 1672.
(Description de la Ville de Paris , par M. Piganiol de
la Force , Tome 1. page 253.)

(a) Il est étonnant que jusqu'à ce jour , on ait donné les paroles du Ballet des Fêtes de l'Amour & de Bacchus à M. Quinault , lorsque par les Œuvres de Moliere on est en état de vérifier que tout ce qui compose ce Ballet est tiré des divertissemens de différentes Comédies de ce dernier. De plus , on sçait que les premiers vers lyriques de Quinault furent ceux du Prologue & des Inter-mèdes de la Tragi-Comédie-Ballet de Psyché. Disons donc que Lully , qui étoit sans doute lié avec Quinault , pria ce dernier d'arranger les différens fragmens qu'il avoit dessein de donner , en attendant un Opéra de sa façon. Ce que Quinault exécuta ; au reste , aussitôt que Lully fut en possession de son Privilège , il obtint une Ordonnance , (en date du 22. Avril 1672.) portant défense aux Comédiens de se servir dans leurs représentations de plus de deux voix , & de six violons. Cette défense brouilla Moliere avec Lully , c'est ce qui fit que le premier prit Charpentier pour composer la musique de ses divertissemens. Ce fut par le Malade imaginaire que Charpentier commença à travailler pour Moliere , & on peut dire qu'il s'en acquitta bien.

1673.

succès des Opera , lui avoit fait employer tout ce qui lui restoit de ressources ; ainsi la suppression du privilege accordé à Perrin , mit ce Marquis dans une situation fâcheuse. On en jugera par les arrangemens qu'il prit avec la Troupe du Palais Royal à laquelle nous revenons.

Pendant que cette Troupe prenoit des arrangemens pour son établissement , les Comédiens du Marais s'adresserent aussi au Marquis de Sourdeac pour louer son Théâtre. Mademoiselle Moliere & ses camarades apprenant les démarches de ces premiers , se hâterent de conclure , & passerent le Mardy 23. Mai 1673. un Acte par lequel M. le Marquis de Sourdeac & M. Champeron , son associé , leur firent une rétrocession de leur bail , & leur vendirent le Théâtre & les machines , moyennant la somme de trente mille livres.

Par une contre-lettre datée du même jour , il fut reconnu qu'il n'avoit été payé par les Comédiens que la somme de quatorze mille livres , & que les seize mille livres restant à payer , seroient acquittées sur le produit des représentations à raison de cinquante livres par chacune , jusqu'au parfait payement de ladite somme.

Mais cette contre-lettre est anéantie par une autre du même jour (Mardy 23. Mai 1673.) Celle-ci est la véritable, & celle qui découvre les articles secrets.

« On voit par cette Pièce que Messieurs
» de Sourdeac & Champeron abandon-
» nerent les seize mille livres pour en-
» trer en société avec les Comédiens,
» & être de part dans tous les profits,
» émolumens, &c. & promirent en mê-
» me-temps d'entrer pour leurs parts dans
» toutes les dépenses générales & particu-
» lieres, sauf les habits & ornemens des
» Acteurs & Actrices, dont chacun de-
» voit se fournir en particulier; avec la
» faculté aux Comédiens de compléter
» leur Troupe, & d'associer tels autres
» Acteurs & Actrices, aux mêmes condi-
» tions ci-dessus (a) & en outre il fut sti-
» pulé que lesdits Sieurs de Sourdeac &
» Champeron auroient voix délibérati-
» ve dans toutes les assemblées, & tout
» ce qui concerneroit les affaires de la
» Compagnie, de la même manière que
» les Acteurs & Actrices, & s'obligerent
» de donner leurs soins, bons avis, &
» ministère lorsqu'il en seroit besoin pour

(a) Par Acte du 3. May 1673. la Troupe du Palais Royal reçut la Demoiselle Angélique du Croisy, fille de du Croisy, qui depuis épousa le Sieur Paul Poisson, pete de l'Acteur qui joue actuellement.

1673.

» toutes les Pièces qu'on représente-
 » roient. » (a)

Sur ces entrefaites, le Roy déclara ver-
 balement qu'il vouloit qu'il n'y eut plus

(a) Cette société des Comédiens avec Messieurs de Sourdeac & Champeron, dura quelques années. En 1677. ces derniers croyans que leurs associés les trompoient, demanderent un compte général. Les Comédiens, de leur côté, trouvant cette société gênante, & même onéreuse, offrirent de convertir les parts de Messieurs de Sourdeac & Champeron, en rentes viagères. Sur ces contestations, il fut rendu le 29. Juillet 1677. un Arrêt, qui ordonna que les Comédiens seroient obligés de compter, pour les parts en question, depuis le jour de leur société, jusqu'au 2. May 1677. & qu'à l'avenir chacune de ces deux parts seroit convertie en une pension viagère de 500 livres.

Les Comédiens exécuterent cet Arrêt, & commencerent à payer exactement les deux pensions; mais Messieurs de Sourdeac & de Champeron, persuadés qu'ils étoient lésés, revinrent par Requête civile, contre l'Arrêt du 29. Juillet 1677. & demanderent une révision de compte. Ce compte fut rendu en Justice; & au grand étonnement des opposans, on trouva que la dépense excédoit la recette de 746 livres 11 sols 4 deniers; & en conséquence, l'Arrêt du Parlement qui intervint sur cela le 3. Juin 1680. condamna les Sieurs de Sourdeac & Champeron, à rembourser aux Comédiens ladite somme de 746 liv. 11 sols 4 deniers, qui, divisée en quinze parts, dont la Troupe étoit alors composée, faisoit 49 liv. 16 sols 9 den. pour chacune, & en tous les dépens.

Les Comédiens furent encore obligés d'essuyer un nouveau procès de la part de Messieurs de Sourdeac & Champeron, pour le même sujet; & un dernier Jugement, qui fut rendu le 21. Août 1681. par cet Arrêt, Messieurs de Sourdeac & Champeron, firent une seconde fois déboutés de leur Requête civile, condamnés aux dépens. & l'Arrêt du 29. Juillet 1677. confirmé dans tous ses chefs. (Cette cause fut plaidée à la Grand'Chambre.) Ce dernier Arrêt força Messieurs de Sourdeac & Champeron, à recevoir leur pension, qui leur fut toujours exactement payée. M. de Sour-

à Paris que deux Troupes de Comédiens François, l'une à l'Hôtel de Bourgogne, & l'autre au Théâtre de la rue Mazari- ne. En conséquence de cet ordre, & des intentions de Sa Majesté, M. Col- bert se fit donner un état des Acteurs & Actrices du Théâtre du Marais, (a) dont il choisit les meilleurs sujets pour les in- corporer avec ceux de la Troupe du Pa- lais Royal, ce qui composa la Troupe

1673.

deac étant mort en 1695. Voici de quelle façon M. de De Ville parla de ce Seigneur. « Messie Alexandre de Rieux, Marquis de Sourdeac, mort le 7. de ce mois. Il étoit fils de Guy de Rieux, Marquis de Sourdeac, premier Ecuyer de la Reine Marie de Médicis, & de Louise de Vieux-Pont, Dame du Neubourg, Dame d'honneur de la même Reine, & petit-fils de René de Rieux, Seigneur de Sourdeac, Marquis d'Oüef- fant, Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant-Gé- néral en Bretagne, Gouverneur de Brest, & de Sur- fenne de Sainte-Mélainé. La maison de Rieux est une des plus illustres de cette Province. . . . M. le Marquis de Sourdeac avoit épousé Helene de Clere, Dame d'un fort grand mérite, qui s'est toujours distinguée par son esprit, & par sa vertu, & dont il laisse un fils vivant, à présent Marquis de Sourdeac, & quatre filles, dont il y en a deux Religieuses, l'une au Cal- vaire du Fauxbourg Saint Germain, & l'autre aux Filles du Saint-Sacrement, du même Fauxbourg. »

Mercure Ga-
lant, mois de
May 1695.
page 220.

(a) Etat de la Troupe du Marais au mois de Juin 1673.

LES SIEURS.

La Roque,
Verneuil,
Du Pin,
Dauvilliers,
Gabriel D'Estreché.

LES DEMOISELLES.

Des Urlis,
Auzillon,
Du Pin,
Vallée,
Dauvilliers,
Guyot.

1673.

de la rue Mazarine, que depuis on appella la Troupe de Guénégaud.

Conformément au Règlement de M. Colbert, M. de la Reynie, Lieutenant Général de Police, donna son Ordonnance le Vendredy 23. Juin 1673. permettant l'ouverture du nouveau Théâtre rue Mazarine, au Jeu de Paume de la Bouteille, avec défenses de continuer de représenter sur le Théâtre du Marais, dont on ordonna la démolition. (Voici cette Ordonnance.)

DE PAR LE ROY,

*Et Monsieur le Prevôt de Paris, ou
Monsieur le Lieutenant de Police.*

“ **I**L est permis, oui sur ce le Procureur du Roy, & suivant les ordres de Sa Majesté, à la Troupe des Comédiens du Roy, qui étoit ci-devant au Palais Royal, de s'établir & de continuer à donner au Public des Comédies & autres divertissemens honnêtes dans le Jeu de Paume situé dans la rue de Soine, au Fauxbourg Saint Germain, ayant issue dans ladite rue, & dans celle des Fossés de Nesle, (a) vis-à-vis la rue

(a) La rue des Fossés de Nesle, prit le nom de la rue Mazarine, à cause du Collège des Quatre-Nations, fondé par le Cardinal Mazarin, & qui fut ouvert en 1687.

» de Guénégaud ; & à cette fin d'y faire
» transporter les Loges, Théâtre, Déco-
» rations & autres ouvrages étans dans
» la Sale dudit Palais Royal, apparte-
» nant à ladite Troupe, comme aussi de
» faire afficher aux coins des rues & car-
» refours de cette Ville & Fauxbourgs,
» pour servir d'avertissement des jours &
» sujets des représentations. Défenses sont
» faites à tous Vagabonds & gens sans
» aveu, même à tous Soldats & autres
» personnes de quelque qualité & condi-
» tion qu'elles soient, de s'attrouper &
» s'assembler au-devant & es environs du
» lieu où lesdites Comédies & diver-
» tissemens honnêtes seront représentés,
» d'y porter aucunes armes à feu, de
» faire effort pour y entrer, d'y tirer
» l'épée, & de commettre aucune autre
» violence, ou d'exciter aucun trouble,
» soit au dedans ou au dehors, à peine
» de la vie, & d'être procédé extraordi-
» nairement contr'eux, comme perturba-
» teurs de la sûreté & de la tranquillité
» publique, comme aussi défenses sont
» faites à tous Pages & Laquais de s'y at-
» trouper, ni faire aucun bruit ni désor-
» dre, à peine de punition exemplaire,
» de deux cens livres d'amende, au pro-
» fit de l'Hôpital général, dont les Maî-
» tres demeureront responsables, & ci-

1673.

» vilement tenus des désordres qui au-
» ront été faits ou causés par lesdits Pa-
» ges & Laquais ; & en cas de contra-
» vention , il est enjoint aux Commissai-
» res du Quartier de se transporter sur
» les lieux , & aux Bourgeois de leur pré-
» ter main forte , même de nous informer
» sur le champ desdits désordres , afin
» qu'il y soit aussi pourvu ; & que ceux
» qui s'en trouveront être les auteurs ou
» complices , de quelque qualité & con-
» dition qu'ils soyent , puissent être saisis
» & arrêtés , & leur procès fait & parfait
» selon la rigueur des Ordonnances : *Dé-*
» *senses sont pareillement faites à la*
» *Troupe des Comédiens du Quartier du*
» *Marais , de continuer à donner au Pu-*
» *blic des Comédies , soit dans ledit*
» *quartier , ou autre de cette Ville &*
» *Fauxbourgs de Paris ; & afin qu'il*
» *n'en soit prétendu cause d'ignorance ,*
» *sera la présente Ordonnance affichée*
» *aux portes & principales entrées , tant*
» *dudit Jeu de Paume audit Fauxbourg*
» *Saint Germain , qu'autres endroits ac-*
» *coutumés de ladite Ville & Fauxbourgs ,*
» *& exécutée nonobstant oppositions ou*
» *appellations quelconques , & sans pré-*
» *judice d'icelle. Fait & ordonné par Mes-*
» *sire Gabriel-Nicolas de la Reynie , Con-*
» *seiller du Roy en ses Conseils d'Etat &*

» privé , Maître des Requêtes ordinaires
 » de son Hôtel , & Lieutenant de Police
 » de la Ville , Prevôté & Vicomté de
 » Paris , le Vendredy 23. Juin 1673.
 » Signé de la REYNIE , DE RIATNZ
 » (Procureur du Roy.) SAGOT , Gref-
 » fier. »

1673.

Cette Ordonnance fut signifiée le 6. Juillet suivant *au Sieur Noel* , Directeur des biens & offices appartenans à la succession du défunt *Sieur Aubert* , Propriétaire du Jeu de Paume du Marais , parlant à sa personne en son domicile rue de la Perle , à la requête des *Sieurs de la Roque* , *Verneüil* , & consorts.

Et le douze du même mois de Juillet cette même Ordonnance fut signifiée à *Catherine des Urlis* , & à *Marie Vallée* , qui ne furent point réunies à la Troupe de la rue Mazarine.

Enfin la Troupe que nous nommerons dorénavant la Troupe de Guénégaud , ouvrit son Théâtre le Dimanche 9 Juillet 1673. par *le Tartuffe*. (a)

(a) « La Troupe du Roy , établie en son Hôtel de
 » la rue Mazarine , dite autrement des Fossés de Nesle ,
 » est à présent si bien assortie , si forte en nombre d'Ac-
 » teurs & d'Actrices , dont le mérite est connu , & si
 » bien appuyé de l'affection des plus célèbres Auteurs ,
 » qu'on ne peut attendre de son établissement qu'un ma-
 » gnifique succès. De plus , elle est en possession d'un
 » très-beau lieu , & d'un Théâtre large & profond pour

Chappuzeau,
 Théat. Franç.
 liv. III. pag.
 188 & 189.

1673.

Voici l'état des Acteurs & Actrices, tant du Marais que du Palais Royal, qui furent réunis pour former une seule Compagnie.

LES SIEURS.

La Grange, du Palais Royal.
De Brie, du Palais Royal.
Du Croisy, du Palais Royal.
Hubert, du Palais Royal.
Rosimont, du Marais, & joint au Palais Royal le 24. Février 1673.
La Roque, du Marais.
Dauvilliers, du Marais.
Du Pin, du Marais.
Verneuil, du Marais.
D'Eutriché, du Marais.

MESDEMOISELLES.

Moliere, du Palais Royal.
La Grange, du Palais Royal.
De Brie, du Palais Royal.
Aubry, du Palais Royal.
Angélique du Croisy, reçue le 3. May 1673.
Dauvilliers, du Marais.
Du Pin, du Marais.
Dumont, (Auzillon) du Marais.
Guyot, du Marais.

Avant de passer aux articles des Comédiens & des Comédiennes, dont nous avons promis de parler, tom. X. pag. 97. note (a), nous croyons que le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un état de la

» les plus grandes machines. Cette belle Troupe qui s'est
 » heureusement assemblée du fameux débris des deux au-
 » tres, qui avoient regné quelque temps avec réputa-
 » tion, commença de son montrer au Public un ~~Dr-~~
 * Chappuzeau » manche neuf Juillet 1673. & la grande assemblée qui
 avoit rappor- » se trouva ce jour-là à son Hôtel, & qui s'y est vû
 té plus haut » les jours suivans, ne peut que lui être de bon augure,
 l'Histoire du » & lui promettre une longue félicité... Voilà en
 Théâtre du » peu de mots comme les choses se sont passées entre
 Marais. Voyez » ces deux Troupes, * qui aujourd'hui n'en font qu'une
 Tome III. » sous le nom de *La Troupe du Roy*. Ce qui se voit
 pag. 245. & » gravé en lettres d'or dans une pièce de Marbre noir,
 suiv. de cette » au-dessus de la porte de son Hôtel. » (Chappa-
 Histoire. zeau, *Idem*, pages 202 & 203.)

du Théâtre François. 301

Troupe de l'Hôtel de Bourgogne , en ~~1672~~
Juillet 1673. 1673.

LES SIEURS.

*De Hauteroche ,
La Fleur ,
Poisson ,
Brécourt ,
Champmeslé ,
La Thuillerie ,
La Thorilliere ,
Baron ,
Beauval.*

MESDEMOISELLES.

*Beauchâteau ,
Poisson ,
D'Ennebaut ,
Brécourt ,
Champmeslé ,
Beauval ,
La Thuillerie.*

Quelques papiers qui n'ont aucun rapport au Théâtre , nous ont cependant appris les noms de quelques Acteurs & Actrices du Marais , retirés avant 1673. nous les donnons tels que nous les avons trouvés.

JEAN GODART , fleur de CHAMPVONNEAU , retiré en 1667.

ELISABETH-EDMÉE CLERIN , femme de HENRI COTTON , retirée en 1670.

(N.) femme de DES-URLIS , elle jouoit les seconds rôles tragiques , retirée vers 1672.

(N.) DES-URLIS , mari de l'Actrice précédente , frere de la Demoiselle ^{DES URLIS,} ETIENNE DES-URLIS , femme de Brécourt , & aussi de CATHERINE DES-URLIS , congédiée en 1673. Cet Acteur jouoit dans sa Troupe les seconds rôles tragiques , & les grands amoureux comiques , retiré vers 1672.

1673.

M A R I E V A L L É E , congédiée
en 1673.

Sous l'année 1680. nous parlerons encore des Acteurs du Marais, c'est-à-dire, de ceux qui furent réunis avec la Troupe du Palais Royal. Il faut présentement rendre compte de quelques-uns de ces derniers.

Mademoiselle
MAROTTE
BEAUPRÉ.

Mademoiselle MAROTTE BEAUPRÉ, nièce de la Demoiselle Beaupré, dont nous avons parlé page 28. du cinquième Volume de cette Histoire. L'Actrice qui fait le sujet de cet article étoit extrêmement jolie, & *pucelle au par-dessus*, si l'on s'en rapporte à Robinet. Mademoiselle Marotte joua dans la Troupe du Marais jusqu'en 1669. & cette même année elle passa dans la Troupe du Palais Royal, & représenta une des sœurs de Psiché, dans la Tragédie-Comédie Ballet de ce nom. En 1671. elle joua d'original *la Comtesse d'Escarbagnas* dans la Comédie qui en porte le titre. L'emploi de cette Actrice étoit celui des troisièmes rôles dans le tragique, & les ridicules dans le comique. Elle se retira en 1672. Chapuzeau, livre 3. de son Théâtre François, page 206. met Mademoiselle Marotte Beaupré au rang des Actrices du Marais retirées en 1673. mais il pourroit bien s'être trompé, ainsi que l'Auteur de la

Lettre sur la vie de Moliere & des Comédiens de son temps ; qui dit que Mademoiselle Marotte étoit femme de Verneuil, Comédien du Marais, & ensuite de la Troupe du Roy au Théâtre de Guénégaud.

1673.

Mademoiselle HERVÉ ne nous est connue que par un petit rôle de *Servante précieuse*, qu'elle joua dans l'impromptu de Versailles, Comédie en prose en un Acte, de Moliere, représenté à Versailles le 14. Octobre 1663, & à Paris le 4. Novembre suivant. Il y a apparence que la Demoiselle Hervé étoit une débutante qui ne fut pas reçue.

Mademoiselle
HERVÉ.

(N.) BÉJART, née à Paris, s'engagea avec ses deux freres * dans une Troupe de Comédiens qui joua plusieurs années en Languedoc & en Provence. Ce fut dans cette dernière Province que Mademoiselle Béjart fit la connoissance d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé M. de Modène, avec qui elle contracta, à ce qu'on dit, un mariage secret. De ce mariage naquit une fille, qui épousa Moliere en 1662. La jeune Béjart fut élevée chez une Dame de distinction du Languedoc, qui la prit en amitié dès sa plus tendre jeunesse. Sa mere revint à Paris avec ses freres, & forma une nouvelle Troupe, dans laquelle Moliere entra. Cette

Mademoiselle
BÉJART.
* L'un des
deux mourut
avant 1658.

1673.

Troupe courut les Provinces, & lorsqu'elle fut à Lyon, Mademoiselle Béjart fit venir sa fille auprès d'elle. On a dit dans la vie de Moliere de quelle façon cette Troupe, par les protections de ce fameux Auteur, devint à Paris celle de MONSIEUR, & ensuite celle du ROY (au mois d'Août 1665.) Mademoiselle Béjard continua d'y remplir son emploi de Soubrette en premier, & beaucoup d'autres rôles dans le comique jusqu'en 1670. qui fut vraisemblablement l'année qu'elle mourut. Le dernier rôle brillant qu'elle représenta, fut celui de Dorine dans la Comédie de *Tartuffe*.

GENÉVIEVE
BÉJART.

GENEVIEVE BÉJART sœur, & non nièce de l'Actrice précédente, femme en première nôce du Sieur la Villeaubrun ; dont elle eut un fils nommé Lomenie, qui mourut garçon, & en seconde du Sieur Aubry (dont nous parlerons après l'article de Démétrius, Tragédie de ce dernier, représentée le Vendredy 10 Juin 1689.) La Demoiselle Geneviève Béjart fut Comédienne de la Troupe du Palais Royal & de celle de Guénégaud, mais elle n'y brilla pas beaucoup. Elle mourut au mois de Juin 1675. après une maladie de trois années.

BÉJART.

(N.) BÉJART, frere des deux Actrices dont nous venons de parler, prit fort
jeune

jeune le parti de la Comédie. Il fut camarade de Moliere en Province & à Paris. Son emploi dans le comique étoit les peres & les seconds Valets, & dans le tragique les troisièmes & quatrièmes rôles. Il demeura estropié d'une blessure qu'il reçut au pied, en séparant deux de ses amis qui se battoient dans la Place du Palais Royal. (En croisant leurs épées avec la sienne, & les rabattant, l'une lui piqua un pied.) Moliere, qui peu de temps après donna la Comédie de l'*Avaro*, chargea Béjart du rôle de *la Flèche*, de qui *Harpagon*, dit par allusion : *Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux là*. Comme Béjart faisoit beaucoup de plaisir, on boita aussi-tôt sur tous les Théâtres de Provinces, non-seulement dans le rôle de *la Flèche*, où cela devenoit nécessaire, mais indifféremment dans tous ceux que Béjart remplissoit à Paris. Cet Acteur se retira en 1670. avec une pension de mille livres que la Troupe lui fit, & qui lui fut continuée jusqu'à sa mort, arrivée le 29. Septembre 1678.

1673.

ACTE I.
SCENE IV.

ARMANDE-GRESINDE-CLAIRE-ELIZABETH BEJART, fille de N... Bejart, & de M. de Modène, naquit vraisemblablement en Languedoc, où elle passa ses plus jeunes années, ainsi que nous l'avons dit. Appellée par sa mere auprès d'elle,

Mademoiselle
MOLIERE.

1673.

elle la suivit dans différentes Villes , & enfin à Paris , où la Troupe s'établit par le crédit de Moliere , avec le titre de la Troupe de MONSIEUR.

Vie de Moliere, par Grimarest.

« La jeune Bèjart , accoutumée avec
 » Moliere , qu'elle voyoit continuelle-
 » ment , l'appella son mari dès qu'elle
 » fcut parler; & à mesure qu'elle croissoit,
 » ce nom déplaçoit moins à Moliere.....
 » Ce dernier ne pouvoit souhaiter une
 » situation plus heureuse que celle où il
 » étoit à la Cour , & à Paris , depuis quel-
 » ques années. Cependant il avoit cru
 » que son bonheur feroit plus vif & plus
 » sensible , s'il le partageoit avec une fem-
 » me. Il voulut remplir la passion que
 » les charmes naissans de la fille de Made-
 » moiselle Bèjart avoit nourrie dans son
 » cœur , à mesure qu'il avoit crû. Cette
 » jeune personne avoit tous les agrémens
 » qui peuvent engager un homme , &
 » tout l'esprit nécessaire pour le fixer.
 » Moliere avoit passé des amusemens que
 » l'on se fait avec un enfant , à l'amour
 » le plus violent qu'une Maîtresse puisse
 » inspirer. (Mais il hésitoit d'en parler à
 » Mademoiselle Bèjart , qui ne paroissoit
 » pas disposée à lui accorder sa fille.) Ce-
 » pendant la jeune Bèjart qui ne s'accom-
 » modoit point de la mauvaise humeur
 » de sa mere , dont elle essuyoit tous les

» désagréments possibles, se détermina un
 » marin de s'aller jeter dans l'apparte-
 » ment de Molière, fortement résolue
 » de n'en point sortir qu'il ne l'eut re-
 » connue pour sa femme, ce qu'il fut
 » contraint de faire. (a) Ce mariage causa
 » un vacarme terrible, la mere donna
 » des marques de fureur & de désespoir,
 » comme si sa fille fut tombée entre les
 » mains d'un malheureux. Cependant la
 » raison fit entendre à Mademoiselle Bé-
 » jart, que le plus grand bonheur qui
 » pouvoit arriver à sa fille, étoit d'avoir
 » épousé Molière, qui perdit par ce ma-
 » riage tout l'agrément que son mérite
 » & sa fortune pouvoient lui procurer,
 » s'il avoit été assez Philosophe pour se
 » passer d'une femme.

» Celle-ci ne fut pas plutôt Mademoi-
 » selle Molière, qu'elle crut être au rang
 » d'une Duchesse; & elle ne se fut pas
 » plutôt donnée en spectacle à la Comé-
 » die, que le Courtisan défoqué lui en

(a) Le mariage de Molière avec la jeune Mademoi-
 selle Béjart se fit en 1662. on en trouve à peu près
 la date dans l'Impromptu de Versailles, représenté le
 14. Octobre 1663.

M O L I È R E.

Taisez-vous ma femme, vous êtes une bête.

M A D E M O I S E L L E. M O L I È R E.

Grand merci, Monsieur mon mari, voilà ce que
 c'est; le mariage change bien les gens: & vous ne
 n'auriez pas dû cela il y a dix-huit mois.

C c ij

1673.

SCENE pre-
 miere.

1673.

» conta. Il est bien difficile à une Co-
» médienne belle & soigneuse de sa per-
» sonne, d'observer si bien sa conduite,
» que l'on ne puisse l'attaquer. Moliere
» s'imagina que toute la Cour, toute la
» Ville en vouloit à son épouse. Elle né-
» gligea de l'en désabuser. Au contraire
» les soins extraordinaires qu'elle prenoit
» de sa parure, à ce qui lui sembloit,
» pour tout autre que pour lui, qui ne
» demandoit point tant d'arrangement,
» ne firent qu'augmenter ses soupçons &
» sa jalousie. Il avoit beau représenter à
» sa femme la maniere dont elle devoit
» se conduire pour passer heureusement la
» vie ensemble, elle ne profitoit point de
» ses leçons qui lui paroissent trop sévé-
» res pour une jeune personne, qui d'ail-
» leurs n'avoit rien à se reprocher. Ainsi
» Moliere, après avoir essuyé beaucoup de
» froideurs & de dissensions domestiques,
» fit son possible pour se renfermer dans
» son travail & dans ses amis, sans se met-
» tre en peine de la conduite de sa femme,
» quoiqu'il conservât toujours pour elle
» une véritable tendresse..... Cependant
» ses amis essayèrent de les raccommo-
» der, ou pour mieux dire, de les faire vi-
» vre de concert, ils y réussirent, & Mo-
» liere, pour rendre leur union plus par-
» faite, quitta l'usage du lait, qu'il n'avoit

» point discontinué jusqu'alors, & se mit
 » à la viande, ce changement d'aliment
 » redoubla sa toux, & la fluxion sur la
 » poitrine..... Dix mois après son rac-
 » commodement il donna *le Malade ima-*
 » *ginaire*, & mourut ainsi que nous l'a-
 » vons dit, après la quatrième représen-
 » tation de cette Pièce.

1673.

La mort de Moliere fut suivie de tous les événemens dont nous avons parlé plus haut. Mademoiselle Moliere regretta sincèrement son mari, mais ses affaires, & le goût qu'elle prit pour Guérin d'Estriché, Comédien du Marais, qui passa dans la Troupe de Guénégaud, lui firent oublier sa douleur.

Quelque peu croyable que soit une espèce de libelle intitulé *la fameuse Comédienne, ou Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, in-12. Hollande, 1688. Nous ne pouvons passer sous silence une aventure très-singulière qui s'y trouve rapportée, dont Mademoiselle Moliere fut la principale Actrice, mais sans le sçavoir. Le fait nous a été assuré par des personnes dignes de foi.

» Il y avoit une créature à Paris ap- Histoire de
 » pellée la Fourrille, qui ressembloit si la Guérin,
 » parfaitement à Mademoiselle Moliere, in-12. Hol-
 » qu'il étoit mal aisé de ne s'y pas mé- lande, 1688.
 P. 66 & suiv.

1673.

» prendre. Ce qui donna la pensée à cette
» première de passer pour l'autre à ceux
» qui n'avoient pas grand commerce
» avec elle. La chose lui réussit si bien
» pendant quelques mois, que tout le
» monde y étoit trompé. Un Président
» de Grenoble nommé Lescot, qui étoit
» devenu amoureux de Mademoiselle
» Moliere en la voyant sur le Théâtre,
» cherchoit par tout Paris quelqu'un qui
» lui en pût donner la connoissance. Il
» alloit souvent chez une femme nommée
» *la Ledoux*, dont le métier ordinaire
» étoit de faire plaisir au public. Il lui
» témoigna qu'il souhaiteroit connoître
» Mademoiselle Moliere, & que la dé-
» pense ne lui coûteroit rien, pourvu qu'il
» pût se satisfaire. La Ledoux ne connois-
» soit point Mademoiselle Moliere, mais
» elle se souvint de la Tourelle, & elle ju-
» gea que cette fille joueroit admirable-
» ment son personnage; c'est pourquoi, elle
» dit au Président qu'elle ne connoissoit
» point la Comédienne dont il lui par-
» loit, mais qu'elle sçavoit une personne
» qui la gouvernoit absolument, qu'elle
» la feroit pressentir sur ce chapitre, &
» que dans quelques jours elle lui en di-
» roit des nouvelles. Le Président la con-
» jura de ne rien oublier pour le rendre
» heureux, & qu'elle devoit être sûre de

» sa reconnoissance. Du moment qu'il
» fut sorti, elle envoya chercher la Tou-
» relle, à qui elle dit qu'elle avoit trouvé
» une bonne dupe, qu'il en falloit profi-
» ter, qu'elle se tint prête pour le jour
» qu'elle l'enverroit querir; & qu'elle se
» préparât à bien contrefaire Mademoi-
» selle Moliere. Le lendemain le Prési-
» dent revint fort empressé, pour sçavoir
» le succès de sa négociation. La Ledoux
» lui dit que cela n'alloit pas si vite,
» qu'on lui avoit seulement promis d'en
» parler à Mademoiselle Moliere, & qu'il
» falloit se donner un peu de patience.
» Le Président la conjura de nouveau d'y
» donner tous ses soins, & venoit tous
» les jours sçavoir s'il y avoit lieu d'espé-
» rer. Enfin quand la Ledoux eut pris le
» temps qu'il falloit pour faire valoir ses
» peines, elle dit au Président avec beau-
» coup de joye qu'elle avoit surmonté
» les obstacles qui s'étoient opposés à sa
» passion, & qu'elle avoit parole de
» Mademoiselle Moliere, pour venir chez
» elle le lendemain; l'amoureux Prési-
» dent lui promit de se souvenir toute sa
» vie du service qu'elle lui rendoit; il
» prit l'heure du rendez-vous, où il se
» trouva long-temps avant la Demoiselle
» qui vint avec un habit fort négligé,
» comme une personne qui appréhendoit

1673.

» d'être connue; elle affecta la toux éter-
» nelle de Mademoiselle Moliere, son air
» languissant, & ne parlant que de va-
» peurs, & joua si bien son rôle, qu'un
» homme plus-connoisseur y eut été trom-
» pé. Elle lui fit fort valoir l'obligation
» qu'il lui avoit d'être venue dans ces sor-
» tes de lieux, dont le nom seul lui fai-
» soit horreur. Le Président lui dit qu'elle
» n'avoit qu'à prescrire la reconnoissance,
» & que tout ce qu'il avoit au monde
» étoit en son pouvoir. La Tourelle fit
» fort l'opulente, & après s'être long-
» temps défendue, elle lui dit qu'elle vou-
» loit bien prendre un présent de lui,
» pourvu qu'il ne fut que d'une fort petite
» conséquence, qu'elle ne vouloit qu'un
» colier pour sa fille qui étoit en religion.
» Aussi-tôt notre amoureux la mena sur
» le Quai des Orphèvres, où il la pria
» de le choisir tel qu'il lui plairoit; elle
» lui dit, qu'elle n'en vouloit un que d'un
» prix fort médiocre. Ces manieres ma-
» gnifiques furent un nouveau charme
» pour notre amant. Il continuoit de la
» voir au même endroit, & elle lui re-
» commandoit de ne lui point parler sur
» le Théâtre, parce que ce feroit le moyen
» de la perdre entièrement, & que ses
» camarades qui avoient une extrême ja-
» lousie contr'elle, seroient ravies d'avoir
occasion

» occasion de parler : il lui obéissoit , & se
» contentoit d'aller admirer Mademoi- 1673.
» selle Moliere, croyant que ce fut elle.
» Un jour que la Tourelle avoit donné
» un rendez-vous au Président chez la Le-
» doux, elle y manqua ; son amant, après
» l'avoir long-temps attendue, voulut aller
» à la Comédie , & toutes les raisons de
» la Ledoux ne purent l'en empêcher. Il
» fut donc à l'Hôtel de Guénégaud , & la
» premiere personne qu'il apperçut sur
» le Théâtre fut Mademoiselle Moliere.
» Il s'y détermina d'abord à y monter ,
» contre les défenses qu'il croyoit qu'elle
» lui en avoit faites ; mais il crut qu'un
» petit emportement de passion ne lui dé-
» plairoit pas. Il y monta dans le dessein
» de lui marquer le chagrin qu'il avoit de
» ne l'avoir pas vûe l'après-dinée. D'abord
» qu'il fut sur le Théâtre , il ne pût lui
» parler à cause d'un nombre infini de
» jeunes gens qui l'entouroient ; il se
» contentoit de lui sourire toutes les fois
» qu'elle tournoit la tête de son côté , &
» de lui dire , quand elle passoit dans une
» aîle de décoration , où il s'étoit mis
» exprès ; vous n'avez jamais été si belle ,
» & si je n'étois pas amoureux , je le de-
» viendrois aujourd'hui. Mademoiselle
» Moliere ne faisoit aucune attention à
» ce que lui disoit cet homme , qui étoit

1673.

» hors de mesure de voir avec quelle né-
» gligence elle recevoit ses douceurs ; la
» Pièce lui paroissoit d'une longueur in-
» supportable , & dans l'envie qu'il avoit
» de sçavoir sa destinée ; il fut l'attendre
» à la porte de sa Loge , & y entra avec
» elle lorsque la Comédie fut finie. Ma-
» demoiselle Moliere qui ne connoissoit
» point le Président , fut surprise de sa
» hardiesse ; & pour l'en punir , elle réso-
» lut de ne rien répondre à tout ce qu'il
» lui diroit. Il crut d'abord qu'elle n'osoit
» parler en la présence de la Femme de
» Chambre qui la deshabilloit ; ce fut un
» nouvel obstacle pour le Président que
» cette fille , & comme il n'osoit rémoi-
» gner son inquiétude devant elle , il
» faisoit signe à Mademoiselle Moliere de
» la renvoyer , & qu'il avoit quelque
» chose à lui dire. Mademoiselle Moliere
» n'avoit garde de répondre à des signes
» qu'elle n'entendoit pas ; mais notre
» Amant qui croyoit être assez d'intelli-
» gence avec elle , pour qu'elle dût com-
» prendre cette façon de s'exprimer , tou-
» te muette qu'elle étoit , prenoit pour
» des marques de colere le refus qu'elle
» faisoit d'y répondre ; & l'envie qu'il
» avoit d'apprendre ce qui causoit cette
» froideur , l'obligea de s'approcher , &
» de lui demander ce qui l'avoit empê-

» ché d'avoir le bonheur de la voir l'après-
» dinée. La Demoiselle lui demanda d'un
» ton fort haut, ce qu'il disoit; il lui de-
» manda d'un ton encore plus bas, si l'on
» oloit dire devant cette fille ce que l'on
» pensoit. Mademoiselle Moliere, éton-
» née de ce discours, lui répondit d'une
» voix encore plus élevée; je ne crois
» pas avoir rien d'assez mystérieux avec
» vous, Monsieur, pour devoir prendre
» ces sortes de précautions, & vous pour-
» riez avec moi vous expliquer devant
» toute la terre. L'aigreur avec laquelle
» elle acheva ces mots, fit entièrement
» perdre patience au Président, qui lui
» dit: j'approuverois votre procédé, si
» j'avois fait quelque action qui dût vous
» déplaire depuis que je vous connois,
» mais je n'ai rien à me reprocher, &
» quand vous manquez au rendez-vous
» que vous m'avez donné, & que je viens
» tout inquiet vous trouver craignant
» qu'il ne vous soit arrivé quelque acci-
» dent, vous me traitez comme le plus
» criminel de tous les hommes. Il seroit
» impossible de bien représenter l'éton-
» nement de Mademoiselle Moliere, plus
» elle considéroit le Président, moins elle
» se souvenoit de lui avoir jamais parlé;
» & comme il avoit la mine d'un honnête
» homme, l'émotion avec laquelle il con-

1673.

» tinuoit de lui faire des reproches, lui
» marquant que ce n'étoit ni jeu d'esprit
» ni gageure, augmentoit si fort sa sur-
» prise, qu'elle ne sçavoit que croire de
» ce qu'elle voyoit. Le Président de son
» côté ne pouvoit comprendre d'où ve-
» noit le silence de Mademoiselle Moliere.
» Enfin, lui dit-il, donnez - moi une
» bonne ou une mauvaise raison, qui
» justifie un procédé pareil au vôtre. Il
» cessa de parler pour entendre la réponse
» de Mademoiselle Moliere; mais elle
» n'étoit pas encore revenue de son éton-
» nement. Le Président de son côté étoit
» dans la dernière consternation : c'étoit
» une chose singuliere que de les voir se
» regarder tous deux sans rien dire, &
» s'examiner avec une attention qu'on
» ne peut se figurer; néanmoins, Made-
» moiselle Moliere resolut de s'éclaircir
» d'une aventure qui lui paroissoit si sur-
» prenante. Elle demanda au Président
» avec un grand sérieux, ce qui pouvoit
» l'obliger à lui dire qu'il la connoissoit,
» qu'elle avoit pû croire au commence-
» ment que c'étoit une plaisanterie, mais
» qu'il la poussoit si loin, qu'elle ne la
» pouvoit plus supporter; sur-tout d'où
» lui venoit son obstination à lui soute-
» nir qu'elle lui avoit donné un rendez-
» vous auquel elle avoit manqué, Ah!

» Dieu, s'écria le Président, peut-on avoir
» l'audace de dire à un homme qu'on ne
» l'a jamais vû, après ce qui s'est passé en-
» tre vous & moi ? J'ai du chagrin, que
» vous m'obligiez d'éclater & de sortir du
» respect que j'ai pour toutes les femmes,
» mais vous êtes indigne qu'on en con-
» serve pour vous, après m'être venue
» trouver vingt fois dans un lieu, comme
» celui où je vous ai vûe, il faut que vous
» soyez la dernière de toutes les créatures
» pour m'oser demander si je vous con-
» nois ? On peut juger de la surprise &
» de la colere que ces derniers mots ex-
» citerent sur l'esprit de Mademoiselle
» Moliere, & ne doutant point que c'étoit
» une insulte, que le Président lui vouloit
» faire, elle dit à sa Femme de chambre
» d'appeller ses camarades ; vous me fai-
» tes plaisir, lui dit cet amant outré, &
» je souhaiterois que tout Paris y fût pour
» rendre votre honte plus publique. In-
» solent, j'aurai bientôt raison de votre
» extravagance ; lui dit Mademoiselle
» Moliere. Dans ce moment une partie
» des Comédiens entra dans la Loge, où
» ils trouverent le Président dans une fu-
» reur inconcevable, & la Demoiselle
» dans une si grande colere, qu'elle ne
» pouvoit parler ; elle expliqua pourtant,
» à-peu-près, à ses camarades ce qui

1673.

» l'avoit obligée de les envoyer chercher
» pendant que le Président leur contoit
» aussi les raisons qu'il avoit d'en user
» avec Mademoiselle Moliere de cette
» façon, leur protestant avec mille ser-
» mens qu'il la connoissoit pour l'avoir
» vüe plusieurs fois dans un lieu de dé-
» bauche, & que le colier qu'elle avoit
» au cou, étoit un présent qu'il lui avoit
» fait. Mademoiselle Moliere entendant
» cela voulut lui donner un soufflet,
» mais il la prévint, & lui arracha son
» colier, croyant avec la dernière certi-
» tude que ce fût le même qu'il avoit
» donné à la Tourelle, encore que celui-
» là fut beaucoup plus gros. A cet affront
» que la Demoiselle ne crut pas devoir
» supporter, elle fit monter tous les Gar-
» des de la Comédie; on ferma les por-
» tes, & on envoya querir un Commis-
» saire, qui fit conduire le Président en
» prison, où il fut jusqu'au lendemain,
» qu'il sortit sous caution, soutenant tou-
» jours qu'il prouveroit ce qui l'avoit
» forcé à maltraiter Mademoiselle Mo-
» liere, ne pouvant se persuader que ce
» ne fût pas elle qu'il avoit vüe chez la Le-
» doux. Mademoiselle Moliere qui avoit
» reçu une insulte furieuse, demandoit
» de grandes reparations contre le Pré-
» sident, & faisoit faire des perquisitions

» par tout Paris de la Ledoux, que l'on
» disoit être celle qui l'avoit produite ;
» mais cette femme s'étoit cachée à la
» premiere nouvelle qu'elle avoit eue de
» cette affaire, & on eut beaucoup de
» peine à la trouver. Enfin elle fut prise ,
» (ce fut M. Aubry qui découvrit sa re-
» traite.) Elle avoua toute l'affaire , &
» qu'il y avoit une femme, qui par la
» ressemblance qu'elle avoit avec Made-
» moiselle Moliere, avoit trompé une in-
» finité de gens ; que c'étoit la même qui
» avoit produit l'erreur du Président. Au
» bout de quelques jours la Tourelle fut
» aussi prise, & cette dernière avec la Le-
» doux furent punies devant la porte de
» l'Hôtel des Comédiens.

Ce fut en 1677. ou tout au plus en
1678. que Mademoiselle Moliere épousa
Guerin d'Estriché, (a) ces époux vécu-
rent dans une grande union, & de leur
mariage naquit un fils qui mourut jeu-
ne, (b) dont nous parlerons après l'ar-

(a) C'est sur ce mariage qu'on fit les quatre vers
suivans , en forme de portrait de Mademoiselle Mo-
liere.

Les graces & les ris, regnent sur son visage ;
Elle a l'air tout charmant , & l'esprit tout de feu.
Elle avoit un mari d'esprit , qu'elle aimoit peu ,
Elle en a un de chair , qu'elle aime davantage.

(b) On a dit dans la vie de Moliere , qu'il laissa une
fille de son mariage avec Mademoiselle Bérart. Cette

1673. ticle de *Mirtil & Melicerte*, Pastorale héroïque, représentée le Samedi 10. Janvier 1699.

Mademoiselle Guérin continua de briller sur la Scene par ses graces naturelles & ses talens pour le noble comique, jusqu'au 14. Octobre 1694. qu'elle obtint à Fontainebleau son congé & une pension de mille livres. (a) Retirée dans son ménage elle y vécut avec une conduite exemplaire, & mourut le 3 Novembre 1700.

Moliere dans sa Comédie du Bourgeois Gentilhomme, a donné, dit-on, le portrait de Mademoiselle Moliere, sous le personnage de Lucille. Il y a grande apparence que cette anecdote est vraie, car ce portrait est très-ressemblant à tous

filles fut nommée *Esprit - Marie - Madelaine Pocquelin Moliere*. Elle étoit grande, bienfaite, peu jolie, mais elle réparoit ce défaut par beaucoup d'esprit. Lassé d'attendre un parti du choix de sa mere, elle se laissa enlever par le sieur Claude Rachel, Ecuyer Sieur de Montalant. Mademoiselle Guérin fit quelques poursuites, mais des amis communs accommoderent l'affaire; M. & Madame de Montalant sont morts à Argenteuil près de Paris, sans postérité.

(a) Mademoiselle Moliere, ou pour mieux dire Mademoiselle Guérin, a quitté le Théâtre assez âgée. Elle jouoit à merveille les rôles que Moliere, son mari, avoit fait pour elle, & ceux de Femmes coquettes ou Satyriques. Elle remplissoit aussi fort bien les seconds rôles tragiques. Sans être belle, elle étoit piquante, & capable d'inspirer une grande passion. (*Note de M. Grandval, le pere.*)

ceux qu'on a fait de cette Actrice. Voici de quelle façon Moliere le plaça. Cleonte, amant de Lucille (fille du Bourgeois Gentilhomme) croit que cette jeune personne lui est infidelle ; & dans cette persuasion , il jure de ne la revoir jamais , & ajoute , en parlant à Covielle son Valet.

1673.

CLÉONTE.

ACTE III.
SCENE IX.

Donne la main à mon dépit ; & soutient ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en , je t'en conjure , tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; & marques-moi bien , pour m'en dégouter , tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle , Monsieur ? Voilà une belle mijaurée , une pimpe souée bien bâtie , pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai , elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu , les plus brillans , les plus perçans du monde , les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; & cette bouche

en la voyant inspire des desirs ; elle est la
 1673. plus attrayante , la plus amoureuse du monde.

C O V I E L L E.

Pour sa taille , elle n'est pas grande.

C L E' O N T E.

Non ; mais elle est aisée , & bien prise.

C O V I E L L E.

Elle affecte une nonchalance dans son parler , & dans ses actions.

C L E' O N T E.

Il est vrai ; mais elle a des graces à tout cela ; & ses manieres sont engageantes ; ont je ne sçai quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

C O V I E L L E.

Pour de l'esprit.

C L E' O N T E.

Ah ! elle en a , Covielle , du plus fin , du plus délicat.

C O V I E L L E.

Sa conversation.

C L E' O N T E.

Sa conversation est charmante.

C O V I E L L E.

Elle est toujours sérieuse.

C L E' O N T E.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouis , de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

C O V I E L L E.

1673.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

C L E' O N T E.

Oùi, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout aux belles, &c.

Pour achever le portrait de Mademoiselle Moliere, il faut ajouter qu'elle avoit la voix extrêmement jolie, qu'elle chantoit avec un grand goût, le François & l'Italien, * & que personne n'a mieux su se mettre à l'air de son visage par l'arrangement de sa coëffure, & plus noblement, par l'ajustement de son habit. Un Auteur anonyme, contemporain du Théâtre de Guénégaud, va nous faire le détail de ce que nous venons de dire.

* Voyez l'article du Parisien, sous l'année 1682.

« Cette belle Scene du *Malade imaginaire*, (Acte II. Scene VI.) n'a-t-elle
» pas toujours eu sur le Théâtre de Guénégaud un agrément qu'elle n'auroit ja-
» mais eu sur celui de l'Opera. Mademoiselle Moliere & la Grange, qui la chan-
» tent, n'ont pas cependant la voix du
» monde la plus belle. Je doute même
» qu'ils entendent finement la Musique;
» & quoiqu'ils chantent par les regles,
» ce n'est point par leur chant qu'ils s'at-

Entretiens Galans, deux Volumes in-12. Paris, Barbin, 1681. Tom. II. *Entretiens sur la Musique*, p. 91-96.

1673.

» tirent une si générale approbation ;
» mais ils sçavent toucher le cœur, ils pei-
» gnent les passions ; la peinture qu'ils en
» font est si vrai-semblable , & leur jeu
» se cache si bien dans la nature , que
» l'on ne pense pas à distinguer la vérité
» de la seule apparence ; en un mot , ils
» entendent admirablement bien le Théa-
» tre , & leurs rôles ne réussissent jamais
» bien , lorsqu'ils ne jouent pas eux-
» mêmes.

» Tous ceux qui ont quelque goût
» pour le Théâtre , repartit Philémon ,
» seront bien persuadés de ce que vous
» dites ; mais l'Actrice & l'Acteur dont
» vous parlez , ne doivent pas leurs plus
» grands succès à la manière délicate dont
» ils récitent. Leur extérieur a déjà quel-
» que chose qui impose ; leur manière a
» quelque chose de touchant , leur jeu ,
» comme vous l'avez remarqué vous-
» même , imite si bien la nature , qu'ils
» font quelquefois des scènes muettes ,
» qui sont d'un grand goût pour tout le
» monde.

» J'ai porté cent fois cette réflexion
» plus loin que vous , reprit Bérélie. J'ai
» remarqué souvent que Mademoiselle
» Moliere & la Grange font voir beau-
» coup de jugement dans leur récit ; &
» que leur jeu continue encore , lors mê-

„ me que leur rôle est fini. Ils ne sont
„ jamais inutiles sur le Théâtre. Ils jouent
„ presque aussi-bien quand ils écoutent ,
„ que lorsqu'ils parlent. Leurs regards ne
„ sont jamais dissipés ; leurs yeux ne par-
„ courent pas les Loges ; ils sçavent que
„ leur Sale est remplie , mais ils parlent
„ & agissent , comme s'ils ne voyoient
„ que ceux qui ont part à leur rôle & à
„ leur action. Ils sont propres & magni-
„ fiques , sans rien faire paroître d'affecté.
„ Ils se mettent parfaitement bien , ils
„ ont soin de leur parure , autant que de
„ se faire voir. Ils n'y pensent plus quand
„ ils sont sur la Scene ; & si Mademoiselle
„ Moliere retouche quelquefois à ses che-
„ veux , si elle raccommode ses nœuds
„ ou ses pierreries , ses petites façons ca-
„ chent une satire judicieuse & naturelle.
„ Elle entre par-là dans le ridicule des
„ femmes qu'elle veut jouer ; mais enfin ,
„ avec tous ses avantages , elle ne plai-
„ roit pas tant , si sa voix étoit moins tou-
„ chante. Elle en est si persuadée elle-
„ même , que l'on voit bien qu'elle prend
„ autant de divers tons , qu'elle a de rôles
„ différens ; & quoique la Comédie soit
„ un spectacle , j'ai toujours cru qu'au
„ Théâtre , comme ailleurs , les gens dé-
„ licats préfèrent souvent le plaisir d'en-
„ tendre à celui de voir.

1673. **LE NOIR, SIEUR DE LA THORILLIERE,** (a) quoique Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie, se sentit un goût si décidé pour jouer la Comédie, qu'il se déterminà à demander à Louis XIV. la permission d'entrer dans la Troupe de Moliere. Le Roy, surpris de cette demande, lui donna quelque temps pour faire des réflexions sur le parti qu'il vouloit prendre. La Thorilliere persista dans le dessein de se faire Comédien, & Sa Majesté y consentit. En 1667. Moliere le chargea d'aller avec la Grange son camarade présenter un Placet au Roy (dans son Camp devant la Ville de Lille en Flandres) sur la défense faite à Moliere & à sa Troupe le 6. Août (même année 1667.) de jouer le Tartuffe. Après la mort de Moliere, la Thorilliere entra à l'Hôtel de Bourgogne, où il joua vraisemblablement jusqu'en 1679. (b) Il mourut du chagrin que lui causa le mariage de sa fille Therese le Noir avec d'Ancourt, que ce dernier avoit enlevée.

(a) La Thorilliere est un fief noble, qui ayant été vendu, l'acquéreur obtint des Lettres Royaux, qui l'érigèrent en Marquisat.

(b) Nous conjecturons que la Thorilliere mourut vers 1679. attendu qu'en 1680. lors de la réunion de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne avec celle de la rue Mazarine, cet Acteur ne se trouve point sur la liste, ni dans l'état des pensionnaires des deux Troupes.

La Thorilliere étoit grand & fort bel homme, & avoit les yeux extrêmement beaux. Il jouoit admirablement bien les rôles de Rois & de Payfans. Cependant on remarquoit un défaut en lui, qui étoit d'avoir un visage riant dans les passions les plus furieuses, & les situations les plus tristes. 1673.

La Thorilliere laissa trois enfans; ſçavoir, la Demoiselle Charlotte le Noir, femme de Baron, la Demoiselle Therese le Noir, femme de d'Ancourt, & Pierre le Noir de la Thorilliere, mort en 1731. Monsieur de la Thorilliere, fils de ce dernier, Acteur du Théâtre François depuis 1722. remplit l'emploi des rôles à manteaux, & ceux de Financiers avec l'applaudissement du Public.

D É M A R A T E ,

*Tragédie non imprimée, de Monsieur
l'Abbé B O Y E R ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

C'Est à M. de Visé que nous sommes redevables de la connoissance de cette Pièce. Il l'avoit prise sous sa protection, & sa chute lui fut sensible. Il faut l'écouter : « Puisque nous en sommes sur

1673. » le chapitre des beaux esprits, je ne sçau-
 rois trouver d'endroit plus propre à par-
 ler de DEMARATE, que l'on vient de
 jouer à l'Hôtel de Bourgogne. Cette
 Pièce est de M. Boyer; & quoiqu'elle
 ait quantité de beautés, elle n'a pas eu
 tout le succès qu'elle méritoit : vous en
 devinerez aisément la cause, quand
 vous aurez lû la petite Histoire que je
 vais vous apprendre, si toutefois vous
 ne la sçavez pas, l'antiquité vous étant
 parfaitement connue.

Plutarque remarque qu'un de ces Ba-
 teleurs de l'antiquité, que le vulgaire
 confond mal-à-propos avec les Comé-
 diens, & qui s'appelloit *Parmenon*,
 ayant appris à contrefaire le cri d'un
 pourceau, le peuple y prit un merveil-
 leux plaisir : de sorte que ses Compà-
 gnons qui voyoient que cette sortise lui
 attiroit toute la libéralité des Auditeurs,
 se mirent tous à imiter la belle voix de
 cet animal ; mais quelque soin qu'ils ap-
 portassent à cette étude ridicule, le Peu-
 ple leur cria toujours que *ce n'étoit pas*
Parmenon ; un de ces gens, piqué de
 la gloire & du profit de l'autre, jugeant
 qu'il y avoit de la préoccupation en cela,
 porta un jour un cochon en vie caché
 sous sa robe, & le fit crier devant le
 Peuple, qui dit encore que *ce n'étoit*
pas

» pas *Parmenon* ; & lors faisant courir
» cet animal parmi la place , il leur fit
» voir que l'opinion est un mauvais Juge,
» puisqu'elle leur avoit fait croire un
» homme plus pourceau , qu'un pourceau
» même.

» Je croi , Madame , que vous voyez
» bien que cette Histoire veut dire qu'il
» faudroit que M. l'Abbé Boyer , pour
» faire réussir ses ouvrages , prit le nom
» d'un de ces Auteurs heureux , en faveur
» desquels on est si préoccupé , qu'on ne
» croit pas qu'ils puissent jamais mal fai-
» re. Cette préoccupation qu'on a pour
» eux , fait qu'on en a une toute con-
» traire à l'égard des autres Auteurs , &
» que l'on condamne leurs plus beaux ou-
» vrages , sans les avoir été voir , au lieu
» que l'on dit souvent du bien des ouvra-
» ges des autres , avant qu'ils aient fait
» le premier vers de leur Pièce , & quel-
» quefois même avant qu'ils en aient
» trouvé le sujet.

1673.

LE COMÉDIEN POÈTE,

*Comédie en cinq Actes , en vers ,
de Messieurs CORNEILLE DE
L'ISLE, & de M. DE MONT-
FLEURY, (a)*

Représentée sur le Théâtre de Guénégaud le
Vendredi 10. Novembre , (dix-huit repré-
sentations , la dernière le 22. Décembre
suivant.)

« **C**ette Comédie est d'une compo-
» sition singulière. Le premier Acte
» fait une Pièce séparée qui n'a aucun rap-
» port au titre du *Comédien Poète* , (b) &
» suivi d'une scène qui finit ce même Pro-
» logue, & qui annonce une Pièce en qua-
» tre Actes en vers , dont le sujet (est
» tout différent) de la première ; mais
» qui a donné le titre général de Comé-

(a) L'Editeur des Œuvres de MM. de Montfleury dit
que cette Pièce a été représentée à Bourgogne , &
voici la preuve qu'il s'est trompé ; de plus , cette même
Pièce appartient pour moitié à M. Corneille de l'Isle.
« Donné à Messieurs de Montfleury & Corneille , cha-
» cun 660 liv. de l'argent qu'on a retiré du Comédien
» Poète , pour ladite Pièce. Cela faisant 1320. (*Re-
gistre journalier de Guénégaud , année 1673.*)

(b) Le sujet de ce premier Acte est tiré de la Pièce
du *Mostellaria* de Plaute , Regnard s'en est servi depuis
dans sa petite Comédie en prose , en un Acte , intitu-
lée : *le Retour imprévu* , représentée le Jeudi 11. Fé-
vrier 1700.

» dien Poëte, parce qu'il est annoncé que
» c'est une Pièce faite par un Comédien.

1673.

» (a) Le premier Acte séparé a été impri-
» mé in-12. sous ce titre : *le Garçon*
» *sans conduite*, suivant la copie impri-
» mée à Paris (Troyes) 1698.

» Il y a quelques additions dans la
» premiere scene du Prologue, qui ne
» sont point dans la premiere édition.
» La Scene qui est entre un Acteur & un
» Poëte se passe entre Damon & Cris-
» pin son Valet, & l'addition roule sur
» une plaisanterie contre les Cocus, tirée
» de la suite du Prologue, qui est totale-
» ment retranchée, & sur une plaisante-

(a) Ces quatre Actes composent une Comédie, dont
voici le sujet en peu de mots. Dom Pascal, de retour
d'un voyage qui a duré quinze ans, amène avec lui un
ami, pour lui faire épouser la sœur. Cette sœur qui se
nomme Angélique, est aimée de Dom Henrique, &
leur mariage est prêt à se conclure, de l'aveu même
d'une tante chez qui Angélique demeure. L'arrivée de
Dom Pascal oblige ces amans à chercher un expédient
pour empêcher Dom Pascal d'exécuter son dessein, &
dégouter le Prétendu qu'il offre. Gulman, Valet de
Dom Henrique, imagine de se déguiser en fille, & de
passer pour Angélique, qui n'avoit que deux ou trois
ans lorsque son frere partit pour les Indes. Voilà ce qui
constitue l'intrigue de cette Comédie, qui est assez bien
conduite, & très-comique, mais trop remplie de ce
qu'on appelle équivoques claires. Au reste, l'Editeur
des Œuvres de MM. de Monsieury, pere & fils ignore
sans doute que, dès le siècle passé, les quatre derniers
Actes de la Comédie du Comédien Poëte ont toujours
été représentés sous le titre de *la Sœur ridicule*. Car
voici ce qu'il dit : « En 1732. les Comédiens la
» représenterent sous le titre de *la Sœur ridicule*. »

1673.

» rie contre les Procureurs, substituée à
 » celle qui est dans la même suite du Pro-
 » logue contre les Médecins.

» Les quatre derniers Actes ont été
 » imprimés séparément à Caën in-12.
 » Jacques Godes, 1700. sous ce titre :
 » *les Amans infortunés & contens.*

A R G É L I E , REINE DE THESSALIE, (a)

* On trou-
 vera la vie de
 l'Abbé Abeil-
 le, après l'ar-
 ticle de Co-
 riolan, vers
 l'année 1676.

*Tragédie, par M. l'Abbé ABEILLE, **

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
 Bourgogne.

QU'on ne s'étonne pas si nous nous
 étendons un peu sur cet article,
 nous avons à parler du premier ouvrage

Parnasse
 François,
 page 564.

(a) M. Titon du Tillet, rapporte dans la vie de M. l'Abbé Abeille, un fait sur cette Pièce. Voici le pas-
 sage : « Cependant M. l'Abbé Abeille, avec tout son
 » enjouement, ne laissoit pas d'avoir beaucoup de pro-
 » bité, & de bonnes mœurs. Il ne voulut pas même
 » permettre, (étant Prêtre) qu'on imprimât quelques
 » Pièces qu'il avoit composées pour le Théâtre. Il n'y
 » eut que sa première Tragédie qu'il donna aux Co-
 » médiens. Il arriva une aventure des plus singulières
 » à cette Pièce, qui avoit pour titre : *Agérie*. Deux
 » Princesses parurent d'abord sur le Théâtre. La pre-
 » mière ouvrit la Scène par ce vers.

Vous souvient-il ma sœur, du feu Roy notre Pere ?
 » Malheureusement la seconde Actrice resta un peu de

d'un Auteur, qui l'a tout tiré de son invention, fond du sujet, (a) conduite, plan

1673.

» temps sans répondre : un plaisant du Parterre prit la
» parole , & dit tout haut ;

Ma foi ; s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guère. Vers de Jo-

» Ce qui fit rire toutes les personnes qui étoient dans delet, Prince.
» la Sale , & causa de si grandes Hués , qu'il ne fut
» pas possible aux Comédiens de continuer la Pièce , qui
» ne fut pas jouée davantage. »

Nous sommes obligés d'avertir le Lecteur que l'Auteur du Parnasse François s'est servi ici de Mémoires peu exacts. Le titre de la Pièce n'est pas juste : c'est *Argélie* , & non *Agérie*. M. l'Abbé Abeille , outre cette Tragédie , a fait encore imprimer sous son nom , celles de *Coriolan* , & de *Lyncée*. A l'égard du fait , nous le croyons absolument faux. Il n'est rapporté que sur une tradition populaire , démentie par l'Ouvrage même. La Tragédie ne s'ouvre point par la conversation des deux Princesses , & le vers , par lequel on prétend qu'elle commençoit , ne s'y trouve nul part. Il n'est pas plus vrai que la Pièce n'ait pas été achevée. M. l'Abbé Abeille , dans sa Préface , se loue au contraire de son succès. Ce conte assez mal inventé , par les ennemis de l'Auteur , a été renouvelé avec aussi peu de fondement , au sujet de la Tragédie de *Coriolan* : nous en parlerons à l'article de cette dernière.

(b) « Le sujet de cette Tragédie , (dit l'Auteur dans
» sa Préface) est assez inconnu. Je l'ai pris dans Suidas ;
» & Suidas , quelque rang qu'il tienne parmi les sçavans , n'est guères plus connu dans le monde que le
» sujet qu'il m'a fourni. Je n'y ai pris que le nom d'Ar-
» gémie , celui de son Royaume , & l'auteur de sa mort ,
» qui fut un Prince d'Argos , qu'elle avoit fait mettre
» en prison ; encore ai-je retranché une lettre du nom
» de cette Reine , afin qu'il fut moins rude à prononcer.
» Voilà tout ce qu'il y a d'historique dans ma fable. »
Comme Suidas n'est pas plus connu aujourd'hui , qu'il l'étoit au temps que M. l'Abbé Abeille a donné sa Tragédie , nous allons en rapporter le passage. Il est très-court , & servira à faire juger jusqu'où l'Auteur a poussé son scrupule. « *Thargémie* , fille d'Agésagoras , Milésienne
» d'origine , regna trente ans sur les Thessaliens : elle
» fut tuée par un certain homme d'Argos , qu'elle avoit
» fait mettre en prison. »

1673.

& caracteres. Cette méthode a sa commodité, & laisse à un Poëte la liberté de supposer tout ce qu'il veut, d'imaginer tels caracteres qu'il lui plaît, & d'y joindre les épisodes qu'il juge à propos. D'un autre côté, il lui faut un art infini pour en faire l'exposition; & mettre le Spectateur au fait de ce qui doit avoir précédé. Sans cela, un Poëme de pure invention est obscur: c'est le défaut de celui dont nous parlons.

Deux raisons puissantes rendent Argélie, Reine de Theffalie, ennemie de sa sœur Ismene: elle ne peut lui pardonner qu'au préjudice du droit d'aînesse, le feu Roy auroit fait passer la Couronne sur la tête de cette dernière, si une mort imprévue n'avoit rompu ce dessein. Cette aversion est encore augmentée par la nouvelle qu'elle vient d'apprendre que cette même Ismene, l'objet de son injuste fureur, & qu'elle tient étroitement enfermée depuis deux ans, est sa rivale, aimée de Timagene, Prince originaire d'Argos, attaché à la Cour d'Argélie, & de Phoenix, Prince Theffalien: C'est par cette situation que la Pièce s'ouvre.

Quoiqu'Argélie ait de l'amour pour le Prince d'Argos, sa haine pour Ismene est la plus forte: elle ne songe qu'aux moyens d'humilier cette infortunée sœur, & dans

le dessein de lui porter le coup mortel ,
elle aime mieux risquer de sacrifier son
amant , que de manquer de perdre celui
de sa sœur.

1673.

ARGENTIER.

**ACTE I.
SCENE I.**

Mais quel charme inconnu , quelle force
cruelle ,

Me ravit tous les cœurs & les porte vers elle ?
Mes attraits, soutenus du pouvoir souverain ,
Ne peuvent d'un sujet me mériter la main ?
Et ma captive , au rang où ma haine l'abaisse ,
Voit que pour ses beautés tout l'univers s'em-
presse.

Qu'à ses moindres regards tout se laisse en-
flâmer ?

Hélas ! & je croyois qu'elle ne pût aimer !
Non , quoique de l'amour on semble se dé-
fendre ,

Quand on en peut donner , on est bien près
d'en prendre ;

Et l'on passe bientôt , sans beaucoup s'allar-
mer ,

Du plaisir d'être aimée , à la douceur d'aimer.

Pour le connoître , elle permet à Isme-
ne de faire choix d'un époux. Ses deux
amans la pressent de décider , elle est prête
à les satisfaire sans l'arrivée de Clytie ,
Confidente de la Reine , qui lui fait brus-
quement quitter les Princes , qu'elle laisse
dans une mortelle inquiétude.

1673.

Au second Acte, on apprend que le secret que Clytie a révélé à la Princesse, est que la Reine a résolu de faire périr l'époux qu'elle choisira, ou l'un & l'autre Prince, au cas qu'elle s'obstine à garder le silence. Ismene, pour les sauver tous deux, prend le parti de les refuser, & d'accepter l'un des Rois Grecs qui la demandent en mariage. Cette proposition, loin de contenter Argélie, ne sert qu'à lui faire naître de nouveaux soupçons sur Timagene & Phoenix. Ses menaces intimident Ismene, elle avoue qu'elle aime, mais elle prie sa sœur de ne la pas contraindre à se déclarer.

ACTE II.
SCENE II.

I S M E N E.

Hé quoi ! ne puis-je pas vous ressembler
sans crime ?

Madame, un même sang toutes deux nous
anime.

Elevée à vos yeux dès mes plus tendres ans,
Je n'ai dû me régler que sur vos sentimens.
Je l'ai fait jusqu'ici. Je veux encore le faire.
Consentez-y. Pourquoi m'êtes-vous plus sé-
vere,

Qu'aux peuples ennemis que vous avez domp-
tés ?

Vous n'avez point encor forcé leurs volontés.

La liberté du cœur ne leur est point rayée.

Maîtresse de leur bien, de leur sort, de leur vie.

Prenez

Prenez sur moi les droits que vous avez sur
eux.

1673

Regnez ; mais laissez - moi l'empire de mes
vœux :

Et plutôt qu'à l'hymen aujourd'hui je souscrive,
Souffrez que près de vous.

A R G E' L I E.

Arcas , que l'on me suive.

Madame , je le dis pour la dernière fois ,
Sur l'un ou l'autre Prince arrêtez votre choix ,
Tous deux séparément viendront ici l'appren-
dre ,

Je vais les envoyer. Songez à les défendre.
C'est contre mes soupçons qu'il faut les ap-
puyer.

C'est votre hymen qui seul peut les justifier ;
Et si de votre foi vous vous croyez maîtresse ,
Je la suis de leurs jours. Songez-y , le temps
presse.

Cette situation est très-embarrassante ,
comme la main d'Ismene ne peut être que
 fatale à celui à qui elle doit l'offrir , &
qu'il faut qu'un des Princes perde la vie ,
elle se résout , suivant les conseils de sa
confidente , à épouser Timagène pour
sauver Phœnix qu'elle aime.

I S M E N E.

Ah ! si l'un de vous deux a mérité ma foi ,
Il faut vous l'avouer , Seigneur , c'est vous.

ACTE IV
SCENE V.

T I M A G E N E.

C'est moi.

Adorable Princesse.

Tome XI.

Ff

1673.

Ismene laisse ce Prince dans cette flateuse idée , & fuit à la vûe de Phœnix : ainsi finit le second Acte.

Phœnix , qui ignore les raisons qui ont déterminé Ismene à épouser Timagene , ouvre le troisième Acte par de vives plaintes contre une pareille infidélité.

ACTE III.
SCENE II.

I S M E N E .

Connoissez mieux la cause de ma peine.
Ces larmes sont pour vous , & non pour Timagene ;

Pour vous seul. Un Rival, charmé de son bonheur ,

Ne vous enviera point cette vaine douceur.

Mon estime pour vous lui doit être connue ;

S'il a reçu ma foi , ma pitié vous est due.

Par cet endroit , du moins , vous possédez mon cœur ;

Et dans le temps qu'un autre en croit être vainqueur ,

Me dérober des pleurs , & me les voir répandre ,

N'est pas le posséder par l'endroit le moins rendre.

.....
Montrez , en me fuyant , que vous les méritez.

Qu'à mes desirs enfin votre vertu réponde,
Ou bien.

1673.

P H Œ N I X.

Dites-moi donc en quel endroit du monde (a)
Je dois aller cacher le reste de mes jours,
Dont vos cruels dédains ont abrégé le cours ?
Irai-je à Sparte , en Crete , à Mycene , en
Epire ?

Hélas ! pour vous en vain tout l'univers sou-
pire !

Par-tout on sçait l'espoir que vous m'aviez
permis ,

Et par-tout vos beaux yeux m'ont fait des en-
nemis.

Ces Rois dont j'ai trois ans intimidé la flâme ,
A qui je dérobois la moitié de votre ame ,
De ma témérité justement indignés ,
Sur qui vengeroient-ils leurs trônes dédaignés ?
Mais je redoute peu les effets de leur rage ;
La gloire à ces combats a formé mon courage.

.....

Je vois mes ennemis à mes pieds terrassés.

Pas un.

I S M E N E.

Je reste encor , Phoenix , & c'est assés. (b)

(a) Ce discours de Phoenix ressemble fort à celui que tient Alcyonée , dans la Tragédie de ce nom , de M. Du Ryer , Acte IV. Scene IV. Voyez le Tome VI. de cette Histoire , page 36.

(b) Le Spectateur comprend bien mieux que Phoenix , le double sens de ce discours d'Ismene. Au reste , nous

1673.

De la Reine , il est vrai , vous ne sçauriez
vous plaindre.

Près d'elle sa faveur vous défend de rien crain-
dre ,

Avec vous Timagene est lié d'amitié ,

Mais craignez tout de moi jusques à ma pitié.

En vain de tous ces Rois votre ame se défie :

Plus que tous vos Rivaux , je suis votre en-
nemie ,

Vous les fuyez avant qu'avoir senti leurs coups :

Fuyez-moi , vous avez éprouvé mon courroux.

Contre vous aujourd'hui je me suis déclarée ,

Je rebute la foi que vous m'aviez jurée ;

J'éteins , après trois ans qu'on me l'a vû
nourrir ,

Un feu qui méritoit de ne jamais mourir.

Je tâche à tous les yeux d'en dérober les traces ;

Je joins , pour vous bannir les larmes aux
menaces.

Je fais plus ; je n'entens votre nom qu'à regret ;

Tout ce qu'on dit de vous m'est un tourment
secret ;

Je vous sçais mauvais gré de m'être encor
fidèle ,

Je voudrois oublier tout ce que votre zèle

ne sommes pas de l'avis des Critiques , qui , dans la nouveauté de cette Pièce , trouvoient ce troisième Acte inutile : nous le regardons au contraire , comme le plus passable , le seul intéressant , & celui où l'on trouve des situations , & des sentimens plus naturels , quoique mal exprimés.

Vous fit jamais oser pour mériter ma foi ,
Et que tout l'univers l'oubliât avec moi.
J'ose même à vos yeux vanter mon injustice :
Je la vois. Mais enfin , vous êtes mon sup-
plice.

Allez noircir ma gloire au bout de l'univers ,
Vengez-vous de l'affront d'avoir porté mes fers.
Publiez que je suis infidelle & parjure :
A ce juste reproche ajoutez l'imposture.
Pourvû que vous fuyez , tout vous sera
permis ,
Mais fuyez.

P H Œ N I X.

Oùï, Phœnix , vous êtes encor soumis.
Ces larmes , ces soupirs , cet effort de ren-
dresse ,
Cet éclat de courroux , n'est point ce qui me
presse.

Je connois mon devoir , je ne le puis trahir ;
Et mon destin , Madame , est de vous obéir.

Argélie , qui jusqu'alors n'avoit paru
écouter que l'ambition , s'avise au qua-
trième Acte de songer à son amour , &
de faire des reproches à Timagene.

T I M A G E N E.

Vous m'aimez ? Est-il temps de me le dé-
clarer ?

**ACTE IV.
SCENE III.**

Hélas ! pouvois-je.

A R G E' L I E.

Hé quoi ! pouvois-tu l'ignorer,

F f iij

1673.

Ingrât ? Pour triompher de ton indifférence ,
 Ai-je rien oublié ? J'ai gardé le silence ,
 Il est vrai, mais dis-moi, tant de bontés, de soins,
 Etoient-ils de mon feu de trop foibles témoins ?
 Lorsque je t'approchois si près de ma per-
 sonne ,

Que je te confiois ma vie , & ma couronne ,
 De ce trône où mes dons te sembloient inviter,
 Ne te donnois-je pas la main pour y monter ?
 Il ne tenoit qu'à toi de me donner la tienne.
 Pour te désespérer , je veux qu'il t'en sou-
 vienne.

T I M A G E N E.

Je le vois trop , je pers , refusant votre main,
 Et la vie , & l'éclat du pouvoir souverain :
 Mais ces fragiles biens flattant peu mon en-
 vie ,

J'appris en vous servant à mépriser la vie ,
 J'appris en vous voyant à mépriser l'hon-
 neur

D'un rang , où vous avez attaché tant d'hor-
 reur.

Ne me reprochez point qu'à vos desirs con-
 traire ,

Jusqu'ici je n'ai pris aucun soin de vous
 plaire ;

Ce n'est pas aux bienfaits qu'on se laisse char-
 mer ;

Et lorsque tout vous hait , je ne vous puis aimer.

Le sang que sur le trône on vous a vû répandre ,

1673.

Me le rend odieux , me défend d'y prétendre ,
Et s'il me faut tomber sous vos injustes coups ,

Je l'aime mieux que vivre , & regner avec vous.

La Scene suivante se passe entre la Reine & sa sœur. Phœnix paroît , & l'on apprend que ce Prince a sauvé Timagene. Argélie, extrêmement irritée de cet attentat, reste seule avec Arcas, Capitaine de ses Gardes, pour s'en faire raconter toutes les circonstances. Ce récit la met de fort mauvaise humeur ; de dépit elle chasse Arcas, & voudroit cacher sa honte à tous les humains. Elle fait ensuite une foule de réflexions, & cedant enfin à son barbare penchant, elle termine un assez long Monologue & le quatrième Acte, par ces vers.

Si de si grands forfaits me rendent odieuse,
Leur grandeur en rendra ma honte glorieuse,
Et j'irai, du récit de tant de cruauté,
Donner de la terreur à la postérité.

Le cinquième Acte est très-confus. Ismene, incertaine de son sort, & de celui de Phœnix, voit arriver Arcas, qui l'assure que ce Prince est vivant, mais

1673.

qu'il va bientôt perdre le jour ; il ajoute que toute la grace qu'il a demandé à la Reine , est de pouvoir expirer aux pieds de sa Princesse. Cette dernière , persuadée qu'elle touche à son instant fatal , croit n'avoir plus rien à ménager , & avoue à Phœnix toute la passion qu'elle ressent pour lui , & qu'elle avoit cachée avec tant de soin. Dans le moment la Reine entre , & ordonne à Phœnix de la suivre , & de la défendre contre Timagene , qui à la tête d'une troupe de Rebelles l'assiège dans son Palais : Phœnix sort en protestant qu'il sçaura accorder son devoir pour Argélie , à l'amour qu'il a pour la Princesse , & à l'amitié qui le lie avec Timagene. A peine Ismene & sa confidente ont récité une quinzaine de vers , qu'on vient annoncer qu'Argélie par sa mort a expié la peine de ses cruautés , & que le Peuple a reconnu sa sœur pour Souveraine. Timagene & Phœnix entrent & confirment cette nouvelle. Le premier , blessé mortellement , avant d'expirer , prie la Princesse de recevoir de sa main Phœnix pour époux.

SCENE der-
niere.

P H Œ N I X.

Cher Prince , hé quoi ? mais il expire ;
Et ses derniers soupirs semblent encor vous
dire ,

Madame , que mon cœur.....

Le mien n'est plus qu'à vous :
Mais laissez-moi pleurer ma sœur , & mon
époux.

En terminant cet extrait , nous ajoutons aux réflexions que nous avons déjà faites sur cette Pièce , que malgré ce que l'Auteur en dit dans sa Préface , l'Episode d'Ismene & de Phœnix emporte l'intérêt principal , & par conséquent auroit dû former le fond du sujet. Nulle liaison dans les Scenes ; les trois premiers Actes , quoique foibles , semblent cependant promettre quelque chose , mais les suivans ne présentent qu'embarras & confusion , jusqu'à la catastrophe , qui est trop précipitée. Le caractère d'Argélie est tout-à-fait odieux ; l'amour n'a aucune part dans son cœur , c'est une cruelle qui ne se plaît que dans le sang & le carnage. Un tel personnage ne peut faire qu'horreur. Ismene , Phœnix & Timagene , pauvres Amans , sont trop subordonnés. Ils se contentent d'étaler de grands sentimens , & suivent le torrent des choses , sans penser seulement s'il y a des moyens pour remédier aux maux dont ils sont accablés. A l'égard de la versification , elle est assez exacte du côté de la rime ; mais au reste remplie de défauts. On y

1673.

trouve des pensées la plupart fausses , &
un assez bon nombre de platitudes.

LA MORT D'ACHILLE ,

*Tragédie de M. CORNEILLE
DE L'ISLE,*

Représentée sur le Théâtre de Guénégaud le
Vendredi 29. Décembre , (la neuvième &
dernière représentation le 16. Janvier 1674.)

Cette Tragédie est si foible , pour ne rien dire de plus , du côté des personnages , & de la versification , que pour l'honneur de M. Corneille de Lisle , nous ne relevons point les défauts qui y sont en nombre. Cependant l'Auteur & ses amis en pensoient bien différemment. Voici ce que de Visé en dit quelque temps avant sa première représentation.

Mercure Galant , Tome VI. p. 248-250.

« On s'entretint de *la mort d'Achille*, de
» M. Corneille le jeune , que la Troupe de
» Guénégaud devoit bientôt représenter ;
» & quelques gens qui s'étoient trouvés à
» une lecture de ce grand ouvrage, où étoit
» M. le Duc de Richelieu, dirent qu'ils n'a-
» voient jamais rien vu de si beau que cette
» Tragédie, & que ce Duc, qui s'y connoît
» parfaitement, avoit dit qu'elle surpasse-

» roit son Ariane, dont vous sçavez que le
» succès a été très-grand , & même avec 1673.
» justice , puisque ce fameux Auteur n'a
» point d'autres partisans que son mérite.
» Après avoir parlé de cette Pièce, on s'en-
» tretint de la Troupe qui la devoit jouer,
» & l'on dit qu'elle réussissoit admirable-
» ment bien dans tout ce qu'elle repré-
» sentoit , & que les grandes assemblées ,
» qui depuis son établissement , avoient
» accompagné toutes ses représenta-
» tions , en étoient une marque infail-
» lible. »

Nous ne doutons point de la vérité du fait rapporté par de Visé au sujet de la Tragédie de la mort d'Achille ; rien de plus commun que le succès des lectures , & des chutes précipitées de ces mêmes ouvrages si fort applaudis.



1674.

P I R A M E

E T

T H I S B É ;

On trouvera la vie de M. Pradon après l'article de Régulus , sous l'année 1688.

*Tragédie de M. P R A D O N , **

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique cette Pièce ait été très-applaudie dans sa nouveauté , & même restée au Théâtre pendant près de quarante ans , cependant on se tromperoit fort , si l'on vouloit par-là juger de son mérite. (a) Ce grand succès n'est dû

Préface de
Pirame &
Thisbé.

(a) « Après que le public est venu en foule à cette
» Pièce , & l'a honoré longtemps de son assiduité , je
» ne devois point répondre aux scrupules de quelques
» particuliers ; c'est plutôt un remerciement qu'une justi-
» fication que je lui dois aujourd'hui. Cependant , sans
» me prévaloir d'une réussite qui a bien passé mes espé-
» rances , je dirai d'abord ingénument que je ne
» prétens pas que ce coup d'essai pour le Théâtre soit
» un chef-d'œuvre. Il y a sans doute bien des choses
» qui pourroient être mieux tournées , mais quoi qu'il en
» soit , elle a eu le bonheur de plaire ; & c'est la pre-
» mière règle du Théâtre , & celle à qui l'on doit plû-
» tôt s'attacher , qu'à toutes les règles de la Poétique
» d'Aristote. » Ce langage présomptueux , montre la pré-
» vention que M. Pradon avoit de ses talens : enivré d'un
» succès qui passoit ses espérances , il crût d'abord égaler
» M. Racine , & être en état de lutter avec lui : c'est ce
» qu'il a osé faire , lorsqu'il entreprit sa Tragédie de l'Hé-

qu'à certaines circonstances. L'indulgence ordinaire qu'on a pour les nouveaux Auteurs, & la brigue des ennemis de M. Racine, qui ne cherchoient qu'à lui trouver un Antagoniste, firent la fortune de M. Pradon. En faveur de l'intérêt qu'on prend aux deux principaux personnages, & de quelques situations touchantes, on fit grace à la foiblesse de l'expression, & aux autres défauts de l'ouvrage :
« Je ne me repens point (dit l'Auteur
» dans la préface) d'avoir traité un sujet
» où Théophile avoit réussi : on voit bien
» que je ne lui ai rien emprunté que les
» noms de Pirame & Thisbé, que le gé-
» rant Ovide nous a donnés à tous deux. »
M. Pradon pouvoit parler ainsi à des Lecteurs qui n'avoient aucune connoissance de la Tragédie de M. Théophile, mais ceux qui prendront la peine de la lire, pourront remarquer que l'idée du personnage de Belus en est tirée, & que M. Pradon s'en est encore servi pour celui d'Amestris, qu'il fait amoureuse de

dre & Hippolyte. L'Auteur de la dissertation sur cette Pièce, & sur celle de même nom que M. Racine donna en même-temps, ne manque pas de railler M. Pradon. « Je ne veux pas décider, (dit-il) si le succès trop
» avantageux de Pirame & Thisbé a pu allarmer les
» régulières beautés de la Thébaïde, la grandeur d'A-
» lexandre, la majesté d'Andromaque, la fierté de Bri-
» tannicus, la force de Mithridate, & les charmes
» d'Iphigénie. »

1674.

Pirame. Amestris & Belus sont possédés par l'amour & l'ambition; mais la première de ces deux puissantes passions est toujours la plus forte : Amestris ne veut conserver son autorité, que comme un moyen de gagner avec plus de facilité le cœur de Pirame, avec lequel elle veut la partager ; & Bélus n'aspire à monter au Trône, que pour couronner Thisbé qu'il aime. On a reproché à M. Racine d'avoir trop donné à l'amour : ce défaut, si c'en est un chez ce grand Poëte, est d'autant plus remarquable dans la Tragédie de M. Pradon, qu'il n'est pas couvert de ces beautés que M. Racine avoit l'art d'y joindre.

M. Pradon répond dans sa Préface à deux objections que les Critiques lui faisoient. « Quelques-uns, dit-il, ont voulu » dire que l'Episode d'Amestris, de Bélus & d'Arface l'emportoit sur le sujet principal, mais si l'on veut prendre » la peine d'examiner leurs intérêts, on » verra bien qu'ils sont si bien mêlés » avec ceux de Pirame & Thisbé, que » toutes les démarches de ces trois personnes ne tendent qu'à rompre l'intelligence qui est entre ces deux Amans » pour l'intérêt particulier de leur amour, » & qu'enfin Pirame & Thisbé sont le » point fondamental où aboutissent tou-

„tes les lignes de ma Pièce, comme à
„leur centre. „ On peut répondre à 1674.
M. Pradon que les Critiques avoient
raison, mais qu'il n'étoit pas absolument
dans son tort. C'est que le sujet est si min-
ce, que les Censeurs pouvoient aisé-
ment le confondre avec l'Episode.

La seconde objection est au sujet du
récit de la mort de Pirame & de Thisbé:
„ Quelques-uns ont dit que ce récit étoit
„ trop pathétique dans la bouche d'un
„ pere, & que les grandes douleurs étoient
„ muettes. Je pourrois répondre que j'en
„ ai des exemples, & chez les anciens,
„ & chez les modernes; mais enfin,
„ quand même ce seroit une faute de ju-
„ gement, dans mon Ouvrage, je puis
„ dire que je l'ai faite avec jugement &
„ réflexion; & ce récit a tiré tant de
„ larmes, & a fait un si grand effet,
„ que s'il échappe à ma plume une secon-
„ de Pièce, je souhaite de tout mon cœur
„ qu'elle soit remplie de fautes de cette
„ nature. „

Ce discours suffit pour faire voir jus-
qu'à quel point le Poëte s'est fait illu-
sion, il ne convenoit point à Arsace de
faire un pareil récit, ou s'il en étoit char-
gé, il le devoit couper en deux mots.
D'ailleurs le pathétique consiste plus dans

1674. le fond de l'action , dont le récit ne peut
 „ être que touchant , que dans la façon
 dont elle est racontée. On en jugera par
 ce fragment.

ACTE V. Pirame alors demeure interdit , égaré ,

SCENE V. Un long frémissement le saisit & le glace ,

De ce lion encore examinant la trace ,

Il la suit , la démêle , & voit de tous côtés ,

Des morceaux de ce voile épars , ensanglantés.

Ah ! Seigneur, (me dit-il) Thisbé meurt : puis-
 je vivre ?

C'est moi qui l'ai pressée , & forcée à me
 suivre.

Ah ! sans doute un Lion approchant de cette
 eau

A surpris ma Princesse , & j'en suis le bour-
 reau.

Viens cruel , (disoit-il) pour m'ouvrir tes
 entrailles ,

De Thisbé donne-moi les mêmes funérailles ,

Je suis le criminel qu'il falloit déchirer ,

Et du moins par pitié reviens me dévorer , (a)

Mais non ce n'est point toi, c'est moi seul qui la
 tue.

A ces mots d'un poignard il se perce à ma
 vûe ,

(a) M. Pradon , qui s'est vanté de n'avoir point imité
 Théophile , en a cependant pris ce vers & les trois qui le
 précédent , qui se trouvent presque tous entiers dans la
 Pièce de l'ancien Poëte , Acte V. Scene premiere.

Je me jette sur lui , j'arrache ce poignard ,
J'arrête en vain son sang , Dieux ! il étoit trop
tard ;

Il tombe , il voit ce coup qui n'a rien qui
l'effraye ,

Et de ses propres mains il aggrandit sa playe ,

Et malgré mes efforts s'ouvrant ainsi le flanc....

Mais , Seigneur , pardonnez ces larmes à mon
sang.

A M E S T R I S.

Qu'ai-je fait ? que d'horreurs où mon ame
est plongée ?

Pirame est mort , ah Ciel ! vous m'avez trop
vengée.

Elle sort.

B E' L U S.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse , Arsace ?

A R S A C E.

Ah ! triste souvenir !

Dans ces instans , je vis la Princesse venir , &c.

A l'égard de la conduite , c'est à tort
que l'Auteur en vante la régularité , &
qu'il assure que la critique même la plus
sévere n'y a pas trouvé à reprendre ; nous
en appellons au jugement des Lecteurs
les moins difficiles. Pirame & Thisbé ne
se voyent que deux fois , la première en-
trevue , (Acte II. Scene IV.) se passe en

1674.

reproches : chacun se quitte sans avoir le temps de s'expliquer : & dans la seconde, Pirame, échappé des fers de Bélus, vient dire brusquement à Thisbé qu'il faut partir dans le moment. Thisbé objecte d'abord les raisons de bienséance qui lui défendent de suivre un tel conseil, son amant la presse, & ajoute.

ACTE IV.
SCÈNE IV.

P I R A M E.

Si vous ne me suivez , je rentre dans ma chaîne :

Je me livre à Bélus , & je cours au trépas.

Ah ! Dieux ! si vous m'aimiez. . . .

T H I S B É.

Je ne vous aime pas ,

Ingrat ? de mon amour pourriez-vous être en doute ?

Et vous voyez si bien les larmes qu'il me coûte :

Mais sur tant de folblesse , enfin fermez les yeux ,

Prince , je vais rentrer , sortez au nom des Dieux.

Adieu, Pirame , adieu. . . . Mais je demeure encore ,

Je ne puis m'arracher d'un amant que j'adore ;

Pour la dernière fois adieu , Prince. . . . Ah cruel !

Que ne m'épargnez-vous cet adieu si mortel !

Pour vous je tremble , hélas ! que d'effroi ! que
d'allarmes !

1674.

Quel plaisir prenez-vous à voir couler mes
larmes !

Cher Prince , fuyez-donc , qu'un généreux
effort. . .

P I R A M E.

Cruelle , je le vois , vous demandez ma
mort :

Peut-être que Bélus.... Ah penser trop funeste !
Mais , Madame , ma mort vous dira mieux
le reste.

.
Si quelqu'un me surprend ici , je suis perdu ,
Vous vous repentirez d'avoir trop attendu ,
Il ne sera plus temps , je mourrai. . .

T H I S B E.

Quelle peine !

Hé bien ! Seigneur ; allons où le sort nous
entraîne.

Finissons cet extrait par les portraits
d'Amestris & de Bélus. Cette Reine, vou-
lant engager Bélus à lui laisser le gouver-
nement de l'état , lui représente tout ce
qu'elle a été obligée de faire pour en sou-
tenir le poids.

A M E S T R I S.

Que vous connoissez mal le poids du diadé-
me !

Pour être à tout le monde , on n'est plus à soi
même ;

G gij

**ACTE III.
SCÈNE IV.**

1674.

On se voit ébloui de son trop de splendeur ;
 On se sent accablé sous sa propre grandeur ;
 Et dans ce rang pompeux , le chagrin qui nous
 brave ,

Du maître de la terre en sçait faire l'esclave.
 Par combien de périls ai-je acheté ce rang ?
 J'ai souvent cimenté le trône de mon sang :
 Et nos chefs sont témoins que plus d'une vic-
 toire ,

A payé de ce sang tout l'éclat de ma gloire.
 Ici combien de fois d'un peuple furieux
 M'a-t-il fallu calmer l'esprit séditieux ,
 Désarmer par mes soins & la rage & l'envie ,
 Renverser des complots formés contre ma vie ,
 Appaiser de l'état les troubles intestins ,
 Et changer contre moi les arrêts des destins , &c.

ACTE II. Bélus se peint ainsi à Thisbé :

SCENE II. Voyez de mon destin le bizarre caprice.

• Amestris. Quoique né pour le trône , elle * usurpa mon
 rang ,

Et tâcha de corrompre en moi son propre
 sang :

Du moins , pour retarder ma haute destinée ,
 Elle a tenu longtemps ma valeur enchaînée ;
 Pour amortir l'ardeur de mes nobles desirs ,
 Elle me mit en proie aux plus tendres plaisirs ;
 Dans des lieux éloignés du commerce du mon-
 de ,

Mon ame s'endormoit dans une paix pro-
 fonde.

Mais l'éclat de sa gloire , & le bruit de ses
faits ,

1674.

Trahit sa politique , & perça ce palais ,
Ce palais où j'étois nourri loin des allarmes ,
Où l'on me défendoit l'exercice des armes.
Ce fut-là cependant que tant d'exploits fameux
Me fraperent l'oreille , & m'ouvrirent les
yeux :

Ce fut-là qu'à l'aspect du trône de mon pere ,
Je connus que j'étois l'esclave de ma mere ,
Qu'un généreux dépit élevant mes desirs ,
J'écartai loin de moi la foule des plaisirs :
J'en dissipai la nuit , & je vis la lumière ,
Mon ame à la grandeur se tourna toute en-
tiere ;

Ma mere le connut , & je la fis trembler ,
Que son fils ne sçût trop un jour lui ressem-
bler.

Ces morceaux , pris des endroits les
plus remarquables de la Pièce , feront ju-
ger du goût de la versification.



1674.

TRIGAUDIN,

O U

MARTIN BRAILLARD,

*Comédie en cinq Actes , & en vers ,
de M. de MONTFLEURY ,*

Représentée sur le Théâtre de la rue Mazarine,
le 26. Janvier , (neuf représentations , la
dernière le 16. Février.)

Cette Comédie est d'un très-mauvais exemple. Trigaudin, marié en secret à Lucie , fait passer celle-ci pour sa cousine , dans l'intention de lui faire épouser Géronte , riche Vieillard , qui en est amoureux , & qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a dessein de couronner ce crime ; en empoisonnant Géronte , aussitôt qu'il aura épousé Lucie. Cette dernière avertit Géronte de la perfidie de son mari ; on prend des mesures pour forcer Trigaudin à découvrir son mariage avec Lucie. Le stratagème qu'on employe pour cela , est de faire paroître un prétendue frere de Lucie , qui veut lui faire épouser un avocat nommé Martin-Brailard. Trigaudin avoue qu'il est marié avec Lucie , & Géronte

lui pardonne généreusement la trahison qu'il méditoit contre lui.

1674.

Le sujet de la Comédie de Trigaudin, se trouve dans une Historiette du Mercure Galant de l'année 1672. Tome IV. sous le titre de *la Femme aux deux Maris*. Mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par M. de Visé, le Gentilhomme de Province est empoisonné par le mari de la femme qu'il a épousé. Le crime du mari & de la femme est découvert, ils sont arrêtés & conduits en prison; « &, (ajoute de » Visé) on travaille actuellement à leur » faire leur procès. » Dans les Volumes suivans il n'est plus parlé de cette affaire.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le mois de Février. (a)

« **L**E sacrifice d'Iphigénie est un des » plus heureux sujets que les Poètes » Tragiques aient pû mettre sur le Théa-

Ouvres de M. Racine, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles

(a) Jusqu'à présent on a toujours marqué les premières représentations de l'Iphigénie de M. Racine en IV. Paris, 1675. cependant cette Tragédie parut au commencement de 1674. en voici la preuve, tirée de la *Relation* 51. & suiv.

1674.

» tre. Un Roy qui par amour pour son
» peuple , & par obéissance aux Dieux

* Cinquième
me journée
de la Fête de
Versailles en
1674. pages
426-428.

des divertissemens de Versailles , donnés par le Roy & toute sa Cour , au retour de la Conquête de la Franche-comté, en l'année 1674. M. Félibien , Auteur de cette relation , s'exprime de la façon suivante. « * La cinquième Journée du samedi 18. Août (1674.) la Tragédie d'Iphigénie. « M. Félibien continue.) Après que leurs Majestés eurent fait collation au son des violons & des hautbois , toutes les tables furent abandonnées au pillage , ainsi qu'elles ont accoutumés de l'être en ces sortes de rencontres ; & le Roy étant remonté dans sa calèche , s'en alla , suivi de toute sa Cour , au bout de l'allée qui va dans l'Orangerie , où l'on avoit dressé un Théâtre.

» La décoration . . . représentait une longue allée de verdure , où de part & d'autre il y avoit des bassins de fontaines , & d'espace en espace des grottes d'un Ouvrage rustique , mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement regnoit une balustrade où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs. Les bassins des fontaines étoient de marbre blanc , soutenus par des tritons dorés , & dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du Théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orchestre , & au-delà paroissoit une longue allée qui étoit l'allée même de l'Orangerie , bordée des deux côtés de grands Orangers & Grenadiers , entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candelabres & des guéridons d'or & d'azur qui portoient des girandoles de cristal allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre. Les pilâstres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis , & la porte paroissoit toute d'orphèverie.

» Sur ce Théâtre , ornée de la manière que je viens de dire , la Troupe des Comédiens du Roy , représenta la Tragédie d'Iphigénie , dernier Ouvrage du Sieur Racine , qui reçut de toute la Cour , l'estime qu'ont toujours eu ses Pièces. » (Iphigénie devoit , au plûtôt , avoir été jouée au commencement de Février 1674.)

» se

» se dépouille des sentimens les plus ten-
» dres de la nature ; une Princesse qui , à
» la fleur de son âge , lorsque la naissan-
» ce , la jeunesse , & la beauté lui pro-
» mettent une destinée glorieuse , se voit
» conduite à la mort par l'ordre de son
» pere , quels objets sont plus capables
» d'exciter la compassion , & de faire
» verser aux spectateurs ces larmes qui
» font leurs délices , & la gloire du
» Poète ?

» Euripide a représenté ce fameux
» Sacrifice sur le Théâtre d'Athènes. Un
» de nos Poëtes a transporté le même
» Spectacle sur le Théâtre de Paris , &
» les François l'ont vû avec le même
» plaisir que les Athéniens l'avoient vu
» autrefois. La principale gloire , qui est
» celle de l'invention , appartient à Eu-
» ripide ; mais comme son imitateur peut
» avoir embelli le même sujet par de
» nouvelles circonstances , & avoir in-
» venté de nouveaux ressorts pour émou-
» voir , il peut s'être acquis une gloire
» qui ne soit propre qu'à lui. Je vais tâ-
» cher de faire connoître le mérite par-
» ticulier de ces deux Poëtes par une
» comparaison suivie de leurs Pièces.

» Dans toutes les deux ; Iphigénie &
» Agamemnon sont les deux principaux
» personnages qui attachent les yeux. La

1674. » Scène est ouverte par Agamem-
» non , & l'on peut dire qu'Euripide
» a été plus heureux dans cette Pièce ,
» que dans presque toutes les autres ,
» ou , pour expliquer le sujet qu'il va
» traiter , il a recours à un Prologue ,
» dont la froideur convient peu au Poë-
» me Dramatique , qui doit être tout
» en action. L'action de cette Tragédie
» commence dès les premiers vers , qui
» apprennent aux Spectateurs le lieu de
» la Scene , l'heure où l'action com-
» mence , & le silence qui regne sur la
» terre & sur la mer. Agamemnon qui
» est sorti de sa tente pour appeller son
» esclave , y rentre en déplorant le mal-
» heur de ceux qui sont dans les grandes
» places. L'esclave , que ces tristes réflé-
» xions étonnent , est encore plus sur-
» pris , quand il voit son maître atta-
» ché sur une lettre , où tantôt il écrit ,
» tantôt il efface , qu'il plie & dépie
» tour à tour ; enfin , qui jette à terre
» son flambeau , & fond en larmes. Cet
» admirable tableau répand , dès l'ouver-
» ture de la Scene , le trouble dans l'ame
» du Spectateur , & excite en lui la cu-
» riosité d'apprendre la cause de l'in-
» quiétude d'Agamemnon. Il l'apprend
» aussitôt de la bouche de ce Prince ,
» qui après avoir raconté à son esclave ,

» mais en remontant trop haut, la nais-
» sance, le mariage, & l'enlèvement
» d'Hélène, l'ardeur des Grecs pour la
» venger, & l'arrivée de l'armée en Au-
» lide, ajoute que cette armée a tout
» d'un coup été retenue en Aulide par
» la colere des Dieux, qui demandent le
» sang d'Iphigénie; que ne pouvant se
» résoudre à obéir, il a voulu d'abord
» congédier l'armée; qu'ensuite vaincu
» par les raisons de son frere Ménélas,
» il a envoyé ordre à Clytemnestre d'a-
» mener sa fille en Aulide, sous le pré-
» texte faux qu'Achille la demande en
» mariage; mais qu'enfin cédant à de
» nouveaux remords, il vient de rétrac-
» ter son premier ordre par cette lettre
» dont il le charge; il lui recommande
» de la porter promptement à Clytem-
» nestre, & de la prévenir pour l'empê-
» cher de mettre le pied dans l'Aulide.
» Tel est le début de cette Tragédie dans
» Euripide.

» Son imitateur ne s'est point écarté
» d'un modèle si parfait. L'ouverture est
» la même, dans le récit qui sert à l'ex-
» position du sujet. (a) Agamemnon ne

(a) « Voici le sujet de la Pièce. L'armée des Grecs étoit assemblée dans le port d'Aulide, elle alloit partir pour le siège de Troye. Tout d'un coup le

Dissertation
sur la Tragé-
die d'Iphigé-

1674.

» remonte pas à la naissance , au ma-
 » riage , ni à l'enlèvement d'Hélène , il
 » vient tout-à-coup au prodige qui arrête

nie de Raci-
 ne. Œuvres
 mêlées de M.
 l'Abbé Na-
 dal, Tome II.
 pag. 292. &
 suivantes.

» vent cessa d'être favorable , sur cela on consulta l'o-
 » racle , & telle fut sa réponse.

Vous armez contre Troye une puissance vaine ,
 Si dans un sacrifice auguste & solennel ,
 Une fille du sang d'Hélène ,
 De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel :
 Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie ,
 Sacrifiez Iphigénie.

» La Scene s'ouvre avec l'aurore : l'attendrissement
 b d'Agamemnon sur la destinée de sa fille , qu'un oracle
 » vient de menacer , ne lui laisse point la liberté du
 » sommeil ; & les circonstances qui se trouvent dans
 » l'état des uns & des autres , le jettent dans de tristes
 » réflexions , dont tous ses discours se ressentent.

Heureux qui , satisfait de son humble fortune ,
 Libre du joug superbe où je suis attaché ,
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

» Le premier mouvement d'Agamemnon est de sa-
 » crifier sa fille , mais la tendresse de pere prend le dessus ,
 » & peu d'accord avec lui-même , il contremande la Rei-
 » ne & sa fille , & suppose du changement dans l'esprit
 » d'Achille , à qui elle est promise. Tout cela devient
 » bien délicat , & ne peut manquer de donner lieu à
 » bien des éclaircissemens entre les parties intéressées ,
 » & d'en faire sortir ces traits différens qui caractérisent
 » les peronnages , & vont mettre dans tout leur jour
 » l'orgueil d'Agamemnon , l'inflexibilité d'Achille , &
 » la prudence d'Ulysse. Le compliment d'Agamemnon
 » à Achille se sent de la franchise des Grecs.

ACTE. I.

SCENE II.

Que sert de se flatter ? on sçait qu'à votre tête ,
 Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête ;
 Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau ,
 Ils ont au champ Troyen marqué votre tombeau ;
 Que votre vie ailleurs & longue & fortunée ,
 Devant Troye en sa fleur doit être moissonnée.

» Soit vanité dans Achille , soit que la gloire le
 » flattât assez pour lui plaire aux dépens de toute chose ,
 » sa réponse entre bien dans le caractère du Héros.

» l'armée en Aulide , & au fatale oracle
» qu'à prononcé Calchas. S'il est résolu
» d'y obéir , ce n'est point comme dans

1674.

Je puis choisir, dit-on , ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire ;
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau ,
Voudrois-je , de la terre inutile fardeau ,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse ,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse ?
Ne laisser aucun nom , & mourir tout entier.

» La situation d'Agamemnon ne peut être plus vive
» qu'entre Achille & Ulysse , c'est-à-dire , entre le cou-
» rage bouillant de l'un & les artifices de l'autre.

» Avec quelle attention Racine prépare le rôle d'Eri-
» phile dès la premiere Scene , en parlant à Arcas !

Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille ,
On accuse en secret cette jeune Eriphile ,
Que lui-même captive amena de Lesbos ,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

» Quelques justes mesures qu'Agamemnon ait cru
» avoir prises pour empêcher que sa fille ne se rendît
» au camp , l'événement ne répond point à son at-
» tente : la Reine s'égare dans les bois qui sembloient
» en cacher l'entrée ; la nouvelle qui en vient en Au-
» lide , réchauffe l'action , & met tout les esprits en
» mouvement : quelles armes ne donnent-t-elles point
» à Ulysse ?

. Votre amour n'a plus d'excuse légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.

.
Nous sommes seuls encor , hâtez-vous de répandre
Des pleurs , que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang , pleurez. Ou plutôt sans pâlir ,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames ,
Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes ;
Ses peuples dans vos fers , Priam à vos genoux ;
Hélène par vos mains rendue à son époux.

» Agamemnon même ne se croit plus de ressource.
Je cède , & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.

» Ce premier Acte est plein , & sur-tout par l'in-
» tervention d'Achille , que Racine suppose déjà amou-

1674.

» Euripide , Ménélas qui l'y oblige ; ce
 » ministere odieux ne convient point à
 » un frere : c'est Ulysse dont la cruelle

» reux d'Iphigénie ; au lieu que dans le Poëte Grec ,
 » Achille n'a entendu parler de rien ; & qu'en cela le
 » procédé d'Agamemnon dans Euripide , donne lieu à
 » un mal-entendu , qui n'est nullement supportable ,
 » & qui expose également tout le monde à je ne sçai
 » quelle confusion qui dégrade la dignité des person-
 » nages ; Achille dans Euripide pouvoit dire avec plus
 » de fondement , encore que dans Racine.

ACTE II.

Suis-je sans le sçavoir la fable de l'armée ?

SCENE VII.

» Mais , malgré la plénitude de ce premier Acte ,
 » l'exposition n'en est que plus claire & plus nette. On
 » n'a pas de peine à sentir qu'elle a été faite avec
 » beaucoup d'art. Racine étoit bien éloigné de ceux de
 » nos modernes , qui , revenant après coup à la prépa-
 » ration des Incidens , surchargent l'exposition , au lieu
 » de l'instruction nécessaire à l'intelligence de la Pièce ,
 » y jettent une obscurité ou un louche , qui empêche
 » ce qu'il y a de raisonnable de faire son impression.

» Eriphile ouvre le second Acte , & vient présenter
 » sur la Scene , un caractère tout nouveau , un carac-
 » tere dont on ne voit ailleurs aucune trace. Si quel-
 » que chose pouvoit faire tort au rôle d'Iphigénie qui
 » a sa beauté , ce seroit celui d'Eriphile comme beau-
 » coup plus Théâtral. C'est un rôle court & brillant.
 » L'aigreur & la fierté de cette Princesse n'ôte rien
 » à la compassion que le Spectateur a pour elle ; c'est
 » une espèce de protection qu'il semble lui accorder
 » contre les Dieux qui l'ont délaissée , sans avoir à
 » poursuivre sur elle que le crime de ses parens , dont
 » l'oracle s'est attaché à lui dérober la connoissance , ou
 » du moins l'a-t-il laissée sur cela dans une confusion
 » qui ne sert qu'à la troubler davantage , & qu'à la
 » rendre plus farouche. Il faut remarquer en passant ,
 » qu'elle ne vient point sur la Scene sans nécessité , elle
 » se dérobe à la joie qu'elle croit regner dans la famille
 » d'Agamemnon , & elle ne cherche qu'à mettre sa
 » tristesse en liberté : elle est tourmentée tout à la fois
 » de la honte , de l'esclavage , & du désespoir de sa
 » passion , & elle n'est interrompue que par l'arrivée

» industrie le séduit ; c'est son propre
» orgueil qui le rend, amoureux du rang
» suprême ; enfin ce sont les Dieux , qui

1674.

» d'Agamemnon & d'Iphigénie , qui n'a point encore
» vu son pere.

Seigneur , où courrez-vous ? & quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ?

ACTE II.
SCENE II.

» Iphigénie est dans la bonne foi , & Agamemnon a
» pris son parti ; cette Scène est imitée d'Euripide ,
» l'équivoque la soutient entr'eux : le Spectateur seul
» ne prend point le change , & pleure avec le pere. La
» lettre dont Arcas étoit chargé revient à Clytemnestre,
» & la voila persuadée de la rupture du mariage de sa
» fille avec Achille : elle cherche à faire passer son or-
» gueil & son ressentiment dans le cœur de sa fille , &
» va jusqu'à envelopper Eriphile dans la prétendue per-
» fidie d'Achille. J'avoue que cette sortie successive de
» la mere & de la fille sur cette triste Princesse , a
» quelque chose de révoltant : ce que Racine fait dire
» à Iphigénie sur la réplique suivante d'Eriphile au re-
» proche qui lui a été fait , me paroît un peu fort.

Moi ! j'aimerois , Madame , un vainqueur furieux ,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ,
Qui la flamme à la main , & de meurtres avide ,
Mit en cendres Lesbos. . . .

ACTE II.
SCENE V.

I P H I G É N I E.

Oui , vous l'aimez perfide ,
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez ,
Ses bras que dans le sang vous avez vu baignez ,
Ces morts , cette Lesbos , ces cendres , cette flamme .
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame.

» Cette opération de l'amour dans le cœur d'Eriphile ,
» me paroît bien nouvelle , à moins que la première vûe
» d'Achille dans le vaisseau où il l'enleva , & les gra-
» ces qu'elle crut trouver dans la figure du vainqueur ,
» au lieu d'un air sauvage qu'elle imaginoit , n'eût
» produit une idée aussi particulière.

» La supercherie religieuse d'Agamemnon est enfin
» découverte , Eriphile en conçoit l'espoir de quelque
» soulagement dans ses malheurs.

J'ai des yeux : leur bonheur n'est pas encore tranquille.
On trompe Iphigénie , on se cache d'Achille.

ACTE II.
SCENE VIII.

1674.

» toutes les nuits lui présentent la fou-
 » dre. Tant de séductions & de menaces
 » qui ont arraché son consentement, le
 » rendent plus excusable qu'Euripide ne

Agamemnon gémit , ne désespérons point.
 Et si le sort contre elle à ma haine se joint ,
 Je sçaurai profiter de cette intelligence ,
 Pour ne pas pleurer seule , & mourir sans vengeance.

» Dans l'intervale du second au troisième Acte , les
 » ordres secrets sont donnés pour le Sacrifice d'Iphi-
 » génie : avec quel art l'action ne doit-elle point se dé-
 » mêler , de quels prétextes ne faut-il point abuser ,
 » comment écarter Clytemnestre de l'autel ? C'est peu
 » du ton de Roy , il faut prendre celui d'époux , &
 » mettre en usage jusqu'à la sévérité des devoirs.

ACTE III.
 SCENE pre-
 miere.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
 Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir ,
 Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir ;
 Vous avez entendu ce que je vous demande ,
 Madame. Je le veux , & je vous le commande.
 Obéissez.

» Il faut masquer l'appareil d'un tel sacrifice , il faut
 » tromper l'impatience d'un amant , duper son amour
 » jusqu'à lui laisser le jeu d'une complaisance secrète ,
 » sur le bonheur dont il va jouir , selon toute appa-
 » rence.

ACTE III. Tout succede , Madame , à mon empressement.
 SCENE II. Le Roy n'a point voulu d'autre éclaircissement ,
 Il en croit mes transports , &c.

» Le Poëte , par tous ces mouvemens différens , mé-
 » nage autant de retours & de contrastes. Le secret du
 » Sacrifice se révèle enfin , Arcas trahit la confidence
 » qui lui a été faite ; mais dans un intérêt aussi auguste
 » & aussi religieux , la tracasserie n'est-elle point trop
 » françoise ? Où est ce respect si marqué dans les an-
 » ciens pour les dévouemens , & qui dans Euripide ,
 » ne laisse à Achille qu'une sorte de liberté pour la
 » défense des jours même d'Iphigénie ? Quoi qu'il
 » en soit , cette révélation fait l'effet qu'on en peut

» le fait paroître , & plus il est excusa-
» ble , plus il est digne de compassion. Il
» a été contraint de céder. Cependant ,

1674

» attendre , Clytemnestre est éperdue , & Achille est
» outré.

» Racine semble s'être attaché à rectifier dans Iphi-
» génie le caractère que lui donne Euripide , ou elle
» n'a point cette égalité que demande les règles de
» l'art. Elle débute en effet dans la Tragédie Grecque
» avec une foiblesse qui ne promet nullement la fer-
» meté qu'elle fait voir à la fin ; au lieu que dans
» Racine , elle est toujours entre la nature & la vertu ,
» & entre l'amour & la Religion. Avec quel respect ne
» justifie-t-elle pas Agamemnon ; combien n'impose-
» t-elle pas à son amant sur l'éclat de ses plaintes ?
» Quant à Clytemnestre , elle n'a de recours que dans
» l'amour d'Achille ; elle tombe à ses pieds.

Seigneur , c'est donc à moi d'embrasser vos genoux ,

ACTE III.
SCENE V.

A C H I L L E *la relevant.*

Ah ! Madame !

C L Y T E M N E S T R E .

Oubliez une gloire importune ,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

» Achille dans Euripide est surpris de se trouver
» seul avec Clytemnestre , & croit ne pouvoir pas y
» rester seul avec bienséance. Cette pudeur en lui se
» trouve bien mieux placée dans cet abaissement de la
» Reine , dont il rougit lui-même.

A C H I L L E .

ACTE III.
SCENE VI.

Une Reine à mes pieds se vient humilier.

C L Y T E M N E S T R E .

ACTE III.
SCENE V.

Elle n'a que vous seul. Vous êtes dans ces lieux ,
Son pere , son époux , son azile , ses Dieux.

» Il semble qu'il prenne la chose à la lettre.

Votre fille vivra , je puis vous le prédire.

Croyez , du moins , croyez que tant que je respire ,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que de Calchas.

ACTE III.
SCENE VII.

» Toutes les beautés de la Scene précédente entra-

1674.

» quand il se représente Iphigénie qui
 » approche & court au trépas , quand il
 » se rappelle les charmes de cette fille si

» Iphigénie & Achille , sont prises des circonstances
 » où ils se trouvent eux-mêmes : il semble qu'elles
 » ne content rien à l'Auteur. Le Poëte en effet n'a
 » qu'à revenir sur lui-même. Le trait par où Iphi-
 » génie termine la Scene est dans le même goût , &
 » il seroit difficile de s'exprimer par une façon de
 » parler plus tendre & plus délicate. C'est dans la ré-
 » plique de cette Princesse au reproche suivant d'Achille
 » contre Agamemnon.

*Quoi , lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse ,
 Le loin de son repos est le seul qui vous presse ?
 On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
 C'est pour lui que l'on tremble , & c'est moi que l'on
 craint ?*

*Triste effet de mes soins ! est-ce donc-là , Madame ,
 Tout le progrès qu'Achille avoit fait sur votre ame ?*

I P H I G É N I E .

*Ah , cruel ! cet amour , dont vous voulez douter ,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel œil , & comme indifférente ,
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante ,
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pû voir ,
 A quel excès tantôt alloit mon désespoir ,
 Quand , presqu'en arrivant , un récit peu fidèle ,
 M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle ?
 Quelle trouble ! quel torrent de mots injurieux ,
 Accusoit à la fois les hommes & les Dieux !
 Ah ! que vous auriez vû , sans que je vous le die
 De combien votre amour m'est plus cher que ma vie.*

» Ce qui fait la beauté de l'épisode d'Eriphile , c'est
 » que l'action ne peut subsister sans lui ; il y est lié
 » plus essentiellement que celui d'Oreste , que Racine
 » n'a fait qu'emprunter ; mais où il déploie à la vérité ,
 » toute la prudence imaginable , & fait jouer tous les
 » ressorts que la gloire & la religion , & un intérêt
 » aussi puissant qu'est celui de la patrie , pouvoient lui
 » mettre entre les mains.

» La Scene d'Eriphile qui ouvre le quatrième Acte ,

» vertueuse , la nature reprend son em-
» pire , il change de résolution , & se
» flatte que les Dieux ne lui demandent

1674

» est une des plus belles ; on y voit éclater la conti-
» nuite d'un amour violent , & qui s'irrite par toute
» espece de circonstances : sa douleur tire parti de tout ,
» & confond le zèle & tous les raisonnemens de sa con-
» fidente.

N'as-tu pas vû sa gloire , & le trouble d'Achille ?
I'en ai vû , j'en fui les signes trop certains.

ACTE IV.
SCENE I.

Ce Héros si terrible au reste des humains ,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre ,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre ,
Et qui , si l'on nous fait un fidèle discours ,
Sucça même le sang des lions & des ours ,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;
Elle l'a vû pleurer & changer de visage.
Et tu la plains , Doris ? &c.

» Mais ce n'est point assez de la beauté de sa jalousie ,
» si j'ose m'exprimer ainsi , & de la singularité de ses
» mouvemens passionnés. Elle est parvenue à ce point
» de dépit , qu'oubliant toutes choses , elle va répandre
» par-tout ce qui se trame pour empêcher le sacrifice
» d'Iphigénie.

Je ne sçais qui m'arrête & retient mon courroux ,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe ,
Je ne cours des Dieux divulguer la menace ;
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

D O R I S .

J'entens du bruit , on vient , Clytemnestre s'avance ,
Remettez-vous , Madame , ou fuyez sa présence.

E R I P H I L E .

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux ,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

» Cette interruption de Scene , bien loin d'ôter quel-
» que chose à l'action , lui donne encore plus de viva-
» cité. Il est vrai que ces fautes de Scene , de pré-
» sence seulement , sont dans Racine , mais la
» façon dont il les traite , ne donne aucune atteinte à

1674.

» ce sacrifice que pour l'éprouver ; il
 » donne à Arcas la lettre qui révoque
 » les premiers ordres.

» la vraisemblance. Il y a un extrême plaisir à le suivre
 » dans le choix des morceaux qu'il puise d'Euripide ,
 » & de voir par quelles liaisons il forme ce tissu de
 » sentimens , qui dans la diversité des usages d'un Théa-
 » tre à un autre , ne nous offre pourtant rien d'étrant-
 » ger. Tel est ce commencement du cinquième Acte
 » d'Euripide , dont Racine a fait une partie de son
 » quatrième Acte : quelle explication tendre & re-
 » ligieuse de la fille au pere ; mais beaucoup plus
 » puissante sur le cœur d'Agamemnon , que toutes les
 » plaintes d'une mere & d'une épouse , qui ferme (pour
 » ainsi dire) un entretien si nouveau & si singulier ,
 » entre des personnes si proches ; & la chose non-seu-
 » lement n'est point faite sans art , mais la beauté de
 » cette dernière Scene est d'un si grand éclat , par la
 » variété de ses mouvemens pathétiques , que c'est à
 » elle que l'on attend toutes les nouvelles Actrices qui
 » débutent dans le rôle de Clytemnestre , & qu'il y a
 » lieu de placer tous les tons dont la nature se trouve
 » susceptible dans ces situations diverses.

» C'étoit en cela sur-tout que Racine ménageoit au
 » Spectateur ce plaisir douloureux , qui est l'objet de
 » la Tragédie , & que toute la tendresse & toute la
 » compassion du Spectateur travailloit pour donner au
 » retour de sa joie dans le salut d'Iphigénie , cette
 » vivacité dont il a besoin pour retirer tout l'intérêt
 » qu'il avoit pris à la destinée d'Eriphile , & pour ren-
 » trer dans le parti des Dieux contr'elle ; car telle est
 » la nature de l'homme , qu'il pousse quelquefois l'in-
 » justice jusqu'à nous faire un crime de nos malheurs ,
 » & des persécutions de la fortune. La situation d'A-
 » chille est le pur Ouvrage de Racine , en ce que lui
 » seul , comme je l'ai dit , le suppose amoureux d'Iphi-
 » génie , comme lui étant déjà promise ; le Poète
 » même a tiré de cette supposition le caractère d'A-
 » chille qui est peint dans tout son beau & d'après
 » nature , c'est-à-dire , tel qu'il est dans Homere.
 » Achille ne tient plus des considérations , où la
 » personne d'Agamemnon n'a aucune part , il respecte
 » plus son amour , que le chef de tant de Rois , & que

» L'esclave, chargé de rendre cette let-
 » tre , est arrêté dans Euripide par Mé-
 » nélas , qui la lui arrache avec violence.

167

» les Dieux-mêmes. Il est vrai que le germe de tant de
 » beautés est dans l'original ; mais il a été plus facile à
 » Euripide d'imaginer & de produire , qu'à Racine de
 » l'imiter. Il n'y avoit qu'à connoître comme lui , &
 » à sentir les beautés dans les anciens , malgré la dif-
 » férence qui se trouve dans le génie des peuples ; l'é-
 » quivalent sort aussitôt de lui-même , & fait face à
 » toute autre beauté primordiale. Encore un coup , ce
 » n'est pas seulement par l'heureuse imitation des plus
 » belles Scènes d'Euripide , que Racine a si fort réussi
 » dans sa Tragédie d'Iphigénie , c'est par la décou-
 » verte qu'il a fait d'Eriphule , c'est-à-dire , de cette
 » autre Iphigénie de la fable , pour être substituée à
 » la place d'une victime , dont l'espèce révoltoit le
 » plus la crédulité , & qu'il a été chercher dans l'an-
 » tiquité la plus reculée ; en sorte que c'est à l'épisode
 » d'Eriphule que nous devons toutes les larmes que la
 » représentation d'Iphigénie a fait couler parmi nous.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée ,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée ,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé ,
 En a fait sous son nom verser la Champneslé.

Despréaux ,
 Epître VII. à
 M. Racine.

» Rien n'est plus sensible que l'art que Racine lui-
 » même employe dans la catastrophe ; pour détourner
 » l'attendrissement du Spectateur du côté d'Iphigénie ; il
 » la met dans un péril éminent de ses jours ; sa vertu , sa
 » piété , & encore plus son amour , viennent à l'appui des
 » derniers ordres qu'Agamemnon a donnés contre elle....
 » Cette réunion de tant de circonstances en faveur d'I-
 » phigénie , la rendant plus chère au Spectateur , l'in-
 » téresse davantage pour elle ; mais Racine a beau
 » profiter de ce moment si favorable , il a beau soulever
 » contre Eriphile & les Grecs , & la religion , & les
 » destins , elle emporte avec elle les regrets de ceux-là
 » même qui ont donné des larmes au péril d'Iphigé-
 » nie ; ne peut-on point dire que le Poëte a comme
 » abandonné la principale figure de son tableau , qui
 » doit être Iphigénie , pour ne laisser rien à désirer à la
 » beauté de ce nouveau caractère qu'il a mis sur la

1674.

„ Au bruit qu'il fait , Agamemnon ac-
 „ court , & les deux freres s'accablent
 „ mutuellement d'injures. Ménélas re-
 „ présente Agamemnon , comme un
 „ homme qui n'a point rougi de com-
 „ mettre toutes sortes de bassesses pour
 „ obtenir ; par les suffrages du peuple ,
 „ le commandement de l'armée , &
 „ qui ayant obtenu ce qu'il souhaitoit ,
 „ est devenu fier & intraitable ; comme
 „ un homme , qui , loin d'être allarmé
 „ par l'oracle de Calchas , s'y foumet
 „ avec joie , pour conserver sa place , en
 „ sacrifiant sa fille à son ambition. Aga-
 „ memnon , au lieu de réfuter ces repro-
 „ ches qui le couvrent de honte s'ils sont
 „ véritables , se contente d'y répondre
 „ par d'autres reproches, en accusant son
 „ frere d'avoir perdu la raison , à cause
 „ de l'impatience qu'il a de reprendre

„ Scene ? Mais ne lui est-il pas beau aussi de n'être en
 „ contradiction avec lui-même , que pour mettre au
 „ Théâtre le modèle de l'épisode. »

La comparaison de l'Iphigénie de M. Racine avec
 celle d'Euripide , ne pouvoit être d'une meilleure main
 que de celle du fils de l'illustre Poëte François. C'est
 pourquoi nous avons préféré cette comparaison à tout
 autre Ouvrage sur cette Tragédie ; mais nous avons cru
 ne pas devoir négliger la dissertation de l'Abbé Nadal
 qui envisageant la Tragédie d'Iphigénie de M. Racine
 d'une autre façon , en marque des beautés qui n'ont
 point entré dans la comparaison faite par M. Racine
 le fils.

» une femme aussi méprisable qu'Hélène,
» en sacrifiant à ce fol amour tous les
» intérêts du sang. Une dispute de cette
» nature n'a rien de noble, & les inju-
» res que se disent ces deux freres les des-
» honnorent tous deux. C'est avec bien
» plus d'art que le Poëte François charge
» Ulysse du cruel emploi d'encourager
» Agamemnon au meurtre de sa fille,
» en lui représentant la gloire de sa pa-
» trie, en l'exhortant à pleurer, tandis
» qu'il est seul, pour donner à la na-
» ture ce qu'il lui doit, en affectant
» d'unir ses larmes aux siennes, en se
» servant enfin de tous les artifices que
» son éloquence industrieuse sçait mettre
» usage.

» Tandis qu'Agamemnon espere que
» sa fille qu'il a contremandée n'arrivera
» pas, on vient lui annoncer quelle ap-
» proche. A cette fatale nouvelle, quelle
» doit être sa douleur ? C'est ce que peint
» admirablement Euripide. . . . (Ce dis-
» cours d'Agamemnon) & l'approche
» d'Iphigénie changent tout - à - coup le
» cœur de Ménélas ; il mêle ses larmes
» à celles de son frere ; il reconnoît qu'il
» est injuste de sacrifier une fille aussi
» aimable qu'Iphigénie, à l'envi de re-
» prendre une femme telle qu'Hélène ;
» il a honte d'y avoir pû consentir ; il

1674.

» presse Agamemnon de défobéir à l'o-
» racle : mais il n'est plus temps : Cal-
» chas , Ulysse , & toute l'armée s'y
» opposent.

» Iphigénie arrive , & se jette dans les
» bras d'Agamemnon ; la froideur des
» embrassemens du pere , son embarras
» pour étouffer le chagrin qui le do-
» mine , ses réponses ambiguës , ses pa-
» roles entrecoupées , les demandes de
» la fille , & l'inquiétude que lui cause
» un accueil si peu attendu ; enfin le
» trouble de l'un & de l'autre , est si vi-
» vement dépeint dans Euripide , que le
» Poëte François n'a presque d'autre
» gloire que celle d'avoir suivi pas à pas
» son original.

» Je ne m'arrête point à parler ici
» d'une Princesse qu'il amene avec Iphi-
» génie , & qu'il nomme Eriphile. Sans
» cet heureux personnage , il n'eut osé ,
» comme il l'assure dans sa Préface , en-
» treprendre cette Tragédie , parce qu'il
» n'eut pû se résoudre à souiller la Scene
» par le meurtre horrible de la vertueuse
» Iphigénie. Cette Eriphile a paru ce-
» pendant un personnage inutile à quel-
» ques Critiques. Je ne prétens ni ap-
» prouver ni réfuter leur jugement , &
» je reviens à Euripide qui introduit
» Achille sur le Théâtre.

» On

„ On ne voit aucune raison appa-
 „ rente qui puisse amener Achille dans
 „ cette Pièce ; il ignore jusqu'à ce mo-
 „ ment tout ce qui se passe au sujet
 „ d'Iphigénie ; il ignore son arrivée dans
 „ l'Aulide, & la cause de son arrivée ; il n'a
 „ jamais eu dessein de la demander pour
 „ épouse ; c'est par hazard qu'il vient
 „ chercher Agamemnon. Il rencontre
 „ une Dame qu'il n'a jamais vûe , & par
 „ respect il veut se retirer. Clytem-
 „ nestre , qui s'empresse de se faire con-
 „ noître à lui , comme à l'époux futur
 „ de sa fille , tombe dans une étrange
 „ surprise , lorsqu'elle lui entend dire
 „ que jamais il n'a songé à cet hymen
 „ & qu'on la trompe. Quel peut-être la
 „ cause d'un bruit si faux ? Ils l'ignorent
 „ tous deux , & leur étonnement est
 „ égal. L'esclave d'Agamemnon vient
 „ dévoiler ce mystère ; il leur apprend les
 „ funestes desseins de son maître sur
 „ Iphigénie. A cette affreuse nouvelle ,
 „ Clytemnestre ne rougit point de se jet-
 „ ter aux genoux d'Achille : *Elle s'hu-*
 „ *milie pour sauver les jours de sa fille ,*
 „ *elle s'abaisse devant le fils d'une Dées-*
 „ *se , elle est seule dans un camp sédi-*
 „ *cieux , & n'a pour Autel qu'elle puisse*
 „ *embrasser , que les genoux d'Achille ;*
 „ *c'est pour lui qu'Iphigénie est venue en-*

„ *Aulide ; quoiqu'elle n'ait point été*
 1674. „ *son épouse , elle en porte le nom. Ce*
 „ nom la conduira-t-il à la mort ? Une
 „ priere si tendre pénètre le cœur d'A-
 „ chille , il voit qu'on a abusé de son
 „ nom , il doit tirer raison de cette of-
 „ fense , son honneur y est engagé : c'en
 „ est assez pour lui , il jure à Clytem-
 „ nestre qu'il prendra la défense d'Iphi-
 „ génie , qu'il sera son Dieu tutélaire ,
 „ qu'elle peut s'en reposer sur lui : il ne
 „ veut pas même qu'Iphigénie vienne
 „ se jeter à ses pieds : il doit épargner
 „ cette humiliation à une Princesse aussi
 „ respectable , & sans l'avoir vû , sans
 „ songer à l'amour , il est intéressé à la
 „ protéger. Il réitere ses sermens à Cly-
 „ temnestre , & l'exhorte cependant à
 „ tâcher de fléchir par elle-même Aga-
 „ memnon. *Si vous ne réussissez pas ,*
 „ lui dit-il , *alors vous reviendrez à moi.*

„ Ces sentimens qu'Euripide donne à
 „ Achille sont nobles & généreux ; un
 „ Héros tel que lui doit son secours à
 „ l'innocence opprimée : mais enfin il
 „ n'est excité à la défense d'Iphigénie ,
 „ que par un effet de générosité. Un
 „ motif bien plus vif & plus intéressant
 „ l'anime dans la Tragédie Française : c'est
 „ Héros généreux est en même-temps un
 „ amant passionné : ce n'est pas seule-

„ ment la défense d'une infortunée qu'il
„ embrasse , c'est encore celle d'une Prin- 1674
„ cesse qu'il aime avec transport , qu'il
„ veut épouser , & qui lui est promise ; il
„ protège une vie dont dépend le bon-
„ heur de la sienne. Cet hymen qu'il
„ attendoit a servi de prétexte pour faire
„ venir Iphigénie en Aulide ; il est trom-
„ pé dans son espérance , il voit qu'on
„ abuse de son nom , il a son honneur
„ & son amour à venger. Que ne doit-
„ on pas attendre d'un Héros que ces
„ deux intérêts animent ? Et quel est
„ l'art du Poète d'avoir scû les réunir ?
„ Souvent les personnages amoureux
„ qu'on introduit sur notre Théâtre ,
„ deshonnorent la majesté de la Tragédie ;
„ mais l'amour d'Achille n'a rien que de
„ grand & de noble , on ne le voit point
„ soupirer aux pieds de sa maîtresse. Achil-
„ le , quoiqu'amant , est toujours Achil-
„ le : il ne songe qu'à se venger de l'af-
„ front qu'il a reçu , & à sauver les
„ jours de l'épouse qui lui est destinée. On
„ dira peut-être qu'il n'est pas glorieux
„ à Achille de s'occuper de son amour ,
„ tandis que toute l'armée est retenue en
„ Aulide par la colère des Dieux. Est-ce
„ là le temps qu'un Héros doit choisir
„ pour préparer la pompe de son hy-
„ men ? Le Poète qui a prévu cette ob-

1674.

» jection, l'a mise dès le commencement
» de sa Pièce dans la bouche d'Ulyffe, &
» Achille l'a détruite en répondant que
» son amour ne l'empêcheroit pas de des-
» cendre le premier au rivage de Troye,
» qu'il ne demande que Troye, & un
» vent favorable qui l'y conduise. Com-
» me il a préféré peu de jours, mais
» illustres, à une vie longue mais obscure,
» nulle autre passion n'est capable de re-
» tarder celle qui l'emporte vers la gloi-
» re; de même que nulle autre passion
» n'est capable d'ébranler l'inviolable at-
» tachment d'Iphigénie au devoir d'une
» fille soumise à son pere; ni l'amour
» de la vie, ni l'estime qu'elle doit avoir
» pour un Héros qu'on lui a promis
» pour époux, & que son pere lui a
» permis d'aimer. C'est elle-même, que
» ce Héros qui la veut défendre, trouve
» la première à combattre; elle prend en
» main contre lui la cause d'Agamemnon,
» & ne lui pardonne pas les noms inju-
» rieux qui lui échappent contre ce mal-
» heureux pere, qu'elle excuse & qu'elle
» plaint toujours. On peut bien dire que
» les entretiens entre Achille & Iphi-
» génie n'ont rien qui ressemble aux
» entretiens communs des Amans qu'on
» entend sur le Théâtre: deux amans de
» ce caractère peuvent paroître sur la

• Scene Tragique , sans en avilir la dignité.

1674.

» Cette même vertu qu'Iphigénie oppose à la juste colere d'Achille, lui dicte
» le tendre discours qu'elle adresse à son
» pere , non pour lui demander la vie ,
» comme dans Euripide ; elle ne la veut
» point défendre , elle ne fait que lui représenter l'intérêt qu'une mere & un
» amant y prennent ; pour elle , elle est
» prête à la rendre à celui dont elle l'a
» reçue : c'est à ce caractère vertueux &
» aimable , toujours également soutenu ,
» que le Poëte doit les larmes qu'il a
» arrachées à ses Spectateurs.

» Le caractère qu'Euripide donne à la même Iphigénie nous paroît si fort
» au-dessous , suivant nos mœurs , que
» je n'ose m'arrêter long-temps dans une
» comparaison trop peu avantageuse
» au Poëte Grec. . . . il est donc vrai
» que le Poëte François doit à Euripide
» de l'admirable caractère d'Iphigénie ,
» mais avec cette différence , qu'il le
» soutient depuis le commencement jusqu'à la fin , & qu'Euripide ne le donne
» ne à cette Princesse qu'aux approches
» du Sacrifice , & quand elle n'a plus ,
» pour ainsi dire , d'autre parti à prendre , que celui de mourir glorieusement. Elle conserve la même fermeté

1674.

» quand elle quitte Clytemnestre ; elle
» l'exhorte à ne point pleurer une mort
» aussi illustre que la sienne , à ne point
» revêtir ses sœurs d'habits de deuil ; elle
» lui recommande Oreste son frere , &
» enfin son pere Agamemnon : le sang
» d'une fille qu'il a versé malgré lui pour
» le salut de son peuple , ne doit point
» être entre elle & lui un sujet de haine.
» Après ces tendres adieux , elle va à la
» mort en chantant un Cantique.

» Cette séparation touchante de la
» mere & de la fille est la même sur le
» Théâtre François ; les adieux d'Iphigé-
» nie sont les mêmes , mais Clytemnestre
» ne les reçoit pas avec la même tran-
» quillité , elle ne consent point aux de-
» mandes de sa fille , elle ne veut point
» la laisser aller seule à l'autel , & elle ne
» la quitteroit point , si elle n'en étoit
» séparée par des soldats qui se jettent
» au-devant d'elle. L'amour maternel ne
» cède qu'à cette violence , il ne lui reste
» plus que les prieres , les menaces , les
» imprécations : elle se livre à tous les
» transports que la nature lui doit inspirer
» dans ce moment douloureux. Euripide
» a oublié cette peinture d'une mere dé-
» solée , que son imitateur ne laisse
» point à désirer , parce qu'elle étoit né-
» cessaire.

» Je dois encore faire observer l'art
» qu'il a eu d'accabler de malheur Aga-
» memnon , pour écarter la haine qui
» devoit naturellement retomber sur
» lui , comme sur un homme qui mérite
» les titres de sanguinaire & de parjure
» qu'Achille lui donne. Dans Euripide ,
» après avoir écouté les regrets d'Iphi-
» génie , & les reproches de Clytem-
» nestre , il se contente de répondre froi-
» dement qu'il aime ses enfans , mais
» que quand la Grèce lui demande le
» sang de sa fille , il doit obéir ; il n'en
» dit pas davantage , & disparoît. Mais
» dans notre Tragédie , ce malheureux
» Prince , trahi par son confident , qui a
» révélé son secret , se voit attendri com-
» me pere , par les tendres & respec-
» tueux sentimens de sa fille ; déchiré ,
» comme époux , par les reproches san-
» glans de Clytemnestre ; enfin , comme
» général d'armée , outragé par les inju-
» res & les menaces violentes de l'impé-
» tueux Achille. Ces assauts qu'il soutient
» se succèdent tour à tour sans intervalle ,
» en sorte que toute la rigueur de ce fatal
» événement tombe sur lui coup sur coup.
» Pour obéir aux Dieux , pour confer-
» ver son rang , pour punir l'insolence
» d'Achille , il doit sacrifier Iphigénie ;
» mais il conserve toujours un cœur de

» pere , & la nature l'emporte enfin ; il
» suspend l'ordre du sacrifice , & ordon-
» ne à Clytemnestre de fuir loin du
» camp avec sa fille. Ainsi le trouble de
» la Pièce va toujours en croissant ; &
» Agamemnon , qui semble s'être attiré
» son malheur par son ambition , mérite
» cependant la pitié du Spectateur ; enfin
» ce ne sera point par son ordre , ce sera
» au contraire malgré lui qu'Iphigénie
» ira à l'Autel. On ne pourra lui repro-
» cher ce cruel Sacrifice.

» Il ne me reste plus qu'à comparer
» dans les deux Auteurs le dénouement.
» Euripide , qui suit l'opinion de son temps ,
» dont il ne pouvoit s'écarter , fait arri-
» ver Iphigénie à l'Autel , où elle s'im-
» mole courageusement. Agamemnon
» est présent au Sacrifice , mais il s'est
» voilé le visage ; voile heureux , dont
» fit usage le peintre vanté par Cicéron.
» Achille se trouve aussi à l'Autel ; mais
» au lieu de s'opposer à la mort d'Iphé-
» nie , comme il l'avoit promis , il la
» demande lui-même à haute - voix au
» nom de tous les Grecs. Ici je ne recon-
» nois plus Achille , & j'ignore com-
» ment on peut l'excuser. Dans le mo-
» ment que Calchas prend le couteau ,
» Iphigénie , enlevée par Diane , dis-
» paroît : Agamemnon vient lui-même
» confirmer

» confirmer ce miracle à Clytemnestre ,
» comme une nouvelle dont elle doit se
» réjouir. 1674.

» On ne pouvoit sur notre Théâtre
» sauver Iphigénie par la voie d'un mira-
» cle si peu vraisemblable pour nous. Le
» Poëte fait arriver Iphigénie à l'Autel :
» elle y voit toute l'armée contre elle , le
» seul Achille pour elle , qui épouvante
» l'armée & partage les Dieux : le combat
» commence , & dans ce moment de trou-
» ble , on découvre une autre Iphigénie ,
» dont la mort apaise les Dieux , conten-
» te tous les Grecs , & épargne au Spec-
» tateur la douleur de voir périr la ver-
» tueuse Princesse , qui , pendant tout le
» cours de sa Pièce , a été l'objet de sa
» pitié & de son admiration. Cet heu-
» reux dénouement épargne la nécessité
» de recourir à un miracle ; le Poëte seu-
» lement le met dans les yeux du soldat.

Le soldat étonné dit que dans une nue ,
Jusques sur notre Autel, Diane est descendue.

» Agamemnon ne revient point sur le
» Théâtre après cet événement , sa pré-
» sence n'y est plus nécessaire.

» La représentation de l'Iphigénie de
» Racine en 1675. (il falloit dire 1674.)
» donna lieu d'observer que la tendresse
» d'Agamemnon , les inquiétudes de Cly-

Préface de
l'Abbé Gra-
net , à la tête
du Recueil de
Critiques sur
les Tragédies
de Corneille
& Racine.

1674.

• Entretien
sur les Tragé-
dies de ce
temps , par
M. l'Abbé de
Villiers , in-
12. Paris ,
1675.

» temnestre , la douleur extrême de l'un
» & de l'autre ; la constance d'Iphigénie ,
» & le péril de cette innocente Princef-
» se , avoient touché & plû davantage
» que l'amour d'Achille. Cette observa-
» tion due à l'expérience donna lieu à
» M. l'Abbé de Villiers de composer un
» dialogue , * pour faire voir qu'on pour-
» roit faire de belles Tragédies , sans
» l'amour tendre & passionné des amans.
» Cléante fait des objections , & Ti-
» mante les résout. Sans être ici leur fi-
» dele écho , il me suffit de remarquer
» que l'un & l'autre conviennent de
» l'effet produit par les sentimens d'A-
» gamemnon , de Clytemnestre & d'I-
» phigénie ; mais que selon Cléarque ,
» la Pièce de Racine n'auroit pû se sou-
» tenir sans l'amour d'Achille. Timante
» reconnoit que la forme que le Poëte
» a donné à sa Tragédie exigeoit cette
» passion , & qu'on auroit trouvé fort
» étrange qu'Achille demandât Iphigé-
» nie en mariage , s'il ne l'avoit point
» aimée. Il dit donc , en faisant abstrac-
» tion de Racine , qu'on peut faire une
» belle Tragédie sans amour. » (Le reste
de l'entretien ne roule que sur cette der-
niere idée qui n'a nul rapport à la Tra-
gédie de M. Racine.)

* Quoique l'Iphigéniede Racine

„ passe , avec raison , pour une de ses
„ bonnes Pièces , je ne puis m'empêcher
„ de donner des louanges aux remarques
„ faites par un anonyme * sur cette Tra-
„ gédie , quoiqu'elles ne soient pas toutes
„ également solides. Il la loue beaucoup
„ du côté de la versification ; mais à l'é-
„ gard de la disposition du sujet , il sou-
„ tient que la vraisemblance y manque ;
„ que la résolution que prend Agamem-
„ non de faire périr Iphigénie n'est
„ point fondée sur le salut de la patrie ;
„ que le motif de religion n'est pas suffi-
„ samment établi ; qu'Agamemnon ne
„ suit que les mouvemens de son am-
„ bition ; que les Dieux ne demandent
„ la mort de la Princesse , que par un
„ pur caprice ; qu'on ignore le sujet de
„ leur ressentiment ; que l'oracle est mal
„ exprimé , que Dictis de Crète a mieux
„ suivi cette Histoire ; qu'il étoit inutile
„ de faire intervenir Diane , puisqu'il ne
„ s'agit que d'obtenir un peu de vent
„ favorable pour faire voile en Asie. Je
„ ne fais qu'indiquer d'une manière gé-
„ nérale les observations de l'anonyme ,
„ appuyées par des exemples & des rai-
„ sonnemens qui ne sont pas certaine-
„ ment méprisables. Il me paroît qu'il
„ chicane avec peu de raison sur la ma-
„ nière dont Racine a construit l'oracle ;

167.

* Remar-
ques sur l'I-
phigénie de
M. Racine ,
in-12. Paris ,
1675.

1674.

» cette ambiguité ne fait point - là un
» mauvais effet. On trouvera peut-être
» encore qu'il y a trop de rigueur dans
» la critique qu'il fait d'Eriphile ; il faut
» se prêter à certaines suppositions , lors-
» qu'elles ne sont pas visiblement contre
» la vraisemblance , & il y a de l'injustice
» à relever des circonstances qui les dé-
» truisent , lorsque le Poëte a eu soin de
» les dérober aux yeux du Spectateur. Il
» y a plus de justesse dans les remarques
» sur Clytemnestre & sur Arcas , que le
» Poëte a pourtant pû faire imprudent ,
» sans blesser sa qualité d'ami & de con-
» fident d'Agamemnon. Mais je ne puis
» m'empêcher d'approuver , sans aucune
» exception , les remarques de l'anony-
» me sur l'amour d'Achille & d'Iphigé-
» nie. Il observe judicieusement que la
» Princesse , étant éprise de la plus forte
» passion , ne devoit pas consentir si
» brusquement à son sacrifice. Une fem-
» me qui aime , & qui est aimée , est plus
» attachée à la vie. . . . Je pense encore ,
» comme l'anonyme , qu'Achille auroit
» joué un rôle plus heroïque , s'il s'étoit
» intéressé à la conservation d'Iphigé-
» nie par un motif de générosité. L'a-
» mour produit dans les ames les plus
» viles les sentimens d'Achille : des mo-
» tifs de générosité en auroient fait un
» Héros. »

Ce jugement de l'anonyme , adopté
par l'Abbé Granet , n'est guères plus
juste que celui de Barbier d'Aucourt
que nous allons rapporter. C'est le der-
nier passage de *l'Apollon Charlatan*.

1674.

Mais à propos de pleurs , je me suis laissé
dire

Que ce maître Apollon , n'ayant plus de quoi
rire ,

Depuis qu'il a perdu l'usage du Moly , *

Qui fut un simple si joly ,

D'un déluge de pleurs va noyer son empire.

En effet , sa *Racine* attendrit tant de cœurs ,

Lorsque d'*Iphigénie* elle anime les charmes ,

Qu'elle fait chaque jour , par des torrens de
larmes ,

* Allusion
au nom de
Moliere. Le
Moly est une
plante méde-
cinale , dont
Pline croit
que Mercure
fut l'inven-
teur.

Renchérir les mouchoirs , aux dépens des pleu-
reurs.

Aussi quel triste objet qu'une Reine éplorée ,

Qui vient livrer sa fille au couteau de Calchas ,

Parce que dès le premier pas ,

A faute d'un bon guide , elle s'est égarée !

Qu'est devenu Phoebus ? il ne la conduit pas :

Or puisque qu'elle manque sa route ,

Ce beau conducteur n'y voit goutte.

Que si sur cet égarement

Il aspire à fonder les autres aventures

De son Dramatique roman ;

Peut-il , pour appuyer ses vaines impostures ,

Prendre un plus chétif fondement ?

K k iij

1674.

Mais quelle est d'autre part la nouvelle manie ?

Et d'où vient que ce Dieu , trop tendre de moitié ,

S'est alambiqué le génie

A tirer de son suc plus d'une Iphigénie ?

C'est pour faire plus de pitié.

La fausse est distillée avec la véritable :

Est-il rien de si pitoyable ?

Pour ne nous régaler d'un si triste entretien ,

Au lieu de deux beautés , dont l'une est si coupable ,

Une seule suffisoit bien.

Si quelque chose me console ,

C'est que l'une des deux a , si je m'en souviens ,

De l'innocente Agnès , & l'air & la parole .

Hors qu'en son caquet douxereux ,

La belle enfant affecte un stile

Qui marque un cœur plus langoureux ,

Et moins digne du grand Achille.

Diane , vous aimez la simple chasteté ,

Et vous êtes trop difficile ,

Pour vous accommoder d'une simple beauté.

Qui voulez-vous donc ? Eriphile ?

De votre pere Jupiter ,

Cette belle est petite fille.

Il faut sur vos Autels vous en faire tâter ;

Puisque votre fureur ne peut se contenter

Que du sang de votre famille.

Ulysse , ce Roy fin matois ,
Qui cherche plutôt à vous plaire ,
Qu'à soutenir son caractère ,
Pour célébrer ce sang dont vous avez fais
choix ,
Se borne à signaler son éloquente voix
Par un récit patibulaire ;
Mais la fille d'Agamemnon
N'est donc pas la victime ? Non.
La *Racine* est assez hardie
Pour la garantir du trépas.
Une autre doit mourir , quoique Calchas die :
Le sujet de la Tragédie
Est celle qui ne mourra pas.
L'oracle qui l'immole est un jeu de Théâtre.
Amis , pourquoi donc la pleurer ?
Vous feriez mieux de séparer
Son pere & son amant qui sont prêts à se battre.
Tout beau , répond phœbus , à ce donneur
d'avis ,
Ne troublez pas le cours des pleurs que j'ai
fait naître.
Des petits & des grands mes secrets sont
suivis ,
Je suis bon Charlatan , si je ne suis bon maî-
tre.



1674.

CRISPIN MUSICIEN,

*Comédie en cinq Actes , en vers ,
par M. HAUTEROCHE ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne au mois de Juillet.

Monsieur Hauteroche avoit trop d'esprit & de jugement, pour être soupçonné d'avoir pris les applaudissemens du Public , pour des marques infaillibles de la bonté de sa Pièce : ce qu'il dit à ce sujet dans sa Préface fait connoître au contraire que le succès en avoit de beaucoup passé son attente. „ Si l'on doit juger d'une Comédie par „ sa réussite , j'ai lieu de croire que „ celle-ci n'est pas des plus méchantes. „ Quarante représentations de suite , „ dans la plus mauvaise saison de l'année , me persuadent aisément qu'elle „ n'est pas sans mérite ; & , à parler de „ bonne foi , je pense qu'un autre , en „ ma place , auroit peine à ne pas se „ laisser aller à cette persuasion. Le Public , qui décide ordinairement de ces „ sortes d'Ouvrages , a paru fort content de celui-ci. . . . J'ai le plaisir de „ voir , malgré les Critiques , que sans

» cabale , & sans aucune brigue , cette
» Pièce s'est d'elle-même attirée l'estime
» de tout Paris , & que je n'en suis obligé
» qu'à l'équité du Public , & au soin de
» mes camarades. »

1674.

Jusqu'ici M. Hauteroche parle en Auteur qui cherche à s'appuyer sur les suffrages du Public , mais la suite de son discours , & le ton dont il répond aux Critiques , semble faire présumer qu'il ne croyoit pas son Ouvrage si rempli de défauts. « Ces Messieurs , (dit-il) ont
» cru donner une grande atteinte à cette
» Comédie , en faisant remarquer qu'il
» y a peu de sujet , mais je ne vois pas
» que ce soit un grand défaut , ni que
» cette remarque me soit désavantageu-
» se. » L'Auteur a raison , jamais la simplicité d'un sujet n'a été regardé par les connoisseurs comme un défaut , dans un Poëme Dramatique. Les Critiques , qui parloient ainsi , ne pensoient pas juste , ou bien M. Hauteroche n'a pas compris leur objection. Peut-être qu'ils se plaignoient de l'extrême foiblesse du sujet , & en ce cas , ils avoient raison. On peut même ajouter que l'intrigue est entièrement dans le goût des anciennes Comédies , telles qu'on les composoit avant M. Moliere , que les Scenes n'ont entr'elles guère plus de liaison , que la plû-

1674.

part des personnages , avec le corps de la Pièce , qui , malgré tout ce que le Poète en peut dire , ne se soutient que par le jeu des Auteurs , & quelques situations plaisantes , d'un comique assez bas , mais qui , débité avec vivacité , excite les ris du Parterre , & l'empêche de s'appercevoir s'il s'y abandonne avec raison.

L'OMBRE DE MOLIERE ,

*Comédie en prose , en un Acte , précédée
d'un Prologue , par M. BRE'COURT ,*

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne.

LE Prologue est une Scene entre deux Acteurs , dont l'un représente l'Auteur de la petite Comédie : il se défend de l'avoir composée ; mais son ami lui montrant la copie écrite de sa main qu'il lui a dérobée ; il avoue son secret , & ajoute.

O R O N T E.

Vous sçavez que j'estimois Moliere , & cette Pièce n'est autre chose qu'un monument de mon amitié que je consacre à sa mémoire. La maniere dont il paroît dans ma Comédie , le représente naturellement comme il étoit , c'est-à-dire , comme le censeur de toutes les choses déraisonnables , blâmant les sottises , l'ignorance & les vices de son siècle.

CLÉANTE.

1674.

Il est vrai qu'il a heureusement joué toutes sortes de matieres , & son Théâtre nous a servi longtems d'une divertissante & profitable école.

ORONTE.

Il étoit dans son particulier , ce qu'il paroïssoit dans la morale de ses Pièces , honnête , judicieux , humain , franc , généreux ; & même , malgré ce qu'en ont cru quelques esprits mal faits , il tenoit un si juste milieu dans de certaines matieres , qu'il s'éloignoit aussi sagement de l'excès , qu'il sçavoit se garder d'une dangereuse médiocrité , &c.

Parlons présentement de la Pièce. Plusieurs Ombres, que Moliere a ridiculisées dans le monde viennent porter leurs plaintes à Pluton contre ce fameux Auteur. Ces Ombres sont au nombre de neuf , sçavoir , *la Précieuse* , de la Comédie des Précieuses ; *le Marquis de Mascarille*, de la même Comédie ; *le Cocu* , du Cocu imaginaire ; *Pourceaugnac*, de la Comédie de Pourceaugnac ; *Madame Jourdain* , du Bourgeois Gentilhomme ; & *quatre Médecins*. C'est avec ces dernieres Ombres que celle de Moliere dispute le plus fortement. Enfin , Pluton propose un accommodement entre les parties , & les Médecins refusent d'y consentir.

PLUTON.

SCENE der-

Quoi ! vos Ombres téméraires m'osent niere.

1674.

répliquer , moi qui puis vous faire évanouir
d'un souffle seulement ?

LES ME'DECINS.

Nous demandons justice , justice.

PLUTON.

Encore ? ah ! je m'en vais souffler. Fu ,
fu.

(à Moliere.)

Mais il est temps de prononcer ,
En quel endroit je dois placer ,
Ton Ombre avecque ta mémoire.

Que la postérité r'en choisisse le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta gloire ,
Entre TERENCE & PLAUTE occupe le milieu.

Le seul mérite de cette petite Pièce
est renfermé dans son titre.

*Le Vendredy 4. May , la Troupe du
Roy , établie dans la rue Mazarine ,
reprit la Comédie du Malade imaginaire ,
& avec un tel succès , qu'elle fut jouée
trente-huit fois , la dernière représenta-
tion le 31. Juillet suivant.*



PANURGE,

1674.

Comédie de M. de MONTAUBAN,
Représentée sur le Théâtre de Guénégaud,
le Vendredi 3. Août.

Cette Comédie n'a jamais été imprimée, elle n'est connue que par les Registres du Théâtre de Guénégaud, qui en marque la première représentation au 3 Août : elle fut jouée 11. fois, dont la dernière le 2. Septembre de la même année.

CRISPIN MÉDECIN,

Comédie en trois Actes, en prose,
par M. HAUTEROCHE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne.

Quoique cette Pièce ait eu beaucoup de succès dans sa nouveauté, (a) & se soit conservée au Théa-

(a) M. de Visé, Tome VI. page 50. de son *Mer-
cure Galant*, après avoir parlé d'un divertissement
donné à Saint Oüen à MONSIEUR, Frere unique du
Roy, par M. de Boisfranc, Surintendant de sa mai-
son, ajoute, qu'à la suite d'une Tragédie de M. Racine,
on joua le *Crispin Médecin*, Comédie en trois Actes,
du Sieur Hauteroche, qui avoit eu beaucoup de succès,

1674.

tre , cependant il faut convenir que le Comique en est assez bas , l'intrigue extrêmement folle , & que les caractères sont ridicules. Tous ces défauts passent à la faveur des plaisanteries , & du personnage de Crispin , qui heureusement s'est toujours trouvé bien rempli.

S U R É N A , GÉNÉRAL DES PARTHES ,

Tragédie , de M. CORNEILLE ,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Avertissement des Œuvres de P. Corneille , édition de 1738.

* Voyez l'Histoire de la Chine, par le P. du Halde , Jésuite.

« **M**onsieur Corneille avoit en vûe deux sujets de Tragédie, lorsqu'il s'arrêta à celui ci ; le premier étoit *Usanguéy*, Prince Chinois , dont les Historiens font de grands éloges , * & le second , tiré de Tacite , étoit le fameux *Gaulois* , nommé *Antonius Primus* , lequel avoit contribué plus que personne à mettre Vespasien sur le trône , & dont les services furent

& que MONSIEUR avoit souhaité , parce qu'il l'avoit déjà vûe , & s'y étoit fort diverti , ainsi , continue-t-il , qu'à toutes celles de cet Auteur , qui ont toujours réussi.

» mal reconnus. Ce nom lui paroissant
 » peu propre à entrer dans un vers , il
 » préféra celui de *Suréna* , dont l'His-
 » toire lui fournissoit les mêmes circon-
 » stances , & le caractère d'un Héros ,
 » qui n'avoit point encore paru sur la
 » Scene. C'est , dit M. de Fontenelle ,
 » par ce dernier effort , que M. Cor-
 » neille termina sa carrière : on voit dans
 » cette Pièce , (ajoute-t'il) une belle
 » peinture d'un homme que son trop de
 » mérite , & de trop grands services ren-
 » dent criminel auprès de son maître. »

Vie de M.
 Corneille.

» Le sujet de cette Tragédie est tiré de
 » Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils
 » disent tous deux que *Suréna* étoit le
 » plus noble , le plus riche , le mieux fait ,
 » & le plus vaillant des Parthes. Avec
 » ces qualités , il ne pouvoit manquer
 » d'être un des premiers hommes de son
 » siècle ; & si je ne m'abuse , la peinture
 » que j'en ai faite ne l'a point rendu
 » méconnoissable. Vous en jugerez. »

Avis au Lec-
 teur de M.
 Corneille.

Tel est le caractère que M. Corneille
 s'étoit proposé. Ce projet étoit sans doute
 digne de lui ; il possédoit encore ce même
 génie , qui lui faisoit imaginer des sujets
 toujours nouveaux , & extraordinaires ;
 mais il n'avoit plus , comme autrefois ,
 ce feu , & ce talent admirable , qui lui
 étoient nécessaire pour les traiter. *Suréna*

1674. n'est grand que par le récit qu'on fait de sa personne. (a) Ses actions n'y répondent pas assez. Un Héros, tel qu'on

(a) Voici son portrait fait par son amante, & par le Roy des Parthes son ennemi. Acte I. Scene I. Ormene, confidente d'Euridice, veut lui représenter qu'elle s'abaisse trop, en donnant la main à tout autre qu'à un Roy.

O R M E N E.

Cependant est-il Roy, Madame ?

E U R I D I C E.

Il ne l'est pas ;
Mais il sçait rétablir les Rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moy,
Et tout cela vaut bien un Roy, qui n'est que Roy.

Acte III. Scene I. Le Roy s'entretient avec son confident sur la maniere dont il doit en agir avec Suréna.

O R O D E.

Un Roy qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !
Un service au-dessus de toute récompense,
A force d'obliger, tient presque lieu d'offense,
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat ;
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat,
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne ;
Et l'excès de son poids fait pancher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé,
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui, quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ? il seroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles,
Quand j'invoquois mes Dieux, il gagnoit des batailles ;
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains :
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pèse, & son nom m'importune.
Qu'un Monarque est heureux, quand parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au dessus de sa gloire il n'y connoît personne ;
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne.

le dépeint , devoit-il avoir tant de foiblesse , & sacrifier aussi imprudemment sa vie , sa fortune & celle de toute sa famille , pour satisfaire le caprice d'une maîtresse ? Euridice, Princesse d'Arménie, amante aimée de Suréna , est promise par le Roy son pere à Pacorus , fils du Roy des Parthes : cette alliance est une des clauses du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Comme l'on ignore la passion d'Euridice & de Suréna , le Roy des Parthes propose de marier la Princesse Mandane sa fille , avec ce dernier , pour le récompenser des grands services qu'il en a reçû. Euridice , sçachant qu'elle ne peut-être unie à son amant , exige de lui qu'il n'épousera point Mandane , & veut même l'obliger à prendre une épouse de sa main , pour ne plus craindre qu'il accepte celle de son odieuse Rivale.

1674.

E U R I D I C E.

ACTE I.
SCENE III.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.

N'épousez point Mandane ; exprès on l'a mandée ,

Mon chagrin , mes soupçons m'en ont persuadée ,

N'ajoutez point , Seigneur , à des malheurs si grands ,

Celui de vous unir au sang de mes tyrans ,

1674.

De remettre en leur main le seul bien qui me
reste

Votre cœur : un tel don me seroit trop funeste,
Je veux qu'il me demeure ; & malgré votre
Roy ,

Disposer d'une main , qui ne peut être à moi.

Suréna , se piquant de belle passion , &
d'une exacte fidélité ; cherche des raisons
pour éluder poliment la proposition du
Roy. Ses excuses ne servent qu'à faire
naître des soupçons : & le Roy , s'aban-
donnant à son naturel ombrageux , suit
les conseils des ennemis de Suréna , &
consent à la mort de ce grand homme ,
qui n'étoit criminel , que parce qu'il
avoit trop de mérite.

Le sujet de cette Tragédie ne roule
donc que sur un entêtement , qui a be-
soin de tous les secours de l'art , pour ne
pas passer pour ridicule. Et c'est , comme
on l'a déjà dit , ce que M. Corneille
n'étoit guère en état de faire. Presque
tous les rôles en sont foibles. Nous avons
parlé des deux principaux. Orode , Roy
des Parthes , est un lâche indigne de
son caractère. Pacorus son fils , à ces
défauts , ajoute la bassesse , & la four-
berie. Palmis , amante de ce Prince , &
sœur de Suréna , a beaucoup de tendres-
se : bonne sœur , fidelle amante , & ven-

sible amie ; mais malheureusement elle ne peut rien , il faut qu'elle se contente de gémir. Sillace , Lieutenant d'Orode , n'est qu'un très-mince confident : il étoit aisé , en lui donnant un plus grand rôle , de le charger de tout ce que ceux d'Orode , & de Pacorus ont de plus bas , & de plus odieux. Et le Spectateur , mieux instruit par ses démarches de l'intrigue qui finit par la mort de Suréna , n'auroit pas été dans la nécessité d'en deviner une partie , & d'en supposer les ressorts. En général , les Scenes de cette Tragédie ne sont pas assez liées : on y trouve quelques belles situations , mais qui sont mal rendues. L'exposition est passablement faite par Euridice , qui remplit la Scene du premier Acte. Pacorus occupe inutilement tout le second , à interroger l'un après l'autre Suréna , Euridice , & Palmis. Au troisième , Orode prend sa place ; & quoiqu'il ne soit pas des plus spirituel , il s'apperçoit cependant que Suréna cherche des subtilités , pour éviter de répondre juste.

1674.

O R O D E.

ACTE III.
SCENE III.

Suréna m'a surpris , & je n'aurois pas dit,
Qu'avec tant de valeur , ont eu tant d'esprit.
Mais moins on le prévoit , & plus cet esprit
brille ,

Il trouve des raisons à refuser ma fille ,

L l ij

1674.

Mais fortes , & qui même ont si bien succédé ,

Que s'en disant indigne , il m'a persuadé.

La réponse que ce Roy fait à Palmis , qui condamne les alliances que les Princes concluent , sans consulter l'amour , est plus sensée : si l'on n'y retrouve pas toute l'expression , au moins y reconnoît-on le génie du grand Corneille.

ACTE III.

O R O D E.

SCENE III.

C'est bien traiter les Rois en personnes communes ,

Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes ,
Comme si pour vous plaire , & les inquiéter ,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.

Il nous faut un hymen pour nous donner des Princes ,

Qui soit l'appui du Sceptre , & l'espoir des Provinces ;

C'est-là qu'est notre force , & , dans nos grands destins ,

Le manque de vangeurs enhardie les mutins.

Du reste , en ces grands nœuds l'état qui s'interresse ,

Ferme l'œil aux attraits , & l'ame à la tendresse ,

La seule politique est ce qui nous émeut ,

On la suit , & l'amour s'y mêle comme il peut.

Ce langage convient parfaitement à un Roy des Parthes. Au reste l'action semble ne commencer qu'au quatrième Acte , par le péril de Suréna. Palmis vient prier Euridice de le sauver en épousant Pacorus. La Princesse ne peut se résoudre à une dissimulation peu convenable à son caractère.

1674.

P A L M I S.

ACTE IV.
SCENE II.

Cette mâle vigueur de constance héroïque ,
N'est point une vertu dont le sexe se pique ,
Ou s'il peut jusques-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour , n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez, mon frere , on verroit quelque
 allarme ,

Il vous échapperait un soupir , une larme
Qui marqueroit du moins un sentiment ja-
 loux ,

Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple , & l'on s'en peut
 défendre !

Je le donne à des yeux qui ne daignent le
 prendre !

Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque
 jour ,

Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de
 l'amour ?

Mais j'ai tort , & la perte est pour vous moins
 amere ,

On recouvre un Amant plus aisément qu'un
 frere ;

1674.

Et si je perds celui que le Ciel me donna ;
Quand j'en recouvrerois , serois-ce un Suréna ?

Suréna est trop généreux pour vouloir s'abaisser jusqu'à prendre des précautions. Malgré les vives instances de Palmis , il part pour obéir aux ordres du Roy ; mais à peine est-il sorti , qu'Ormene vient annoncer sa mort.

ACTE V.
SCENE dernière,

O R M E N E.

A peine du Palais il sortoit dans la rue ,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ,
Deux autres l'ont suivie , & j'ai vû ce vainqueur ,
Comme si toutes trois l'avoient atteint au cœur ,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

E U R I D I C E.

Hélas !

O R M E N E.

Songez à vous , la suite vous menace , &c.

P A L M I S.

Prince ingrat ! lâche Roy ! Que fais-tu du tonnerre ,
Ciel , si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre.

.....
Et vous , Madame , & vous , dont l'amour inutile ,

Dont l'intrepide orgueil paroît encor tranquille,

Vous , qui brûlant pour lui , sans vous déterminer ,

1674.

Ne l'avez tant aimé que pour l'affassiner ;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit , en goûter l'avantage.

Quoi ! vous causez sa perte , & n'avez point de pleurs ?

E U R I D I C E.

Non , je ne pleurs point , Madame , mais je meurs.

C'est par ce coup de Théâtre , assez digne de M. Corneille, que finit la Pièce, & que nous croyons devoir terminer l'extrait de son dernier Ouvrage.

DOM CÉSAR D'AVALOS ,

*Comédie en cinq Actes , en vers , de
M. CORNEILLE DE LISLE ,*

Représentée sur le Théâtre de la rue Mazarine
le 21. Décembre. (Quinze représentations ,
la dernière le 22. Janvier 1675.)

LE fond de cette Comédie paroît tiré d'une autre en langue espagnole, ainsi il ne faut chercher dans cette Pièce ni instruction , ni caractères. Dom César d'Avalos , parti de Séville pour se rendre à Madrid , où il doit épouser Isabelle , fille de Dom Fernand de Vargas , couche dans une Hôtellerie , où il se trompe de

1674.

valise , & prend celle d'un particulier ; qui a couché dans la même chambre. Ce particulier , nommé Dom Pascal Giron , bouffon en titre , ouvre la valise de Dom César , y trouve une lettre du pere de ce dernier , & l'adresse de Dom Fernand de Vargas. Il profite de ce hazard , & se présente au pere d'Isabelle sous le nom de D. César. Celui-ci est rencontré par Béatrix , suivante d'Isabelle , qui le prend pour D. Lope, fils de D. Fernand, qui depuis douze ans a quitté la maison paternelle , pour aller à Goa. Elle en avertit son maître , qui donne dans la même erreur. Dom César en profite pour se trouver auprès d'Isabelle , dont il étoit devenu amoureux sans la connoître. Par cette exposition , on juge aisément du dénouement de l'intrigue. Dom César se fait reconnoître , & Dom Pascal est chassé comme un aventurier qu'il est. Dominique a employé ce même sujet , pour en composer une Comédie en trois Actes , intitulée : *Arlequin Gentilhomme par hazard* , imprimée en 1712. Depuis il mit cette même Pièce en couplets , & on l'a jouée plusieurs fois aux Foires de Saint Germain , & de Saint Laurent.



C I R C É ,

1675.

Tragédie , ornée de Machines , de changemens de Théâtre , & de Musique , précédée d'un Prologue , par
M. CORNEILLE DE L'ISLE ,

Représentée sur le Théâtre de Guénégaud ,
le Dimanche 17. Mars.

Cette Tragédie eut un grand succès lorsqu'elle parut sur le Théâtre : elle fut jouée huit fois avant Pâques , & elle fut reprise à la rentrée , & continuée , (avec quelque interruption à la vérité ,) jusqu'au mois d'Octobre de la même année. Voici ce que M. de Visé dit de cette Pièce , dans l'éloge qu'il fait de M. Corneille , *Mercuré Galant* , du mois de Janvier 1710. pages 284-286.

« Nous avons fait encore ensemble la
» superbe Pièce de Machines de Circé ,
» de laquelle je n'ai fait que les divertis-
» semens. Les Comédiens avoient traité
» du Théâtre des Opéra de feu M. le
» Marquis de Sourdeac ; * & comme tous
» les mouvemens des Opéra y étoient
» restés , je crus qu'en se servant des mê-
» mes mouvemens qui avoient servi aux
» machines de ces Opéra , on pouvoit

* Voyez l'établissement de la Troupe, au Théâtre de Guénégaud , en 1673.

1675.

» faire une Pièce qui seroit récitée , &
 » non chantée , & nous cherchâmes un
 » sujet favorable à mettre ces machines
 » dans leur jour. De maniere que lors-
 » que la Pièce parût , elle ne ressembloit
 » en rien aux Opéra qui avoient été
 » chantés sur le même Théâtre. Le suc-
 » cès de cette Pièce fut si prodigieux ,
 » qu'elle fut jouée sans interruption de-
 » puis le commencement du Carême ,
 » jusqu'au mois de Septembre , (a) & les
 » représentations en auroient encore
 » duré plus longtemps , si les intérêts
 » d'un particulier n'en eussent point fait
 » retrancher les voix. (b) Il est à re-
 » marquer que pendant les six premières
 » semaines , la Salle de la Comédie se
 » trouva toute remplie dès midi ; & que
 » comme l'on n'y pouvoit trouver de

* Le Mardi
 23. Avril.

(a) Les Registres journaliers des représentations de la Comédie sont préférables à la mémoire usée de M. de Visé. Le Registre de l'année 1675. marque huit représentations de la Tragédie de Circé , avant la clôture de Pâques. L'ouverture du Théâtre se fit par la même Pièce * , qui fut jouée treize fois , & interrompue pour donner l'*Iphigénie* de M. le Clerc. On reprit Circé le Vendredi 31. May) qui fut représentée huit fois de suite , puis environ dix ou douze autres non suivies , dont la dernière est du 30. Septembre.

(b) C'est de M. Lully , dont M. de Visé entend parler. Ce Musicien , en vertu du Privilège que le Roy lui avoit accordé , pour l'établissement d'une Académie Royale de Musique , empêcha les Comédiens de se servir de Gagistes Chantans & Dansans. Nous avons parlé d'un pareil fait sous l'année 1673.

» placé , on donnoit un demi-louis d'or à
 » la porte pour y avoir entrée , & que
 » l'on étoit content quand par la même
 » somme que l'on donnoit aux premie-
 » res loges , on étoit placé au troisième
 » rang. Je n'avance rien dont les Regis-
 » tres des Comédiens ne fassent foi. »

M. de Vilé oublie dans son récit un fait qui se trouve sur le Registre de la Comédie pour l'année 1675. & qui mérite d'être rappelé. Les dépenses que la Troupe fut obligée de faire tant pour les machines , les décorations & les habits de la Tragédie de Circé avant la représentation , parurent si fortes aux Sieurs Dauvilliers & Dupin , & aux femmes de ces Acteurs , qu'ils refuserent d'y entrer pour leurs parts : cette dispute fut poussée si avant , que ces Messieurs & leurs femmes furent renvoyés de la Troupe. Sans doute que des amis communs se mêlerent de raccommo-der ce différend ; car voici ce qui fut inséré sur le même Registre dont nous venons de parler.

» Aujourd'hui Mardi 12. Février 1675.
 » Messieurs *Dauvilliers & Dupin* , &
 » leurs femmes , ont été réintégrés dans
 » la Troupe ; ainsi on a fait dix-sept
 » parts. »

Registre de
 la Comédie ,
 année 1675.

Passons présentement à l'examen de
 M m ij

1675

* Argument
de la Tragédie
de Circé.

la Tragédie de Circé. * « Le sujet de
» cette Pièce est tiré du quatorzième Li-
» vre des Métamorphoses d'Ovide.
(l'Auteur rapporte en abrégé la Fable
d'Ovide & continue.) « Je n'ai rien
» ajouté à cette Fable, que Mélicerte,
» aimé de Sylla, & cette même Sylla
» changée en Néréide après tous ses mal-
» heurs, pour avoir lieu de finir la Pièce
» par un spectacle de réjouissance. Le
» succès de cette Pièce a été grand, &
» il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on
» n'avoit rien vû jusqu'ici de si beau,
» ni de si surprenant que les Machines,
» qui en ont fait le principal ornement.

Les amours de Glaucus & de Sylla,
& la fin malheureuse de cette dernière,
causée par la jalousie de Circé sa rivale,
méritoient d'être mis sur la Scene Fran-
çoise. M. Corneille de l'Isle a traité ce
sujet avec art du côté de la conduite &
des Spectacles, dont il l'a orné, mais les
caractères des Personnages de cette Pièce
ne sont pas également soutenus : Glau-
cus perd trop de temps avec Circé, après
avoir appris que cette Magicienne l'ai-
me. Mélicerte, amant aimé de Sylla,
présente un Acteur inutile à l'intrigue
de la Pièce : Sylla change trop subite-
ment d'amour pour Glaucus ; à l'égard
de Circé, son rôle est assez bien rendu.

En général, la versification de cette Tragédie (qui est en vers libres) est plus coulante que celles des précédentes Pièces du même Auteur, quoique cependant on y trouve beaucoup de longueurs, & même des choses inutiles. Il ne faut pas oublier que cette Tragédie est mêlée de Scenes d'un ton noblement comique, qui sont légèrement écrites. Au reste, cette Tragédie auroit dû être intitulée: *Glaucus & Sylla*, plutôt que *Circé*, attendu que les aventures de cette Magicienne sont presque toutes d'un genre à pouvoir être mises au Theatre, ainsi au simple titre de *Circé*, il n'est pas aisé de juger laquelle des aventures de cette fameuse enchanteresse l'Auteur a voulu traiter. Ce détail est petit à la vérité; cependant nous croyons qu'il est nécessaire d'y faire attention. (a) Au reste, ce fut M. Charpentier qui fit la Musique des Intermèdes de la Tragédie de *Circé*.

1675.

Le succès & la réputation de cette

Le huit Mai 1676. la Troupe s'est assemblée pour délibérer sur la demande que M. Corneille a faite du surplus de ses parts de *Circé*, qui se montent environ à sept cens livres: la Compagnie, ayant dessein de satisfaire M. Corneille, & de le conserver, comme un Auteur de mérite, a délibéré de lui donner soixante louis. [Le louis valoit alors 13 liv. ainsi les Comédiens donnerent à M. Corneille de l'Isle 780 liv.]

Registre de la Comédie pour l'année 1676.

1675.

(1) Ce prologue & les divertissemens de Circé se trouvent à la suite de cette Tragédie dans les Œuvres de Thomas Corneille, ainsi que dans les Œuvres de Dancourt.

(2) Registre de la Comédie, année 1705.

Pièce, engagèrent les Comédiens à la remettre au Théâtre; le Sieur Dancourt se chargea d'y faire un nouveau Prologue, & de nouveaux divertissemens. (1) M. Gillier en composa la Musique. Les décorations, moins chargées que les précédentes, n'en étoient pas d'un moindre goût; enfin cette remise se fit le Jeudi 6. Août 1705. mais il y a apparence que la Tragédie de Circé ne causa pas autant de plaisir au Public, qu'il lui en avoit fait en 1675. car elle ne fut représentée que sept fois, dont la dernière est du 22. Août de la même année, (2) & depuis elle n'a point été reprise.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de MM. LE CLERC & CORAS,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Guénégaud le Vendredi 24. May.

Cette Tragédie n'est presque connue que par l'Épigramme suivante, attribuée à M. Racine.

Entre le Clerc, & son ami Coras,
Tous deux Auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur *Iphigénie*.

Coras lui dit , la Pièce est de mon crû .
Le Clerc répond, elle est mienne, & non vôtre :
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru ,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

1675.

Quel que soit l'Auteur de cette Epi-
gramme , on peut dire qu'il a abusé de
la licence Poétique , puisque bien loin
de désavouer cet Ouvrage , M. le Clerc
assure hautement , dans sa Préface ,
qu'il est entierement de lui , à la réserve , dit-il , « d'environ une centaine de
» vers épars çà & là , qu'il reconnoît
» devoir à M. Coras , & qu'il a choisi
» parmi quelques autres , qu'il avoit fait
» en quelques Scenes , dont il lui avoit
» communiqué le dessein. » (a)

Au reste , ce Poëme , tout foible qu'il

(a) Cette déclaration que M. l'Abbé d'Olivet * re-
garde comme une preuve de la modestie , & même de
l'humilité du Poëte , pourroit être interprétée par quel-
que satyrique , comme une marque de la mauvaise foi
envers M. Coras , que l'on sçavoit dans le monde
avoir part à d'Iphigénie en question , & que M. le Clerc
tâche ici à réduire à très-peu de chose ; mais n'im-
porte , nous voulons bien en cette occasion , être du
sentiment de l'Historien de l'Académie , sans inférer
comme lui , du discours de M. le Clerc , qu'il a ac-
cusé également juste , au sujet du succès de sa Pièce.
Nous avons en main la preuve certaine qu'elle n'a pas
réussi : les Registres du Théâtre de Guénégaud font foi
qu'elle n'a eu que cinq représentations , dont la pre-
miere est du 24. May 1675. & la cinquième & dernière
le Dimanche 9. Juin suivant. Notez qu'en ce temps-là,
ce Théâtre n'étoit ouvert que trois fois la semaine : le
Dimanche , le Mardi , & le Vendredi.

* Histoire
de l'Acadé-
mie François-
se , Tome II.
page 264. Éd.
m-12. 1743.

1675.

Préface d'I-
phigénie de
M. le Clerc.

est , ne peut faire qu'honneur à M. le Clerc, sans cependant l'excuser de la témérité qu'il a eue , d'entrer en concurrence avec un adversaire tel que Racine , qui même l'avoit prévenu. Il est vrai que M. le Clerc nie ce fait , mais c'est encore sur sa parole qu'il faut l'en croire. « J'avouerai de bonne foi , (dit-il) que » quand j'entrepris le sujet d'Iphigénie en » Aulide , je crus que M. Racine avoit » choisi celui d'Iphigénie dans la Tau- » ride , (a) qui n'est pas moins beau que » le premier. Ainsi le hazard seul a fait » que nous nous sommes rencontrés , » comme il arriva à M. de Corneille & » à lui , dans les deux Bérénices. » Sans entreprendre de prouver le contraire de la protestation que fait ici M. le Clerc , contentons nous de remarquer que l'exemple qu'il rapporte est absolument faux , & que le hazard n'eut aucune part à l'espèce de duel , dans lequel M. Corneille se trouva engagé avec M. Racine , au sujet de sa Bérénice. *

* Voyez ci-dessus l'article de Bérénice de M. Corneille , sous l'année 1670.

Préface d'I-
phigénie de
M. le Clerc.

Il suffiroit , pour donner une idée de l'Iphigénie de M. le Clerc , de rapporter ses propres paroles. « On remarquera ,

(a) M. le Clerc , en société avec M. l'Abbé Boyer , traita ce sujet sous le titre d'ORESTE : nous en parlerons sous l'année 1681. temps auquel cette Tragédie parut au Théâtre.

» (dit-il) aisément , que (M. Racine
» & moi) avons pris des routes toutes
» différentes , quoique nous ayons traité
» le même sujet. M. Racine a suivi Eu-
» ripide où je l'ai quitté , & il l'a quitté
» où je l'ai suivi. » En effet , on peut dire
que M. Racine a fait usage de tout ce
qu'il a trouvé de beau dans l'Ouvrage du
Poëte Grec , au lieu que M. le Clerc ne
s'est attaché qu'à ce qu'il y a de médio-
cre : il a conservé même scrupuleusement
la catastrophe , sans faire attention que
ce merveilleux qui frappoit les Specta-
teurs du temps d'Euripide , ne conve-
noit plus à notre Théâtre. Disons plus ,
M. le Clerc , sans aller chercher si loin
un modèle , l'a trouvée dans la Tragé-
die du même nom , que M. Rotrou avoit
donné trente-cinq ans auparavant. * En
conférant ces deux Pièces , on verra
que l'Auteur moderne , a suivi le pre-
mier pas à pas , employant les mêmes
situations , & souvent les mêmes pen-
sées ; avec cette différence , que celle de
M. Rotrou l'emporte presque toujours
par l'expression & le pathétique , & n'a
d'autre désavantage , que d'avoir été
composée dans un temps où le langage
n'étoit point encore parvenu au point
où il se trouvoit , lorsque M. le Clerc
travailloit. Il ne reste donc plus à ce

* Voyez-en
l'extract Tom.
VI. p. 105.
& suivantes.

1675.

dernier que deux choses : la première , est l'artifice d'Ulysse , qui par le moyen d'une lettre supposée au nom d'Agamemnon , fait venir au camp des Grecs Clytemnestre & Iphigénie , sous prétexte qu'Achille , qui ne sçait rien de ce qui se passe , veut être uni par l'hymen avec cette dernière , avant que de partir pour Troye. C'est Dictis de Crète qui a fourni cette idée à M. le Clerc , qui l'a très-mal rendue. L'arrivée imprévûe de Clytemnestre & de sa fille , doit produire un coup de Théâtre des plus frappant. Cependant la seconde Scene du troisième Acte , où l'Auteur place cette entrevûe , est des plus ridicule.

M. le Clerc se vante aussi d'avoir prêté un motif à la colère de Diane : « Euripide , non plus que M. Racine , n'a point dit le sujet de la colere de Diane ; la Fable l'impute à Agamemnon , pour avoir tué une biche que cette Déesse chérissoit : il m'a semblé , (continue M. le Clerc) qu'elle auroit paru trop cruelle de vouloir pour une faute si légère , faire périr une innocente. Et quand j'ai feint que Clytemnestre lui avoit consacré sa fille dès le berceau , & qu'elle avoit violé ce vœu , pour satisfaire à son ambition , j'ai cru donner à sa colere un prétexte plus rai-

» sonnable. » En accordant ce foible
avantage à M. le Clerc , on peut dire ,
pour excuser Euripide & M. Racine ,
que le premier n'a pas cru être obligé
d'entrer dans le détail d'un fait connu
de tous ses Auditeurs , tenu pour cons-
tant , & autorisé par la religion : & que
l'autre s'est fort peu embarrassé de cher-
cher des raisons , ayant pour lui le té-
moignage reçu de toute l'antiquité.

L'Auteur anonyme de la Critique de
l'Iphigénie de M. Racine , dont on a
parlé , termine ses réflexions par un ju-
gement sur celle - ci : « Pensez - vous ,
» Monsieur , (se fait-il dire par l'ami à
» qui il adresse son Ouvrage) en être
» quitte pour vos remarques sur l'Iphigé-
» nie de M. Racine ? J'en attens de nou-
» velles sur celle de M. Coras (a) qui a
» paru depuis deux jours. Je voudrois ,
» Monsieur , (répond obligeamment l'A-
» nonyme) vous pouvoir envoyer cette
» nouvelle Pièce ; mais comme on n'im-
» prime ces sortes d'Ouvrages , que long-
» temps après qu'ils ont été représentés ,
» il faut attendre qu'elle soit tombée
» dans les mains du Libraire. Cependant

(a) L'Auteur de la Critique étoit vraisemblablement
ami de M. Coras , puisqu'il lui attribue cette Tragédie ,
dont il parle si avantageusement.

1675.

» pour vous faire voir que je n'ai pas
» perdu tout mon temps , & que j'ai pro-
» fité de vos leçons , je vous marquerai
» ce que j'ai retenu du sujet , & les dif-
» férences que je trouve entre ces deux
» imitations du même modèle. Mais
» n'attendez point de moi que j'appro-
» fondisse la matiere , que je vous cite
» les anciens , ni les modernes , ou que
» je vous envoie des Dissertations. Je
» vous exposerai simplement le sujet de
» la Pièce , & vous en ferez tel jugement
» qu'il vous plaira.

» L'Auteur de la nouvelle Iphigénie a
» digéré ce sujet d'une maniere plus sim-
» ple que M. Racine. Il est chargé de
» moins d'incidens , & les mêmes senti-
» mens n'y sont point rebattus , ni dé-
» guisés sous des expressions différentes.
» L'élocution n'est pas pleine de tant
» de graces , que celle de M. Racine : la
» Pièce est moins travaillée de ce côté-
» là ; & quoiqu'il y ait des brillans sur
» lesquels on se récrie , ils sont moins fré-
» quens que dans l'Ouvrage de M. Ra-
» cine , qui a épuisé tout ce qui se peut
» dire sur la matiere qu'il a traité , &
» qu'il l'a dit avec la dernière noblesse.
» Cette différence est très-sensible ; &
» c'est , Monsieur , la premiere remar-
» que que j'ai faite dans mon peu de

« connoissance dans ces sortes d'Ou-
« vrages.

1675.

« A l'égard du sujet de la nouvelle
« Iphigénie , il est manié d'une façon
« assez opposée à celui de M. Racine.
« Agamemnon y rend raison de la co-
« lere de Diane. L'Auteur n'a point eu
« recours à cette biche tuée par ce
« Prince , qui en fait le prétexte dans
« toute l'antiquité. Il feint que Clytem-
« nestre a consacré Iphigénie à Diane ,
« dès sa plus tendre enfance , & que de-
« puis ce temps , elle a changé de pen-
« sée , ce qui donne lieu à l'indignation
« de la Déesse.

« Le Théâtre s'ouvre par Agamemnon
« qui marque à son confident la douleur
« qu'il ressent d'être obligé d'immoler
« Iphigénie à Diane. Il lui récite tout
« ce qui s'est passé lorsque l'oracle a été
« prononcé par Calchas , & fait une
« peinture patétique de l'embarras que
« lui causent les ordres des Dieux. Il
« tient une lettre pour envoyer à Cly-
« temnestre , afin de l'obliger d'emme-
« ner Iphigénie dans l'Aulide. Mais enfin
« la tendresse l'emporte sur sa résolu-
« tion , & sur les promesses qu'il a faites
« aux Grecs ; il déchire la lettre , ce qui
« met le Spectateur en inquiétude de sça-
« voir par quel moyen Iphigénie , qu'il

1675.

» croit à Argos , pourra se trouver dans
» l'Aulide le même jour. Ulysse qui a
» exécuté ce que Dictys en écrit , & qui
» s'est servi d'une lettre supposée d'Agamemnon , tire agréablement le Spectateur de cette inquiétude , en racontant à Ménélas l'artifice duquel il s'est servi pour conduire dans le camp Clytemnestre & sa fille. Un moment après on voit paroître ces Princesses , dont l'arrivée fait un très-bel effet , par la surprise qu'elle cause à Agamemnon , qui ne les attendoit pas , & son embaras donne de la satisfaction.

» Achille fait un peu plus le Héros dans la nouvelle Iphigénie , que dans celle de M. Racine , d'autant qu'il n'est pas si amoureux. Iphigénie a beaucoup de penchant pour Achille , & je crois que vous condamnerez leur passion dans cet Ouvrage , comme dans l'autre , par les raisons que vous m'en avez écrites.

» Iphigénie se résout à la mort avec plus de précipitation que chez M. Racine ; & je vous avoue que cela m'a paru outré. J'ai peine à souffrir que cette Princesse ne fasse aucune réflexion sur le prix de la vie , & qu'elle souscrive à l'arrêt de sa mort , au moment qu'elle apprend qu'elle doit être sacrifiée. Le terrain vaut bien la peine

» d'être disputé plus longtems, & on
» le quitte de meilleure grace, quand
» on en connoît la valeur.

1675.

» Voilà en gros ce qui m'est demeuré
» dans l'esprit à la représentation de cette
» Tragédie, vous m'en direz davantage,
» quand je vous l'aurai envoyé : mais
» j'espère, Monsieur, que vous demeu-
» rerez d'accord, que s'il y a plus d'esprit
» dans l'Iphigénie de M. Racine, il y a
» plus de conduite dans l'autre. »

Il nous paroît superflu de faire remar-
quer la fausseté des raisonnemens, &
l'extrême partialité du Censeur : son mau-
vais goût paroît assez dans la comparai-
son qu'il a osé faire des deux Iphigé-
nies, & encore plus dans la préférence
qu'il donne à la dernière, qui certaine-
ment ne mérite pas qu'on prenne la
peine d'en examiner les défauts. Quoi-
que puisse dire son Apologifte, la Pièce
n'a aucun intérêt, les caractères en sont
tous manqués, & à l'égard de la versifi-
cation, en supposant que les cent vers
les plus passables, appartiennent à M.
Coras, il faudra convenir que le surplus
est du dernier détestable.

1675.

L'INCONNU.

*Comédie en cinq Actes , en vers ,
précédée d'un Prologue en vers libres ,
mélée d'ornemens & de musique , de
M. CORNEILLE DE L'ISLE ,*

Représentée sur le Théâtre de la rue Mazarine,
le Dimanche 17. Novembre. (Vingt-huit
représentations , la dernière le Mercredi 21.
Janvier 1676.)

Avis au Lec-
teur, de la Co-
médie de
l'Inconnu.

A Près avoir fait paroître dans *Circé*
une partie de ce que le Théâtre
a de plus pompeux pour la beauté des
machines, j'ai cru que le public ne se-
roit pas fâché d'être divertie par les agré-
mens qu'une matiere galante est capa-
ble de recevoir. C'est ce qui m'a fait
choisir le sujet de *l'Inconnu*, où vous
ne trouverez point ces grandes intri-
gues qui ont accoutumé de faire le
nœud des Comédies de cette nature ,
parce que les ornemens qu'on m'a prê-
tés demandant beaucoup de temps ,
n'ont pû souffrir que j'aye poussé ce
sujet dans toute son étendue. Si ce re-
tranchement d'incidens est un défaut,
il est réparé par quantité de choses
agréables qui forment les divertissemens
que

» que l'*Inconnu* donne à sa Maîtresse. Je
 » me suis servi des noms de la Comtesse,
 » du Marquis, du Chevalier & du Vi-
 » comte, comme s'accommodant mieux
 » à l'oreille, & étant plus de notre usa-
 » ge que les noms de Romans dont on
 » se sert quelquefois pour les pièces d'in-
 » vention. Vous trouverez ici le cinquié-
 » me Acte plus rempli qu'il ne l'est dans
 » la représentation, où le Marquis se
 » contente de promettre la Comédie à la
 » Comtesse. J'en fais un divertissement
 » effectif qu'il lui fait donner sur le petit
 » Théâtre, sous le titre de l'*Inconnu*. Il
 » consiste en trois Scenes fort courtes,
 » qui regardent l'embarras de Psiché en-
 » levée par l'Amour dans un Palais ma-
 » gnifique où rien ne manque à ses plai-
 » sirs, que la satisfaction de connoître
 » l'Amant qui prend soin de les lui pro-
 » curer ; & comme cet incident n'éloigne
 » point l'idée des Fêtes galantes du Mar-
 » quis, je m'en sers pour dénouer plus
 » agréablement l'aventure de la Com-
 » tesse. »

Le sujet de l'*Inconnu* est extrêmement
 théâtral, & M. Corneille de l'Isle l'a trai-
 té avec beaucoup de goût, cependant
 il auroit rendu cette Comédie bien plus
 intéressante, si le Marquis étoit aussi ga-
 lant dans ses discours, qu'il le paroît dans

1675.

ses fêtes, & qu'il eut une Scene ou deux avec la Comtesse qui marqua sa tendresse délicate. On peut aussi reprocher à l'Auteur le caractère du Vicomte, qui est trop dans le bas comique. Malgré ces défauts, l'Inconnu s'est conservé au Théâtre; & toutes les fois qu'il y a paru, le Public lui a donné des applaudissemens. Comme on a fait différens changemens à cette Pièce, à la plus grande partie de ses reprises, le lecteur ne sera pas fâché que nous lui en rendions compte. Commençons par un passage de l'éloge de M. Corneille de l'Isle, par M. de Visé; où ce dernier nous apprend la part qu'il avoit à la Comédie de l'*Inconnu*.

Mercure Galant, Janvier 1710. pages 283 & 284.

« Le succès de la Comédie de l'*In-*
 » *connu*, a été aussi des plus grands. Il
 » avoit (Corneille de l'Isle) des raisons
 » pour donner promptement cette Pièce
 » au Public, de maniere que pour avan-
 » cer, je fis toute la Pièce en prose; &
 » pendant que je faisois la prose du se-
 » cond Acte, il mettoit celle du premier
 » Acte en vers. Et comme la prose est
 » plus facile que les vers, j'eus le temps
 » de faire ceux des divertissemens, &
 » sur-tout du dialogue de l'Amour & de
 » l'Amitié, qui n'a pas déplu au Public.

A la premiere remise de cette Comé-
 die on fit quelque changement au cin-

quième Acte, & on supprima le petit divertissement de Psyché, à la place duquel on en mit un autre. C'est encore de Visé qui parle.

1675.

« La Troupe du Roy qui joue au Faux-
 » bourg Saint Germain, a remis pour
 » nouveauté l'*Inconnu*, de M. Corneille
 » le jeune. Cette galante Pièce a des
 » agrémens si particuliers, qu'on com-
 » mence d'y courir en foule, comme on
 » faisoit il y a trois ans. Le (divertisse-
 » ment) du cinquième Acte a été chan-
 » gé, & a été pris d'une autre Pièce du
 » même Auteur, (a) qui n'ayant aucune
 » part à ce changement, ne doit pas ré-
 » pondre du manque de justesse qui s'y
 » peut trouver. »

Mercuré Ga-
 lant, Janvier
 1678. pages
 330 & 331.

En 1679. on reprit cette même Pièce,
 & on ajouta dans le divertissement du cin-
 quième Acte, une chanson d'une Pay-
 sane qui eut beaucoup de succès, & qu'on
 a conservé. Comme cette chanson ne se
 trouve point dans la nouvelle édition des
 Œuvres de M. Corneille, & que l'Editeur
 s'est contenté d'en rapporter le premier
 vers; nous allons suppléer à son manque
 d'attention.

(a) Ce divertissement, dont de Visé parle, est celui
 du troisième Acte du *Triomphe des Dames*. Voyez l'ar-
 ticle de cette Comédie sous l'année 1676.

1675.
 Mercure Ga-
 rant, Octobre
 1680. pages
 333-335.

« Voici *le Bavolet* de M. Charpen-
 » tier , (a) que vous avez tant d'envie
 » de voir noté , & que la Troupe de
 » Guénégaud ajouta dès l'année der-
 » niere à la galante Pièce de l'*Inconnu*.
 » Comme on en doit donner quelques
 » représentations incontinent après la
 » Toussaints, ceux de votre Province, qui
 » s'y trouveront , pourront vous dire
 » combien cette agréable chanson est
 » aimée.

Ne fripez poan mon bavolet ,
 C'est aujordy Dimanche.
 Je vous le dis tout net ,
 J'ai des éplingues sur ma manche ,
 Ma main pèse autant qu'al' est blanche ,
 Et vous gagnerez un soufflet :
 Ne fripez poan mon bavolet ,
 C'est aujordy Dimanche.

Attendez à demain que je vaise à la ville ,
 J'aurai mes vieux habits ,
 Et les Lundis
 Je ne sis pas si difficile ;
 Mais à présent , tout franc ,
 Si vous faites l'impertinent ,
 Si vous gêtez mon linge blanc ,

(a) Charpentier fit la Musique de l'*Inconnu*.

Je vous barrai comme il faut de la hâte ;

1675.

Je vous battraï , pincerai , piquerai ,

Je vous moudrai , grugeraï , pillerai

Menu , menu , menu comme la chair en pâte ,

Hom , voyez-vous , j'avons une tarrible tête ,

Que je cachons sous not bonnet.

Ne fripez poan mon bavolet ,

C'est aujordy Dimanche.

Mais la plus célèbre des reprises de l'Inconnu , fut celle du Vendredi premier Juin 1703. où Mademoiselle Desmares joua le rôle de la Comtesse , & Baron le fils celui du Marquis. La Comédie eut vingt-neuf représentations , dont la dernière se donna le premier Août suivant. Ajoutons que Dancourt fit de nouveaux divertissemens à la Pièce , dont M. Gillier fit la Musique , & entr'autre l'air de cette belle Sarabande , sur ces paroles ,

Un Inconnu pour vos charmes soupire , &c.

On en rendra un compte plus exact sous l'année 1703.



1675.

TAMERLAN,

O U

LA MORT DE BAJAZET,

Tragédie de M. PRADON,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

* Voyez
Tome VII.
page 166.

QUoique ce sujet eut été présenté au Théâtre par M. Magnon, sous le titre du *Grand Tamerlan*, ou *la mort de Bajazet*, * on peut néanmoins le regarder comme neuf, par la manière dont M. Pradon l'a traité. Tamerlan victorieux, & prêt d'épouser Araxide, héritière de la Couronne de Trebizonde, devient épris des charmes d'Astérie, fille de Bajazet. La violence de sa passion lui fait étouffer tout ressentiment, il offre à ce Prince, son Captif, la liberté, & son amitié, s'il veut consentir à son Hymen avec sa fille, & charge Andronic, Prince Grec, réfugié à sa Cour, de lui faire cette proposition, tandis qu'il se réserve le plaisir de l'annoncer à la Princesse qu'il aime; & pour empêcher Araxide de se plaindre, Tamerlan lui destine pour époux ce même Andronic qu'il vient de

nommer Empereur de Grece. En for-
mant ces projets, Tamerlan s'est flatté
de pouvoir vaincre la haine de Bajazet,
& il ignore la passion mutuelle d'Astérie,
& du Prince de Grece, qui forme le nœud
de la Tragédie. Bajazet, toujours inflexi-
ble, refuse fierement l'ailiance de son en-
nemi, & fait un effort pour recouvrer la
liberté, ou périr. Le sort le trahit, & le
rejette dans les fers. Heureusement l'es-
pérance de toucher le cœur d'Astérie, re-
tient la colere de Tamerlan. Il ne fait
usage que de la clémence. Bajazet en res-
sent les effets jusqu'au moment qu'il
prend la terrible résolution de terminer
par le poison une vie importune. Au
reste Tamerlan est si doux, qu'après qu'il
a reconnu l'intelligence d'Andronic &
d'Astérie, il se laisse braver, & s'en tient
à de foibles menaces; mais comme il est
en train de pardonner, il leur fait grace,
& déclare à Andronic, que ne préten-
dant plus à la main d'Astérie, il va rece-
voir celle de la Princesse de Trébizonde.

En général, cette Tragédie est assez
passable, cependant-elle pèche par la
conduite, & encore plus par les caracte-
res. Celui de Bajazet est le seul qui soit
un peu soutenu. La versification est foi-
ble, inégale: on y trouve des pensées,
mais souvent fausses, & mal exprimées.

1675.

Elle fut représentée dans sa nouveauté par la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne : celle de l'Hôtel de Guénégaud la reprit le 26 de Novembre 1677. peu de jours avant la première représentation de la Tragédie d'*Electre* du même Auteur, qui, dans son Epître en vers à Madame la Dauphine, en lui présentant son *Regulus*, ajoute :

Ma Muse au Grand Louis ne fut pas inconnue ,

Tamerlan & Thisbé, par un sort glorieux ,
Eurent tous deux l'honneur de paroître à ses yeux.

Parnasse
François, de
M. du Tillet,
page 471.

« La Tragédie de Tamerlan eût de
» grands applaudissemens dans le temps
» qu'elle parût pour la première fois : &
» on disoit, l'*Heureux Tamerlan du mal-*
» *heureux Pradon.* »

Cependant Subligny, Auteur contemporain, nous assure dans sa Dissertation sur les deux Phédres, que la Pièce dont nous parlons fut assez mal reçue du Public. « Je ne veux point (dit-il) examiner si la brusque fierté de Tamerlan, doit sa *prompte chute* aux brigues indignes de M. Racine, ou au défaut de sa propre conduite, &c. »



CORIO LAN,

CORIO LAN,

1676.

Tragédie, de M. l'Abbé ABEILLE,

Représentée sur le Théâtre de Guénégaud,
le Vendredi 24. Février.

C'Est ici la quatrième fois que ce Hé-
ros de l'ancienne Rome se présente
sur la Scene François. Hardy, Che-
vreau, & Chappoton *, n'avoient, à la
vérité, que donné une forme Dramati-
que à ce fait tiré de l'Histoire Romai-
ne, sans penser seulement qu'il y eut des
règles. M. l'Abbé Abeille paroissant après
eux, & dans un temps où il n'étoit plus
permis de s'en écarter, voulut se signaler
par un Ouvrage aussi difficile. « Ma prin-
» cipale gloire (dit il) est de n'avoir
» point déplu, dans un sujet que l'on
» n'avoit pû jusqu'à présent assujétir aux
» règles du Théâtre, & que tant de fa-
» meux Auteurs n'auroient point aban-
» donné à ceux qui voudroient suivre leurs
» pas, s'ils l'eussent cru capable de quel-
» que ornement, & de quelque grace. (a)

• Voyez
Tome IV.
page 108. &
Tome V.
pages 418 &
432.

(a) « J'avoue, (continue l'Auteur) que je dois une
» partie de son succès aux soins de ceux qui l'ont re-
» présenté, & quoique leur propre gloire les engageât à
» faire tous leurs efforts pour réussir dans les sujets sé-

Préface de
Coriolan.

Tome XI.

O o

1676.

Il faut avouer cependant que ce sujet n'a jamais bien réussi sur la Scene ; nous aurons occasion de parler de deux autres Tragédies du même nom, dont la première a été donnée en 1688. par un Auteur, qui n'a pas jugé à propos de se faire connoître, & l'autre en 1722. par M. Chaligny des Plaines, & qui n'a été jouée qu'une seule fois. La précédente l'avoit été trois fois; de sorte que si l'on décide de la bonté d'une Pièce, par le nombre des représentations, on conclura que celle de M. Abeille est la meilleure, puisqu'elle en a eu dix-sept.

L'Auteur, dans sa longue Préface,

» rieux, dont on les croyoit moins capables que des
 » comiques ; je ne laisse pas de leur avoir obligation
 » d'avoir désabusé le Public d'une erreur qui ne leur
 » étoit guères plus désavantageuse qu'à moi, qui n'aurai
 » plus tant de sujet de craindre pour les Pièces que j'es-
 » pere leur confier à l'avenir. »

Il ne sera pas mal-à-propos de répéter ici l'état de la Troupe de l'Hôtel de Guénégaud, tel qu'elle étoit le 14. Avril 1676.

LES SIEURS,

La Roque,
 Hubert,
 Du Croisy,
 La Grange,
 Guerin d'Estiché,
 Rosimont,
 De Vernettit,
 Dauvilliers,
 Du Pin.

MESDEMOISELLES,

Moliere,
 De Brie,
 Du Pin,
 De la Grange,
 Guyot,
 Dauvilliers,
 Auzillon,
 Du Croisy.

Cette dernière est Mademoiselle Angélique - Gassaud du Croisy, aujourd'hui vivante, veuve de Paul Poisson.

tâche à prévenir le Lecteur sur les changemens qu'il a cru devoir faire à l'Histoire, pour donner de l'agrément à son Poëme. Il s'autorise de l'exemple de M. Corneille, qui dans la *Mort de Pompée*, a resserré avec tant d'art & de majesté, dans l'espace d'un jour Dramatique, plus d'une année de la vie de ce grand Capitaine; & celui de M. Racine, qui dans son *Andromaque*, a si heureusement transporté la mort de Pyrrhus de Delphes à Buthrote. C'est encore à l'imitation du caractère d'Hermione, que M. l'Abbé Abeille s'est enhardi à choisir Camille, pour faire un récit passionné de la mort de Coriolan, & à lui donner pour son frere, qui en est l'Auteur, des sentimens si violens de dépit & de vengeance. Peut on s'égarer en suivant les traces de si grands maîtres?

Comme les Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille sont un peu rares, nous joignons un petit extrait, pour faire faire connoître celui dont nous parlons.

Coriolan, Amant de Virgilie, se trouve dans la dure nécessité de quitter Rome & sa maîtresse, le jour même qu'il devoit lui donner la main, sa haute réputation lui fait trouver un azile chez ses propres ennemis; & l'amour lui soumet le cœur de Camille sœur d'Aufide.

1676.

Général des Volsques, où il s'est réfugié. Coriolan se sert de la protection de Camille, pour obtenir le commandement de l'armée. Redoutable aux Romains, & prêt de les exterminer, Albin son Confident lui annonce l'arrivée des Vestales en pleurs, qui viennent implorer sa miséricorde. C'est par cette situation que la Pièce s'ouvre. Aufide entre ensuite pour le prier de parler en sa faveur à Valérie, Dame Romaine, dont il est devenu amoureux dès le moment qu'elle a paru au camp, où elle accompagne les Vestales. Coriolan s'engage à le servir de son possible; mais quelle est sa surprise lorsqu'il reconnoît Virgilie dans la personne de Valérie. Camille, qui ignore ce déguisement, veut employer Valérie contre sa rivale: les discours de celle-ci, & les procédés de Coriolan, suffiroient pour les découvrir, si Camille & Aufide avoient plus de pénétration. Coriolan, pressé par les reproches de Virgilie, l'enlève des mains de Camille, qui l'a fait conduire à Rome. Cette action fait ouvrir les yeux à cette Amante jalouse; Coriolan a beau vouloir la rassurer par les sermens les plus forts, Camille lui fait avouer ses intelligences avec la prétendue Valérie. Coriolan, confondu par Aufide, qui lui représente

sa noire perfidie , se défend très mal , & soutient qu'il a promis de parler à Valérie , & non à Virgilie qu'il aime passionnément. Aufide , plus honnête homme , & plus généreux que son rival , pour faire cesser cette mauvaise chicane , propose de s'en remettre l'un & l'autre au choix de Virgilie , & quoi qu'elle veuille décider , de se jurer d'être toujours amis. Qu'on ne s'imagine pas que ce soit un motif de magnanimité qui fasse accepter la proposition à Coriolan ; il est si sur du cœur de sa maîtresse , qu'il ne croit rien risquer , mais il se trompe ; Virgilie , fatiguée de ses irrésolutions , donne quelques espérances à Aufide , qui s'offre à terminer la guerre avec les Romains. Coriolan cependant par ses importunités obtient la préférence ; Virgilie lui ordonne même de voler au plutôt au secours de sa patrie. Aufide , trahi par sa maîtresse & par son ami , attaque celui-ci en désespéré , & lui porte un coup mortel. La Pièce finit par le douloureux récit de ce combat , que Camille fait à Virgilie , & la résolution qu'elles prennent de se réunir , pour venger la mort de Coriolan.

On jugera par ce plan de quelle façon l'Auteur sçavoit profiter des leçons de Messieurs Corneille & Racine. Nous n'a-

1676.

joutons qu'un mot des personnages. Le principal est le plus défectueux. Traître à sa patrie , sans foi , sans probité , il trompe en même temps les Volsques , Aufide & Camille : les sermens ne lui coûtent rien , & lorsqu'il se voit convaincu de perfidie , il se sert d'excuses ridicules ; de sorte que le Spectateur indigné ne prend aucun intérêt à tout ce qui le regarde , & écoute le récit de sa mort , sans en être touché. Aufide est trop superbe à Coriolan , & à Camille : on ne pourroit lui refuser la qualité d'honnête homme , s'il ne la démentoit à la fin par une action assez lâche. A l'égard de Camille , M. l'Abbé Abeille , dit qu'en empruntant ce nom dans l'Enéide de Virgile , il a voulu en peindre le caractère. Il faut lui sçavoir gré de l'intention : cependant il n'en a fait qu'une précieuse , & une folle.

Terminons cet article par un fait débité dans le monde au sujet de cette Tragédie , & qui est rapporté par M. Fléchat de Saint Sauveur , dans la troisième partie de son Recueil des Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature , anciennes & modernes , imprimé en 1704. page 544. « M. l'Abbé Abeille (dit-il) est » connu par la traduction de Justin , & » par les Tragédies d'Argélie , Soliman ;

» Hercule , & Coriolan , qu'il a donné
» au Théâtre François." Ce qui causa la
» chute de cette dernière est singulier.
» Dans un endroit de la Pièce , où un
» Acteur dit ce vers ,

Vous souvient-il , ma sœur , du feu Roy
notre pere ?

» Un Rieur du Parterre , répondit tout
» haut :

Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en sou-
vient guère.

» Cette réponse fortuite , ou méditée ,
» (car on ne l'a jamais bien sçû) excita
» dans le Parterre de si grands éclats de
» rire , & causa tant de trouble au pau-
» vre Coriolan , qu'il tomba d'une ma-
» nière à ne s'en pouvoir jamais relever."

Nous n'ajoutons à ceci qu'un raison-
nement très-simple. Le vers en question ,

Vous souvient-il , ma sœur , du feu Roy
notre pere ?

ne se trouve point dans la Tragédie de
Coriolan : il ne pourroit pas même y
trouver place , puisqu'il ne convient à
aucun des personnages , qui sont tous
Républicains. Ce qu'on ajoute de la
prompte chute du pauvre Coriolan , n'est
pas plus exact. On prouve par les Re-
gistres de la Comédie , qu'il eut dix-sept
représentations. C'en est bien assez pour

1676.

une telle Pièce. Voilà la fausseté de ce fait suffisamment démontrée. Nous ne doutons point que quelques personnes qui ont rassemblé avec soin de semblables anecdotes ne soient mortifiées, en lisant ceci, d'être obligées d'avouer que, malgré leurs recherches, elles ne connoissent que très-imparfaitement le Théâtre François. Mais notre devoir nous engage à détruire des erreurs répandues dans le Public, & sur-tout celles qui se peuvent perpétuer par le moyen de l'impression.

**L' A B B É
ABEILLE.**

Mémoires
pour servir à
l'Histoire des
Hommes Illustres de la
République
des Lettres,
par le P. Nicéron, Tome
XXXI.

„ GASPARD ABEILLE naquit à Riez
„ en Provence vers l'an 1648. Il vint de
„ bonne heure à Paris, & fut introduit
„ chez M. le Maréchal de Luxembourg,
„ qui, ayant goûté son esprit, l'attacha
„ auprès de lui en qualité de Secrétaire,
„ & le mit dans une situation fort agréa-
„ ble. Comme c'étoit un homme à bons
„ mots, & qu'il contoit plaisamment, il
„ amusoit fort M. de Luxembourg dans
„ ses momens de loisir. Tous les Seigneurs
„ & les Officiers de l'armée, qui alloient
„ faire leur cour à ce Maréchal, étoient
„ charmés de trouver l'Abbé Abeille, qui
„ avoit toujours quelque chose d'agréable
„ & de divertissant à leur dire. Sa ma-
„ niere de réciter étoit des plus particu-
„ liere & des plus comique, car outre

» qu'il n'étoit pas beau, il se démontoit
» tout le visage, qu'il remplissoit de rides,
» gesticuloit d'une façon très-vive, & très-
» extraordinaire. Il a été aussi attaché à
» M. le Duc de Vendôme; & M. le Prin-
» ce de Conty l'estimoit beaucoup, & le
» menoit souvent avec lui à l'Isle Adam.
» Il avoit embrassé l'Etat Ecclésiastique, &
» avoit même reçu l'Ordre de Prêtrise; &
» en cette qualité il fut fait Prieur de No-
» tre-Dame de la Mercy.

» Son talent pour la Poësie, (qui fut
» presque l'unique qu'il cultiva) lui pro-
» cura une place à l'Académie Française,
» où il fut reçu le 11. Août 1704. il fut
» aussi Secrétaire Général de la Province
» de Normandie. L'Abbé Abeille mourut
» le 22. May 1718. âgé d'environ 70 ans.
» (L'Abbé Mongault ayant été élu pour
» remplir sa place à l'Académie Française,
» il y vint prendre séance le 31 Décem-
» bre de la même année 1718. & fit
» ainsi l'éloge de son prédécesseur.)

» Je n'aurois rien à souhaiter aujour-
» d'hui, si je ne regrétois avec vous un
» Académicien qui m'honoroit de son
» amitié, & dont je connoissois depuis
» long-temps le mérite. M. l'Abbé Abeille
» avoit un esprit vif & naturel, une ima-
» gination féconde & réglée, qui rendoit
» sa conversation animée, agréable &
» soutenue. Transporté de l'extrémité

Discours de
l'Abbé Mon-
gault.

1676.

» du Royaume, au milieu du grand mon-
 » de, & dans le commerce des personnes
 » les plus polies, il sembla que cet air
 » lui étoit naturel; & l'on ne vit dans
 » ses discours & dans ses manières rien
 » d'embarrassé ni de contraint. A ces ta-
 » lens heureux pour la société, il joignit
 » celui d'une Poésie noble & sensée, pro-
 » pre à exprimer les grands sentimens de
 » la Tragédie, & à donner de l'agré-
 » ment aux réflexions les plus solides,
 » comme il a fait dans ses Epîtres, où
 » l'on reconnoît un Philosophe qui avoit
 » étudié les hommes, moins dans les Li-
 » vres que dans les hommes mêmes. Son
 » mérite lui donna la confiance de celui
 » à qui votre Auguste Protecteur confioit
 » alors l'exécution de ses plus importants
 » desseins, de ce grand Capitaine dont
 » vous rappelez tant de triomphes,
 » dont les Campagnes se comptent
 » par les victoires; qui a rendu
 » illustres aïeuls tout ce qu'il en
 » reçu, & donné un nouvel éclat
 » maison qui sembloit n'avoir plus
 » à acquérir. * Après la mort de ce
 » homme, son digne fils consola
 » l'abbé Abeille d'une perte qui leur
 » devenue commune, par des mar-
 » quantes d'estime & d'amitié,
 » assurant un repos aussi honnête
 » celui qui en jouissoit, qu'honora-

» ble à celui qui le procuroit avec une
» générosité digne des grands noms qu'il 1676.
» réunit en sa personne.

M. de Sacy, Avocat au Conseil, alors directeur de l'Académie Française, répondit au discours de M. l'Abbé Mongault, & parla ainsi de l'Abbé Abeille.

« Le confrere dont vous venez aujourd'hui prendre la place, nous fut plus cher encore par ses vertus, que par ses talens. A quelque haut degré qu'ils puissent être portés, l'Académie, contente de les admirer ailleurs, ne les estime & ne les aime dans celui qu'elle adopte, qu'autant que ses mœurs leur donne de prix & d'éclat.... Les dons de l'esprit ne sont estimables que par l'utilité qu'ils apportent au public; & ils lui sont funestes, si celui qui les possède n'en regle pas l'usage par l'honneur & par la probité. Alors ils ne servent plus qu'à farder le vice, ils le rendent aimable, ils l'inspirent, ils l'autorisent, ils l'arment, & bientôt ils se justifient.

« Jamais personne ne fut plus éloigné d'un si monstrueux abus, que le fut M. l'Abbé Abeille. Sorti de Provence dans sa première jeunesse, sans Patron, & presque sans connoissance en ce Pays-ci, avec d'autant plus de besoin de plaire, qu'il étoit sans fortune: il scût en peu de temps s'introduire & se faire

1676.

» souhaiter dans le plus grand monde ,
» par les seuls agrémens de son esprit.

» Il y trouva la corruption que le luxe
» y fait depuis si long-temps regner ; mais
» elle ne fut point contagieuse pour lui.
» Persuadé qu'un homme d'esprit n'est
» point fait pour prendre le ton des au-
» tres , mais pour leur donner le sien , il
» ne mit jamais sa muse au service de la
» débauche ou de la malignité. S'il fit des
» Odes , ce ne fut que pour chanter la
» vertu ; s'il composa des Epîtres , la mo-
» rale en fut l'unique objet , s'il travailla
» pour le Théâtre , il n'y fit paroître que
» des Héros.

» Ne croyez pas , Messieurs , que j'en-
» tends parler ici de Coriolan , & de ces
» autres Pièces dont les Corneilles & les
» Racines firent en ce temps des pronos-
» tics si avantageux , & qui lui acquirent
» si-tôt une réputation si brillante. Je
» parle de *Sylanus* , de *Danaus* , &
» particulièrement de ce *Caton* , dont un
» Prince plus supérieur encore par son
» esprit que par son auguste naissan-
» ce , disoit , *que si le Caton d'Utique*
» *ressuscitoit , il ne seroit pas plus Caton*
» *que le Caton d'Abeille.*

» Entre ceux qui me font l'honneur
» de m'écouter , j'en vois plusieurs qui
» ont souvent assisté à la lecture de ces
» charmans ouvrages , qu'ils vous disent

de quelle admiration ils ont été saisis ,
 de quel plaisir ils se sont sentis trans-
 portés , toutes les fois qu'ils les lui ont
 entendu réciter ; mais s'il a excellé lors-
 qu'il s'est exercé sur le dramatique hé-
 roïque , demandez-leur comment il a
 réussi , quand pour se délasser il s'est
 amusé au dramatique lyrique ? Deman-
 dez-leur ce qu'ils pensent de la condui-
 te, des pensées, des sentimens, du dénoue-
 ment , des jeux, des fêtes, de la galante-
 rie d'*Hésione* & d'*Ariane* , deux Opera
 que M. Quinault-auroit pû lui envier ?
 Un scrupule louable , quoique peut-
 être trop austere , lui avoit fait enterrer
 ces Ouvrages. Il faut espérer qu'un
 héritier dégagé de cette trop modeste
 retenue, ne craindra point de leur faire
 voir le jour , dont ils sont si dignes.

Son enjouement qui fit le charme
 des meilleures compagnies , fut égale-
 ment éloigné de la licence & de la
 satyre. Il le tiroit du fond des choses ,
 & des tours qu'il leur donnoit. Il y
 trouvoit des sources inépuisables d'i-
 dées riantes qui flattent l'imagination
 sans la salir , qui amusent l'esprit sans
 corrompre le cœur , & qui sont éter-
 nellement cachées à ceux qui croient
 impossible que les entretiens où l'on
 ménage la réputation des autres &

1676.

» l'honnêteté publique ne soient insipides
» & glacés.

» Tant d'aimables qualités ne pou-
» voient manquer de lui donner part à
» la bienveillance de ceux qu'un mé-
» rite extraordinaire distinguoit le plus
» entre les grands. Feu M. le Prince de
» Conti en fit ses plus chères délices.
» M. le Duc de Vendôme l'honora de
» sa familiarité : M. le Maréchal de Lu-
» xembourg voulut se le rendre propre ;
» il le retira dans sa maison , & lui donna
» avec son amitié toute sa confiance. Je
» ne vous nomme , Messieurs , que des
» Héros , & des Héros morts. Ils suf-
» fisent pour son éloge. Je ne finirois
» point si j'entreprendois de vous les
» nommer tous.

» Mais à quel usage mit-il cette rare
» amitié ? Content de l'honneur qu'elle
» lui faisoit , il ne songea point à se la
» rendre utile. Ce fut un trésor pu-
» blic , où tous ceux qui étoient malheu-
» reux & sans protection , eurent droit
» en tout temps d'aller puiser.

» Plein de cette maxime des honnêtes
» gens de tous les siècles , qu'il n'y a de
» vrai bien que celui que l'on fait aux
» autres , son crédit fut la ressource de
» tous ceux qui en eurent besoin. Il fut
» à la suite de son généreux patron , dans

ces lieux , où les droits de la guerre &
de la victoire , fournissent tant d'occa-
sions légitimes de s'enrichir , & il en
revint toujours si pauvre , qu'il n'a
subsisté jusqu'à la fin que par les bien-
faits d'un si digne Mécène , & de son
magnanime fils , qui a cru que dans
une maison comme la sienne , on ne
doit pas moins succéder à l'affection
de ses peres , qu'à leur gloire. C'est
ainsi que le célèbre Ennius acheva des
jours tranquilles dans la maison des
Scipions.

1676.

» Qu'admirer le plus , ou de cette
» confiance que M. l'Abbé Abeille avoit
» prise dans la générosité de ces grands
» hommes , ou de la noble & vive at-
» tention qu'ils ont toujours eue à la
» remplir & à la passer ?

» Ne trouvez point étrange , Mes-
» sieurs , que je relève ainsi les torts de
» la fortune à son égard ; je parle d'un
» homme , qui n'ayant jamais compté
» les richesses au nombre des vertus ,
» n'avoit point appris , même de la Cour ,
» à rougir de sa pauvreté. »

Il est fâcheux pour le Public , & plus
encore pour la gloire de l'Abbé Abeille ,
que les héritiers de ce Poëte , (a) ayent

(a) L'Abbé Abeille avoit un frere , nommé Scipion Abeille , qui devint Chirurgien Major du Régiment de

1676.

négligé de mettre au jour les Tragédies de *Sylanus*, de *Danaus*, & de *Caton*. Ces Ouvrages admirés des vrais Connoisseurs, qui les avoient, *transportés du plus grand plaisir*, auroient anéantis les justes reproches que l'on peut faire aux Tragédies d'*Argélie*, de *Coriolan*, & de *Lyncée*, & même à celles de *Soliman* & d'*Hercule*, (ces deux dernières imprimées sous le nom de *la Tuillerie*, Comédien du Roy,) qui ne font connoître leur Auteur que pour un génie très-médiocre dans le genre Dramatique. Les plans de ses Pièces sont mal arrangés, & les personnages manqués, ou dans le faux. A l'égard de sa Poésie, elle est foible, chevillée, nulles pensées & pleine d'expressions basses ou prosaïques. L'exactitude de la rime est le seul mérite de sa versification. Les articles de ces Tragédies justifieront ce que nous en disons ici.

Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille.

ARGÉLIE, Reine de Thessalie, Tragédie, 1674.

Picardie ; & un neveu qui prit le parti de la Comédie, & qui la joua en Province. Nous parlerons de ce dernier sous l'année 1712.

CORIOLAN,

CORIOUAN , Tragédie , 1676.

LYNCÉE , Tragédie , 1678.

1676.

On prétend que les Tragédies de Solymán & d'Hercule , imprimées sous le nom de la Tuillerie, sont encore de l'Abbé Abeille : ainsi il faut joindre ces deux Pièces.

SOLYMAN , Tragédie , 1680.

HERCULE , Tragédie , 1681.

LE VOLONTAIRE , (a)

*Comédie en un Acte , en vers , de
M. DE ROSIMONT ,*

Représentée le Vendredy six Mars , sur le
Théâtre de la rue Mazarine , (cinq repré-
sentations.)

ERaste , fils unique de Madame Valtoquet , riche veuve , Bourgeoise de Paris , est un jeune homme qui a fait toutes sortes de fredaines. Voici comment son valet le peint en parlant à lui-même.

CARILLE.

SCENE I.

Parbleu , je ne sçaurois m'en taire ,
Vous avez fait , me semble , assez le Volontaire.

(a) La première représentation du *Volontaire* fut précédée de la Tragédie de Coriolan.

676.

Et j'enrage de voir, qu'errant incessamment,
Vous n'avez de plaisir que dans le changement.

Qu'elle honte, après tout, pour un fils de famille,

D'être tantôt en France, & tantôt en Castille,

Tantôt en Canada, tantôt en Arragon,

Tantôt aux Pays-bas, & tantôt au Japon !

Le voyage à son temps, & c'est pour la jeunesse,

Un moyen assuré d'acquérir la sagesse.

Mais, quoi ? roder toujours en différens pays ?

Y trancher du Baron, du Comte, du Marquis,

Affectant le bel air, débiter la fleurette,

A Lucinde, à Célie, à Marine, à Lisette,

S'abîmer en crédit pour les bien divertir ;

Leur extroquer l'honneur ; pester, jurer,
mentir,

Promettre en même jour le mariage à trente,

Et s'évader la nuit, quand la mine s'évente,

Revenir à Paris, faire le chien couchant,

Battre l'un, battre l'autre, affronter le Marchand,

Prendre nipes, bijoux, crocheter la cassette,

Et de peur de prison déloger sans trompette ?

Eh, qu'est-ce que cela ? pour d'enfant de Paris,

Cependant à la fin on y peut être pris.

.....

Encore un coup, Monsieur, sans vous mettre
en courroux,

Pour vous mettre à couvert de toutes vos frédaines ,

1676.

Il faut qu'un bon hymen vous lie de ses chaînes ;

Vous serez en repos du côté de l'amour.

Pour vos dettes on peut les payer à leur tour.

Vous aurez tôt ou tard de quoi les satisfaire.

Ainsi , commencez donc de plaire à votre mere.

Madame Valtoquet entre , & gronde Valere : enfin ce dernier , à la persuasion de Carille , se résout à demander excuse à sa mere , & lui promet une sincere obéissance. Madame Valtoquet propose à son fils une Charge de robe , ou un emploi dans le service militaire. Valere accepte le dernier parti. Ensuite on lui donne le choix de trois jeunes personnes à épouser , sçavoir , Célie , Nise , ou Dorothee. Il choisit Dorothee, Madame Valtoquet sort pour terminer les deux affaires qu'elle a proposé à son fils , & celui-ci s'amuse à faire l'amour à une jeune fille nommée Aminte. Suit une Scene de deux Languedociennes à qui Valere a fait à chacune d'elle une promesse de mariage. Ces deux personnes ne parlent que le langage de leur Pays , elles font de durs reproches à leur infidèle , & déchirent ses promesses de mariage. Arrive Dorothee , & tous les parens avec Mada-

1676.

me Valtoquet. Il n'est plus question que de faire signer le contrat de mariage, on demande le futur; Picard, Laquais de Madame Valtoquet, survient :

SCENE derniere.

P I C A R D à Madame Valtoquet.

Madame.

M A D A M E V A L T O Q U E T.

Qu'est-ce donc, quoi, que veux-tu me dire ? D'où vient.

P I C A R D.

Un méchant coup chez vous vient d'être fait.

M A D A M E V A L T O Q U E T.

Comment ?

P I C A R D.

On a brisé votre grand cabinet.

M A D A M E V A L T O Q U E T.

Mon cabinet ! mon fils ? il n'est point-là, le traître !

P I C A R D.

J'ai trouvé ce papier auprès de la fenêtre.

M A D A M E V A L T O Q U E T lit.

Vous avez lieu de vous plaindre de mon procédé ; mais enfin, pestez, criez, jurez, tempêtez, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'ai pas eu le temps de compter l'argent que je vous ai pris, mais vous avez, je croi, assez de conscience pour n'en pas marquer sur mon compte plus qu'il n'y en a. Pour le Contrat de mariage, vous sçavez que souvent tel fiance, qui n'épouse point. Ne laissez donc pas mourir Vierge Dorothée, & dites-lui qu'elle ne soit

pas assez folle pour m'attendre. Adieu , je ne
sçais où je vai , ni quand je reviendrai. Votre
fils , si vous voulez.

1676.

(*Madame Valtoquet continue.*)

Après ce procédé , non , non , point de ten-
dresse ,

Il a sçu profiter longtemps de ma foiblesse :

Mais si je puis sçavoir en quel lieu il sera ,

Je suis sûre du moins qu'il s'en repentira.

Quoique cette Comédie soit des plus
foible , nous avons cru devoir en par-
ler un peu plus en détail que de plusieurs
autres , attendu qu'elle est assez rare.

ROSIMONT.

CLAUDE LA ROSE, Sieur DE ROSIMONT,
le meilleur Acteur comique de la Troupe
du Marais , entra dans celle du Palais
Royal, où il débuta le 3 Mars 1673. par le
rôle du Malade imaginaire, qu'il représen-
ta au gré des Connoisseurs & du Public. Il
remplaca Moliere dans l'emploi du haut
comique , & joua aussi les Valets brillans.
Rosimont passa avec ses camarades au
Théâtre de la rue Mazarine , & fut con-
servé dans la Troupe , à la réunion des
Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ,
avec ceux de la rue Mazarine , en 1680.
Rosimont continua sa profession jusqu'au
premier Novembre 1686. qu'il mourut
subitement. (a) Voici ce qu'en a dit M.

(a) « Rosimont étant mort subitement en 1691. (il
falloit dire , le premier Novembre 1686.) fut entermé

1676.

Note manuscrite.

de Tralage. » Le Sieur Rosimont étoit
 » assez bon Comique, mais à force de
 » boire il étoit devenu excessivement
 » gros. Le jour qu'il créva, le Cabaretier,
 » qui avoit coutume de le fournir, dit,
 » la larme à l'œil, qu'il venoit de perdre
 » huit cens livres par an. Il sçavoit quel-
 » que chose, & avoit même fait le plus
 » beau Recueil de toutes sortes de Comé-
 » dies imprimées qu'il y eut à Paris. C'est
 » dommage qu'après sa mort tout cela a
 » été dispersé. »

Quoique Monsieur de Tralage ait été
 contemporain de Rosimont, nous a-
 vons quelque lieu de douter du fait qu'il
 avance sur la passion que cet Acteur
 avoit pour le vin. Mademoiselle Des-
 mares à qui nous en avons parlé, nous
 a assuré que Rosimont n'avoit jamais
 passé pour Ivrogne, & qu'au contraire
 on lui avoit toujours dit que c'étoit un
 homme très-rangé. Joignons à ce témoi-
 gnage que ce même Rosimont étoit
 homme de Lettres, & qu'il s'attacha à
 un genre d'étude qui demande une très-
 grande application. C'est M. Baillet qui
 fera le garant de ce que nous venons de

» sans Clergé, sans luminaire, & sans aucune prière;
 » dans un endroit du Cimetiere de Saint Sulpice, où
 » l'on met les enfans morts sans Baptême. » (Traité
 des Spectacles, du P. le Brun.)

dire. « L'on a vû dans ces derniers temps
 « des Vies des Saints que l'on n'a point
 « condamnées pour avoir été écrite par
 « des personnes qui n'ont certainement
 « pas vécu en réputation d'une grande
 « sainteté. Un Comédien de nos jours en
 « a fait imprimer avec de bonnes appro-
 « bations (a) qu'il témoigne avec assez
 « d'ostentation avoir recueillies des Saints.
 « Peres, des Auteurs Ecclésiastiques, de
 « plusieurs Martirologes, & du Bréviaire
 « Romain, comme s'il n'eut point fait
 « d'autres lectures toute sa vie. Il est vrai
 « que la méfiance lui a fait prendre le
 « masque pour présenter plus hardiment
 « cet ouvrage au Public. Si cette pruden-
 « ce lui a réussi pour rendre son présent
 « moins suspect, il se peut faire aussi
 « qu'elle l'ait privé d'une partie de la ré-
 « compense; & que si l'Eglise avoit re-
 « connu *le Sieur de Rosimont* sous le mas-
 « que de *J. B. du Mesnil*, Auteur d'une
 « Légende si édifiante, elle auroit pû lui
 « accorder, au moins, le Sacrement des
 « Morts, c'est-à-dire, les honneurs pu-
 « blics de la Sépulture Ecclésiastique,
 « qu'elle a coutume de refuser aux Comé-
 « diens. (Il nous paroît que Monsieur

1676.

Vies des
 Saints de M.
 Baillet, Jan-
 vier. Discours
 sur l'Histoire
 de la vie des
 Saints, pages
 149 & 150.
 in-8°.

(a) A Paris, chez Guillaume Desprez, in-4°. sous le
 titre de *Vies des Saints pour tous les Jours de l'an-
 née*, 1680.

1676.

» Baillet, en parlant de l'ouvrage de Rosimont, auroit dû s'étendre un peu plus sur les excellentes recherches qu'il renferme, & qui l'ont fait passer pour un ouvrage de Port-Royal.)

Rosimont étoit un homme d'esprit, mais un foible Auteur de Théâtre, ses Pièces sont comiques, mais d'un comique bas, souvent forcé & digne de la Scene Italienne.

Pièces du Théâtre de Rosimont.

LE DUEL FANTASQUE, ou LES VALETS RIVAUX, Comédie en un Acte, en vers, 1668.

LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, ou L'ATHÉE FOUDROYÉ, Tragi-Comédie, en cinq Actes, en vers, 1669.

L'AVOCAT SANS ÉTUDE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LA DUPE AMOUREUSE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LES TROMPEURS TROMPÉS, ou LES FEMMES VERTUEUSES, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LE QUI PRO QUO, ou LE VALET ÉTOURDI, Comédie en trois Actes, en vers, 1671.

LE VOLONTAIRE, Comédie en un Acte, en vers, 1676.

LE TRIOMPHE

1676.

DES DAMES;

*Comédie en prose , en cinq Actes , non
imprimée , ornée de divertissemens ,
de M. CORNEILLE DE L'ISLE ,*

Représentée sur le Théâtre de Guénégaud ,
le Vendredi sept Août. (a)

LA réussite de cette Comédie , (que nous conjecturons avoir été écrite en prose) auroit dû engager M. Corneille de l'Isle à la faire imprimer , cependant il n'en fit paroître que l'argument , & cet argument nous a paru mériter , par sa rareté , d'avoir place dans cet Ouvrage : (b) cependant nous en avons supprimés l'explication du Combat à la Barrière , les devises des Combattans , & d'autres choses inutiles à l'intelligence de la Pièce.

(a) « *Le Triomphe des Dames* fut interrompu après » la septième représentation , à cause de la maladie de » Mademoiselle Moliere. Reprise pour la huitième fois » le Dimanche 30. Août. La onzième représentation » le Dimanche 22. Novembre , la vingt-quatrième & » dernière le 27. Décembre. » *Registre de la Comédie pour l'année 1676.*

(b) Il y a deux éditions de l'argument du Triomphe des Dames. Nous avons choisi celle qui est la plus ample , sur-tout au premier Acte.

Tome XI.

Qq

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

1676.

Amince ,	} Sœur & nièces du Baron ,	} Mademoiselle de Brie. Mademoiselle Moliere. La petite Mademoiselle Du Pin.
Ismene ,		
Fanchon ,		
Angélique, autre nièce du Baron ,		Mademoiselle du Croisy.
Clarice , déguisée en homme ,		} Mademoiselle Du Pin.
sous le nom d'Oronte ,		
Lucille , Suivante de la mère d'Amince & d'Ismene ,		} Mademoiselle Auxillon.
Le Baron, Tuteur d'Angélique ,		M. du Croisy.
Dorante , amant d'Ismene ,		M. de la Grange.
Le Capitaine, amant d'Amince ,		M. Hubert.
Damis , amant d'Angélique ,		M. Dauvilliers.
Dorimene , femme du bel air ,		Madem. de la Grange.
Colin , le Marié ,		M. d'Etriché.
Gros-Jean , pere de la Mariée ,		M. de Rosimont.
Perette , mere du Marié ,		M. Du Pin.
M. Vignolet , Bourgeois niais ,		M. de Verneuil.

ACTE PREMIER.

La décoration de cet Acte représente le Château du Baron , homme entêté de Chevalerie , & qui s'étant gâté l'esprit par la lecture de l'Arioste , des Amadis , & des vieux Romans , qui lui ont inspiré l'amour des Carroufels & des Spectacles , a préparé un combat à la Barrière , pour rendre plus solennel le jour destiné au mariage de ses deux nièces , Amince & Ismene ; dont l'une est promise à Damis , & l'autre à Dorante. Ces deux amis qui doivent servir de chef de quadrille dans

ce combat entrepris à la gloire du beau sexe, sous le titre du *Triomphe des Dames*, donnent ordre à tout ce qui leur est nécessaire, pour y paroître avec éclat; & comme le Baron témoigne avoir besoin de gens adroits pour former les quadrilles, dont son Carrousel doit être composé. Dorante, qui cherche à se le rendre favorable, se charge de lui en amener de Paris. Il lui recommande Ismene, qu'il laisse dans le Château du Baron, avec sa mere qui y est demeurée malade. Le Capitaine le suit dans ce voyage, pour un autre dessein qui l'oblige à s'éloigner. Sa compagnie, logée aux environs, lui avoit donné occasion de faire habitude au Château, où ayant reconnu l'esprit d'Amince facile à prendre toutes sortes d'impressions, & lui voyant de grands biens fort propres à accommoder ses affaires, il s'en étoit fait aimer malgré l'engagement où elle étoit avec Damis, qui, dégoûté de son indolence, commençoit à tourner ses vœux du côté de la jeune Angélique, autre nièce du Baron, qui en étoit le Tuteur. Le Capitaine avoit concerté avec Amince le projet d'une mascarade qui lui devoit fournir les moyens de l'enlever, & c'étoit pour en faire les apprêts, qu'il avoit accompagné Dorante. Pen-

1676.

dant leur éloignement , Clarice , que Dorante avoit fortement aimée à Lyon avant qu'il eut vû Ismene , arrive au Château en habit de Cavalier , & n'a pas de peine à s'y faire recevoir , en flattant le Baron sur son entêtement de Chevalerie. Le Capitaine , qui avoit eu connoissance de cet amour , lui avoit écrit ce qui se passoit contre elle ; & c'étoit sur l'avis de la lâcheté que Dorante avoit de la quitter pour Ismene , qu'elle avoit pris la résolution de ce déguisement qui lui devoit faciliter les moyens de lui parler sans témoins , & de voir si par sa présence , elle ne pourroit pas l'obliger à se repentir de sa trahison. Ayant sçû qu'il étoit à Paris , elle prend le parti de l'attendre , & rend cependant quelques soins à Ismene , sous le nom d'Oronte. Dorante , qui en a reçu avis , prend feu à cette nouvelle , & , suivant son caractère brusque , revient au Château plein de jalousie pour ce prétendu rival. Le Capitaine qui l'avoit accompagné dans son voyage , l'accompagne aussi dans son retour , & est surpris de rencontrer Clarice déguisée en Cavalier : c'est par-là que se fait l'ouverture de la Scene. Clarice s'étant expliquée avec le Capitaine de la maniere dont elle avoit dessein d'agir , apprend de lui les prétentions qu'il a par le moyen de sa

mascarade, & que depuis qu'il est au Château, il a toujours affecté de plaisanter & de parler de guerre & de combats; ce qui l'avoit rendu si incommode à tout le monde, que pour s'en débarrasser on lui avoit abandonné Aminte, dont on ne l'avoit cru écouté, que parce que sa nonchalance l'empêchoit de lui dire qu'il l'importunoit. Après cette confidence, Clarice, qui veut le convaincre de la passion que Dorante a eue pour elle, lui montre quantité de billets qu'elle a reçus de lui, & lui en fait lire un, qu'elle reprend avec tant de précipitation dans l'instant qu'elle voit venir Aminte, qu'elle en laisse tomber un autre, qui demeure sur le Théâtre: pendant qu'elle s'éloigne, & que le Capitaine rend compte à Aminte de ce qu'il a préparé pour son enlèvement, il l'avertit de ne pas oublier à ouvrir sa montre, afin que ce signal la fasse connoître à ceux qu'il emploie dans sa mascarade, pour celle qui doit être enlevée; à quoi elle consent, parce que la chose s'exécutant pendant un divertissement donné, ne paroîtra point s'être faite de concert avec elle. Damis, amant déclaré d'Aminte, trouble cette conversation. Le Capitaine qui l'apperçoit, prend aussitôt son caractère de guerrier importun, &

1676.

ne parle que de la beauté de son équipage , & de la magnificence de sa compagnie , jusqu'à ce qu'Angélique , qui arrive avec Fanchon petite sœur d'Aminthe & d'Ismene , avertit la première que sa mere la fait chercher. Elle sort , le Capitaine la suit. Damis assure Angélique de son amour , & de la résolution qu'il a prise de renoncer à Aminte , & de se découvrir au Baron ; & Fanchon , ramassant la papier que Clarice a laissé tomber , y trouve pour titre : *Chanson sur l'air de : Vous étonnez-vous ?* Comme elle reconnoît cet air pour être un de ceux qu'elle a entendu chanter à la Tragédie de Circé , elle étudie les paroles , tandis qu'Angélique oblige Damis à la quitter , & qu'Ismene entre avec Dorante , qui lui reproche que malgré toutes les prieres qu'il lui a faites de se conserver , elle n'a pas laissé de passer plusieurs nuits sur la rivière depuis son départ , quoiqu'elle sçache que l'air de l'eau l'incommode , & qu'il n'y ait rien qui lui soit plus contraire que de veiller. Ismene , dont le caractère est d'une personne qui veut absolument tout ce qu'elle veut , & qui ne prend que ce qu'elle a résolu pour règle de sa conduite , se révolte contre les remontrances de Dorante ; & cette querelle ne finit que par

l'ordre qu'elle lui donne de lui chanter un air nouveau, qu'il lui a dit qu'il avoit fait pour elle. Il s'en excuse sur le désordre d'esprit où elle l'a mis ; elle s'obstine à vouloir de lui cette marque de complaisance. Ainsi il commence deux fois à chanter ces paroles : *L'excès de mon amour. . . .* & s'étant interrompu deux fois lui-même sur ce que dans le chagrin où il est, il a la voix pitoyable, Ismene s'offense de ce refus, & sans lui rien dire davantage, elle s'adresse à Fanchon pour la faire chanter. Fanchon, qui a assez étudié les paroles qu'elle a trouvées, chante les quatre premiers vers. Dorante, fort surpris de les entendre, & les reconnoissant, parce qu'il les a faits autrefois pour Clarice, interrompt Fanchon, à qui Ismene fait recommencer les paroles qui suivent.

J'avois fait serment,
de vivre sans chaînes ;
Et fuyois les peines ,
Qu'on souffre en aimant.
De cette injustice ,
Par un prompt retour ,
Les beaux yeux de Clarice ,
Ont vengé l'amour.

Le nom de Clarice, qui frappe Ismene, l'oblige à prendre le papier des mains de

1676.

Fanchon , qui lui dit qu'elle l'a trouvé dans le même lieu où ils sont. Elle reconnoît l'écriture de Dorante , & ne doutant point que les vers ne soyent de lui , elle le raille froidement de ce qu'il se plaît tant à se souvenir de cette belle absente. Dorante lui reproche l'outrage qu'elle lui fait à souffrir l'entretien d'Oronte ; elle lui répond que c'est un rival redoutable ; & sur cette contestation , le Baron survient dans un équipage qui tient un peu de l'habillement des anciens Chevaliers. Il embrasse Dorante , & après lui avoir marqué qu'on ne peut être plus satisfait qu'il l'est des gens qu'il lui a choisis pour son Carroulet , avec lesquels il entreprendroit volontiers les plus difficiles aventures , il lui dit qu'avant que de paroître au Tournoi , ils veulent faire devant lui un essai de leur adresse. Il invite Ismene à être témoin des différens combats , dont ils lui vont donner le spectacle ; & en même-temps on voit paroître deux François , qui s'étant battus en duel , font place à deux Suisses qui font un nouveau combat avec leurs espadons. Ceux-ci sont suivis de deux Vénitiens qui se battent avec la dague ; & enfin de deux Espagnols , dont la lente gravité oblige le Baron de mettre l'épée à la main , pour leur faire voir de quel air il

s'y faut prendre. Il les oblige à se mêler tous ensemble , & l'Acte finit par ce combat de huit personnes qui ont chacun des armes différentes , & qui par leurs manieres donnent lieu au Baron de citer toujours quelque exemple de Chevalerie.

1676.

A C T E II.

Le Théâtre change , & représente dans cet Acte une allée magnifique du Jardin du Baron. . . . Dans le fond du Théâtre on découvre une grotte dont la façade forme deux pilastres , & une porte verte & or , au-dessus du devant , de laquelle sont deux grands Dauphins de couleur naturelle , qui jettent de l'eau dans un bassin. . . . C'est en se promenant vers cette grotte qu'Aminte confirme à Darnis ce qu'il avoit déjà sçu que sa mere ne l'avoit envoyé chercher que pour lui déclarer qu'elle avoit dessein que son mariage , aussi bien que celui d'Ismene & de Dorante , se conclut le lendemain ; il prend prétexte sur l'indifférence avec laquelle elle lui témoigne avoir reçu cette nouvelle , de vouloir aller demander qu'on ne se hâte pas , & il est interrompu par l'arrivée du Capitaine , qui se sert de termes de guerre , pour faire connoître à Aminte , qui est d'intelligence avec lui , qu'il a donné les ordres nécessaires pour

1676.

l'enlever, sur le signal qu'elle doit faire pendant le divertissement de la mascarade, dont il lui a déjà parlé. Angélique survient, suivie un peu après du Baron, à qui Lucile vient dire que quelques-uns de ses Vassaux demandent à s'acquitter des redevances qu'ils lui doivent, comme relevans de sa Baronie. Il commande qu'on les fasse entrer; & on en voit paroître deux, qui, au son des violons, apportent des botines & des éperons, qui sont obligés de lui venir chauffer tous les ans. Il fait civilité de la chaussure au Capitaine qui la refuse, & cette cérémonie étant achevée, on entend des trompettes, au son desquelles un autre Vassal lui apporte une armure complète. On lui met la cuirasse & le casque, & il sort ainsi armé, avec Damis & le Capitaine. Angélique ne peut s'empêcher de rire avec Lucile, de l'extravagance de son oncle; & après avoir parlé de ce qui s'est passé à Clarice qui survient, & qui n'est connue que sous le nom d'Oronte, elle se retire voyant arriver Ismène, à qui Clarice conseille de quitter Dorante, puisqu'il lui donne tous les jours tant de sujets de chagrin par ses brusqueries. Elles entrent dans la grotte, dont Fanchon ferme la porte en badinant. Dorante qui paroît, surpris de l'appercevoir avec un

Cavalier, court vers la grotte tout saisi de jalousie avec de grands reproches de trouver la porte fermée. Ismene la vient ouvrir; Dorante s'empporte, & demeure fort interdit de reconnoître Clarice dans Oronte, qui l'oblige à le regarder, comme ne devant pas être un rival fort redoutable pour lui. Ismene, surprise du trouble où elle voit Dorante, lui en demande la raison, qu'il rejette sur la confusion où il est d'avoir été jaloux du meilleur de ses amis, qu'il ne croyoit pas trouver auprès d'elle. Ismene reçoit cette excuse; & piquée de son emportement, elle le laisse fort embarrassé avec Clarice, qui sans l'accabler de reproches, ni le vouloir écouter dans sa justification, se contente de lui dire qu'elle lui permettra de parler, après qu'il aura assez examiné s'il doit espérer plus de bonheur à l'abandonner pour Ismene, qu'à lui garder la fidélité qu'il lui a si solennellement jurée.

A C T E I I I.

Des arbres qui tiennent au Village où le Baron a son Château, font la décoration de cet Acte. On voit dans le fond trois belles allées de verdure, qui marquent trois différens chemins, dans l'un desquels le Baron trouve le Capitaine, à qui il veut persuader d'aller avec lui cher-

1676.

cher les aventures, à l'exemple des anciens Paladins, qui en faisoient toute leur gloire. Le Capitaine le flatte dans sa folie, & Oronte survenu, le Baron qui ne le connoît pas pour Clarice, lui demande s'il n'aura pas l'avantage de lui voir prendre un emploi dans son Carrousel ? Clarice s'en excuse, & le Baron s'étant retiré, elle demeure en liberté d'entretenir Ismene qui paroît, & qui ayant fait réflexion sur ce qu'Oronte avec qui elle s'étoit plusieurs fois entretenue de Dorante, lui avoit toujours caché qu'ils étoient amis, se persuade qu'il y a du mystère dans ce qui l'a fait venir chez le Baron; elle ne lui a pas plutôt fait paroître ses soupçons, que ce faux Oronte lui avoue qu'il n'y est venu qu'à la prière de Clarice, qui lui a remis ses intérêts entre les mains, soit pour obliger Dorante à lui demeurer fidèle, soit pour la porter elle-même à ne vouloir pas s'enrichir d'une conquête que la trahison seule lui peut assurer. Ismene ne lui cache point que malgré tous les défauts de Dorante, elle ne peut se défendre de l'aimer fortement, & que s'étant engagée avec lui de bonne foi, sans avoir sçu qu'il eût rien promis à un autre, elle croit que Clarice seroit injuste de lui imputer ses malheurs, dont elle n'est qu'une cause très-innocente. Elles

se séparent sans que Clarice puisse trouver aucun sujet de se plaindre d'Ismene, qui ayant voulu traiter fièrement Dorante, sur son peu de complaisance, & ses emportemens de jalousie, en reçoit des excuses si pleines de soumission, qu'elle ne peut lui refuser le pardon qu'il lui en demande. Angélique, qui survient avec Aminte, leur témoigne la joye qu'elle a de les voir raccommodés; & dans le même instant le Capitaine leur vient faire le récit grotesque d'une nôce de Village, dont il a rencontré les conviés qui se préparent à venir danser dans ce lieu même, qui doit être le carrefour du Village. Ismene, à la priere d'Angélique, se résout à les attendre. Dorante qui aime toujours à contrarier, s'oppose au divertissement qu'elle en espere; & sur cette contestation, les violons qu'on entend, donnent le signal de l'entrée de la nôce. Ils marchent les premiers, & sont suivis d'un Payfan yvre. Après lui vient le marié, menant Dorimene, femme du bel-air, que le Capitaine a qualifiée du titre de demi-Marquise, dans le récit qu'il a fait de la nôce. M. Vignolet, Bourgeois niais les suit. Il mene la mariée, dont la mere est menée par un vieux Bourgeois. Le pere du marié entre après eux, avec une vieille Bourgeoise qu'il tient par la main.

1676.

Ensuite on voit paroître un Bourgeois galant , & un Clerc de Procureur , qui menent chacun une fille de Village. Une Servante finit cette entrée. Un Suisse & un Page la tiennent chacun par la main. Toute cette Troupe se place , & la plupart d'eux font tour à tour les figures les plus plaisantes , pendant lesquelles le Capitaine par sa joye , & Dorante par son chagrin ne contribuent pas peu au divertissement de la compagnie , jusqu'à ce que M. Vignolet étant prié de danser , s'en excuse ; & pour en être plus aisément dispensé , il s'offre à chanter les paroles qui suivent :

* Voyez ci-dessus l'article de la Comédie de l'Inconnu.

Si Claudine , *
 Ma Voisine ,
 S' imagine ,
 Sur ma mine ,
 Que je ne suis bon à rien :
 Qu'en cachette ,
 La follette ,
 Me permette ,
 La fleurette ,
 Elle s'en trouvera bien.



Le courage ,
 Qui m'engage ,

Lui préface ,
Qu'à mon âge ,

1676.

Je sçais parler comme il faut ,

Qu'on s'explique ,

Pour duplique ,

Ma replique ,

Fait la nique ,

A qui me croit en défaut.

Cette chanson étant finie , on apporte une table & un bassin , dans lequel tous les conviés vont mettre les présens que la coutume les engage de faire aux mariés ; ils sont tous deux au devant de la table , & font la révérence à chacun de ceux qui viennent mettre leurs dons dans le bassin , après quoi toute cette Troupe se retire , à l'exception de Dorimene , qui , ayant reconnu Dorante , lui vient demander avec de grands témoignages de joye , s'il a enfin épousé Clarice. Dorante l'interrompt , & tâche à détourner le discours sur une autre matiere. Ismene la prie d'achever , & Dorante remarquant que ce qu'elle dit à l'avantage de Clarice , fait de fâcheuses impressions sur son esprit , coupe la parole à Dorimene , d'une maniere si défobligeante , qu'elle le quitte tout en colere. Ismene reprend ses premiers mouvemens de jalousie , & finit ces

Acte en refusant d'écouter ce que Dorante lui vient dire pour sa justification.

A C T E I V.

Cet Acte se passe dans un bois qui en fait la décoration , & qui ne doit pas être éloigné du Château du Baron. C'est-là que Dorante , après avoir eu le temps de s'examiner , se résout à venir dire à Clarice , que malgré toutes les promesses qu'il lui a faites d'une éternelle fidélité , il n'est pas en son pouvoir de vaincre le penchant qui le force à aimer Ismene. Il avoue qu'elle a raison de le regarder comme le plus perfide de tous les hommes , & ne pouvant lui rendre son cœur , qu'il lui doit par tant de raisons , il lui abandonne sa vie , en se mettant à genoux devant elle , & lui offrant son épée , afin qu'elle lui en perce le cœur , si indigne de respirer après la trahison qu'il lui ose faire. Clarice prend cette épée , & la lui rejette presque aussi-tôt , comme ne trouvant pas qu'il mérite de mourir de sa main. Ismene les surprend dans cette action , qui lui fait croire qu'ils ont eu querelle. Le faux Oronte avoue qu'ils se sont battus , & quitte Ismene , sans lui donner d'autre éclaircissement de ce prétendu combat que celui qu'elle pourra recevoir de Dorante , qu'elle laisse en liberté de

de lui raconter de quelle façon la chose s'est passée. Ismene qui l'a vû aux pieds d'Oronte, ne doute point qu'il n'en ait été désarmé, & contraint à lui demander la vie. Il se plaint de la voir capable d'avoir une pensée si injurieuse à sa gloire, & ne pouvant lui découvrir encore le mystere de cette aventure, il ne trouve point d'autre moyen de faire cesser les nouveaux reproches qu'elle lui fait de l'amour qu'il a pour Clarice, & de son penchant à l'inconstance, qu'en la conjurant de souffrir qu'il l'épouse, sans plus de retardement. Il accompagne cette priere de tant d'assurances de la passion la plus tendre & la plus soumise, qu'il adoucit la colere d'Ismene, à qui Angélique, suivie d'Amince, de Damis & du Capitaine, vient annoncer le divertissement de la mascarade, dont on leur a parlé depuis si long-temps, & dont ils ont vû quelques préparatifs dans le bois. Elle ajoute qu'ils ont sçu qu'elle avoit pour sujet, *la victoire remportée par les cartes sur les autres jeux*, & qu'on enverroit les Rois, les Dames & les Valets dans le même équipage où ils ont accoutumé d'être peints. On raisonne sur cette invention, que le Capitaine, pour cacher qu'il y ait aucune part, traite exprès d'extravagante. Après avoir soutenu la

1676.

plaisanterie sur cette mascarade, voyant qu'Ismene continue à demander quel en est l'Auteur, il feint de vouloir satisfaire sa curiosité, & s'éloigne comme s'il avoit dessein d'aller prendre à l'écart quelqu'un de ceux qui sont employés à cette fête pour l'obliger à lui en dire le secret; mais il ne sort point sans avertir tout bas Aminte qu'il va l'attendre dans un endroit détourné, ou ceux qui la doivent enlever ne manqueront point à la conduire, sur le signal de sa montre, qu'il lui recommande de nouveau de ne pas oublier d'ouvrir. Lucile court avertir le Baron de ce qui se prépare; & presque en même-temps, ceux que le Capitaine a proposés pour la mascarade, font avancer le Palais des jeux, qui est composé de colonnes torses de marbre blanc, environnées de feuillages d'or, avec leurs chapiteaux & bases d'or. La corniche est de marbre blanc, & la frise de porphyre. Ces colonnes sont disposées de deux en deux de chaque côté, avec des figures au naturel entre les deux, représentant des Empereurs, des Rois, des Princes, des Reines & des Princesses, & tenant chacune des cartes, pour faire voir qu'elles servent au plaisir du monde. Sur la corniche de ce Palais, au lieu d'Atique, sont des figures de marbre blanc, ornées de

draperies d'or. Elles représentent la Déesse des Richesses , la Prodigalité , la Nuit , la Vigilance , le Destin , la Constance , le Temps , la Fortune , Momus ; l'Espérance , & la Subtilité , comme autant de Divinités qui tiennent les Joueurs sous leur dépendance. Ce Palais étant placé , les quatre Valets paroissent tels qu'ils sont représentés dans les Cartes. Ils tiennent chacun leur hallebarde , avec laquelle ils font des figures très-agréables , pour mettre tout en ordre avant l'entrée des Rois , qui se fait de cette manière. Le Valet de Trefle paroît le premier , la hallebarde sur l'épaule. Il précède le Roy de cette couleur , qui mène la Dame par la main , dont la queue est portée par un Esclave , représentant la Paume. On voit ensuite le Valet de Cœur , faisant faire place au Roy qui mène la Dame , dont la queue est portée par un Esclave qui représente le Jeu de Dames & le Triétrac. Le Valet , le Roy , & la Dame de Pique viennent après , faisant la même figure que les précédens , & la queue de la Dame est portée par un Esclave représentant le Jeu de Dez. Le Valet , le Roy , & la Dame de Careau , se font voir ensuite dans le même ordre , & l'Esclave qui porte la queue de la Dame , représente

1676.

le Jeu du Billard. Toute cette Troupe ayant fait le tour du Théâtre, se range en demi-cercle, & après une chanson du Roy de Treffe, & une autre de la Reine de Treffe, les quatre Rois prennent les quatre Dames par la main, figurent ensemble. Ils forment ensemble quatre tierces, les Valets allant devant; puis trois quatorzes. Ensuite ils font leur figure deux à deux, tout le rouge d'un côté, & le noir de l'autre. (a) Puis ils se mêlent tous douze ensemble sans se tenir, & c'est dans ce temps que le hazard fait qu'Ismene regarde à sa montre; ce qui est cause qu'Aminte se souvient qu'elle a promis d'ouvrir la sienne, qu'elle cherche, sans la pouvoir trouver. Cependant le Roy de Treffe, qui a observé l'action d'Ismene, la vient prendre pour danser, ne doutant point que ce ne soit elle qui est de concert avec le Capitaine, pour se laisser enlever. Ismene se lève. Les quatre Rois & les quatre Dames se joignent aussitôt, & l'enlèvent malgré ses cris, qu'ils s'imaginent être affectés, tandis que les quatre Valets présentant leurs hallebardes à

(a) Voyez l'article de la Pastorale d'*Amarillis*, de Rotrou & de Trifan, Tome septième de cette Histoire, page 337. & la note de la même page.

Dorante & à Damis , les empêchent quelque temps de la secourir. Ces Valets se retirent par la porte du Palais des Jeux , qu'ils ferment. Dorante & Damis vont chercher un autre passage , & tandis qu'ils courent après les Ravisseurs d'Ismene , le Baron survient , qui apprend d'Angélique la nouvelle de cet enlèvement. Il veut aller seconder Damis & Dorante ; & il n'a pas sitôt donné ordre à Lucile d'aller chercher du secours dans le Château , qu'il voit venir le Capitaine , qui ayant reconnu la méprise de ses gens , qui ont enlevé Ismene , au lieu d'Aminte , la remet entre les mains du Baron , auquel il fait valoir en soldat aguéri , le service qu'il lui a rendu. On cherche inutilement qui peut être l'auteur d'une telle violence , dont Damis veut faire tomber le soupçon sur Oronte ; & dans la crainte que les Ravisseurs ne veuillent tâcher de nouveau à faire réussir leur entreprise , ils se retirent tous dans le Château du Baron.

1676.

A C T E V. -

Comme c'est dans cet Acte que se doit faire le combat à la Barrière , que le Baron prépare depuis si longtemps , pour le jour du mariage de ses nièces ; on découvre dans le fond du Théâtre , un

1676.

grand dais en forme de pavillon , sous lequel les juges du Combat doivent venir prendre leur place. Il est de couleur de pourpre retroussé par six amours , & garni de franges , boupes & campanes d'or. On monte sur ce magnifique dais par deux grands escaliers , dont les rampes sont ornées de balustrades , avec des soleils d'or. Une autre balustrade , faite de la même manière , paroît au milieu ; elle est supportée par deux figures d'or , dont cette décoration est si remplie , que rien ne peut disputer d'éclat avec elle , que ceux à qui elle doit servir de champ de bataille. Le reste de la décoration est composé de plusieurs pilastres de lapis veiné d'or , desquels pilastres les chapiteaux & les bases sont d'or , aussi bien que les trophées d'armes , qui sont sur une balustrade qui regne au-dessus en forme d'Arcade. Seize pieds-d'estaux sortent en saillies , sur lesquels on voit autant de figures d'or , portant des flambeaux , dont la lumière ne contribue pas peu à faire paroître tout ce que le Théâtre a de brillant. Le Baron vient voir si ses ordres ont été bien exécutés , pour pouvoir faire commencer son carrousel , & apprend à Lucile , qu'ayant promis au Capitaine de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit , en reconnoissance

du secours qu'il avoit prêté à Ismene, contre ses Ravisseurs, il ne pouvoit se dispenser de lui faire épouser Aminte, qu'il lui avoit demandée, & qu'il consentoit d'autant plus volontiers à ce mariage, que Damis, étant devenu amoureux d'Angélique, trouvoit de l'avantage dans ce changement. Il l'entretient du dessein qu'il a de rétablir les anciens ordres de Chevalerie, & propose même d'en faire un de Chevalieres en faveur du beau sexe, dont on va voir les avantages soutenus dans son tournoi. En même temps plusieurs Dames voisines, qu'il a invitées à cette Fête, entrent avec Aminte, Ismene & Angélique. Deux d'entr'elles, représentant Junon & Pallas, doivent être juges du combat, & donner les prix avec Angélique, qui est habillée en Vénus. Les trompettes qui sonnent les obligent à prendre place sous le dais préparé. Les trois Juges y sont conduit par un Héraut, tenant son caducée à la main. On voit un ovale dans le devant & sur le derrière de la casaque, où est peinte une devise qui est à la gloire des Dames, aussi bien que toutes celles qui font une partie des ornemens des Quadrilles. . . . C'est par l'entrée de ce Héraut que commence la galanterie du combat, dont le Baron a

1676.

fait publier longtemps auparavant les ordonnances. . . . Les Dames qui doivent servir de Juges , s'étant placées au premier rang de l'échaffaut préparé , le Baron , Aminte , & Ismene au-dessus , & le Héraut au-dessous , le Maréchal de camp général fait son entrée ; il est vêtu à l'antique. Le fond de son habit , sa garniture & les plumes de son casque , sont verd & blanc. Il a une mante courte de la même couleur , & tient à la main un bâton de commandant argenté. Deux estafiers , vêtus en Persans avec des javelines dorées , le suivent , & dans cet équipage , il fait le tour du Camp , jettant les yeux de tous côtés , pour voir si tout est en bon état. Il va ensuite à l'une des entrées du Camp , où il trouve le Maréchal de Camp des Tenans. Il est aussi vêtu à l'antique. Le fond de sa garniture , & les plumes de son casque sont incarnat & blanc. Sa mante est courte , & il tient un bâton de Camp à la main : les deux estafiers qui le suivent , sont vêtus en Maures , avec des arcs & des flèches. Il salue les Juges , & leur ayant dit que les Tenans demandent l'ouverture du Camp , pour maintenir le Cartel qu'ils ont fait publier longtemps auparavant , avec leurs ordonnances ; il leur fait la lecture du Cartel , signé
Clorisel ,

Clorisel le Fortuné , Almidor le Ten-

1676.

dre , Rosileon le Valeureux , Alberin le Courtois : le Maréchal de Camp général ayant pris le Cartel & les ordonnances , les donne au Héraut pour les présenter aux Juges qui accordent le Camp aux Tenans ; ce qui est déclaré à leur Maréchal de Camp. La même cérémonie s'observe pour les deux quadrilles des Assaillans. Un moment après , deux Maures apportent la barrière , & l'ayant placée au milieu du Camp , la Quadrille des Tenans fait son entrée en cet ordre. On voit d'abord paroître trois trompettes avec des banderolles incarnat & blanc , sur chacune desquelles est une différente devise en l'honneur des Dames. Ces trompettes ont la livrée des Tenans , & leur garniture est incarnat & blanc , aussi bien que les plumes de leurs casques. Le Maréchal de Camp paroît ensuite avec son baton de commandement. Il est suivi de ses deux estafiers Maures , après lesquels marche un esclave Maure qui porte le drapeau. Il est incarnat & blanc , & on y voit peintes dans les quatre coins , quatre devises à l'avantage du beau sexe. On voit paroître ensuite le parain du chef , vêtu à l'antique , avec sa garniture & ses plumes de la livrée de la Quadrille. Il

1676.

a au lieu de casque une toque garnie de plumes. L'Ecuyer vient après, c'est un nain, qui porte l'écu de son maître, sous lequel il semble tout caché. Deux Licteurs marchent après ce nain avec des faisceaux d'armes dorés, & précèdent le chef des Tenans superbement vêtu à la Romaine, & tenant une pique à la main. Sa mante est incarnat & argent, elle est à longue queue, portée par un Page aussi vêtu à l'antique. Les trois Tenans paroissent, laissant un peu de distance après lui : ils marchent l'un après l'autre, ayant leur garniture incarnat & blanc, aussi-bien que les plumes de leurs casques, avec des devises sur leurs boucliers. Toute cette Quadrille ayant fait le tour de la barrière en cet ordre, se place vis-à-vis à côté droit ; puis Clorisel qui leur sert de chef, représenté par un des amis du Baron, fait un compliment aux Dames, suivant ce que les Espagnols ont presque toujours pratiqué en de semblables occasions. Ce compliment fait, les trompettes sonnent, ce qui oblige le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp, d'où il amène le Maréchal de Camp de la première Quadrille des Assaillans. Il a la livrée de sa Quadrille, qui est blanche, noire & bleue. Les plumes de son casque sont des mêmes couleurs, aussi-bien

que sa mante qui est courté. Son bâton de commandement est d'azur, & il est suivi de deux Sauvages vêtus de peaux avec des massues. Il demande l'entrée du Camp pour des Aventuriers, dont il apporte une réponse au cartel des Tenans. Elle est lue par le Maréchal de Camp général. Cette réponse est signée *Belloglaise le Hardy. Aristée, Cléontin, Riveglose le Dangereux*. Le Camp ayant été accordé par les Juges au Maréchal de Camp des Assaillans, il s'en retourne, & un moment après, leur Quadrille fait son entrée en cet ordre au son des trompettes. Le Maréchal de Camp est à la tête, de la manière qu'il a déjà paru avec sa suite. Trois trompettes de la même livrée marchent après lui. Les plumes de leurs casques sont bleues, noires & blanches, & les banderoles de leurs trompettes bleues, trois devises sont peintes dessus. On voit paroître ensuite un drapeau bleu, noir & blanc, aux quatre coins duquel sont peints des cœurs enflammés & couronnés de myrthes, avec une devise dans le milieu. Le parain marche après, vêtu à l'antique : il est suivi de l'Ecuyer dont l'habit est à l'Espagnole, & qui tient l'écu du chef de la Quadrille, sur lequel est une devise. Le chef représenté par Damis sous le nom de Belloglaise, marche

1676.

après , la pique à la main , & vêtu à la Romaine. Son casque est garni de plumes de sa livrée , avec une grande aigrette. Sa longue mante est bleue , & portée par un Page Polonois. On voit à ses côtés deux grands Polonois , ayant leur cimeterre en écharpe , & des haches d'armes dorées. Un peu après lui paroissent trois Chevaliers vêtus à l'antique , avec leurs casques garnis de plumes. Les trois devises qui sont peintes sur leurs écus , sont à l'avantage des Dames , ainsi que toutes les autres. Cette Quadrille s'arrête au milieu de sa marche , & son Maréchal donne des vers au Maréchal de Camp général , qui les va porter aux Dames sur leur échafaut. Ces vers étant distribués , cette Quadrille acheve sa marche autour de la barrière ; & s'étant placée de l'autre côté vis-à-vis des Tenans , le chef se tourne vers les Dames qui sont sur l'échafaut , & leur fait un compliment. Ce compliment est à peine fini , que les trompettes qu'on entend , obligent de nouveau le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp , d'où il amene le Maréchal de Camp de la Quadrille des Chevaliers fidèles. Il est vêtu à l'antique ; ses plumes & sa garniture sont couleur de feu , aussi bien que sa mante , qui est mêlée d'argent. Son bâton de commande-

ment est d'or, & deux Arabes le suivent, tenant chacun une Zagaye. Il lit une réponse que les Chevaliers fidèles font au cartel des Tenans, signé *Polidamant le Fidèle, Valdante le Hardi, Trassille, Euridamas le Dompteur*. Le Camp ayant été accordé aux Chevaliers fidèles, leur Quadrille fait sa marche de cette maniere. Le Maréchal de Camp la commence suivi de ses deux Estafiers. Trois trompettes paroissent ensuite, leur livrée est couleur de feu, aussi-bien que les banderolles de leurs trompettes, dans lesquelles sont trois devises. Le char de la fidélité paroît ensuite tout brillant d'or, & avec tout ce qui le peut faire connoître pour le char de la fidélité. Elle est assise dedans & couronnée de fleurs immortelles. Deux chiens d'or lui servent d'appui, & ce char est traîné par deux autres qui sont marquetés de blanc & de noir, simbole de la fidélité. Il est environné de quatre personnes, représentant les quatre parties du monde, pour montrer que cette Déesse est adorée par tout. Ces quatre personnes tiennent chacune un guidon orné d'une foi coutonnée, & d'une devise. Ce char s'étant arrêté devant l'échafaut des Dames, la fidélité s'adresse à Ismene, & lui dit :

1676.

Des mains de la fidélité ,
Recevez cette foi , belle & charmante Ismene ;
Celle de votre amant a plus de fermeté :
Et quand je vous répons de sa sincérité ,
Vous n'en devez plus être en peine.

Ismene ayant accepté le présent d'une foi couronnée , enrichie de diamans , que lui fait la fidélité , le Char continue sa marche , il est suivi du Parain & de l'Ecuyer , tous deux vêtus à l'antique , avec des couleurs & les plumes de leur livrée : l'Ecuyer porte l'écu de son Maître , sur lequel est une devise. Le chef suit , représenté par Dorante , sous le nom de Polidamant : il tient une pique , & est environné de quatre Amours , portant des guidons , dont un côté est orné de devises , & de l'autre rempli de chiffres d'Ismene & de Dorante , couronnés de mirthes & de lauriers. La mante de ce Chef est couleur de feu , toute parsemée de grands bouquets en broderies d'argent. La queue est portée par un Page de la même livrée , après lequel marchent trois Chevaliers avec leurs boucliers ornés de devises. Cette Quadrille ayant fait le tour de la barrière , se place au-dessous de l'échafaut des Juges ; & le Chef se tournant vers les Dames , leur fait un compliment. Les trompettes sonnent , & le Parain du

Chef des Tenans , & celui de la premiere Quadrille des Assaillans , leur ayant ôté leurs mantes , ces deux Chefs rompent chacun trois piques l'un contre l'autre , avec autant de force que d'adresse , & combattent ensuite à l'épée , jusqu'à ce que les Parains les viennent séparer par l'ordre des Juges , après quoi , les trois Chevaliers Tenans , & ceux de la premiere Quadrille des Assaillans , marchent ensemble à la barrière , & se battent à l'épée , après avoir rompu chacun une pique. Ils sont séparés par les Parains ; & la premiere Quadrille des Assaillans ayant changé de place avec la seconde , cette seconde se trouve vis-à-vis des Tenans , la barrière entre deux , & combat de la même sorte que la premiere. Ce combat fini , les Dames descendent de l'échafaut , & donnent les prix. Clorise reçoit de Pallas , un Mars en médailles , pour celui de la mine guerriere , & il l'offre ensuite à la même personne , qui représente cette Pallas , par une déclaration qui a toujours été permise dans les Tournois. Angélique qui représente Vénus , donne une boîte à portrait à Dorante pour prix de la plus galante invention ; il en fait présent à Ismene , & Darnis ayant reçu de Junon une bague pour la plus agréable devise , on entend les

1676.

trompettes, & la Maréchal de Camp étant allé à l'entrée du Camp, vient dire qu'un Chevalier qui ne se nomme point, demande le combat, & lui a donné ce cartel, qu'il lit.

Je ne viens point ici ravaller la beauté.

Je la tiens un rayon de la divinité ;

Mais si pour le beau sexe elle est un avantage ,
Qui lui fait acquérir notre plus tendre hom-
mage ,

De tous les cœurs, Ismene a droit de l'obtenir ,
Son mérite est parfait : & je viens soutenir ,
Que comme des amans je suis le plus fidèle ,
Je puis seul mériter de soupirer pour elle.

LE CHEVALIER sans nom.

Cette lecture étant faite, le Baron oppose que les prix étant donnés, il n'y a plus de combat à faire; mais Dorante, irrité de ce qu'un rival lui veut disputer le cœur d'Ismene, demande avec tant d'instance qu'on le fasse entrer, que le Baron en donne l'ordre au Maréchal de Camp général. On voit aussi-tôt paroître ce Chevalier inconnu avec son casque orné de plumes de couleur de chair, & un bouclier sur lequel est cette devise : *Un torrent qui renverse des arbres*, avec ces mots : **QUIEN FURE TODO LO ATRO-BELLA.**

Lorsque d'une infidélité ,
Une amante trahie entreprend la vengeance ;
Il n'est point de torrent dont la rapidité ,
Pousse si loin la violence.

Cet Inconnu tire l'épée fièrement , en même temps que Dorante, & s'étant battu quelque temps , la visière de son casque tombe , ce qui le lui ayant fait connoître pour Clarice , donne lieu au dénouement de la Pièce , après laquelle les trois Quadrilles se retirent en ordre au son des trompettes & des timbales.

A la tête de l'argument du triomphe des Dames, M. Corneille de l'Isle y joignit un avertissement , dont voici quelques passages qui paroissent mériter d'être rapportés : » Je ne doute point qu'on ne » soit surpris d'abord , du titre que porte » cette Comédie ; on n'en connoitra la » raison qu'en voyant dans le cinquième » Acte , le combat à la Barrière qui s'y » fait à l'avantage des Dames.... Le caractère que j'ai donné au Baron d'un » homme entêté des spectacles de l'anti- » quité , m'a fait naître le dessein de faire » voir un combat dans toutes les regles , » & d'y ramasser tout ce que j'ai trouvé » de galant dans plusieurs autres. Les » machines en étoient toujours , c'est » pour cela que j'en ai mis ici , en fai-

1676.

„fant paroître la fidélité dans son char ;
„mais je n'en ai voulu mettre que dans
„une seule Quadrille , pour ne pas trop
„embarrasser le Théâtre. Je sçai qu'on
„y faisoit entrer la Musique , & souhai-
„terois fort n'avoir pas été obligé de pé-
„cher contre cette regle. Je me suis par-
„ticulierement attaché à les observer
„toutes , afin de pouvoir donner au Pu-
„blic quelque chose qu'il n'eut point en-
„core vû , parce qu'en France on passe
„ordinairement par-dessus les regles en
„faveur de la magnificence & des grandes
„dépenses qu'on fait pour les specta-
„cles , &c. •

Fin du Onzième Volume.



T A B L E

ALPHABÉTIQUE

*Des Pièces de Théâtre dont les Extraits
se trouvent dans ce Onzième Volume.*

- A** Chille , (La mort d') Tragédie , 1673.
de *Corneille de l'Isle* , page 346.
- Amans (Les) Magnifiques , Comédie-Ballet ,
en cinq Actes , en prose , 1670. de *Mo-*
liere , 42.
- Ambigu (L') Comique, ou les Amours de Di-
don , & d'Enée , Tragédie , en trois Actes ,
mêlées de trois Intermedes Comiques , cha-
cun en un Acte , 1673. de *Montfleur* , 275.
- Amy (L') de tout le monde , Comédie non
imprimée , 1673. d'un Auteur *Anonyme* , 274.
- Apparences (Les) trompeuses , ou les Maris
Infidèles , Comédie en trois Actes , en vers ,
1672. de *Hauteroche* , 241.
- Ariane , Tragédie , 1672. de *Corneille de*
l'Isle , 205.
- Argélie , Reine de Thessalie , Tragédie , 1673.
de *l'Abbé Abeille* , 332.
- Avocat (L') sans étude , Comédie , en un
Acte , en vers , 1670. de *Rosimont* , 15.
- Bacchus , (Le Mariage de) & d'Ariane , Co-
médie-Héroïque , en trois Actes , en vers
libres , avec des Machines , & un Prologue ,
aussi en vers libres , 1672. de *De Visé* , 198.

- Bajazet, Tragédie, 1672. de *Racine*, p 181.
 Bellerophon, Tragédie, 1670. de *Quinault*, 51.
 Bérénice, Tragédie, 1670. de *Racine*, 66.
 Bourgeois (Le) Gentilhomme, Comédie, en
 cinq Actes & en prose, 1670. de *Moliere*, 56.
 César (Dom) d'Avalos, Comédie, en cinq
 Actes, en vers, 1674. de *Corneille de
 l'Isle*, 407.
 Circé, Tragédie, ornée de Machines, précédé
 d'un Prologue, 1675. de *Corneille de
 l'Isle*, 409.
 Comédien (Le) Poëte, Comédie, en cinq
 Actes, en vers, 1673. de *Corneille de l'Isle*,
 & de *Montfleury*, 330.
 Comtesse (La) d'Escarbagnas, Comédie, en
 un Acte & en prose, 1671. de *Moliere*, 174.
 Comtesse (La) d'Orgueil, Comédie, en cinq
 Actes, & en vers, 1670. de *Corneille de
 l'Isle*, 50.
 Coriolan, Tragédie, 1676. de l'*Abbé Abeille*,
 433.
 Crispin Médecin, Comédie, en trois Actes &
 en prose, 1674. de *Hauteroche*, 397.
 Crispin Musicien, Comédie en cinq Actes,
 en vers, 1674. de *Hauteroche*, 392.
 Démarate, Tragédie, non imprimée, 1673.
 de *Boyer*, 327.
 Désespoir (Le) extravagant, Comédie, non
 imprimée, 1670. d'un Auteur *Anonyme*, 23.
 Deuil, (Le) Comédie, en un Acte, en vers,
 1672. de *Hauteroche*, 250.
 Dupe, (La) amoureuse, Comédie, en un
 Acte, en vers, 1670. de *Rosimont*, 39.
 Femmes (Les) Coquettes, Comédie, en cinq
 Actes, & en vers, 1670. de *Poisson*, 49.
 Femmes (Les) Sçavantes, Comédie, en cinq
 Actes, en vers, 1672. de *Moliere*, 208.

DES PIÈCES. 493

Fille (La) Capitaine , Comédie , en cinq Actes ,
en vers , 1672. de *Montfleur* , page 237.

Fils (Le) supposé , Tragédie , 1672. de *Boyer* ,
238.

Gentilhomme (Le) de Beauce , Comédie , en
cinq Actes , en vers , 1670. de *Mont-
fleur* , 21.

Gentilhomme (Le) Guespin , Comédie , en
un Acte , en vers , 1670. de *De Visé* , 24.

Grisettes , (Les) Comédie , en trois Actes ,
en vers , 1671. de *Champmesté* , 145.

Grisettes , (Les) ou Crispin Chevalier , Comé-
die , en un Acte , en vers , 1671. de *Champ-
mesté* , 157.

Heure (L') du Berger , Pastorale , en cinq
Actes , en vers , 1672. de *Champmesté* , 233.

Hollande (La) malade , Comédie , en un Acte ,
en vers , 1672. de *Poisson* , 241.

Inconnu , (L') Comédie , en cinq Actes , en
vers , précédée d'un Prologue , en vers li-
bres , 1675. de *Corneille de l'Isle* , 424.

Iphigénie , Tragédie , 1674. de *Racine* , 359.

Iphigénie , Tragédie , 1675. de *le Clerc* , &
de *Coras* , 414.

Lisimene , ou la Jeune Bergere , Pastorale , en
cinq Actes , & en vers libres , 1672. de
Boyer , 225.

Lotterie , (Les Intrigues de la) Comédie en
trois Actes , en vers , 1670. de *De Visé* , 36.

Malade (Le) Imaginaire , Comédie-Ballet ,
en trois Actes , en prose , avec un Prolo-
gue en vers lyriques , 1673. de *Moliere* , 280.

Mariage (Le) sans mariage , Comédie , en
cinq Actes , en vers , 1671. de *Marcel* , 172.

Mithridate , Tragédie , 1673. de *Racine* , 253.

Moliere , (L'Ombre de) Comédie , en prose ,
en un Acte , précédée d'un Prologue , 1674.
de *Brécourt* , 394.

- Panurge , Comédie , non imprimée , 1674. de
Montauban , page 397.
 Pirame & Thisbé , Tragédie , 1674. de *Pradon* , 348.
 Policrate , Comédie - Héroïque , 1670. de
Boyer , 1.
 Pûché , Tragi-Comédie-Ballet , en vers libres ,
 précédée d'un Prologue , 1671. de *Corneille*
l'aîné , *Molière* & *Quinault* , 121.
 Pulchérie , Comédie-Héroïque , 1672. de *Corneille* , 243.
 Qui-Pro-Quo , (Les) ou le Valet étourdi , Co-
 médie , en trois Actes , & en vers , 1671. de
Rosimont , 168.
 Scapin , (Les Fourberies de) Comédie , en
 trois Actes , en prose , 1671. de *Molière* , 138.
 Soleil , (Les Amours du) Tragédie , ornée de
 récit de musique , & de Machines , avec un
 Prologue en vers libres , 1671. de *De*
Vise , 133.
 Suréna , Général des Parthes , Tragédie , 1674.
 de *Corneille* , 398.
 Tamerlan , ou la Mort de Bajazet , Tragédie ,
 1675. de *Pradon* , 433.
 Théodat , Tragédie , 1672. de *Corneille de*
l'Isle , 248.
 Tite & Bérénice , Comédie-Héroïque , 1670.
 de *Corneille* , 108.
 Trigaudin , ou Martin Braillard , Comédie ,
 en cinq Actes , en vers , 1674. de *Mont-*
fleury , 358.
 Triomphe (Le) des Dames , Comédie , en
 cinq Actes , en prose , non imprimée , 1676.
 de *Corneille de l'Isle* , 457.
 Trompeurs (Les) trompés , ou les Femmes
 vertueuses , Comédie , en un Acte , & en
 vers , 1670. de *Rosimont* , 30.

D E S P I É C E S. 495

Vénus , (Les Amours de) & d'Adonis , Tragédie , précédée d'un Prologue , en vers libres , 1670. de *De Visé* , page 7.
Volontaire , (Le) Comédie , en un Acte , en vers , 1676. de *Rosimont* , 449.

*Fin de la Table des Pièces de Théâtre ,
contenues dans ce Volume.*

A U T E U R S

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Onzième Volume.

A B E I L L E , (Gaspard) Prieur de Notre-Dame de la Mercy , né en 1648. mort le 22. May 1718. page 440.

R O S I M O N T , (Claude la Rose , Sieur de) Comédien du Marais , & ensuite du Théâtre de Guénégaud , conservé , lors de la réunion en 1680. & Auteur Dramatique , mort le premier Novembre 1686. 453.

T H O R I L L I E R E , (N..... Le Noir , Sieur de la) Comédien de la Troupe du Palais Royal , & ensuite de celle de l'Hôtel de Bourgogne , & Auteur Dramatique , mort vers 1679. 326.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES

Dont il est parlé dans ce Onzième Volume.

BEAUPRE', (Marotte) Comédienne de la Troupe du Marais , & ensuite dans celle du Palais Royal en 1670. retirée en 1672. page 302.

BEJART, (..... Mademoiselle) Comédienne de la Troupe du Palais Royal , morte vers 1670. 303.

BEJART, (Geneviève) femme en premières nocés du Sieur La Villeaubrun , & en secondes de Jean-Baptiste Aubry , Comédienne de la Troupe du Palais Royal , & ensuite de celle du Théâtre de Guénégaud , morte en Juin 1675. 304.

BEJART ; (N. . . .) Comédien du Théâtre du Palais Royal , retiré en 1670. mort le 29. Septembre 1678. 305.

CHAMPVONNEAU , (Jean-Godart , Sieur de) Comédien de la Troupe du Marais ; retiré en 1667. 301.

CLERIN, (Elisabeth-Edmée) femme d'Henri Cotton , Comédienne de la Troupe du Marais , retirée en 1670. 301.

HERVE', (..... Mademoiselle) Comédienne de la Troupe du Palais Royal , en 1663. 303.

MOLIERE , (Armande - Gréfinde - Claire-Elisabeth Béjart , femme en premières nocés de Jean-Baptiste Pocquelin de) & en secondes

DES ACTEURS ET ACTRICES. 497

des d'Isaac-François Guérin , Sieur d'Estri-
ché , Comédienne de la Troupe du Palais
Royal , & ensuite de celle du Théâtre de
Guénégaud ; conservée à la réunion en 1680.
retirée le 14. Octobre 1694. morte le 3.
Novembre 1700. page 305.

CEILLETS , (N.... Des) Comédienne de
l'Hôtel de Bourgogne , morte le samedi 25.
Octobre 1670. 52.

VALLE'E , (Marie) Comédienne de la
Troupe du Marais , congédiée en 1673.
302.

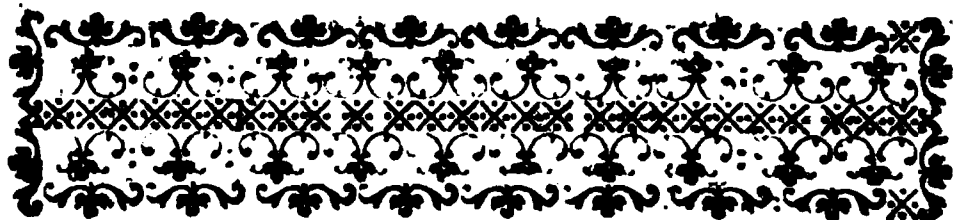
VILLIERS , (N...: femme de De) Comé-
dienne de l'Hôtel de Bourgogne , morte au
commencement de Décembre 1670. 119.

URLIS , (N..... femme de Des) Comé-
dienne de la Troupe du Marais , retirée
vers 1672. 301.

URLIS , (N..... Des) Comédien de la
Troupe du Marais , retiré vers 1672. 301.

URLIS , (Catherine Des) Comédienne de
la Troupe du Marais , congédiée en 1673.
301.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.



T A B L E

CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont été représentés depuis le commencement de l'année 1670. jusqu'à la fin de l'année 1676.

1670.

Polierate, Comédie Héroïque, de *Boyer*,
(19. Janvier.)

Les Amours de Vénus & d'Adonis, Tragédie
précédée d'un Prologue, en vers libres, de
De Visé, (2. Mars.)

L'Avocat sans Etude, Comédie, en un Acte &
en vers de *Rosimont*.

Le Gentilhomme de Beauce, Comédie, en
cinq Actes & en vers, de *Montfloury*, (au
commencement d'Août.)

Le Désespoir extravagant, Comédie d'un Au-
teur Anonyme, *non imprimée*, (en Août.)

Le Gentilhomme Guespin, Comédie, en un
Acte & en vers, de *De Visé*.

Les Trompeurs trompés, ou les Femmes ver-
rueuses, Comédie, en un Acte & en vers,
de *Rosimont*.

Les Intrigues de la Lotterie, Comédie, en trois
Actes, & en vers, de *De Visé*.

CHRONOLOGIQUE. 499

La Dupe amoureuse, Comédie, en un Acte & en vers, de *Rosmont*.

Les Amans magnifiques, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en prose, de *Moliere*, (à Saint Germain en Laye, en Février 1670. & à Paris le 15. Octobre 1688.)

Les Femmes coquettes, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Poisson*.

La Comtesse d'Orgueil, Comédie, en vers, en cinq Actes, de *Corneille de l'Isle*.

Bellerophon, Tragédie, de *Quinault*.

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose de *Moliere*, (à Chambord, le Mardi 14. Octobre, & à Paris, le 29. Novembre suivant.

Bérénice, Tragédie, de *Racine*, (21. Novembre.)

Tite & Bérénice, Comédie Héroïque, de *Corneille*, (28. Novembre.)

1671.

Pfiché, Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, de *Corneille l'aîné*, *Moliere* & *Quinault*, (en Janvier, sur le Théâtre des Thuilleries, & sur celui du Palais Royal, le 24. Juillet.)

Les Amours du Soleil, Tragédie en cinq Actes & en vers, ornée de récits en Musique, & de machines, avec un Prologue en vers libres, de *De Visé*, (en Janvier.)

Les Fourberies de Scapin, Comédie en trois Actes & en prose, de *Moliere*, (24. Mai.)

Les Grisettes, Comédie en trois Actes, & en vers, de *Champmeslé*.

Les Grisettes, ou Crispin Chevalier, Comédie en un Acte & en vers, de *Champmeslé*.

Les Qui-Pro-Quo, ou le Valet étourdi, Comédie en trois Actes & en vers, de *Rosmont*.

T t ij

Le Mariage sans Mariage, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Marcel*.

La Comtesse d'Escarbagnas, Comédie en un Acte, en prose, de *Moliere*, (à Saint Germain en Décembre 1671. & à Paris le 8. Juillet 1672.)

1672.

Bajazet, Tragédie de *Racine*, (le 4. ou 5. de Janvier.)

Le Mariage de Bacchus & d'Ariane, Comédie héroïque en trois Actes, & en vers libres, avec des Machines, & un Prologue aussi en vers libres, de *De Visé*, (7. Janvier.)

Ariane, Tragédie de *Corneille de l'Isle*, (Vendredi 4. Mars.)

Les Femmes Sçavantes, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Moliere*, (11. Mars.)

Lisimene, ou la Jeune Bergere, Pastorale en cinq Actes, & en vers libres, de *Boyer*.

L'Heure du Berger, Pastorale en cinq Actes & en vers, de *Champmeslé*.

La Fille Capitaine, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Monsieur*.

Le Fils supposé, Tragédie, de *Boyer*.

La Hollande Malade, Comédie en un Acte & en vers, de *Poisson*.

Les Apparences trompeuses, ou les Maris infidèles, Comédie en trois Actes, en vers, de *Hauteroche*.

Pulchérie, Comédie héroïque, de *Corneille*, (en Novembre.)

Théodat, Tragédie, de *Corneille de l'Isle*, (en Novembre.)

Le Deuil, Comédie, en un Acte & en vers, de *Hauteroche*,

1673.

Mithridate, Tragédie, de *Racine*, (en Janvier.)

CHRONOLOGIQUE. 501

L'Ami de tout le monde , Comédie d'un Auteur
Anonyme , non imprimée , (24. Janvier.)

L'Ambigu Comique , ou les Amours de Didon
& d'Enée , Tragédie , en trois Actes , mêlée
de trois Intermèdes comiques , chacun en
un Acte , en vers , de *Montfleury* .

Le Malade imaginaire , Comédie-Ballet , en
trois Actes , en prose , avec un Prologue en
vers lyriques , de *Moliere* , (Vendredi 10.
Février.)

Démarate , Tragédie , de *Boyer* , non imprimée.

Le Comédien Poète , Comédie en cinq Actes ,
en vers , de *Corneille de l'Isle* , & de *Mont-
fleury* , (10. Novembre.)

Argélie , Reine de Thessalie , Tragédie de l'*Ab-
bé Abeille* .

La mort d'Achille , Tragédie , de *Corneille de
l'Isle* , 29. Décembre.)

1674.

Pirame & Thisbé , Tragédie , de *Pradon* .

Trigaudin , ou Martin Braillard , Comédie , en
cinq Actes & en vers , de *Montfleury* , (26.
Janvier.)

Iphigénie , Tragédie , de *Racine* , (en Fé-
vrier.)

Crispin Musicien , Comédie en cinq Actes , en
vers , de *Hauteroche* , (en Juillet.)

L'Ombre de Moliere , Comédie en prose , en
un Acte , précédée d'un Prologue , de *Bré-
court* .

Panurge , Comédie , non imprimée , de *Mon-
tauban* , (3. Août.)

Crispin Médecin , Comédie en trois Actes &
en prose , de *Hauteroche* .

Suréna , Général des Parthes , Tragédie , de
Corneille .

Dom César d'Avalos , Comédie en cinq Actes
& en vers , de *Corneille de l'Isle* , (21. Dé-
cembre.)

1675.

Circé, Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théâtre, & de musique, précédée d'un Prologue, *Corneille de l'Isle*, (17. Mars.)

Iphigénie, Tragédie, de *le Clerc & de Coras*, (24. May,)

L'Inconnu, Comédie, en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologue, en vers, libres, mêlée d'ornemens, & de musique, de *Corneille de l'Isle*, (17. Novembre.)

Tamerlan, ou la Mort de Bajazet, Tragédie, de *Pradon*.

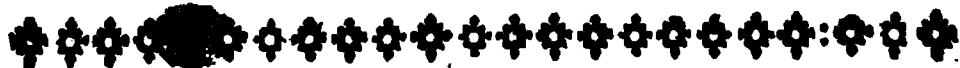
1676.

Coriolan, Tragédie, de l'*Abbé Abeille*, (Vendredi 24. Février.)

Le Volontaire, Comédie, en un Acte, & en vers de *Rosimont*, (Vendredi 6. Mars.)

Le Triomphe des Dames, Comédie en prose, en cinq Actes, non imprimée, ornée de divertissemens, de *Corneille de l'Isle*, (Vendredi 7. Août.)

Fin de la Table Chronologique.



A P P R O B A T I O N.

J'A I lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Onzième Volume de l'Histoire du Théâtre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce quinze Juin, 1747.

Signé, H U E Z.

PRIVILEGE GENERAL DU ROT.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : NOS Amés & feaux Conscillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre

Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillis ,
Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos
justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-
amé , PIERRE-GILLES LE MERCIER ,
Imprimeur-Libraire à Paris , ancien Adjoint de la
Communauté , Nous a fait exposer qu'il désireroit
imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont
pour titre , *Examens particuliers pour tous les jours
de l'année ; Histoire du Théâtre François ; Cours
de Chirurgie , dicté aux Ecoles de Médecine , par
M. Col de Vilars* , s'il nous plaisoit de lui accorder
nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES
CAUSES , voulant favorablement traiter l'Ex-
posant , Nous lui avons permis & permettons par
ces Présentes , d'imprimer lesdits Ouvrages en
un ou plusieurs Volumes , & autant de fois que
bon lui semblera , & de les vendre , & faire vendre
& débiter par tout notre Royaume , pendant le
temps de douze années consécutives , à compter
du jour de la date des Présentes. Faisons défen-
ses à toutes sortes de personnes , de quelque qua-
lité & conditions qu'elles soient , d'en introduire
d'impression étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance : comme aussi à tous Libraires & Im-
primeurs , & autres , d'imprimer faire imprimer ,
vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits
Ouvrages , ni d'en faire aucuns extraits , sous quel-
que prétexte que ce soit , d'augmentation , correc-
tion , changement ou autres , sans la permission
expresse & par écrit dudit Expositant , ou de ceux
qui auront droit de lui , à peine de confiscation
des Exemplaires contrefaits , & de trois mille li-
vres d'amende contre chacun des Contrevenans ,
dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de
Paris , & l'autre tiers audit Expositant , ou à celui
qui aura droit de lui , & de tous dépens , domma-
ges & intérêts ; à la charge que ces Présentes se-
ront enregistrées tout au long sur le Registre de la
Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ,
dans trois mois de la date d'icelles , que l'impres-
sion desdits Ouvrages sera faite dans notre Royau-
me & non ailleurs , en bon papier & beaux caracte-
res , conformément à la feuille imprimée atta-
chée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ;
que l'Impétrant se conformera en tout aux Régle-
mens de la Librairie : & notamment à celui du
30. Avril 1725. Avant que de les exposer en ven-

te ; les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque Publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : D U C O N T E N U D E S Q U E L L E S vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : V O U L O N S qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires : foi soit ajoutée comme à l'Original : C O M M A N D O N S au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires ; C A R tel est notre plaisir. D O N N É à Versailles le trentième jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent quarante cinq , & de notre Règne le trentième Par le Roi en son Conseil.

Signé, S A I N S O N.

Registré sur le Registre XL. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 44. fol. 381. conformément au Règlement du 28. Février 1723. A Paris le 25. May 1745.

Signé, V I N C E N T , Syndic.

De l'Imprimerie de P. G. L E M E R C I E R.

